

Émile Vincent

Histoire de la paroisse de Sainte- Séraphine

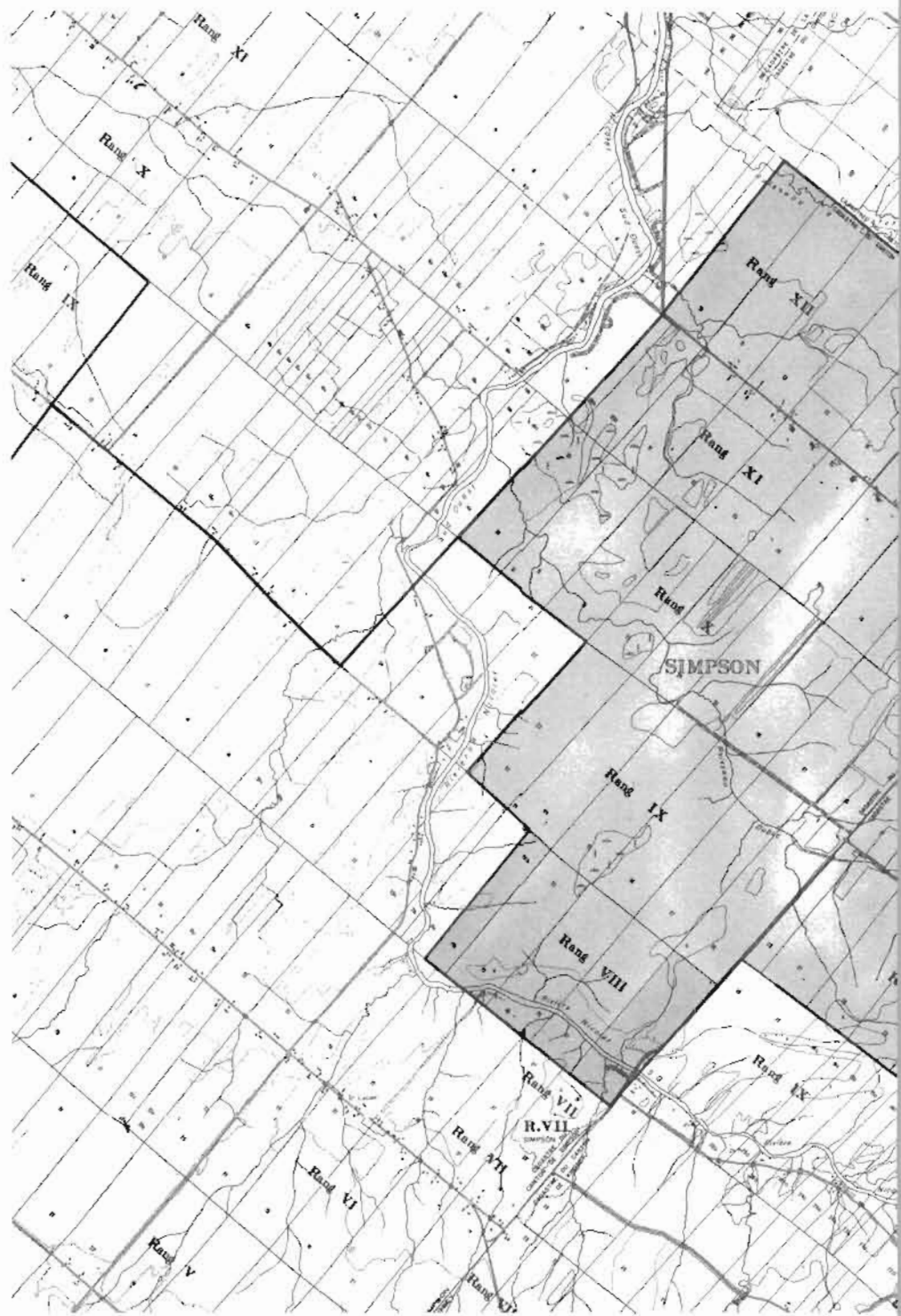


Municipalité de Sainte-Séraphine

407
Jules Bourque Centre 29 juin 83



RÉGION ENVIRONNANT SAINTE-SÉRAPHINE





TERRITOIRE DE LA PAROISSE DE SAINTE-SÉRAPHINE

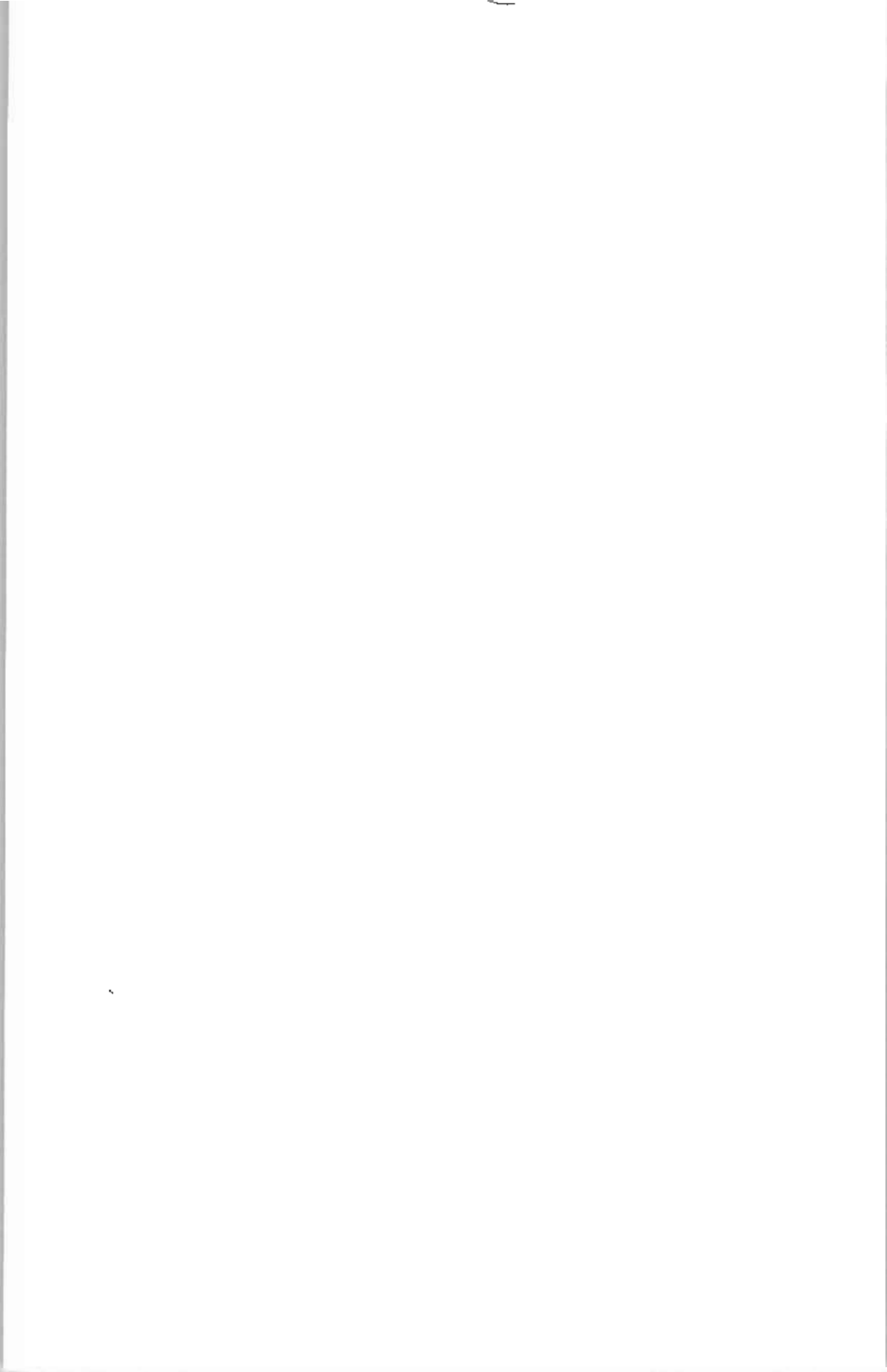
Émile Vincent

**Histoire
de la paroisse de
Sainte-
Séraphine**

**Ouvrage publié sous la direction de
Claude Gagnon**

*En page couverture, photo aérienne de l'église
prise en 1969. La couleur rouge du toit est une
décoration du photographe. Il était blanc en réalité.*

Municipalité de Sainte-Séraphine



LETTRE PRÉFACE

Évêché de Nicolet

Le 19 mars 1981

Cher monsieur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage que vous venez d'écrire « Histoire de la paroisse Sainte-Séraphine ». Vous avez réalisé là une œuvre très importante pour la vie de la paroisse et vous méritez les félicitations de tous ceux qui sont attachés à votre coin de pays.



Votre dessein a été de raconter sans prétention les efforts des pionniers qui ont colonisé votre terroir, leur courage et leurs difficultés, la générosité de leurs successeurs qui ont été fidèles à leurs origines et qui ont assuré la prospérité de l'agriculture avec tous ses services connexes. Vous le faites en racontant avec détails la vie quotidienne de ceux qui vous ont précédés. Et vous ne manquez pas de faire ressortir qu'ils ont puisé leur courage dans la foi catholique alimentée par la vie sacramentelle de l'Église.

Vous avez raison. Car l'histoire n'est pas seulement le récit des événements passés, mais aussi lumière et maîtresse de vie. Je crois deviner la pensée qui a dirigé votre projet : faire connaître aux jeunes l'héroïsme de leurs ancêtres qui ont « trimé » fort du matin au soir pour bâtir votre belle paroisse où il fait bon de vivre.

Je vous en félicite cordialement et souhaite la plus large diffusion à votre ouvrage.

En vous bénissant de tout cœur, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments d'entier dévouement en N.-S.

+ Albertus Martin

évêque de Nicolet

M. Émile Vincent.
Sainte Séraphine.

LETTRE PRÉFACE

Gouvernement du Québec

Le Premier ministre

Permettez-moi de m'associer à la joie de toute la population de Sainte-Séraphine à l'occasion du cinquantième anniversaire de fondation de votre belle municipalité, dont l'histoire est fixée de façon si complète et vivante dans l'œuvre, éclairée de fierté et d'amour, de monsieur Émile Vincent.



Tout assuré que la haute qualité de leurs traditions est le meilleur gage de la fécondité de leur avenir, j'adresse à toutes et à tous mes vœux les plus chaleureusement fervents de dynamisme et de prospérité.

Très cordialement vôtre,

René Lévesque

LETTRE PRÉFACE

C'est avec beaucoup de joie que je vous invite à lire ce document, l'histoire de nos ancêtres.

En la lisant, vous revivrez une époque qui a marqué notre destin et qui nous rend fiers de notre municipalité, Ste-Séraphine.

Tous ces souvenirs reliés au travail et aux difficultés, assises d'une foi inébranlable, d'une espérance que seul le temps a pu confirmer, ont fait que la charité qu'ils possédaient s'est rendue jusqu'à nous.

Voilà pourquoi il est nécessaire de pouvoir se fixer dans le temps afin que l'histoire qui nous a marqués, soit notre raison d'être et celle de notre descendance.

Vous remarquerez que ce livre se veut simple, écrit par le fils de l'un de nos fondateurs, décrivant l'histoire tel que vécue et racontée par les personnes mêmes qui l'on vécue. Voilà ce qui fait que l'authenticité de ce document fera la fierté des descendants de Ste-Séraphine.

Gardons fidèlement et fièrement les enseignements du passé, il nous éclaireront dans les tournants de la route de l'avenir avec une telle fierté que l'on pourra dire : «je me souviens».



Raymond Page, maire

Mot du R. Père Curé

Le voyageur qui, d'aventure, traverse la paroisse Ste-Séraphine pour la première fois sera surpris de voir les belles terres planes balisées de riantes maisons qui devancent d'imposants bâtiments de ferme aux couleurs toutes fraîches, que surveillent de haut de fiers silos de béton aux coupoles argentées.



Il imaginera peut-être que tout cet ensemble a surgi un jour, comme par miracle, au bout de la baguette d'une généreuse et bienveillante fée...

La réalité est tout autre. Ce que nous pouvons admirer aujourd'hui est le fruit de la volonté tenace des premiers défricheurs venus ici avec, au cœur et à l'esprit, la vision d'une paroisse nouvelle à ouvrir et à organiser. Soutenus par une foi à toute épreuve, appuyés par des épouses admirables de piété et de générosité, ils ont réussi à faire reculer la forêt, à enrichir un sol sablonneux et pauvre de fond d'ancienne mer et à faire de Ste-Séraphine la belle et riche paroisse agricole que nous voyons aujourd'hui.

Il fallait à tout prix que la 3^e génération, qui jouit actuellement d'un tel héritage, sache ce que tout cela a représenté pour leurs ancêtres, de fatigues, de sueurs, de renoncements, de sacrifices, de peines et d'épreuves supportées et vaincues. MERCI à M. Émile Vincent d'avoir recueilli tous ces souvenirs et de nous avoir dépeint ce qu'a été la réalité pour les deux premières générations à qui nous devons le Ste-Séraphine d'aujourd'hui.

Il reste bien peu de chose des premières habitations des pionniers. Il me semble que le peu qui reste devrait être conservé.

Du moins, l'église est toujours là, que la piété des pionniers a érigée, où ils ont tant prié, où ils sont venus chercher réconfort, paix et joie. C'est là en vérité, devant Dieu, que notre paroisse s'est organisée peu à peu et c'est encore là qu'il faut aller chercher à notre tour la paix, la joie et la prospérité.

Antonio Massé c.s.sp.
16^e curé.

INTRODUCTION

Le maire de la paroisse de Sainte-Séraphine, Monsieur Raymond Page ayant conçu le projet de célébrer de façon marquée le cinquantième de notre corporation municipale en 1981, a pensé qu'à cette occasion le moment serait bien choisi pour publier un livre sur l'histoire de notre paroisse. Pour différentes raisons, il a pensé que ce travail me revenait. Il a prévu assez d'avance car on était à l'automne 1974. Je croyais qu'il badinait car je n'avais toujours été qu'un «habitant» et vous pensez bien que je ne me voyais pas la compétence pour faire un tel travail et je savais n'avoir terminé mes études qu'en sixième année. Il m'était bien arrivé de **griffonner mes opinions dans les journaux**, mais de là à écrire un livre, il y avait une marge.

Sans qu'il n'y eût d'échanges d'idées avec M. le Maire, notre curé d'alors M. l'abbé Alphonse Verville me fit la même suggestion dans les semaines suivantes; ça devenait plus sérieux et ça demandait réflexion. De plus, certains paroissiens m'encourageaient dans ce sens. L'idée fit son chemin et je me suis dit qu'étant le fils du pionnier fondateur Joseph Vincent, et en songeant aux autres pionniers qui ont fondé la paroisse je m'interrogeais sur les difficultés qu'avaient dû rencontrer les fondateurs pour bâtir une paroisse en pays neuf? Malgré les difficultés ils ont passé au travers. Puisque c'est à moi qu'on demande ce travail, pourrais-je au moins essayer? Alors, j'ai accepté cette responsabilité dont je m'acquis quelques années plus tard.

Je me suis entrepris, mais pas seul; j'ai eu des collaborateurs. Le premier et le principal fut M. Claude Gagnon de notre paroisse de Sainte-Séraphine. Professeur de philosophie à l'Université et au collégial il est aussi archiviste et travaille particulièrement la philosophie des sciences et la philosophie de la culture. Claude Gagnon m'a ouvert la voie en m'indiquant comment procéder. Il m'accompagna alors que j'enregistrai la première dame que nous avons interviewé le 15 mars 1978, Madame Arthur Gélinas, ancienne paroissienne alors âgée de 96 ans; ça veut dire 99 ans en 1981. Je fis par la suite 28 autres enregistrements. Claude Gagnon m'aida à classer le plan du livre et il corrigea mes textes. Très respectueux de l'auteur, il ne composait pas à ma place mais il veillait au grain en coupant les répétitions inutiles et parfois il ajoutait d'autres notes pour compléter ou embellir la phrase. Il fut mon ange gardien fidèle d'un bout à l'autre de la composition de mon livre. Il s'est chargé aussi de la production matérielle de l'ou-

vrage. Claude Gagnon habite notre paroisse depuis 1973, et il se dit bienheureux au milieu de nous. À travers ses cours, il accepte différentes responsabilités paroissiales au niveau municipal.

Parmi mes autres collaborateurs, je me dois de mentionner mon épouse née Georgette Carrier qui transcrivit au propre une partie du manuscrit et qui fit la navette aux bureaux d'enregistrement de Drummondville et d'Arthabaska pour les archives. Notre père-curé le R. P. Antonio Massé qui dactylographia les trois premiers chapitres tout en ajoutant un fini pour que la pureté de la langue française soit plus évidente ! Mlle Francine Douville qui dactylographia avec diligence les quatre autres chapitres. La corporation municipale de Ste-Séraphine qui accepta d'éditer ce livre. Cette collaboration fut très importante quand on sait que le sang économique est le nerf de la guerre indispensable pour la réalisation de projets importants. Je veux aussi remercier les personnes qui ont coopéré par des écrits, les maisons qui ont gracieusement accepté de photocopier les pages dactylographiées. Enfin, et non pas moins, les visiteurs, les visités et les personnes rejointes au bout du fil lors de multiples appels téléphoniques. Je sentais que tout ce monde étaient heureux de fournir les renseignements que je leur demandais. Sans la collaboration de toutes ces bonnes gens je n'aurais pas été viré loin et qu'aurais-je pu faire ?

Si je puis présenter aujourd'hui ce livre intitulé « Histoire de la Paroisse de Sainte-Séraphine » dont je suis très fier, c'est grâce à vous tous. Je vous en remercie profondément chers collaborateurs et en particulier le maire Raymond Page qui le premier conçut cette idée, laquelle est maintenant une réalité !

Émile Vincent

CHAPITRE I :

LES DÉCOUVREURS

Le 10 avril 1898, un groupe de colons défricheurs de Sainte-Perpétue de Nicolet partit de bon matin pour aller constater « de visu » si le « Klondike » dont on avait fait miroiter la richesse était aussi attrayant qu'on le leur avait dit. Il s'agissait respectivement de Hubert Vincent, accompagné de son fils aîné Joseph (19 ans), du frère de Hubert, Godefroi, et de leur commun beau-père Onésime Lampron ; Hubert et Godefroi ayant marié les sœurs Lampron, Marie-Louise et Élisabeth.

Évariste Poirier de Ste-Clothilde-de-Horton, beau-frère de Hubert Vincent par son épouse Parmélie Lampron, avait raconté que dans le voisinage de sa paroisse, il y avait une vaste étendue de terrain en bois debout qui n'avait pas été prise et qui attendait encore que des défricheurs assez courageux aillent développer ce coin de pays.

Cette information avait attiré l'attention de Joseph Vincent qui rêvait de marcher sur les traces de son père, et d'ouvrir une terre en pays neuf même si c'était éloigné.

En effet, Hubert Vincent avait quitté sa paroisse natale, Nicolet, avec ses trois frères, Alfred, Godefroi et Joseph, pour prendre possession de lots à 16 milles de chez-eux, les défricher, bâtir leurs demeures et élever leurs familles. Avec d'autres jeunes de leur temps, les trois frères Beauchemin, Antoine, Isaïe et Jules — ce dernier, père de ceux qui s'établirent à Ste-Séraphine — Onésime Lampron, Hélié Raïche, Abraham Provencher — père d'Annie, épouse de Georges Lampron, fils d'Onésime, qui s'établit ici — Jean-Baptiste Vincent et plusieurs autres dont les Duguay, les Rousseau, etc... avaient bâti la paroisse Ste-Perpétue dont ils étaient les pionniers. Déjà, en 1898, cette dernière était développée au point qu'il était devenu difficile de trouver des établissements ou des lots pour les jeunes qui voulaient vivre de l'agriculture.

Chez Hubert Vincent, la famille croissait à un rythme ininterrompu. Évariste, le nôtre, seizième d'une famille de dix-huit, venait de naître le 10 mars 1898. Joseph, ayant travaillé jeune avec son père qui était d'une santé et d'une endurance remarquables, connaissait bien ce

que c'était que de trimer dur pendant de longues journées : bûcher, arracher des souches, faire de l'abatis, labourer la terre neuve avec des chevaux ou des bœufs... Et n'oublions pas la besogne du matin et du soir si importante car, chez Hubert, il y avait de tout : « faire le train » n'était pas considéré comme du travail.

Joseph avait fréquenté l'école juste assez pour apprendre le catéchisme, faire sa communion solennelle et signer son nom. Toujours aux côtés de son père, il ne connaissait pas autre chose que le travail ardu, et « ouvrir une terre » lui apparaissait comme une chose tout à fait normale. Bien plus, c'était son rêve que de bâtir une paroisse.

Donc ce matin-là, ayant attelé un bon cheval, on enfila le « cordeau » de Ste-Perpétue en passant par Notre-Dame-du-Bon-Conseil et, longeant la rivière Nicolet, on se dirigea vers le « Klondike ». Les terres, parfois boisées, parfois défrichées et bâties s'étalaient devant les yeux des voyageurs et faisaient bonne impression. Pourtant ils n'eurent pas l'idée de s'arrêter et de demander s'il y en avait de disponibles : ce n'était pas le but de leur voyage. En voiture, au pas ou au trot, parcourant 21 milles dans les chemins non « gravelés » et plutôt vaseux du printemps, ils avaient tout le temps de regarder, de formuler des vœux et d'échanger leurs impressions.

C'est ainsi qu'ils parvinrent au 9^e rang du Canton de Warwick dans la municipalité de St-Albert, et y aperçurent des habitations dont celle de Hercule Gélinas.

Hercule Gélinas

D'après les archives, ce cultivateur était propriétaire d'un territoire de 600 acres comprenant les lots 924-925-926 et 927 du 8^e rang du Canton de Warwick qu'il avait acheté le 17 novembre 1886 de l'industriel anglophone Thomas Robert Richardson de Tingwick. Il vint y habiter en 1888 avec sa famille qui fut la pionnière de la paroisse.

Au début du siècle, soit à partir de l'an 1900, M. Hercule Gélinas établit quatre de ses garçons dans son rang : Ludger, Arthur, Richard, Ovila ; puis un cinquième, Achille, dans le 7^e rang. Avec l'arrivée d'autres familles du même nom, ce rang fut bientôt nommé « Le Rang des Gélinas ». Tel fut le début de Ste-Séraphine. Mais combien y avait-il de familles dans ce rang en ce printemps 1898 ? Dans les archives, le nom de Narcisse Gélinas est mentionné comme propriétaire, mais on ne sait pas s'il était résidant.

M. Hercule Gélinas est donc le premier colon de Ste-Séraphine. Sa demeure était située sur le lot 926 du 8^e rang du Canton de Warwick, où demeure en 1980 M. Gérard Page. On peut dire que c'était de tradition dans cette famille puisque le grand-père d'Hercule, Augustin Gélinas, de Yamachiche, arriva à Sainte-Clothilde le 22 mars 1829, peu après l'arrivée du premier colon de cette paroisse, M. Pierre Landry, en 1825.

Cependant, comme c'est l'arrivée des jeunes de Ste-Perpétue qui a provoqué la venue des autres colons et qui a déclenché le mouvement de fondation de la paroisse Ste-Séraphine, la tradition a toujours reconnu les gens venus de Ste-Perpétue comme étant les fondateurs. C'est pourquoi M. Hercule Gélinas est désigné comme pionnier-colonisateur, tandis que M. Joseph Vincent de Sainte-Perpétue en est le colon-fondateur.

Ici, laissant nos voyageurs continuer leur route, nous allons nous attacher à considérer certains détails intéressants concernant M. Hercule Gélinas : ses origines, sa famille et les premiers développements de notre paroisse, faits qui nous ont été fournis par un de ses arrière-petit-fils, M. Michel Labbé d'Arthabaska, et une de ses petites-filles, Jeanne Gélinas, des Trois-Rivières, qui est maintenant âgée de 80 ans.

Les colonisateurs de Ste-Séraphine

1 - Leur milieu d'origine : Ste-Clothilde*

Hercule Gélinas naquit le 27 avril 1847 à Ste-Clothilde, dans le Canton de Horton, d'une vieille famille de colons-défricheurs originaires d'Yamachiche, mais établie à Ste-Clothilde dès 1829. Ses parents, Louis Gélinas et Desanges Desilets, étant catholiques, firent baptiser le quatrième de leur onze enfants à S. Félix-de-Kingsey le 24 mai de la même année, le canton de Horton n'ayant pas encore de prêtre à cette époque.

De sa jeunesse, nous ne savons rien, les archives étant muettes sur cette période de sa vie. Mais nul doute qu'il fut élevé à la dure école de la vie de colon, occupé très jeune à faire le défrichement des terres avec tout ce que cela comportait d'abattage, d'essouchage, de labourage, etc... D'ailleurs la calligraphie très gauche de sa signature sur les différents actes officiels révèle « tout court » qu'il fréquenta peu l'école.

C'est à Ste-Clothilde, le 19 mai 1873, que Hercule épousa Nathalie Labbé, fille de Thomas Labbé — l'un des fondateurs de la paroisse St-Albert-de-Warwick — et d'Archange Perron, tous deux originaires de St-Frédéric-de-Beauce, où leur fille naquit le 1^{er} janvier 1852.

Le jeune couple s'établit à Ste-Clothilde, ayant hérité de la ferme de Louis Gélinas le 14 mai 1873, par donation, tel que stipulé dans leur contrat de mariage. C'est à Ste-Clothilde donc que Hercule et Nathalie, en plus de veiller au bien-être du vieux couple Louis et Desanges Gélinas, procréèrent et élevèrent neuf de leur douze enfants, soit : Georges (1874-1950), Ludger (1875-1933), Arthur (1877-1945), Achille (1879-1956), Napoléon (1881-1960), Richard (1882-1952), Régina (1884-1886), Ovila (1886-1963), Angéline (1888-1938).

* Par Michel Labbé d'Arthabaska, arrière-petit-fils d'Hercule Gélinas.

Les trois autres enfants, les jumelles Alexandrine (1890-1970) et Émérentine (1890-1953) et la benjamine, Alma (1892-1903), naquirent à Ste-Séraphine, et ce furent probablement LES PREMIERS ENFANTS à naître dans cette paroisse.

2 - Leur milieu d'adoption : Ste-Séraphine.

C'est à 1886 que remonte l'idée d'Hercule d'aller défricher les terres vierges de la région de St-Albert, terres qui font maintenant partie de la paroisse Ste-Séraphine. En effet, cette année-là, le 17 novembre Hercule achetait de l'industriel anglophone Thomas Robert Richardson de Tingwick, les lots 25, 26 et 27 du 8^e rang de St-Albert-de-Warwick. Ces trois lots comprenaient en tout 600 acres de terre situés près du cours d'eau appelé «La Rivière-à-Pat».

À cette époque, notre vaillant Hercule s'engagea aussi — auprès de M. Richardson sans doute — à diriger un groupe de bûcherons pour déboiser les terres de cette région des Bois-Francs afin d'attirer d'autres colons à venir s'établir sur les lots vacants. Hercule et ses hommes pratiquaient la drave sur la Rivière-à-Pat, et, de là, sur la rivière Nicolet, acheminant les billots jusqu'à Ste-Clothilde où il y avait une scierie.

Pour loger ses hommes — 30 environ — Hercule avait fait construire un camp sur sa terre de la Rivière-à-Pat. Il lui fallait parcourir des distances de 15 à 20 milles en voiture par des chemins souvent impraticables, faisant la navette entre St-Albert, Ste-Clothilde et Victoriaville afin de se procurer les provisions nécessaires au bon fonctionnement de cette entreprise de colonisation.

Pour l'aider dans sa tâche, Hercule fit venir quelques-uns de ses fils, puis toute la famille, en novembre 1888. Sa courageuse Nathalie le seconda alors admirablement, partageant avec sa famille le régime de vie des bûcherons. C'est elle qui s'occupait de les blanchir et de les nourrir tous. De plus, aidée de ses fils, Nathalie s'occupait de la culture de leur terre.

Au début de la décennie 1890, Hercule fit construire une grande maison de bois, avec dépendances, afin de mieux loger sa famille qui, jusque là, était demeurée dans le camp des bûcherons. Malheureusement, un soir de l'été 1898, la famille Gélinas eut à déplorer l'incendie de leur maison. ...On dut se réhabituer à vivre la vie de camp jusqu'au temps de la reconstruction.

Songeant à établir convenablement ses fils adultes, Hercule se départit, dès 1899, d'une portion de sa terre de 600 acres. Premièrement, le 18 mars de cette même année, il vendit la moitié ouest du lot 26 à son fils Ludger. L'année suivante, le 18 mai, son fils, Arthur, achetait l'autre moitié du même lot. En 1903, Hercule légua par donation les 2/3 de son lot 25, soit un tiers à son fils Napoléon, et l'autre tiers à son fils Achille.

En 1906, le couple Gélinas décida d'aller tenter fortune aux États-Unis. Ils partirent donc avec leur famille et se fixèrent à Manchester, New-Hampshire. Hercule et ses enfants y trouvèrent de l'emploi dans

l'usine de filature située près de la rivière Merrimack. Leur séjour en terre américaine dura presque cinq ans. Entre temps, il avait laissé la garde de sa ferme à son garçon Achille.

Revenu à Ste-Séraphine en 1911, Hercule et Nathalie oublièrent la machine à tisser pour reprendre la charrue. Ce fut pour une courte durée. En effet, le 5 juin 1914, les époux Gélinas, épuisés par leurs longues années de labeur, décidèrent de prendre un repos bien mérité. Aussi donnèrent-ils leur terre et tout le roulant à leur garçon Ovila, à charge pour celui-ci de leur construire une maison au village de Ste-Séraphine, et de leur payer une pension viagère.¹

Les époux Gélinas terminèrent donc tranquillement leur vie comme rentiers au village de Ste-Séraphine. Des deux, Hercule mourut le premier d'une crise cardiaque survenue chez son gendre Wilfrid Boisvert, à St-Albert, le 8 janvier 1918. Après la mort de son mari, Nathalie ira vivre chez sa fille Émérentine (Mme Wilfrid Boisvert) à St-Albert, et mourra le 20 janvier 1936, âgée de 84 ans.

À la lecture de cette courte biographie d'Hercule Gélinas et de son épouse Nathalie Labbé, on peut facilement déceler toutes les qualités de ces deux pionniers, aussi n'est-il pas besoin de les énumérer ici. Pourtant, à titre d'exemple, rappelons au lecteur que la population de notre paroisse se montra toujours reconnaissante envers ce couple, car elle n'oubliait pas qu'aux premiers temps de la colonisation, Hercule et Nathalie ouvraient toujours leur porte aux colons venant le soir chercher réconfort et encouragement après une dure journée de défrichage.

3 - Les familles Gélinas²

L'ancêtre, Étienne, — signant parfois «Gellyna» ou «Gellinaud» — venait de Saintes, département de la Charente-Maritime, France. Il avait épousé en 1645, Huguette Robert qui lui donna un fils, Jean. Devenu veuf, il quitta la France, accompagné de son fils, et arriva au Canada en 1660. Tous deux s'établirent au Cap-de-la-Madeleine, où le fils, Jean, épousa le 17 octobre 1667 Françoise Charmenil, fille de Robert Charmenil et de Marie Denis, de St-Maclou de Rouen, France.

Quant à son père, Étienne, il épousa en secondes noces le 12 octobre 1682, à Québec, Marie Beauregard, veuve de Sébastien Langelier, de Sillery. De cette seconde union naquirent deux fils, Jean-Baptiste et Louis.

Vers 1700, les fils de Jean vinrent coloniser la région de Yamachiche à une vingtaine de milles de Trois-Rivières sur la rive nord du St-Laurent. Les Gélinas s'y multiplièrent au point que, devenus trop nombreux, ils adoptèrent trois noms différents : Gélinas, Bellemare et Lacourse.

1. Minutes de F. X. Lemieux, notaire à Arthabaska : donation de Hercule Gélinas à Ovila Gélinas, 5 juin 1914. Ce furent les premiers retraités en notre village et ce, un an avant la construction de l'église.

2. Notes de M.-Jeanne Gélinas, Trois-Rivières.



M. Hercule Gélinas, le premier colon de Ste-Séraphine.



Mme Hercule Gélinas, (née Nathalie Labbé).



M. Hubert Vincent, l'un des fondateurs de Ste-Perpétue, membre du groupe des explorateurs de Ste-Séraphine, grand-père et arrière grand-père de tous les Vincent de Ste-Séraphine.



M. Joseph Vincent, le colon fondateur de la paroisse de Ste-Séraphine.

À la sixième génération, on retrouve à Yamachiche, Augustin Gélinas marié à Marie Pelletier, dont le fils, Louis, époux de Desanges Désilets, vint s'établir à Ste-Clothilde-de-Horton, Comté d'Arthabaska. De cette union naquirent plusieurs enfants dont Hercule, en 1847.

L'aïeule Desanges Désilets Gélinas fut une femme hors de l'ordinaire. Elle était sage-femme, renommée dans toute la région. C'était une grande dame aux yeux et cheveux noirs, très vive, parlant peu, mais toujours prête à rendre service. Après la mort de son mari, en 1888, elle fut plus libre pour exercer sa profession. Elle s'absentait parfois pendant des semaines pour aller vivre dans les familles qui réclamaient ses services. Après la naissance d'un enfant, elle se faisait un devoir de demeurer auprès de la mère, de prendre soin du bébé, de voir à la cuisine et au ménage jusqu'à ce que la mère puisse reprendre sa besogne. Cette angélique personne se glorifiait à la fin de sa vie de n'avoir perdu aucun des enfants qu'elle avait assistés à leur naissance. Elle mourut le 21 avril 1904, à 81 ans.

À l'automne 1911, Alexandrine Gélinas, fille d'Hercule, la première à naître à Ste-Séraphine, épousa Urbain Raïche à St-Albert. Ils vécurent plusieurs années sur une ferme située aux confins du 7^e rang de St-Albert qui, aujourd'hui, fait partie de notre paroisse.

Le colon-fondateur

1 - La première nuit à la belle étoile.

Pour souligner le rôle des Gélinas dans les débuts de notre paroisse, nous avons laissé momentanément de côté nos voyageurs à la recherche du « Klondike ». Rappelons qu'ils étaient quatre à faire le voyage : Hubert Vincent et son frère Godefroi, Joseph fils d'Hubert, et le commun beau-père de Hubert et Godefroi, Onésime Lampron.

Nous les retrouvons donc au bout du chemin en un véritable cul-de-sac, en pleine forêt. Plus de chemin carrossable, rien qu'une piste de « suisse plate » ou de chantier ; il fallut bien s'arrêter. Juste en face, un camp s'offrait à eux, divisé en deux parties : l'une servant de logement, et l'autre, d'étable. On se trouvait sur le lot 828 du 7^e rang de St-Albert. Ce sera plus tard la ferme de Jean Raïche, puis de Viateur Lupien. Ils s'y installèrent donc pour la nuit mais pas tous les quatre... et voici pourquoi. Quand le grand-père Onésime Lampron prit possession de son lot à Ste-Perpétue, il coucha dehors sous une écorce d'arbre. Il voulut répéter cette expérience et la faire vivre à son petit-fils, Joseph Vincent, pour l'éprouver, l'initier au sacrifice et le préparer à accepter ceux qui, inévitablement, fourmillent dans la vie d'un pionnier en pays neuf. Ils passèrent donc la nuit À LA BELLE ÉTOILE, couchés tous les deux sur des branches de sapin avec, comme couverture, une écorce de pruche... Ils s'éveillèrent le lendemain sous une

belle gelée blanche. Le grand-père Onésime dit à son jeune compagnon : « Ta cré guenne, tu te rappelleras ça toute ta vie, p'tit gars ! » Il ne s'est pas trompé, car Joseph se plaisait à raconter ce fait de temps à autre. C'était le 11 avril 1898.

L'histoire ne dit pas combien de jours ils restèrent là ni quelles furent leurs impressions, encore qu'on puisse facilement les deviner. On les imagine explorant le pays en le parcourant en long et en large et faisant des plans pour un avenir prometteur. Ce que nous savons parfaitement, c'est que Hubert Vincent, alors âgé de quarante-huit ans, acheta quatre lots de front au 7^e rang de la paroisse St-Albert-de-Warwick, soit du lot 826 au lot 836 actuels. (Ces terrains forment actuellement les terres de Pierre-Paul et Martial Vincent, tous les deux fils d'Émile et arrières petits-fils d'Hubert Vincent). Ces lots s'étendaient sur une largeur de 40 arpents et représentaient plus de mille arpents de terre pour la somme de \$900.00 comptant. Les vendeurs furent Ovide Brouillard, commerçant de Carmel Hill (il en sera question dans les archives municipales) et Pierre Désilets, cultivateur, de Ste-Clothilde. Le contrat fut passé à Ste-Clothilde devant le notaire F.-X. Lemieux, le 4 juillet 1898, et enregistré sous le n^o 32802, le 16 juillet. On peut dire que les choses avaient marché rondement.

On peut se poser deux questions au sujet de ces terrains : à qui avaient-ils appartenu et pourquoi n'avaient-ils pas été « ouverts » ?

On sait qu'ils avaient été la propriété de certaines compagnies et les noms d'au moins neuf personnes nous sont connus qui étaient de Kingsey-Falls. Ce sont : George Benson Hall, son épouse, Mrs Mary Hall ; P.P. Hall, Peter Paterson, Charles John Hall, Sara Amelia Martha Hall, son époux, H.M. Price ; E.A. Hall et G.L.F. Hall.

Ces gens firent des transactions importantes des deux côtés du 7^e rang dont voici une énumération succincte :

- 26 août 1887, vente au prix de \$8000.00
- 18 juillet 1890, vente pour \$21,000.00
- 12 septembre 1891, vente pour \$11,250.00
- 2 janvier 1893, vente pour \$44,300.00. Le même jour, autre vente au prix de \$35,000.00.
- 24 octobre 1896, vente à Ovide Brouillard et Pierre Désilets pour un montant de \$1,200.00.

L'importance de ces transactions peut nous étonner mais, un dégonflement survint à un moment donné pour aboutir au prix de la vente à Hubert Vincent.

Notre deuxième question se justifie par le fait que toutes les paroisses environnantes avaient été érigées : Ste-Clothilde, St-Albert, Ste-Élisabeth et Kingsey Falls. Seul le territoire de l'actuelle paroisse Ste-Séraphine n'avait pas été touché et cela pour des raisons bien précises.

On s'était aperçu que c'était un terrain difficile à égoutter. Du moulin de Baril, coin de la route de Ste-Élisabeth jusqu'au côteau de sable du 7^e rang, le terrain était couvert de marécages qu'on appelait souvent alors des « swomps », et il y en avait aussi dans le 13^e rang. On

avait remarqué par ailleurs qu'il y croissait surtout du pin et que beaucoup de ces arbres jonchaient le sol un peu partout : cela n'annonçait pas un sol fertile. On y trouvait aussi de grandes étendues de « plé » dont le bois clairsemé n'était que de l'épinette rouge. C'était l'indice certain d'un sol pauvre.

Tant qu'on eut le choix, on opta pour les terrains d'apparence plus avantageux. C'est ce qui explique pourquoi le terrain de fonds de Ste-Séraphine fut pris le dernier.

2 - Joseph Vincent

Joseph choisit le lot sur lequel coule la rivière à Pat, n° 830-31 et 32 d'une largeur de près de sept arpents. C'est aujourd'hui la terre de son petit-fils, Jean-Marie, fils de Gérard Vincent. Son frère, Alfred, se réserva le lot 829-830, d'une largeur de 7 arpents également. C'est présentement la terre de Jacques Raïche, fils de Réal et petit-fils de Nestor. Lorsqu'ils se marieront, Hubert fera cadeau de ces lots à chacun d'eux.

Sur la côte en bordure de la rivière, non loin du pont de ferme actuel, se trouvait un camp de bûcherons utilisé par les compagnies pour la coupe du pin. Ce sera la première demeure de Joseph Vincent, le COLON-FONDATEUR de la future paroisse Sainte-Séraphine : un rêve peu commun devenait réalité.

Il s'attaqua immédiatement à la forêt même si elle était dense, parfois seul, parfois avec Alfred. Le fait de travailler seul ne le décourageait pas. À 19 ans, il se sentait plein d'espérance et d'énergie. Et les arbres tombaient, petits ou gros, sous les coups de sa hache quand il était seul, ou coupés au godendard quand il avait un aide ; et c'est ainsi qu'on fait de la terre en vue de la culture. Ainsi, bûchait-il « comme un déchaîné » selon son expression et il avait le cœur de l'arbre avant que celui-ci n'ait le sien. Il n'était pas question de vendre le bois : il y en avait partout. Il abattait les arbres « en haies » quelle que fut leur grosseur et il paraît que les haies étaient d'une hauteur imposante. Il les faisait brûler en temps opportun et ces feux étaient tels qu'on en voyait la fumée jusqu'à Ste-Perpétue. La maman, Mary Lampron, se disait alors : « ce doit être les petits gars qui font brûler de l'abattis ».

En parlant de petits gars il faut savoir que Alfred, plus jeune que son frère d'une année, n'était pas aussi assidu que son aîné. Il ne trouvait pas toujours drôle de bûcher jour après jour, semaine après semaine, à ne voir toujours que du bois. Et la nourriture qu'ils devaient apprêter eux-mêmes n'avait ni le goût ni la variété que réclame l'estomac d'un gros travailleur. De plus, le paysage de sa paroisse lui manquait et il s'ennuyait de sa famille comme aussi des jolies filles que ses qualités naturelles charmaient facilement. Il avait été entendu que les deux frères iraient à Ste-Perpétue à tour de rôle. De temps à autre, Jos, on l'appelait ainsi, cédait son tour à son jeune frère afin de l'encourager à persévérer dans son travail de défrichement. « Vas-y en bas, lui disait-il, mais reviens par exemple ! ». L'autre était



Assis à gauche, M. Onésime Lampron, souche de tous les Lampron avec tous les Vincent de Ste-Séraphine, l'un des fondateurs de Ste-Perpétue et membre du groupe des exploitateurs de Ste-Séraphine, père de Georges et de Adélard Lampron de Ste-Séraphine. À droite son fils Joseph Lampron père de Henry et Alfred (dit Wilfred Lampron de Ste-Séraphine). Debout «Wilfred» et son jeune fils Maurice, formant les quatre générations.



Bâtiments construits par Joseph Vincent, incendiés le 6 août 1980, appartenants à Jean-Marie Vincent.

tout joyeux «de descendre en bas»... c'était leur façon de dire : aller à Ste-Perpétue. Et là-bas, on était toujours heureux d'avoir des nouvelles des «petits gars».

Après quelques jours, muni des encouragements de son père et des multiples recommandations de sa pieuse maman, il revenait avec des provisions et un courage renouvelé. Jos, qui n'avait pas perdu son temps, était heureux de voir revenir son frère avec les nouvelles et les exhortations qu'il rapportait du foyer : ça lui suffisait pour refaire son plein d'énergie.

M. Hubert venait aussi parfois ; et à «la span» apporter des provisions, puis il passait la semaine. Les jeunes appréciaient sa présence car c'était un homme capable à l'ouvrage. La hantise, c'était de bûcher sans relâche, faire de l'abatis et de la terre. Cette aide, il la leur apporta jusqu'à sa mort. C'était leur seul gouvernement.

Grâce à leur ténacité le bois recula et en peu d'années les progrès furent notables. Vers 1901, on construisit la maison et la grange d'en arrière telle qu'on pouvait la voir jusqu'en cette année 80. Malheureusement, le 6 août de cette même année, un incendie causé par une défectuosité électrique détruisit tous les bâtiments de ferme qui semblaient construits pour durer des siècles.

En 1903, cinq ans après l'achat des lots, il y avait en terre faite trois arpents de profondeur par la largeur de la terre, c'est-à-dire 20 arpents de terre défrichée, cultivable, sauf quelques souches de pin.

C'est inouï quand on sait ce que cela peut être tenace une souche fraîchement coupée... Et Dieu sait s'il y en avait de toutes sortes et de toutes grosseurs, et pas question encore de bulldozer.

Les amours et le mariage

En dépit de son ardeur au travail, Joseph descendait en bas de temps à autre et il en profitait pour aller voir sa bien-aimée, la frêle Amanda Beauchemin, fille de Jules Beauchemin et de Emilia Boisclair. Jolie demoiselle, institutrice, elle enseigna pendant cinq ans à \$60.00 par année. Excellente musicienne, elle toucha l'orgue de Ste-Perpétue pendant cinq ans également ; personne cultivée, charmante et délicate physiquement et moralement.

Désirant se faire religieuse, elle était demeurée deux années chez les Sœurs de l'Assomption de Nicolet, rêvant d'y passer sa vie pour la consacrer à Dieu afin de Le servir plus parfaitement. Mais le Seigneur, dans ses desseins mystérieux, lui avait préparé un autre chemin. Si elle n'a pas réalisé au couvent l'idéal de sa vie, elle y laissa du moins son cœur. C'est avec un regret profond qu'elle se résigna à revenir dans le monde. De ce passage au couvent, elle rapporta des fruits savoureux. Elle continua de s'identifier comme servante du Seigneur, exaltant la piété, la douceur, la compréhension, la charité qu'elle mettra en pratique sa vie entière. Le contact de cette grande chrétienne ne laissait personne indifférent. Sa bonté rayonnante faisait qu'on la considérait comme un de ces modèles proposés à notre imitation.

Ces qualités s'alliaient bien à celles de Joseph. Quoique d'un caractère violent à la mesure de son ardeur au travail, et ce n'était pas peu dire, il avait quand même bon cœur. C'était un grand dévot, un homme d'église doté d'une foi solide comme un chêne, serviteur de Dieu et du prochain, serviteur du prêtre parce que ministre du Christ, et généreux jusqu'au tréfond du cœur.

Joseph et Amanda se connaissaient depuis toujours ayant été élevé dans le même voisinage. On aimait fréquenter la famille Jules Beauchemin parce qu'il y régnait un esprit d'amitié et de jovialité qui vous donnait le goût de revenir. Les fréquentations n'eurent pas l'assiduité des couples ordinaires. Ça faisait cinq ans qu'on avait acheté les terres d'en haut et le prétendant ne passait pas son temps à voyager, travaillant plutôt à préparer le nid et à avoir du « petit butin étendu sur la corde » selon son expression savoureuse...

Les intentions étaient bien connues et on décida de s'épouser. L'église de Ste-Perpétue accueillit les deux fiancés le 6 octobre 1903 et la noce se célébra chez les Beauchemin durant la journée pour se transporter chez Hubert Vincent pour la soirée.

Certains disaient : « ce pauvre Joseph, qu'est-ce qu'il va faire avec une petite femme comme ça sur une terre neuve ? ». Elle pesait à peu près cent livres et la ceinture de sa robe de noces faisait juste le tour de la tête de son époux. Quelle clairvoyance peuvent avoir parfois certains hommes ! Elle n'a jamais été malade de sa vie à part d'avoir mis au monde ses onze enfants. Ils ont célébré leurs noces d'or et elle survécut dix ans à son mari. Sa vie, plutôt effacée, en fut une de sacrifices, de renoncements, de services et de bontés, le tout amoureusement accepté. Elle vécut saintement et sans défaillance. Toujours elle seconda son mari dont le cheminement de vie fut des plus difficiles. Elle participa à la vie paroissiale en exerçant les chants religieux pour les grands fêtes tout en y faisant montre d'un sens musical qui réjouissait toute la communauté réunie. Durant toute sa longue existence, on n'eut que de l'admiration pour cette grande chrétienne dont l'humilité n'avait d'égal que sa bonté.

Elle mourut subitement à l'âge de 86 ans et 10 mois. C'était le 6 juin 1963. Nous évoquerons dans d'autres chapitres des traits intéressants de leur vie commune et paroissiale, comme de la grandeur et de la misère de leur existence de colons-défricheurs.

Joseph Vincent naquit le 25 février 1879 à Nicolet du mariage de Hubert Vincent et de Marie-Louise (Mary) Lampron et mourut le 27 décembre 1963.

Amanda Beauchemin est née à Ste-Perpétue le 10 août 1876 du mariage de Jules Beauchemin et de Emilia Boisclair. Elle mourut le 6 juin 1963.

Leur mariage, à Ste-Perpétue le 6 octobre 1903.

Leurs enfants :

- Marie-Flore, des SS. du Bon-Pasteur d'Ottawa, l'aînée des religieuses de la paroisse.
- Judith, Mme Sylvio Boulay, Asbestos.
- Armand, décédé à Ste-Séraphine le 15 décembre 1958 à l'âge de 49 ans.

- Rita, Mme Henri Martel de Warwick.
 - Madeleine, rel. Hospitalière de S. Joseph, Arthabaska.
 - Gérard, Ste-Séraphine.
 - Émile, Ste-Séraphine.
- Quatre enfants sont décédés en bas âge.

Arrivée des pionniers

De retour à Ste-Perpétue, Hubert Vincent, enthousiasmé par ce qu'il avait vu et convaincu qu'il avait véritablement visité un « Klondike » avec ses compagnons, entrevoyait tout un avenir pour ce coin de terre et ne manqua pas d'en diffuser le message à son entourage. Il en parla d'abord à son ami, Élie Raïche, qui avait plusieurs garçons. Nestor, l'aîné, n'était encore qu'un tout jeune homme. Pour nos Canadiens d'alors, formés à l'école du travail dur, le travail de colonisation n'avait rien d'un épouvantail... tant s'en faut ! Hubert dit donc à Élie : « Les petits gars vont s'ennuyer « tout seuls » (seuls), si tu achetais un lot pour les tiens, ils seraient proches pour travailler et se visiter de temps en temps. Ils seraient moins portés à se décourager ! » Le père Élie y réfléchit car il avait songé à acheter au « pays brûlé » à Nicolet. On peut supposer qu'il alla à son tour visiter ce pays prometteur qui lui fit bonne impression puisque le contrat fut signé à Ste-Clothilde devant le notaire F.-X. Lemieux le 3 octobre 1898, c'est-à-dire trois mois seulement après que Hubert eût signé le sien.

On y lit : « A comparu : Sieur Hubert Vincent, cultivateur, de la paroisse de Ste-Perpétue, lequel par les présentes vendra à Sieur Élie Raïche de la dite paroisse de Ste-Perpétue les lots de terre connus et désignés sous les numéros 826-827 sur les plans et livre de renvoi officiel du cadastre pour le Canton de Warwick et moyennant les prix et somme de deux cents piastres, \$200.00, que le dit vendeur reconnaît avoir reçu lors de l'exécution des présentes dont quittance finale. »

1 - La première famille, celle de Georges Gaudet

M. Élie Raïche venait d'acheter un lot de terre de dix arpents de largeur sur la profondeur connue pour établir deux de ses garçons, Nestor et Walter ; pour Urbain, ce sera plus tard. Puis, son gendre, Georges Gaudet, marié à sa fille Rébecca Raïche, s'établit sur le lot 827. Ils étaient les parents d'un enfant en bas âge, Roméo. En 1899, ils vinrent habiter le camp dont une partie servait pour les animaux et l'autre, d'habitation. On se souviendra que nos explorateurs du « Klondike » y avaient logé l'année précédente. Ce fut la première famille de Ste-Séraphine après celle de Hercule Gélinas.

Peut-on imaginer à quel dénuement cette famille a dû s'astreindre pour vivre enfoncée dans la forêt, loin des leurs, n'ayant pour richesse que son courage et son énergie. Ils n'étaient pas pour autant exempts de rudes épreuves en plus de supporter la pauvreté et l'isolement. Dans un poème intitulé : « Les défricheurs » Mme Alice de Courval Raïche nous raconte ce dont il s'agit.



Photo de noces de M. et Mme Joseph Vincent, (née Amanda Beauchemin).



M. et Mme Nestor Raïche, (née Léonie Beauchemin), à leur mariage.

M. et Mme Nestor Raïche, vers la fin de leur vie.



M. et Mme Georges Gaudet, (née Rebecca Raïche).



M. Elie Raïche, l'un des fondateurs de Ste-Perpétue, grand-père et arrière grand-père des Raïche de Ste-Séraphine.



« Les défricheurs » *

Nous qui passons par de prospères et coquets villages plantés dans de non moins prospères paroisses, on croirait que la baguette magique d'une fée a fait un séjour par là.

Si nous cheminons allant par d'autres villages, c'est un peu moins opulent ; mais ceux qui les habitent ont le souci de tenir leurs maisons et leurs alentours propres et fleuris. Et que dire des rangs bien alignés, de leurs granges, leurs silos, leurs bestiaux broutant dans de fertiles prairies !

Nous, citadins, nous envions votre simple et pure quiétude qui est un gage de vrai bonheur. Vous les jeunes et les moins jeunes qui avez du cœur, avez-vous regardé avec un œil arrondi d'admiration ? Avez-vous songé aux mains calleuses des anciens ? Aux mains gercées des pionniers ?

Dans le silence d'un jour naissant, à peine si le soleil commençait à rougeoyer les bords de l'horizon, les défricheurs partaient avec les outils nécessaires dans de petits sentiers qu'eux seuls connaissaient, pour faire reculer la forêt. Ils s'attaquaient résolument aux gros arbres. Chaque coup de hache se répercutait au loin. L'arbre abattu tombait avec un bruit sourd. Ce fut ainsi jour après jour, heure après heure jusqu'au moment où une grande éclaircie perçait à travers bois. La forêt s'était éloignée.

Que de beaux arbres sont tombés gémissant dans une plainte de trépassés ; leur sève, ce sang de leur cœur... coulait sur le sol. Que de grands sapins et de belles épinettes se sont révoltés : n'était-ce pas leur coin bien à eux ; mais il leur a fallu se courber vers le sol et glisser dans la mousse avec une lamentation douloureuse. D'autres se sont rebellés, se refusant au couperet fatal, quant même, ils furent vaincus.

Au loin, on n'entend plus la lointaine litanie de détresse des premiers arbres tombés.

C'est maintenant le chant de la victoire de ces pionniers énergiques, courageux, indomptables, qui, par leur travail acharné, ont défriché un modeste morceau de terrain. Nos rêveurs, nos pères l'étaient malgré tout, étaient fiers de leur percée dans ces taillis quasi inaccessibles.

Il fallait bien faire cette déchirure !

Ces défricheurs, avec émotion, fauchèrent la forêt pour donner la fauchaison des blés mûrissants. Mais que de besogne encore il leur fallait faire pour pouvoir se bâtir une simple maisonnette de bois rond, peut-être !

Tous ceux-là méritent une mention honorable. À un deux ceux-là il fallait plus, tout particulièrement un humble parmi les humbles, un « homme » au cœur franc comme l'épée du roi, un chef de file, j'ai nommé avec admiration Georges Gaudet, apparenté aux Raïche par son mariage avec Rébecca Raïche. Celui-ci encourageait les jeunes par sa bravoure, les soutenait par son exemple. Ce Georges Gaudet dont la descendance lui fit honneur, fut le pilier, le soutien, le meilleur ouvrier de toutes les tâches.

Aujourd'hui, si vous passez du 7^e rang au pont de la rivière Nicolet par ce chemin sillonnant le village, ayez une pensée pour celui-là même qui a posé les jalons, les tronçons, les bras et les jambes des souches,

* Par Alice de Valcourt.

morceaux par morceaux, pour ponter cette voie qui en ces jours est carrossable, même asphaltée.

Il est des malheurs dont on ne peut se relever si les principes de la foi, de la croyance en un Dieu bon ne sont pas ancrés solidement en son âme.

Parti pour une détente à Ste-Perpétue avec les siens, il revient pour trouver sa chaumière rasée par les flammes. Comment le feu prit-il ? Personne ne le sut jamais. Devant les cendres encore chaudes de sa maison incendiée, il n'eut qu'un mot : Mon Dieu ! Puis, ils retournèrent sur leurs pas vers Ste-Perpétue refaire le plein de courage.

Ils revinrent vite tant son désir ardent de tout recommencer le hantait. Il se hâta de tout relever de ses ruines. Bientôt, une nouvelle chaumière parut. Ils y vécurent comme on le savait dans ce temps-là.

En faisant courir ma plume au fil de ma pensée, j'ai voulu rendre un ultime hommage à ces défricheurs, tout spécialement à Georges Gaudet, à celui qui a été l'âme dirigeante de ce mouvement colonisateur.

Alice de Valcourt

La cause de l'incendie, c'est qu'on avait mis le feu dans l'abattis qui s'élevait souvent à plus de vingt pieds de hauteur. La terre noire s'est embrasée et le feu s'est communiqué à leur demeure.

La maison rebâtie fut construite vers 1900 et elle est habitée en 1980 par Pierre-Paul Vincent. Il y avait déjà une maison de construite, celle d'Adélarde Lampron habitée actuellement par Jean-Pierre Raïche. Ce fut la première. Par la suite vers 1901, la troisième fut celle de Joseph Vincent habitée aujourd'hui par Jean-Marie Vincent.

2 - Isidore Mc Carthey

Les archives font mention d'une donation le 4 octobre 1897 du lot n° 825 du 7^e rang. Dosithée Mc Carthey à Isidore Mc Carthey de Ste-Élisabeth, lequel bâtit la maison actuelle. Le tout devint la propriété de Hervé Turcotte. Isidore Mc Carthey avait épousé Georgiana Côté de Ste-Perpétue. Il vendit sa terre à Édouard Clerc le 6 novembre 1917 qui, lui, l'abandonna à l'occasion du tourbillon économique de 1925.

3 - Nestor Raïche

Né le 25 février 1882 du mariage de Élie Raïche et de Marie-Louise Rousseau de Ste-Perpétue de Nicolet, il fut un ouvrier de la première heure de la paroisse de Ste-Séraphine, en compagnie de son beau-frère, Georges Gaudet, de Joseph et Alfred Vincent, de Georges et Adélarde Lampron.

C'est à l'âge de 16 ans que, résolument, il s'amena au « Klondike » pour s'attaquer à la forêt avec une ardeur et un courage qui, étant donné son jeune âge, faisaient l'envie de ses compagnons. C'est sur le lot 826, partie nord-est, qu'il choisit de s'établir et c'est sur le coteau de sable qu'il bâtit sa demeure. On devrait dire : « ce qui fut un coteau de sable » puisqu'il a été charroyé en 1948 pour faire la forme du chemin

dans le « plé » du 13^e rang. Par la suite, on a continué à en prendre au fur et à mesure des besoins des cultivateurs. Cette demeure de Nestor Raïche a été déménagée dans le 7^e rang de St-Albert et elle est encore habitée. La grange tout près du chemin que nous voyons encore est un des derniers vestiges de ces habitations, étant donné que la grange-étable d'en arrière a été démolie.

Pour débiter, c'est chez son beau-frère, Georges Gaudet, qu'il travailla. Il y demeurait aussi puisque celui-ci était déjà marié et père de famille. Le métier de cordonnier que Georges professait à Ste-Perpétue n'était guère payant puisqu'on faisait surtout « marquer », la paye était rare. Ils travaillèrent donc ensemble pendant quelques années, et les petits frères de Ste-Perpétue venaient de temps à autre apporter leurs concours ainsi que leur père Élie Raïche qui arrivait toujours chargé de provisions. Pour le moment, c'était leur seul moyen de subsistance. Aucun revenu n'était possible autrement, car les gouvernements du temps ne faisaient absolument rien ni pour la colonisation ni pour l'agriculture. Peut-on imaginer le courage ardent de ces colons, heureux de prendre des terres en bois debout pour les bûcher, les défricher et les égoutter. C'est ainsi que commença Georges Gaudet, puis ce fut de même pour Nestor et ensuite pour son frère Urbain.

L'égouttement

Comme ils étaient loin de la Rivière à Pat, l'égouttement était très difficile. Il leur fallait partir de la dite rivière pour creuser un cours d'eau à la petite pelle, déboiser et défricher là où ce n'était pas fait. Même parmi les intéressés, on n'était pas empressé pour participer à ces travaux communautaires, ce qui donna lieu à des échanges verbaux plus ou moins pigmentés... On fit un pacte et ceux qui se trouvaient à l'embouchure et en remontant reçurent l'aide de ceux de la tête mais Georges Gaudet et Nestor Raïche se retrouvèrent seuls en arrivant sur leurs terrains. Comme ils avaient fait près d'une quinzaine d'arpents, ils n'étaient pas pour s'arrêter là. Ils s'encourageaient mutuellement à continuer chez eux afin sortir de leurs eaux afin que la terre qu'ils avaient commencé à défricher puisse s'égoutter. On procéda de la même façon quand vint le temps du nettoyage du cours d'eau.

Fréquentations et épousailles

Après quelques années de travail ardu et sans relâche, la forêt s'était éloignée, une demeure et des bâtiments avaient été construits et Nestor songea qu'il ne passerait pas sa vie seul, qu'un jour l'élue de son cœur partagerait sa vie quoique rude mais remplie de promesses. Dans ses voyages à Ste-Perpétue, il avait courtoisé la belle Léonie Beauchemin, fille de Jules Beauchemin et Émilie Boisclair, qui demeuraient dans le voisinage de ses parents. Leurs amours s'exprimaient en chansons et en musique. Léonie, qui avait appris la musique de sa sœur Amanda, trouva que c'était un passe-temps très agréable de l'enseigner à son tour à son bien-aimé, d'autant que celui-ci avait une fort jolie voix et un talent remarquable. Tous les deux chantaient bien, et

quoi de plus romantique que de traduire ses sentiments par de belles chansons au son de la musique ! Comment prévoir, grâce à ce merveilleux et fécond passe-temps, tous les services qu'ils rendraient plus tard à l'Église et à la communauté !

Comme un fruit mûr et savoureux prêt à cueillir, ainsi s'épanouirent les amours de ce couple idéal et charmant... Ils s'épousèrent dans l'église de Ste-Perpétue le 23 février 1907. L'aimable et rondelette Léonie n'avait que 19 ans, étant née le 6 août 1887 ; tandis que son prince-chanteur et musicien, Nestor, devait atteindre ses 25 ans deux jours plus tard, soit le 25 février.

Ça faisait déjà neuf ans qu'il faisait la navette entre Ste-Perpétue et Ste-Séraphine et c'est ainsi qu'un foyer nouveau s'établit dans Ste-Séraphine. De cette union naquirent douze enfants, dont neuf garçons et trois filles, dont un garçon décédé en bas-âge. Ce sont : Bruno (Victoriaville), Alphonse, décédé à l'âge de 52 ans, Cécile (Mme Maurice Lamontagne), décédée à 60 ans, Réal, époux de Christine Kirouac, (Ste-Séraphine), Laurier, St-Jérôme, décédé à l'âge de 40 ans, Raymond, Asbestos, décédé à l'âge de 54 ans, Benoît, Asbestos, Angèle (Mme André Champagne), St-Albert, Thérèse (Mme Claude Poiré), Asbestos, Aimé, Victoriaville, Maurice, Kingsey Falls.

Ceux qui ne sont plus moururent après la mort de leurs parents. Nestor Raïche fut un père de famille bon et doué pour ses enfants. Il se plaisait à les gâter, ce qui ne facilitait pas toujours la tâche de maman Léonie.

Celle-ci était d'une capacité peu ordinaire. Elle aidait son mari au champ comme à la besogne du soir et du matin à l'étable et cela avec entrain. La dernière année qu'ils vécurent sur leur terre, elle foula, seule, cent une charges de foin sans que cela ne lui paraisse dur. Si son mari était un homme sérieux, elle était pince-sans-rire et remplie d'humour. Un jour qu'il faisait chaud et que son frère Évariste Beauchemin, joueur de tours, était sous la lieuse pour la réparer, elle s'amena avec une chaudière d'eau d'un air qui ne laissait pas de doute sur ses intentions. Lui, flairant le « danger », lui cria : « Fais bien attention à toi, ma grosse (...) parce que tu me paieras ça ! » Il n'en fallait pas plus pour déclencher l'élan et recevoir le rafraîchissement non convoité ! Avant qu'il ne sorte de dessous la machinerie, elle était déjà à la maison et les épaules lui sautaient de rire... Elle en fit bien d'autres... Malgré la vie difficile de colonisateurs, ils vivaient heureux car l'amitié, l'amour mutuel était le climat normal de cette petite communauté dont les membres étaient presque tous apparentés.

Quant à Nestor Raïche, travailleur il le fut ; l'expression bourreau de travail serait plus appropriée. Charitable dans l'âme, il avait un cœur d'or pour aider un défavorisé, une famille dans l'épreuve ou dans le besoin. Qui ne se rappelle les collectes qu'il faisait pour venir en aide à une famille frappée par l'épreuve ou particulièrement démunie ? Honnête et loyal comme un chevalier, ponctuel à l'année longue dans ses travaux, il était plutôt en avance, ce qui lui permettait parfois d'aider les autres : son beau-frère entr'autre, Joseph Vincent, qui entrepre-

nait toujours des morceaux de terre neuve et ne trouvait pas le tour de commencer ses foins. Alors, Nestor venait l'aider, ça marchait et tout le monde était heureux. Il sciait à la scie ronde pour les autres et quand dans une famille il y avait plusieurs petits enfants autour de la table, il coupait les prix qui n'étaient du reste jamais exagérés, allant parfois jusqu'à ne rien demander comme s'il oubliait qu'il avait lui-même beaucoup d'enfants autour de sa table. Mais au-dessus de tout cela, notons les services que Nestor et Léonie rendirent à l'église.

Le Maître-chantre

Nestor Raïche, bon ténor, comme tous les Raïche d'ailleurs, avait été Maître-Chantre à St-Albert pendant des années. Il suivait en cela l'exemple de son père, Élie Raïche, cet autre Serviteur de Dieu qui remplit le rôle de Maître-Chantre à Ste-Perpétue, semaines et dimanches pendant 60 ans. Il était encore en fonction quand le Seigneur le rappela à Lui, subitement, dans l'église de Ste-Perpétue où toute sa vie, il avait chanté ses louanges. C'était le Vendredi-Saint, 28 mars 1929 : il avait 79 ans. Chose extraordinaire : il faisait son chemin de la Croix et en était à la première station : « Jésus est condamné à mort ». N'était-ce pas là un signe de la récompense éternelle que le Seigneur accorde à ses fidèles serviteurs ? Déjà, dans sa magnanimité, il lui avait accordé de célébrer, l'année précédente, ses noces d'or de mariage. Ce même bienfait fut par la suite gratifié à cinq de ses enfants dont trois garçons et deux filles.

Nestor, l'aîné de cette famille particulièrement religieuse était l'homme tout désigné pour prendre la responsabilité de maître-chantre. Il pouvait donc assurer cette fonction avec brio. Son épouse, Léonie, l'accompagnait occasionnellement sur un harmonium donné par des demoiselles de Victoriaville. Il a été l'instrument de notre église pendant plus de cinquante ans. Mme Joseph Vincent, née Amanda Beauchemin, était invitée par Nestor ou Léonie à accompagner les jours de grandes fêtes. C'est qu'elle avait un doigté remarquable, que le Maître-chantre pouvait chanter avec plus d'aise, et cela ajoutait du brillant à la solennité. En plus d'être Maître-Chantre, Nestor était l'organiste attitré ; cela veut dire qu'au tout début de la paroisse, on pouvait se payer le luxe de trois bons musiciens à la relève, d'un Maître-chantre chevronné et d'une chorale d'excellents chanteurs, tels que les frères de Nestor, Urbain et Théo, son neveu, Roméo Gaudet dont la mère était une Raïche, les deux frères Wilfred et Henri Lampron et Alfred Vincent.

La bonne renommée de cette jeune chorale ne tarda pas à dépasser les cadres de la paroisse. Les visiteurs des vieilles paroisses étaient impressionnés par la qualité du chant de nos messes dominicales et s'étonnaient qu'une paroisse aussi jeune puisse s'enorgueillir d'une chorale aussi magnifique. Souvent dans la petite chapelle, on pouvait remarquer des gens de St-Albert et de Ste-Élisabeth qui se faisaient un plaisir d'assister à nos grand'messes. Le propriétaire du moulin à scie, entr'autre, chez qui tous nos défricheurs faisaient scier leur bois, M.

Albert Baril, s'était même loué un banc et venait à pied avec ses hommes assister aux offices religieux et ne manquait ni le premier Vendredi du mois, ni les Quarante-Heures.

Lors de la première visite de Mgr Bruneault, le jeune Maître-chantre avait chanté en solo avec une flamme vraiment prenante un majestueux cantique. Ravi, avec toute l'assistance d'ailleurs, d'avoir entendu une telle interprétation de ce Cantique, Monseigneur fit demander le brillant ténor pour le féliciter. Comme celui-ci, par modestie, refusait de se rendre à l'invitation de l'évêque, son entourage, qui ne l'entendait pas de cette manière, finit par le persuader de se présenter à son évêque...

Il n'est pas étonnant que les premiers responsables de la Chorale de Ste-Séraphine, Nestor et Urbain Raïche, aient été souvent invités pour des funérailles dans les paroisses environnantes. Ils se faisaient un devoir de rendre ce service aux familles éprouvées qui leur en faisaient la demande. Cette tradition s'est continuée par la suite avec les fils de Nestor : Bruno et Réal.

Pendant plus de cinquante ans, la famille Raïche a assuré le service du chant et de la musique dans notre paroisse. Qui ne se souvient de la voix douce et très juste du sympathique Urbain Raïche ! Et que dire de son fils, Paul-Émile, dont la voix était encore plus mélodieuse ! Quant à Nestor, il fut Maître-chantre et responsable de la musique à partir d'octobre 1914 jusqu'en octobre 1945, soit pendant 31 ans... Pendant 12 ans et demi, Nestor fit chaque matin en « selkey » plus de trois milles pour venir chanter à la messe de 6h:30. Pendant une certaine période, la liturgie exigeant la présence de deux chantres, il amena avec lui Alfred Vincent pendant que son fils Bruno se joignait à eux pour servir la messe. Nestor n'était jamais en retard et n'oublions pas qu'il avait une besogne à accomplir et que son train était toujours fait, et bien fait, avant son départ.

M. Urbain Raïche, dont la demeure est maintenant celle de Martial Vincent, rendit aussi ce même service à certaines périodes, et cela, avec la même assiduité et le même désintéressement.

Après qu'il fût rendu au village en 1928, Nestor Raïche vécut selon ses propres termes « à l'ombre du clocher ». Si c'est avec la mort dans l'âme qu'il avait dû laisser sa terre, c'est pour compenser sa peine, avec plus de fréquence qu'il visitait son Dieu. Il continua de chanter aux messes matinales le reste de sa vie.

Décès de Léonie

La maladie finit par miner la vaillante Léonie en dépit de sa constitution robuste. Rendu au village, son foie la fit souffrir au point qu'elle dût être hospitalisée... elle traîna des ailes encore quelques années, puis mourut prématurément le 26 juin 1942 à l'âge de 54 ans. Pour un mari, perdre sa femme est toujours douloureux ; dans le cas de Léonie, ce le fut davantage car qui dit Beauchemin, dit : bonté, affabilité, charité.

Le remariage

La mort de sa chère Léonie l'ébranla dans toutes les fibres de son être. Rien dans toute sa vie ne l'avait autant affecté. Le chagrin empoignait son âme et son cœur éclatait par la douleur de cette séparation à ses yeux impossible. Les jours n'étaient plus ensoleillés et la vie avait perdu son charme. Il avait certes surmonté des épreuves dont la plus cuisante avait été l'abandon de sa terre et de presque tous ses biens ; mais il se sentait capable, plein d'énergie et se disait que, tant qu'il aurait la santé, il pourrait subsister et assurer la vie de sa famille. Mais là, son épouse partie à jamais, ce n'était plus du tout pareil. Tout de même, il fallait continuer à vivre et le temps finit par cicatriser les blessures.

Il songea qu'il pouvait y avoir encore des personnes, de bonnes femmes dont l'une pourrait combler le vide de sa vie. La Providence exauça les vœux de son serviteur douloureusement affecté. Nestor fit la rencontre de la bonne et aimable Irène Nadeau, de Danville, qui était encore dans la force de l'âge. Comme il avait une préférence marquée pour les femmes de poids, il fut comblé par le choix qu'il fit, tout heureux de cette connaissance qui répondait à ses aspirations. Ils s'épousèrent le 27 septembre 1944 et, de nouveau, la joie de vivre ensoleilla sa vie.

La maladie et la mort

Malheureusement, le bonheur qui s'annonçait pour de nombreuses années fut de courte durée. Une traître maladie qui ne pardonne jamais couvait, semble-t-il, depuis un certains temps. Des ganglyons apparurent sur sa gorge et les doutes qui surgirent dans l'esprit de son entourage furent confirmés par les analyses des médecins : c'était le cancer ! Si la Providence lui accorda un bienfait à la fin de sa vie, ce fut de lui donner une deuxième excellente épouse. La bonne Irène lui prodigua amoureusement et avec minutie les soins dont il avait besoin. Ce fut sa consolation.

La maladie fut longue et des plus souffrantes. C'est avec plus de ferveur qu'il priait le Seigneur, souvent les bras en croix, et quand la souffrance se faisait plus vive, il répétait avec foi : « Mon Dieu, je vous aime ! » à l'édification de ceux qui l'entendaient. Le curé du temps, M. l'Abbé Arthur Bergeron dont la réputation de sainteté était connue de tous ses paroissiens, ne lui ménagea pas son assistance et ses exhortations jusqu'aux derniers moments. Nestor Raïche s'éteint pieusement le 3 décembre 1945 à l'âge de 63 ans. En guise de reconnaissance pour les services rendus à l'église, un précédent fut créé : on chanta deux services de suite devant une assistance des plus nombreuses, toute émue de voir partir si tôt l'un des fondateurs les plus méritants de Ste-Séraphine.

Après sa mort, ses fils Bruno et Réal Raïche assurèrent avec efficacité la relève de leur père : Bruno comme musicien en charge de 1945 à 1965. Cependant, la maladie de son père l'avait fait débiter par alternance environ un an auparavant. Quant à Réal, il fut maître-

chantre de 1957 à 1965. Bon ténor comme son père, Réal s'appliquait à exercer de belles messes de minuit, et ses interprétations du « Minuit Chrétien » étaient bien appréciées.

Si les événements ne donnent pas toujours leur juste valeur de reconnaissance à ceux qui ont consacré leurs talents et beaucoup de leur temps au bénéfice de la société, le temps et l'histoire se chargent souvent de réparer cette anomalie. L'occasion d'écrire l'histoire de Ste-Séraphine en est une excellente pour dire à cette famille méritante un merci cordial pour les services rendus à l'église pendant plus de 50 ans.

Il est agréable d'ajouter qu'aujourd'hui, en 1980, la tradition des Raïche dans la chorale se perpétue, puisque Jean-Pierre, fils de Réal, en est membre. De plus, Mme Monique Dubé-Raïche, fille elle aussi de Réal, touche occasionnellement l'orgue avec une excellente dextérité.

4 - Georges Lampron

Onésime Lampron, grand-père maternel des Vincent, membre du groupe des explorateurs du nouveau « Klondike », était père d'une famille nombreuse issue de deux mariages. Deux de ses garçons, nés du deuxième lit, Georges et Adélard, étaient prêts à s'établir. Leur père était bien placé pour présenter à ses fils et vanter les mérites et l'avenir prometteur du coin de terre qu'il avait visité. Le conseil venait à point car Georges cherchait une terre à acheter à Ste-Perpétue : il se laissa tenter par l'aventure. Les petits Vincent, Joseph et Alfred, ses neveux du même âge, s'y trouvaient déjà et bâchaient comme des bons. « Tout d'un coup... que ce serait bon ! » Inspirés par leur père, les deux frères, Georges et Adélard, s'en parlèrent et, d'un commun accord, décidèrent de s'acheter « des lapins » (lopins) de terre (termes de H. Vincent). Georges acheta le lot n° 833-34, actuellement propriété de son petit-fils, Denis Lampron, et Adélard, le lot 834-835, maintenant propriété de Jean-Pierre Raïche. Le contrat fut passé à Ste-Clothilde le 3 octobre 1898, en même temps que celui de M. Élie Raïche devant le même notaire et signé par le même vendeur, Hubert Vincent. Ce dernier, pour encourager les nouveaux défricheurs leur revendait au prix coûtant, soit \$77.00 pour trois arpents et un quart de largeur sur 26 à chacun. On se mit sans tarder à l'ouvrage car, moins de deux ans après, Adélard, l'aîné, avait assez de terrain de défriché pour bâtir sa maison.

Georges qui était déjà en amour avec Anney Provencher de Ste-Perpétue, l'épousa le 7 mai 1901 et ils demeurèrent pendant un mois chez le père Onésime. Puis ils décidèrent de se rendre au « Klondike » pour demeurer chez le frère de Georges, Adélard, leur maison n'étant pas bâtie. Tout leur ménage, couvertures, linge et vaisselle, était entassé sur une simple voiture à planches à laquelle était attelé leur unique cheval. C'est à se demander si St. Joseph était plus démuné ! Ils étaient conscients de leur extrême pauvreté. Pour tout argent, il n'avait que \$24.00 dans ses poches. Son épouse, Anney, qui avait l'esprit de pauvreté et d'économie, lui dit : « Georges, je ne t'empauvrirai pas ! »... Jamais peut-être, parole ne fut plus respectée. Toute sa vie en

fut une d'économie, de travail ardu et d'entr'aide. Toujours elle fut au-devant de son mari ; toujours, elle lui laissa le meilleur morceau, se disant que le travail de son mari était plus dur que le sien. C'était une grande femme ayant beaucoup d'esprit, plus que le commun. Elle bourdonnait d'activité et était très habile de ses mains. Sa compagnie plaisait car elle était volubile et pleine d'humour. Son mari, grand, sage et réservé, parlait peu mais était doué d'un jugement sûr. C'était un couple qu'on aimait fréquenter.

Ils demeurèrent environ deux ans chez Adélard. Anney y eut l'occasion de faire montre de ses qualités. Des hommes, qui travaillaient pour un entrepreneur, demeuraient là. C'est elle qui faisait la cuisine, l'entretien de la maison et de leur linge. Elle était d'une propreté impeccable et il va sans dire que sa maison reflétait cette qualité qui lui était naturelle et qu'elle conserva toute sa vie.

Entre-temps, Georges, aidé de son frère Adélard, de leur père Onésime et de ceux du rang qui étaient déjà en place, — on savait s'entr'aider — avait bâti une grange-étable dans laquelle il s'était aménagé une résidence modeste mais propre. Ne vaut-il pas mieux se loger chez soi, dans l'intimité, même si ce n'est pas ce qu'on souhaiterait pour le moment ? En attendant d'avoir mieux, on vit selon ses moyens. C'était l'avis de Georges et Anney, et, toujours, ils en firent leur règle de vie. Ils demeurèrent dans ce logement environ quatre ans avant de pouvoir se construire une véritable maison. Il est facile de deviner le bonheur de cette famille de se retrouver enfin dans une maison de rêve, désirée depuis des années, maison modeste sans doute, mais toujours propre comme un sou neuf.

Comment ont-ils vécu sur cette terre de misère, pauvre et dénudée ? Dans les lignes qui suivent, une de leurs filles, Mme Adélard Marcotte, de Victoriaville, née Donalda Lampron, nous en trace un récit captivant :

« Mon père, les deux premières pièces qu'il a faites, c'était du plé. Au lieu de lui rapporter, ça le faisait dépenser. C'était du terrain inculte et il n'avait qu'un cheval et une vache pour l'engraisser. Au point de vue finances, il ne faisait que s'endetter. Il venait à bout de payer pour ses paiements. Vous dire qu'ils ont fait de l'argent, ce serait mentir. Les premières années, ils n'en avaient pas de revenus, ni la deuxième, ni la troisième. Ils vivaient avec ce qu'ils récoltaient. Ils récoltaient le sarrasin pour la farine. Ils récoltaient aussi tous les légumes du jardin sauf les melons.

Ils ont été quinze ans sans acheter du linge. S'il y en avait un qui devait s'habiller, c'était mon père. Les chaussures, il ne les achetait pas pour lui, mon père. Même nous autres, on a été à l'école avec des petits souliers faits à la maison. Ils appelaient cela des souliers sauvages. On faisait tanner des peaux de veaux et de vaches qui servaient pour l'utilité de la famille et de la ferme. C'est vrai ça, c'est mon père qui faisait nos chaussures pour aller à l'école. Il avait comme un petit métier exprès et des formes. Il se faisait un patron et, avec le ligneul, il cousait les deux morceaux. Je me souviens, on en a porté de ça, des petits souliers sauvages, pas de semelles, comme des mocassins. C'était léger et, l'hiver, c'était glissant et facile pour tomber.

Avec le temps, ils sont venus à augmenter le troupeau : deux vaches, trois vaches et plus. Mais mon père était malchanceux. Il disait : « Au printemps, je vais en avoir douze. » C'était rare s'il n'en perdait pas une ou deux. Il les ouvrait afin de savoir la cause de leur mort. Il arrivait que la vache avait avalé un clou, un bout de broche ou c'était d'autres maladies. La peau se vendait 50¢ à 75¢. C'était toujours les plus belles! Il disait parfois à ma mère : « je crois que j'ai un sort ! »

Les chevaux, il n'a pas été trop malchanceux. Il a eu Pitre, Belle, et Rondelle, les dernières années. Il avait de l'agrément à travailler avec. On leur donnait de l'avoine durant le temps des travaux. Si on était obligé d'en acheter, alors l'hiver, ils s'en passaient parce qu'ils n'avaient pas à travailler fort.

Pour bûcher, ce n'était pas d'avance avec une hache et un godendard. Mon père a fait le métier à tisser à ma mère, comme il disait, rien qu'avec un couteau. Il gossait d'abord à la hache, le rabot, le couteau et, pour le polissage, il se servait d'une vitre. Il faisait le canellier, les canelles, ce qu'il appelait la herse, le dévidoir, tout ce qu'il fallait. Toutes ces choses devaient être encore chez Edmond.

Ils allaient se promener rarement car ils se trouvaient mal habillés. Maman habillait papa et les hommes avec le linge qu'elle faisait sur le métier. Elle en a fait tant et plus des pièces de toutes sortes, du carotté rouge et noir, rouge et bleu pour des chemises, des couvertures, etc. Elle tricottait beaucoup. Des fois, on lui demandait : « Avez-vous fini, maman ? » Elle répondait : « Laissez-moi commencer ! » Taquinerie amicale car elle était toujours en avance sur son ouvrage.

Je vous assure qu'il n'ont pas volé leur argent. S'ils ne sont pas dans le ciel, nous n'y irons pas non plus. Ton père, Émile, aussi bien que mon père, tous ceux qui ont défriché, ont beaucoup travaillé mais surtout avec un esprit chrétien. Ouvrir une paroisse et y implanter le Bon Dieu, voilà l'idéal qu'ils poursuivaient. Ils travaillaient toujours dans le but de bien réussir. S'ils s'endettaient, ils voulaient s'en sortir. Ça se levait le matin en chantant, tout en pensant aux revenus qu'ils auraient souhaité faire pour répondre à leurs obligations. Ce qui est révoltant, c'est de savoir comment ils ont été exploités.»

Georges Lampron est né du mariage d'Onésime Lampron et de Sophie Tourigny le 31 mars 1878, à Ste-Perpétue.

Anney Provencher est née le 15 février 1874 à Ste-Perpétue. Ses parents furent Abraham Provencher et Ovide Dubé.

Leur mariage eut lieu le 7 mai 1901.

Georges Lampron est décédé le 2 février 1943, et son épouse, le 15 juin 1952, à Ste-Séraphine.

Leurs enfants :

Lydia, Mme Ulric Demers, Asbestos, décédée.

Donalda, Mme Adélarde Marcotte, Victoriaville.

Rosa, Mme Edwin Marcotte, Victoriaville.

Albert, décédé.

Edmond, Ste-Séraphine, décédé le 25 octobre 1979.

Six enfants sont décédés en bas âge.



M. et Mme Georges Lampron, (née Anney Provencher).



M. Georges Lampron lendant son bois, et sa petite-fille, Marie-Marthe Demers.



Mme Georges Lampron, filant le lin.



M. et Mme Adélarde Lampron, (née Laura Désilets).

5 - Adélarde Lampron

Adélarde Lampron, fils d'Onésime Lampron et de Sophie Tourigny, naquit à Ste-Perpétue le 3 août 1875.

Il acheta le lot 834-835, voisin de son frère, Georges, le même jour que celui-ci le 3 octobre 1898. Comme lui, il fut un colon de la première heure. Il construisit sa maison vers 1900, la doyenne de Ste-Séraphine (actuellement propriété de Jean-Pierre Raiche). Il a vécu les misères et les renoncements de ses compagnons, mais il eut à subir une épreuve de plus.

Tornade

C'était le 24 juillet 1917, un violent orage, devenu une tornade, s'abattit sur la région. La violence du vent rasa ses bâtiments de ferme au sol alors que ceux du voisinage étaient ébranlés. Il fit appel à ses voisins pour qu'ils vinrent l'aider à dégager ses chevaux pris sous les débris. Ensemble, ils réussirent à les déprendre mais les bêtes s'étaient infligées des blessures qui finirent par se cicatriser. Avec la collaboration de tous les colons, il releva son bâtiment qui est encore là aujourd'hui, quoique modifié avec le temps.

Le 25 janvier 1904, il avait épousé Laura Désilets, de St-Célestin, qui était née dans cette paroisse le 28 juillet 1878.

Leurs enfants : Wilfrid (décédé), Marie-Reine (décédée), Henri-Paul, Hortense (décédée), Lucienne, Hector, Bruno, Annette (décédée) et Laura.

Adélarde dut laisser sa terre en 1926 et son fils Hector en racheta une autre dans la Grande Ligne, (habitée maintenant par Jocelyn Verville) et ils allèrent y demeurer. Au bout de quelques années, il eut la peine de perdre son épouse Laura qui mourut le 21 janvier 1934 à l'âge de 57 ans. Par la suite, il quitta la paroisse.

Jugeant qu'il n'était pas bon que l'homme fut seul, Adélarde reprit femme en 1941 et fut heureux pendant quelques années. Cependant elle partit à son tour pour un monde meilleur plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité.

Il n'y a rien qui dit que l'on doive se laisser abattre par l'épreuve et Adélarde ne craignit pas de partager sa vie avec une nouvelle épouse en 1954. Mais... elle partit à son tour à la rencontre du Seigneur...

La vie se déroule comme un rêve et il faut savoir la prendre du bon bout pour être heureux. Même si on a 84 ans, pourquoi s'ennuyer seul dans la maison quand il est possible d'avoir une personne aimante pour partager une vie qui a encore ses bons moments ! C'est ainsi que ce vieillard toujours vert se maria une quatrième fois en 1959. Mais il était de moins en moins chanceux. Le bonheur de cette nouvelle vie ne dura que quelques mois.

Comme il était habitué d'affronter vents et marées, et qu'il était sûr que le soleil finit toujours par se montrer, il scrutait l'horizon pour trouver une cinquième épouse quand il fut convié inopinément à son dernier voyage. Il partit pour l'au-delà le 14 juillet 1961 à l'aube de ses 86 ans et fut inhumé à Ste-Séraphine près de sa première épouse, Laura Désilets.

6 - Alfred Vincent

Alfred Vincent eut une mission particulière : loger le premier curé, le fondateur de Ste-Séraphine, L'ABBÉ ARTHUR LEBLANC. Le mandement de l'évêque de Nicolet, Mgr Brunault, nommait M. Leblanc curé de Ste-Séraphine, en recommandant « de lui trouver un logement convenable dans une bonne famille qui consentirait à le recevoir ». La recommandation ne tomba pas en terre stérile. La famille qui reçut avec joie le nouveau curé fut celle de M. et Mme Alfred Vincent.

Bernadette Boucher, épouse d'Alfred, était native de Notre-Dame-du-Portage, près de Rivière-du-Loup. Venue à Ste-Perpétue à l'âge de 18 ans, elle avait épousé Alfred Vincent l'année suivante, soit le 2 mai 1905. Cette femme qui était la bonté personnifiée, pratiquait cette chaleur de l'accueil qui est une tradition séculaire chez les gens du Bas-du-Fleuve. C'était une âme trempée dans la foi, respectueuse du prêtre comme peu de gens, généreuse dans la force du mot, qualités qui s'alliaient bien à celles de son mari et de la famille Vincent. C'était la famille idéale, prédisposée à bien recevoir le prêtre dans sa maison.

Comment fut organisée la vie familiale dans ce foyer ? Tout d'abord, comme c'était une maison avec une rallonge, tout le bas-avant fut laissé à l'usage du prêtre. La cuisine, du côté nord-est, était divisée en deux parties dont l'une pour la salle à dîner. Le grand salon servait de bureau, puis une chambre à coucher. De plus, une chambre dans le haut du côté du chemin et du village lui servait d'Oratoire pour y dire la messe.

Il ne faut pas croire qu'il la disait seul. À part la famille de céans, il y avait toujours quelqu'un du rang pour assister à cette messe matinale, parfois même une vingtaine de personnes s'entassaient dans la chambre et le passage. Il faut s'imaginer le bonheur qu'éprouvaient ces gens d'avoir le Bon-Dieu chez eux, dans leur rang, après avoir voyagé pendant de nombreuses années à St-Albert. Alfred Vincent, qui avait une belle voix, chantaient les grand'messes quand il y en avait de recommandées, et un petit garçon du rang, Antonio Gaudet, en était le servant. L'été, les messes se célébraient à la chapelle qui se trouvait presque en face de la résidence presbytérale.

La famille d'Alfred Vincent comptait sept filles ; la huitième, Françoise, est née pendant que M. le curé Leblanc demeurait là. On lui fit l'honneur d'en être le parrain avec comme marraine, sa demi-sœur, Mlle Éva Brown. Annette, devenue par la suite Mme Arsène Fortier, puis, plus tard, Mme Joseph Chabot de Ste-Clothilde, était l'aînée, alors âgée de huit ans.

Le cœur de cette famille était grand, et la table aussi. Le curé mangeait à la table familiale en même temps que tout le monde. L'ambiance était excellente et personne n'a de souvenir d'une seule friction. Le curé vivait avec la famille et participait aux joies familiales. Comme l'accueil de ce foyer était chaleureux, on y recevait souvent de la visite pour les repas. Toujours disponible et de belle humeur, Mme Vincent, en un tour de main, vous préparait un excellent repas dont tout le monde se régalaient. Et tout naturellement, les veillées se poursuivaient

dans un climat de joie et d'amicale fraternité soutenue par les conversations et les chants. Pendant six mois, avant que n'arrive sa demiesœur et ménagère, le curé partagea avec joie la vie de cette sympathique famille. Quand des parents ou des voisins venaient pour un bout de veillée ou pour le repas du dimanche, il arrivait souvent qu'on invitât le curé et sa ménagère à « traverser » dans la cuisine pour la soirée ou le repas suivant les circonstances, ce qu'ils acceptaient avec joie. Ces échanges cordiaux entre la famille Vincent et son curé se prolongèrent encore pendant dix mois après l'arrivée de Mlle Brown. C'était un bonheur renouvelé pour tout le monde que de se retrouver ensemble dans un climat aussi amical !

Ces seize mois de vie familiale, de septembre 1914 à janvier 1916, firent une impression heureuse et profonde sur le curé Leblanc. Il affirma plus tard que ce fut l'une des plus belles périodes de sa vie. Ce bonheur fut du reste réciproque. Au départ du curé, Alfred Vincent, dans un geste de foi et de générosité, à l'exemple de son propre père, ne demanda ni ne voulut accepter quoi que ce fut pour la nourriture, le loyer, ni même pour le soin du cheval. Son esprit de Foi lui faisait comprendre que dans la personne de son prêtre, c'était Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qu'il avait hébergé. Et cet honneur n'avait pas de prix. L'amour de Dieu était une expression qui résonnait profondément dans le cœur de nos Anciens.

7 - Urbain Raïche*

Urbain Raïche naquit à Ste-Perpétue le 13 mai 1886. Il était le fils d'Élie Raïche et de Marie-Louise Rousseau. Ce fut l'un des fondateurs de la modeste paroisse de Ste-Séraphine. Il y arriva dès l'âge de treize ans dans le but d'aider son frère aîné, Nestor, et son beau-frère, Georges Gaudet, à défricher leurs terres. Ste-Séraphine n'était pas encore détachée de la paroisse de St-Albert.

Pendant quelques années, Urbain alterna entre son village natal et Ste-Séraphine. Puis, vers l'âge de dix-neuf ans, il se fixa définitivement. Nestor Raïche acheta le 26 septembre 1904 une terre d'Alfred Lampron, petit-fils d'Onésime dont il fit donation à son frère Urbain le 28 septembre 1911. Pendant six ans, chaque hiver, il faisait le trajet jusqu'aux chantiers de Berlin, New-Hampshire, afin de gagner l'argent dont il avait besoin pour payer sa terre, y bâtir maison et bâtiments qu'il construisit en 1910 et acheter des animaux. Son but était bien fixé.

Entre-temps, il fit la connaissance d'Alexandrine Gélinas, fille d'Hercule Gélinas et de Nathalie Labbé, déjà établis depuis 1888. Ils s'épousèrent le 3 octobre 1911. De cette union naquirent huit enfants. Trois sont décédés, deux en bas âge, et Paul-Émile à 33 ans. Cinq survivent : Marie-Berthe, Alice, Simone, Armande et Jean-Marie.

* Par Marie-Berthe Raïche-Gosselin.



La famille de M. et Mme Alfred Vincent, (née Bernadette Boucher),
leurs 13 filles et leur unique garçon.



Vue partielle de la maison qui sert de
presbytère. Sur la galerie, le député du
comté et ministre de la voirie, l'hon. Jos.
Édouard Perrault s'adressant à la foule
après la bénédiction du pont couvert qui
porta son nom.



M. et Mme Urbain Raïche,
(née Alexandrine Gélinas).

En plus de travailler au défrichement de sa terre, avec l'appui ferme de son épouse, Urbain aidait ses voisins à tenir ouverts les chemins de la paroisse : « Le temps ne tient pas ses chemins ouverts » (Gilles Vigneault). Il fut de ceux qui contribuèrent à bâtir l'église paroissiale en 1915. Il fut aussi commissaire d'école, puis, durant plusieurs années, président de la Commission Scolaire. Il devint même Maire de la paroisse. Pendant tout ce temps, il fut aussi maître de chapelle. Chaque matin, à six heures, il partait pour l'église accompagné de ses deux aînés, Marie-Berthe et Paul-Émile. Ce dernier servait la messe pendant que son père chantait.

Urbain Raïche avait le sens de l'humour et en faisait bénéficier voisins et amis qui venaient veiller à la maison. Malgré toutes les difficultés de ce temps de pionniers, il put rendre sa famille heureuse, admirablement épaulé en cela par une épouse qui cachait sous une apparente fragilité, une énergie indomptable.

8 - Adjutor Turcotte

Si le noyau des pionniers fondateurs venait de Ste-Perpétue, il en vint aussi de l'extérieur. On dirait mieux ici, de l'intérieur, puisqu'il était de St-Albert et parmi les premiers arrivants. Il s'agit de M. Adjutor Turcotte, né à St-Albert le 19 avril 1875. Il acheta son lot, 824, de M. Sina Baril, de St-Albert, en l'année 1900 et y construisit sa demeure, (habitée aujourd'hui par son fils Onil et sa fille Rosianne, Mme Paul-Émile Kirouac).

Il fréquenta la belle Déliska Sarrasin du village de St-Albert, et le mariage fut célébré le 20 septembre 1904 au même endroit, alors que l'époux avait 29 ans et demie, et la mariée, 21 ans. Elle était née le 13 janvier 1883. Fait à souligner, la noce se fit dans la maison qu'il venait de se construire et où il éleva sa famille.

De cette union naquirent onze enfants : Hervé, (décédé le 4 janvier 1980) ; Oscar, époux de Jeanne Perrault, (Ste-Séraphine) ; Rosianne, Mme Paul-Émile Kirouac, (Ste-Séraphine) ; Marie-Ange, Mme Edmond Lampron, (Ste-Séraphine) ; Onil, (Ste-Séraphine) ; Gilbert, (Mascouche) ; cinq sont morts en bas-âge.

Le défrichement de sa terre fut particulièrement laborieux parce que le sol était marécageux, difficile à égoutter, sol de terre noire où abondait le cèdre. Adjutor fut un rude travailleur. En plus d'ouvrir sa terre, il travaillait parfois ailleurs pour pouvoir survivre. Il a scié du bardeau au moulin Baril de St-Albert, puis à Mitchel, Ste-Brigitte, en plus de « battre au moulin » dans les paroisses environnantes et scier du bois de corde à la scie ronde.

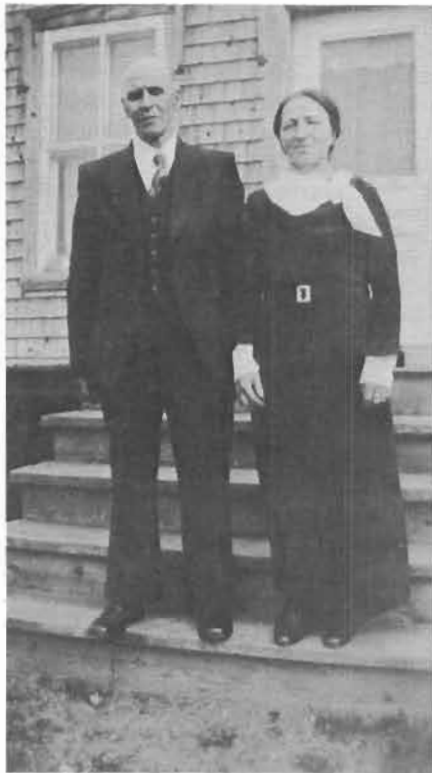
Le « ramancheur »

Adjutor Turcotte avait un don particulier qu'il avait hérité de son père, Louis, celui de « ramancheur ». (Son père remplaça un jour le carcan du cou de Hubert Vincent à Ste-Perpétue). Il remplaçait les membres cassés ou « démanchés » des personnes ou des animaux avec une compétence et un succès indiscutés. Il débuta dès le commencement de

la colonisation et Adjutor le faisait simplement pour rendre service. Il est intéressant de savoir qu'au temps où le téléphone n'allait pas plus loin que chez Albert Baril, celui-ci recevait les appels. Alors, un messager se rendait chez M. Turcotte pour qu'il vienne à l'appareil répondre aux gens qui avaient des problèmes de brisures, de cassures ou de « déboîtures ». Ca lui coûtait 35¢ pour le messager. Souvent on venait le chercher et, parfois, il se rendait sur les lieux. Quand il se déplaçait, c'était surtout pour les animaux : les chevaux, les vaches, les veaux, et il s'en tirait très bien. Il se rendait aussi pour aider les personnes incapables de venir à lui. Il se rendit ainsi, en voiture, dans des paroisses aussi éloignées que l'Avenir, St-Léonard, et jusqu'à St-Grégoire. Il n'avait rien d'un charlatan, c'était du réel. Chez lui, combien de fois on allait le chercher au champ, ou pendant qu'il était à faire son train à l'étable. Il laissait là son travail et se rendait à la maison « ramancher » ou « rabouter » les personnes mal en point qui requéraient ses services. Dans la seule paroisse de Ste-Séraphine, combien de personnes se sont fait replacer des membres cassés ou déplacés ? Serait-il exagéré de dire qu'il y eût au moins une personne dans chaque famille de cette génération, et parfois plus d'une ? Au besoin, il se faisait aider par un des siens pendant que son épouse ou sa fille préparait l'emplâtre adéquat. Il disait au patient : « Ca va faire mal mais ce ne sera pas long ! » Et de fait, ce n'était pas long. Sur le nombre, il en vit de toutes les couleurs, mais il y était habitué.

Dans les derniers temps de sa vie, alors qu'il était au lit, des gens venaient le voir, sa fille leur disait : « il est malade, il n'est pas capable, il ne peut pas vous ramancher ! » Et eux de répondre : « s'il pouvait nous voir, s'il pouvait nous regarder, on pourrait aller ailleurs après ! ».

Dire tous les services que M. Turcotte a rendus n'est pas possible. Il le faisait pour aider ses concitoyens et il avait conscience que c'était son devoir de le faire. Rares étaient ceux qui avaient son habileté. De plus, il ne demandait rien à personne car il savait que ce n'était pas légal. Ses patients se savaient libres d'offrir ce qu'ils voulaient. Certains donnaient quelque chose, d'autres se contentaient d'un « merci ben ! » quelques-uns, ni merci ni rien ! Pour les paroissiens de Ste-Séraphine, il refusait tout don : le service était gratuit. Le moins que l'on puisse faire, c'est de lui exprimer ici notre reconnaissance bien tardive puisqu'il est aujourd'hui décédé. Adjutor Turcotte a aussi rendu d'autres services à sa paroisse. Il fut élu commissaire d'école en 1914 lors de la fondation de la Commission Scolaire. Il fut aussi nommé conseiller dans le premier Conseil Municipal lors de son érection civile en 1931. Ce n'était pas sa première expérience car il avait eu la même responsabilité dans le Conseil de St-Albert, auparavant. Homme peu volubile mais d'un bon jugement, il fut de la race des bâtisseurs. Il est décédé le 20 janvier 1968 à l'âge vénérable de 92 ans et neuf mois. Son épouse l'avait précédé près de 15 plus tôt, soit le 21 mars 1953, à l'âge de 70 ans.



M. et Mme Adjutor Turcotte, (née Délisca Sarrasin).



M. Turcotte sciant le bois de chauffage chez Georges Lampron au temps de l'engin stationnaire.



M. et Mme Henry Beauchemin, (née Amanda Vincent).

9 - Henry Beauchemin

Les gens de Sainte-Perpétue qui vinrent s'établir à Ste-Séraphine demeuraient tous dans le même rang de leur paroisse d'origine. Elie Raïche demeurait à la sortie du village en descendant. Venait ensuite son voisin Onésime Lampron, puis Jules Beauchemin. Toujours en descendant vers Ste-Monique, Hubert Vincent résidait à la tête à environ un demi-mille de Jules, tous dans le Cordeau de Ste-Perpétue.

Les explorateurs et les nouveaux défricheurs ne manquaient pas de vanter les avantages du territoire que déjà on avait commencé à bûcher. Puisque des jeunes s'y hasardaient déjà, pourquoi pas d'autres. Jules Beauchemin aussi avaient des jeunes, prêts à s'établir. D'abord Henry, puis Evariste, se montrèrent intéressés à participer à la fondation d'une paroisse nouvelle et à y établir un foyer. Jules Beauchemin acheta de Hercule Gélinas, un terrain qui avait appartenu à Thomas Robert Richardson, soit le lot 927 P.S.E. de Warwick, de 5 arpents de largeur sur 12 arpents de profondeur, avec P.S.E. d'un autre numéro, pour \$200.00. C'était le 4 avril 1902. En 1904, il achètera une autre terre de 39 arpents, ce qui forme la propriété actuelle de M. Armand Lampron.

Les jeunes du temps étaient capables et endurants ; ils dépensaient leur énergie à travailler. Henry Beauchemin, comme les autres, s'attaqua à la forêt vierge pour la faire reculer et ainsi défricher sa terre. Il n'eut pas trop à s'éloigner pour prendre femme puisqu'il la choisit chez Hubert Vincent. On était assez moderne en ce temps-là pour avoir la bonne idée de passer un contrat de mariage et en SEPARATION de biens, s'il vous plaît. Il serait intéressant d'en connaître la teneur tout en évitant des détails de formalité :

Contrat de Mariage entre Henry Beauchemin et Amanda Vincent

L'an 1904, le vingt-huitième jour de décembre.

Devant Me Joseph-Wilfrid Denis, Notaire soussigné pour la Province de Québec, résidant et pratiquant dans la paroisse de Ste-Monique, dans le District de Trois-Rivières, ont comparu :

M. Henry Beauchemin, cultivateur de la paroisse de Sainte-Perpétue dans le dit district, fils majeur de M. Jules Beauchemin, cultivateur du même lieu, et de Mme Émilie Boisclair son épouse.

Les futurs époux déclarent se marier sous le régime de séparation de biens tel qu'il est indiqué aux articles 1422 et suivants du Code Civil de la Province de Québec.

À l'occasion de ce mariage, le dit Sr Jules Beauchemin fait DONATION entre vifs à son fils, le futur époux acceptant :

1°, d'un terrain ... du Canton de Warwick sous le n° 829 situé dans la paroisse de St-Albert, dans le district d'Arthabaska, contenant un arpent et demi de largeur sur environ vingt-six arpents de profondeur ; borné ... etc.

2°, d'un terrain faisant partie du lot 27 du huitième rang du Canton de Warwick, ayant cinq arpents de largeur sur 12 arpents de profondeur, borné ... etc, avec une grange - étable dessus construite.

3°, d'un cheval, d'une voiture d'été (buggy) et d'une voiture d'hiver (sleigh) propres et d'un attelage de travail, d'une robe de carriole, d'un

attelage propre, d'une voiture d'été et d'une voiture d'hiver pour ouvrage, d'une charrue, d'une herse, d'une vache, d'une taure et d'un bœuf dompté, d'un lit garni, y compris la couchette, de deux mères-brebis livrables l'automne prochain, d'un jeune cochon livrable l'été prochain, et de divers autres petits effets que les parties n'ont pas jugé opportun de décrire.

4°, le dit Sieur Jules Beauchemin s'oblige encore envers le futur époux de lui bâtir une maison convenable sur un des dits terrains, avec deux lambris. Il s'oblige aussi de terminer et finir la grange — étable plus haut mentionnée.

De son côté, le dit Sr Hubert Vincent fait donation entre vifs à la future épouse acceptant : de deux vaches, trois mères-brebis livrables l'automne prochain, un demi-set de vaisselle, un lit garni y compris la couchette, un set de chambre, six chaises, tous ses hardes et linges de corps et différents autres petits articles.

Advenant le décès de la future épouse avant le futur époux, elle lui fait dans ce cas donation de tous les biens meubles et immeubles qu'elle aura et possèdera à son décès et qui composeront sa succession, à l'exception cependant de ses hardes et linges de corps qu'elle réserve expressément pour ses héritiers légaux.

Dont acte fait et passé en la dite paroisse de Ste-Monique, sous le n° 1821 des minutes du Notaire soussigné. Et après lecture faite, les futurs époux et leurs pères ont signé avec le dit Notaire.

J.W. Denis N.P.
Amanda Vincent
Henry Beauchemin
Jules Beauchemin
Hubert Vincent

Si nous examinons de près le contenu du contrat, on réalise facilement les sacrifices très grands que les parents s'imposaient pour établir leurs garçons et leurs filles à leur mariage. Acheter du terrain, construire des bâtiments, donner l'essentiel du roulant, des animaux et du ménage et ... peut-être un peu d'argent, alors qu'ils vivaient eux-mêmes dans la pauvreté et devaient pratiquer l'économie. Et cela d'autant plus que ce qu'ils faisaient pour ceux-ci, ils le feront aussi pour les autres...

Pour les jeunes couples qui prenaient un chez-eux tout neuf, maison neuve, grange-étable neuve, terre neuve, même s'il y avait un peu de terre de faite, c'est quand même dans la forêt qu'ils s'installaient, et sans revenu pour débiter... Heureux ceux à qui leurs parents pouvaient donner un peu d'argent ! C'était vraiment le grand dénuement et, malgré tout, ils étaient heureux.

Henry Beauchemin était un homme aimable, plaisant et jovial. Jamais il n'était blessant et on aimait sa compagnie. Il aimait à rendre service, mais plutôt d'une façon discrète. Ce pionnier joua un rôle actif dans la paroisse naissante car on le reconnaissait comme un homme de bon jugement. Il fut l'un des premiers commissaires lors de la fondation de la commission scolaire.

Lui aussi fut secoué par les épreuves. Son épouse mourut le 20 octobre 1918 lors de la grippe espagnole. Ils avaient vécu moins de 14

ans ensemble et elle laissait neuf enfants à son mari, six garçons et trois filles. Comme la charité et l'entr'aide faisaient parties intégrantes de la vie de cette société, les grand'mamans Beauchemin et Vincent venaient à tour de rôle, ou ensemble, aider à élever la famille. Grand'mère Beauchemin savait prévoir de petites douceurs pour son cher Henry, tandis que grand'mère Vincent surveillait de près les bonnes mœurs de la famille afin que personne ne se gâta !

Henry demeura à Ste-Séraphine jusqu'à son remariage en 1925 avec la veuve de son frère Jean-Baptiste, Marie Proulx, qui, elle aussi, avait des enfants. C'est alors que Henry retourna à Ste-Perpétue pour y vivre sur la terre paternelle.

Henry Beauchemin, né à Ste-Perpétue, le 1^{er} juillet 1880. Marié à Amanda Vincent à Ste-Perpétue le 12 janvier 1905. Décès de son épouse le 21 octobre 1918. Remariage avec Marie Proulx, veuve de son frère Jean-Baptiste Beauchemin, à Ste-Perpétue, le 22 mars 1926. Décès de sa deuxième femme le 17 avril 1945. Il meurt lui-même à Danville le 2 janvier 1959 à l'âge de 78 ans et demi.

10 - Alfred Lampron «dit Wilfred»

Alfred Lampron «dit Wilfred» était le frère aîné de Henry Lampron. Son père, Joseph Lampron, lui fit don du lot 930 le 23 janvier 1912. C'est lui qui construisit les bâtiments (aujourd'hui propriété de Jean-Guy Vincent). C'est à Ste-Perpétue qu'il épousa sa femme, Régina Bergeron. Ils élevèrent leur famille et durent quitter la paroisse en l'année fatidique 1925 pour la ville des Trois-Rivières.

Ils moururent tous les deux ensemble alors que l'automobile dans laquelle ils avaient pris place tomba dans le fleuve St-Laurent à la traversée des Trois-Rivières, le soir de la première élection du Maire Jean Drapeau à Montréal.

11 - Jean-Baptiste Raïche

Jean-Baptiste Raïche (surnommé Ti-Jean), cousin germain de Nestor et de Urbain Raïche, était natif du «Pays Brûlé» Nicolet. Il acheta le lot, partie 828, vers l'année 1905 et il y construisit les bâtiments actuels. Il eût la douleur de perdre ses deux premières femmes. Il fut assez habile pour conquérir le cœur d'une troisième épouse alors qu'il était encore à Ste-Séraphine. Il dut laisser sa terre à cause des événements mémorables de 1925, pour chercher ailleurs des cioux plus cléments.

12 - Rodolphe Lupien

M. Rodolphe Lupien, de St-Raphaël d'Aston, racheta la terre du précédent le 22 juin 1925. Il ne tarda pas à s'intégrer dans sa paroisse d'adoption et d'y faire sa marque. Il fut, en effet, le deuxième Maire de la paroisse, de 1933 à 1935. Son fils, Viateur Lupien, racheta cette terre à son tour en juin 1943 et il suivit les traces de son père en ce qui con-

cerne les affaires publiques. Il fut en effet Maire de la Municipalité de 1967 à 71. C'était du jamais vu dans la paroisse que le père et le fils occupent la même fonction.

13 - Adélarde Desfossés

De Ste-Perpétue nous sont aussi venus d'autres jeunes et Adélarde Desfossés fut de ceux-là. Il était du rang Ste-Marie. Son père, Yves Desfossés acheta en 1905 le lot 921 du rang huit Warwick (aujourd'hui propriété de M. Fernand Tessier) sur lequel il construisit les bâtiments tels que nous les voyons aujourd'hui, et jusqu'au lot 923 sur lequel il bâtit son fils Adélarde à qui il en fit don en 1910.

Il courtisa une des aimables filles de St-Albert, Alphonsine Turcotte, qu'il épousa le 14 août 1906. Il avait 23 ans, elle avait tout juste 20 ans. Ils eurent 13 enfants, dont 11 garçons et deux filles. Ce sont : Rodolphe (Asbestos), Henri (St-Hyacinthe, décédé), Robert (Ste-Séraphine, décédé), Maurice (Asbestos), Lucille (Mme Vve Arthur Desfossés, Ste-Élisabeth), Albert (Montréal, décédé), Yvette (Asbestos Mme Rodolphe Lemire), Jean-Paul (Asbestos), Conrad (Montréal), Bruno (Montréal), Lucien (Ste-Clothilde), Rosaire (Ste-Séraphine), dont l'épouse est Gisèle Bellavance, Camille (Ste-Séraphine), dont l'épouse est Berthe Lampron.

Tous naquirent dans cette maison familiale et furent heureux d'y vivre.

De belle stature et doté d'une capacité hors de l'ordinaire, Adélarde Desfossés fut un travailleur inlassable. Il parvint à faire vivre sa famille bien qu'il eût à faire face, lui aussi, à la terrible année de 1925. Il fût entraîné dans le tourbillon compresseur qui dispersa une bonne partie de la population du temps. Heureusement pour lui, il n'eût pas à s'éloigner, car il s'acheta une terre dans le même rang (propriété aujourd'hui d'Armand Lampron). Il avait dû laisser celle qu'il avait défrichée et bâtie après y être demeuré pendant 22 ans et y avoir élevé sa famille. Quand il déménagea en juin 1927, Camille, le benjamin, avait deux mois.

Son épouse, Alphonsine Turcotte, cousine d'Adjutor Turcotte, était une femme d'ordre. Sa nombreuse famille, composée surtout de garçons, n'était pas pour elle un sinécure, le sexe fort ayant la réputation d'être plutôt turbulent. Elle s'en tirait très bien. Chacun était proprement vêtu et sa main était plutôt ferme sur la discipline. Ils vécurent 15 années à cet endroit, après quoi il acheta l'ancienne terre de Henry Lampron le 5 mai 1942 et il y déménagea. Comme il était un bon bûcheron, il fit chantier pour Aimé Allard, et les « petits gars » pouvaient donner libre cours au développement de leurs muscles car il n'était pas homme à s'asseoir sur l'ouvrage.

Sentant s'alourdir le poids des années, il décida de vendre sa terre à un jeune paroissien Camille Lampron. Il y avait vécu six années. Alors il s'acheta une maison au village de Ste-Clothilde pour y prendre sa retraite. Comme un vieil arbre transplanté prend difficilement

racine, il n'échappa pas à ce phénomène de la nature d'autant que l'inactivité ne lui était pas coutumière. Aussi cette retraite fut de courte durée, moins de deux ans. Il mourut le 27 avril 1950 à l'âge de 68 ans, étant né le 19 février 1882. Ste-Séraphine fut la dernière demeure de celui qui y avait vécu presque toute sa vie.

Son épouse revint à Ste-Séraphine pour y demeurer chez ses garçons. Ils en prirent bien soin surtout dans le temps de sa maladie. Elle survécut 22 ans à son mari et s'éteignit le 8 mars 1972 à l'âge de 86 ans, étant née le 30 août 1885.

Deux de leurs garçons, Rosaire et Camille, résident à Ste-Séraphine. Dans une autre chapitre, nous verrons que Rosaire fut celui qui développa le Lac-des-Cyprés.

14 - Évariste Beauchemin

Évariste Beauchemin, frère cadet de Henry Beauchemin, naquit à Ste-Perpétue le 26 mai 1889. Son père, Jules Beauchemin lui fit don du lot partie 828 le 17 novembre 1911. (Propriété en 1980 de Armand Lampron, la partie coin du 7 et le long de la route du 9).

Le 12 août 1912 à l'âge de 23 ans, il épousa la jeune et jolie Cécile Béliveau de St-Grégoire, la première institutrice à Ste-Séraphine dans le 7^e rang, alors qu'elle était dans la fleur de 19 ans, étant née à St-Grégoire le 14 mai 1893.

Malheureusement, la grippe espagnole qui fit tant de ravages vint faucher la jeune épouse et jeune maman de cinq enfants en bas âge, le 20 octobre 1918, alors qu'elle n'avait que 25 ans.

Évariste Beauchemin demeura veuf un an et demie et remaria madame Amanda Pinard, mère de trois jeunes enfants, veuve de Léon Beauchêne, à St-Félix-de-Kingsey le 22 mai 1920.

Le tourbillon noir économique de 1925 l'obligea à quitter la paroisse pour la ville d'Asbestos où il trouva des jours plus ensoleillés.

Évariste Beauchemin mourut à Asbestos le 25 septembre 1953 à l'âge de 64 ans et son épouse, née Amanda Pinard lui survécut 22 ans, décédant le 1^{er} septembre 1975, à l'âge très respectable de 91 ans.

15 - Henri Lampron (dit « Henry »)

Henri Lampron, surnommé Henry, naquit à Ste-Perpétue le 23 octobre 1891 du mariage de Joseph Lampron et de Lumina Beauchemin de la même paroisse. Petit-fils d'Onésime Lampron, il était de la lignée des bons défricheurs puisque son père, Joseph, avait aussi ouvert une terre neuve à Ste-Perpétue dans le rang St-Charles. Celui-ci, alerté par son père explorateur, Onésime Lampron, décida d'acheter pour ses fils Alfred (ou Wilfred) et Henry des lots à Ste-Séraphine, pour les y établir. Ce fut le 1^{er} août 1898, un peu moins d'un mois après Hubert Vincent, qu'il acheta des mêmes personnages, Ovide Brouillard et Pierre Desilets, une terre à St-Albert portant le n° 931 dans le 8^e rang du Canton de Warwick au prix de \$175.00. C'est aujourd'hui la



M. et Mme Rudolphe Lupien, (née Éva Larivière).



M. Jean B. Raïche.



M. et Mme Adélarde Desfossés, (née Alphon-sine Turcotte), jeunes mariés.



M. et Mme Évariste Beauchemin, (née Cécile Béliveau).

Construction du trottoir face à l'église en corvée. Au premier plan, Évariste Vincent et Omer Allard flattant le ciment. La fillette, Pauline Lampron.



propriété de Michel Lampron, fils de Camille et petit-fils d'Henry. Il semble qu'il regretta son marché puisqu'il revendit à perte le 21 octobre de la même année à un M. Jean-Baptiste Pinard pour la somme de \$87.50. Ce dernier, à son tour vendit cette terre à Nestor Provencher dit Belleville le 4 octobre 1901 pour la somme de \$500.00. Après quelques années, — le terrain avait sans doute pris de la valeur — le 19 février 1908, Joseph Lampron racheta la même terre pour le prix quintuplé de \$450.00 (qu'on se rappelle la vente antérieure au montant de \$87.50) pour en faire don à son fils lors de son mariage quelques années plus tard.

C'est à l'âge de 16 ans que Henry Lampron commença à travailler à Ste-Séraphine, d'abord pour son frère Wilfred qui possédait le lot 930 (ferme actuelle de Jean-Guy Vincent), puis plus tard à l'âge de 18 ans, il travailla pour lui-même. Il demeura d'abord chez son frère Wilfred qui avait épousé Régina Bergeron de Ste-Perpétue, lesquels élevèrent leur famille et demeurèrent à Ste-Séraphine jusqu'en 1925. Puis, il bâtit un « campe » dont une partie servait pour les chevaux ; et l'autre, de logement. Il commença par défricher l'emplacement de ce camp qui ne devait être que temporaire mais qui, plus tard, devint sa maison. Le défrichage n'était pas rapide car les nombreuses souches de pin ne lâchaient pas prise facilement. Il était un bon travailleur mais le courage lui faisait parfois défaut. Il racontait qu'un jour, étant à couvrir sa grange, il s'était couché sur un meulon de foin après le dîner. Réalisant l'ampleur du travail qui restait à faire, et se voyant seul avec un jeune homme, il se laissa aller au découragement et se mit à pleurer. Cela ne l'empêcha pas cependant de reprendre son travail ce qui demandait quand même beaucoup de courage.

Aux quinze jours, il descendait à Ste-Perpétue et finit par courtiser la jeune Annette, jolie fille de Louis Proulx et de Odélie Jutras du rang Ste-Marie. Il fréquentait une excellente famille car, qui dit Proulx, dit travailleur courageux, débrouillard, persévérant.

C'est le 12 janvier 1915 dans l'église de Ste-Perpétue, à l'âge de 23 ans, que Henry Lampron épousa la jeune et coquette Annette Proulx, âgée seulement de 16 ans, étant née le 7 septembre 1898.

Cette femme avait un courage et un goût du travail peu ordinaires. S'il y eût des femmes qui firent des pièces au métier de toutes sortes et de tous modèles, elle fût de celles-là. Besogneuse, elle n'arrêtait jamais. Les pièces au métier, l'hiver ; l'aide à son mari au champ, le jardinage et le sarclage, l'été ; même le champ de blé d'Inde... Qui peut dire que pour l'un des fruits de leur amour, le champ de blé d'Inde n'en fût pas la cause... ? Henry Lampron, pince-sans-rire et très humoriste, aimait parfois à le laisser sous-entendre. C'est ainsi que de la fécondité de leur amour naquirent 18 enfants. Ce furent : Marie-Marthe (Mme Dominique Auger, Warwick), Françoise (Mme Gérard Pépin, Warwick), Simone (Mme Isidore Champagne, St-Léonard), Madeleine (Mme Vve Léopold Champagne, St-Léonard), Camille (Ste-Séraphine, décédé le 12 août 1974. Son épouse, Rose-Aimée Giguère), Lucille (Sr Grise, missionnaire à la Baie d'Hudson), Laurent (Charny, Qué.), Berthe (Mme

Camille Desfossés, Ste-Séraphine), Armand (Ste-Séraphine, son épouse, Fernande Bourgeois), Roger (Loretteville, Qué.), Germain (Ste-Séraphine, décédé le 8 octobre 1978), Paul-Émile (Ste-Séraphine, son épouse, Nicole Brochu), Pauline (Mme Jean Teasdale, Ste-Clothilde). De plus, cinq parmi les aînés sont morts en bas âge.

Il va sans dire qu'à un moment donné, il dut sortir les chevaux de la maison, selon ses propres termes, pour faire de la place aux enfants qui naissaient à un rythme assez régulier.

Ce couple travailla d'arrache-pied et, comme Henry avait parfois tendance à se décourager, Annette, femme de courage, de volonté et d'énergie, connaissait la recette efficace pour le remonter et il était bon pour un bout de temps. La terre, qui était dure à défricher, n'était pas très généreuse. « Monsieur Henry », comme on l'appelait, était farceur. Il disait : « il faudrait qu'il tombe un orage de six pouces de merde pour que ça pousse à Ste-Séraphine ! ». Il connut aussi les années dures. Après vingt ans d'effort, alors que la terre qu'il avait prise en bois debout était aux trois quarts défrichée, il eût à subir les foudres des années noires. Comme les autres de cette période, sa créancière voulut recouvrer son argent, et ce fût, bien sûr, impossible pour lui aussi. Il lui suggéra de lui laisser sa terre pour sa dette qui n'était pas énorme (seulement \$1800.00). C'est ce qui fût entendu et signé devant notaire, le 9 mars 1934.

Il fit par la suite l'acquisition de la terre des Champoux dans le 12^e rang, le lot 27 s.-e. de Simpson, (actuellement propriété de son fils, Paul-Émile) pour le prix de \$2,000 dollars à raison de \$75.00 par année sans intérêt ; une forme de crédit agricole avant le temps. Elle était pourvue de maison et d'une grange, mais elle était couverte de branches, de souches de pin, garnie de buttes de sable, parsemée de bois de chauffage, de trembles et de bouleaux. Ce n'était pas une fortune et il le savait. En songeant à sa terre faite en partie, il ne pouvait se décider de la laisser dans l'espoir que des jours meilleurs lui permettraient de la racheter.

Le temps avait passé et il y avait plus d'un an et demi qu'il n'était plus propriétaire de sa terre. Annette, qui était enceinte, lui disait de temps à autre : « Henry, faudrait déménager ! ». Un bon matin, il se décida et dit : « oui ! à matin, on déménage ! ». Il attela les chevaux sur le rack à foin et l'approcha le long de la galerie et, avec l'aide des voisins, le déménagement commença : le ménage, les animaux, les choux de Siam qui étaient arrachés, le roulant...tout ! Il partit avec 10 enfants en bas âge. Le onzième, Germain, naquit le 21 novembre 1935, dans les jours qui suivirent le déménagement.

C'est ainsi que les meilleures années de leur vie semblèrent perdues pour ce couple qui dut recommencer à neuf, Henri, à 44 ans, Annette, à 37 ans. S'il fût un temps où Annette Proulx montra du courage et de la détermination, c'est bien en cette occasion. Elle montra à ses enfants à couper des branches avec une faucille. Au début, c'était proche. Elle les encourageait, les motivait, leur donnait le goût du travail avec l'espérance qu'ils pourraient vivre et posséder une belle

propriété. Ce fût un succès car elle réussit à former des travailleurs et des travailleurs. Henry faisait tourner sa hache, bûchait le gros bois et arrachait les souches à la perche. La vue de cette femme dépareillée, au milieu de ses enfants comme une reine d'abeilles, collée à l'ouvrage, faisant du débroussaillage dans la terre neuve...le comblait d'admiration, le stimulait et lui donnait un courage toujours renouvelé.

Comme il n'y avait que le jardin en terre faite, il lui fallut trouver ailleurs du foin pour hiverner ses animaux. Les Rousseau, de Ste-Clothilde, avaient des terres qui produisaient du foin dont ils pouvaient disposer. Henry conclut un marché avec eux et alla le faire sur place. Il partait pour la semaine avec ses filles, car elles étaient les aînées, et il récoltait et engrangeait sur place tout le foin nécessaire pour l'hivernement, quitte à le charroyer pendant l'hiver. Il faut se rappeler que, dans le temps, le foin était en vrac et se manœuvrait à la fourche. Il fit cela pendant une dizaine d'années jusqu'au temps où il put en récolter chez lui. Dans l'intervalle, Annette ne perdait pas son temps. Avec les petits gars, encore jeunes, elle ne se lassait pas de dépouiller la terre de ses branchages pour les repousser toujours plus loin. Cependant, ils grandissaient les petits gars et Dieu sait s'ils étaient devenus habiles à faire ce travail proprement et rapidement, d'autant qu'ils pouvaient maintenant se servir de la hache. Ils faisaient de beaux gros tas de branches et s'efforçaient de les multiplier. Henry, qui faisait la terre, passait par là et y mettait le feu au grand désespoir des jeunes qui auraient voulu qu'on attende qu'il y en ait davantage pour que le feu fût plus gros. Annette put peu à peu prendre ses distances quant à ce travail. Cependant, comme la terre était étendue, et même si ses gars étaient devenus des hommes, elle allait les rejoindre dans la journée pour les encourager, tout en leur apportant un «lunch», et en profitait pour fournir sa contribution au travail de faucille. Le courage de cette femme était un stimulant pour son mari et toute la famille. Il n'est pas possible de dire jusqu'à quel point elle leur a donné le goût du travail en même temps que l'assurance que par le travail persévérant et bien fait on parvient à son but. On le verra plus tard.

Dans son grand désir de réussir, Henry avait décidé de travailler de nuit au moulin à scie de Aimé Allard, pour continuer le jour sur sa terre. Il s'aperçut vite qu'en dépit d'une grande capacité, il n'était pas une machine. Il comprit qu'il était préférable et plus payant de consacrer toutes ses énergies à la culture et au défrichement de sa terre qui s'agrandissait d'année en année. Il fut cantonnier pendant un certain temps tout en faisant la culture des patates et l'élevage du porc. Plus la terre se développait, plus il augmentait son troupeau de vaches, si bien que sa ferme était devenue rentable.

Après huit années de travail sur cette terre du rang 12, il put, le 2 octobre 1943, acheter une autre terre dans le rang 7, les lots 927 et 829 qu'avait ouvert Henry Beauchemin, l'un des pionniers (c'est aujourd'hui la ferme de son fils Armand Lampron). Ce fût le commencement de la prospérité.

On dit que les secrets de la Providence sont insondables. Une joie, une très grande joie l'attendait dans le cheminement de sa vie turbulente. Parmi ses garçons, Camille, l'aîné, était prêt à s'établir et, bien sûr, désirait se faire cultivateur, mais où ? Une circonstance inattendue et imprévisible se produisit. Son ancienne terre du 7^e rang, celle qu'il avait défrichée et arrosée de ses sueurs, était mise en vente par son propriétaire Adélarde Desfossés qui prenait sa retraite. Camille, qui allait aux chantiers et revenait avec de l'argent, avait le comptant nécessaire pour en faire l'achat. Le marché ne traîna pas en longueur et fut conclu le 17 août 1948. En voyant son ancienne terre rachetée par son fils, Henry en éprouva une joie telle qu'elle fut plus grande peut-être que la peine qu'il avait éprouvée quand il avait dû la quitter.

Quand Armand fut prêt à s'établir, la terre ne fut pas difficile à trouver car Henry avait toujours la terre du 7^e rang achetée en 1943. De plus, il acheta l'ancienne école de ce rang, la fit traîner jusqu'à cette terre, l'aménagea en maison familiale et la vendit à son fils le 20 avril 1955.

Pour Germain, un heureux hasard se produisit aussi. La terre voisine de chez lui, lot 26 de Simpson (habitée maintenant par Laurent Plante), fut aussi mise en vente. Lui aussi était un vaillant qui allait aux chantiers et revenait avec de l'argent. L'achat ne fut pas un problème, et le contrat fut signé le 16 octobre 1959.

Restait son benjamin, Paul-Émile. Henry l'observait et l'étudiait. Il découvrit bien vite qu'en plus d'être bon travailleur, il avait du talent pour brasser des affaires et, de plus, il aimait à rendre service à son prochain. Ces qualités lui procuraient une grande joie intérieurement tout en l'assurant d'une grande sécurité pour ses vieux jours. C'est avec un bonheur serein que, le 17 avril 1961, il lui vendit à bon compte la terre que lui-même, la vaillante Annette et les enfants avaient ensemble défrichée.

Comme bon sang ne peut mentir, ils furent et sont tous des cultivateurs prospères et d'excellents travailleurs, admirablement aidés en cela par leurs épouses. Camille et Germain sont décédés. Armand et Paul-Émile leur survivent et continuent de cheminer dans la voie de la prospérité et sont une inspiration pour les producteurs agricoles de Ste-Séraphine qui rivalisent avec eux.

Henry Lampron était un fervent catholique, peut-être pas démonstratif, mais pratiquant fidèle et sincère, bon serviteur de Dieu et de l'Église. Il a participé généreusement à la construction de l'église et aux corvées nécessitées par son entretien et celui de l'environnement.

Il fit partie des corps publics paroissiaux et il eut l'honneur d'être maire de 1947 à 1949. Il fut un maire consciencieux et dévoué. Paroissien estimé, il se faisait remarquer par son grand sens de l'humour. Il aimait taquiner ou commenter avec esprit certains faits cocasses de la semaine ; bref, il avait le talent naturel de faire rire les gens de son milieu.

Comme on l'a vu, il établit quatre de ses garçons à Ste-Séraphine. Tous ont commencé avec des animaux et un peu de roulant reçus de

leur père. De plus, pour débiter, les travaux saisonniers se faisaient en équipe. Comme il avait des talents naturels pour la menuiserie, les réparations ou les constructions ne prenaient pas « goût de tinette » car tout se faisait en collaboration étroite et joyeuse.

Après qu'il eût vendu à Paul-Émile, il garda pour lui le bas de sa maison et continua à aider pour certains travaux à l'occasion. Il eut la sagesse de ne pas s'astreindre à un travail trop accaparant, laissant au jeune le soin de conduire sa besogne tout en applaudissant avec joie aux progrès de la ferme. Avec sa bonne et pieuse Annette, il vécut une belle vieillesse ayant le bonheur de recevoir et de visiter ses enfants comme bon lui semblait, goûtant même la joie de conduire lui-même son auto.

Le Seigneur s'est plu à le gâter sur la fin de sa vie. Ils ne sont pas nombreux, en effet, les couples qui peuvent célébrer leur jubilé d'or. Henry et Annette goûtèrent à cette joie et cette fête triomphale fut célébrée dans l'allégresse le 24 avril 1965. Une grand'messe solennelle fut chantée en l'église paroissiale suivie d'un grand banquet à la Salle Windsor de Victoriaville. C'était seulement la deuxième fois qu'un tel événement se célébrait dans la paroisse et tout le monde était heureux que ce fut pour un couple aussi méritant.

Avant de le rappeler à lui, le Seigneur lui procura l'honneur et la joie d'être, avec son épouse, les doyens de Ste-Séraphine au programme populaire « Soirée Canadienne » à la télé 7 de Sherbrooke le 22 mars 1968. C'est avec son humour coutumier qu'il répondit de bonne grâce à l'interview de l'animateur Louis Bilodeau et ce n'est pas avec moins d'humour qu'il interpréta la chanson : « Faisons-la rouler la bouteille ! ». Songeait-il aux bouteilles que, de temps en temps, il avait caressées ? Sa chanson il l'interpréta comme un véritable acteur.

Ses derniers moments n'ont causé d'ennuis à personne car il mourut subitement le 13 octobre 1970 à l'âge de 79 ans moins dix jours. Le dimanche précédent, il avait assisté à la grand'messe. Son épouse, Annette Proulx lui survit encore en 1980. Malheureusement, elle est malade et hospitalisée à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska.

Henri Lampron fut un bâtisseur de paroisse et compte parmi les fondateurs de Ste-Séraphine. À lui et à son épouse va notre reconnaissance.

16 - Philippe Ducharme

Philippe Ducharme est né le 28 septembre 1876 et fut baptisé le premier octobre suivant. Il fut le PREMIER INSCRIT dans les registres de St-Albert. Il fut très précoce car il épousa Clara Pouliot de Tingwick le 6 octobre 1891.

Leurs enfants : Édouard, Jeanne-Éva, Raoul, Germaine.

Il acheta de Sina Baril en 1914 le lot 823 qu'il défricha et bâtit (propriété actuelle de André Kirouac).

Il passa le reste de sa vie à Ste-Séraphine où il mourut le 6 juillet 1936 à l'âge de 60 ans. Il vécut 22 ans dans notre paroisse.



M. et Mme Henry Lampron, (née Annette Proulx), nouveaux époux.



Philippe Ducharme et sa femme Clara Pouliot, en 1897. Il avait 21 ans.



De gauche à droite, Roger Lampron, le Rév. Père Gilles Gosselin M.S.C., M. et Mme Henry Lampron, jubilaires, et Laurent Lampron les deux, fils des jubilaires.

Son épouse, Clara Pouliot, lui survécut près de vingt ans. Elle mourut elle aussi à Ste-Séraphine à l'âge de 85 ans.

17 - Édouard Ducharme

Édouard Ducharme, fils de Philippe Ducharme et de Clara Pouliot est né à St-Albert le 16 juillet 1892.

Il épousa Aurore Marcotte à Montréal vers l'automne 1920, la jeune épouse n'ayant que 21 ans, étant née le 6 janvier 1899.

Ils vinrent s'installer à Ste-Séraphine en avril 1928 chez les parents de Édouard, M. et Mme Philippe Ducharme. les deux couples vivant dans une harmonie exemplaire. M. et Mme Édouard Ducharme eurent quatre enfants : Jean-Benoît, Émile, Georgette et Rita.

Dans ses responsabilités paroissiales, il est à noter que Édouard Ducharme fut le deuxième secrétaire de la municipalité de 1933 à 1935 et le premier secrétaire de l'U.C.C. lors de sa fondation en 1942. En plus d'être cultivateur il était un passionné de la chasse et de la pêche et il avait la réputation d'être un bon chasseur.

Madame Édouard Ducharme décéda à Sainte-Séraphine le 23 mars 1965 à l'âge de 66 ans et son époux Édouard lui survécut 11 ans, décédant le 9 février 1976 à l'âge de 83 ans.



M. Edouard Ducharme, sa femme Aurore Marcotte, leurs filles Rita, à gauche et Georgette à droite.

CHAPITRE II :

LA VIE QUOTIDIENNE DES PREMIERS COLONS

À l'exception de Georges Gaudet qui était marié, les premiers colons étaient tous célibataires à leur arrivée et très jeunes pour la plupart, treize ans dans le cas d'Urbain Raïche, même s'il était venu pour aider son frère. D'autres viendront âgés de seize ans, dix-huit et dix-neuf ans etc. Peut-on concevoir le feu intérieur, la motivation qui les poussait à s'éloigner de chez eux à 21 milles de distance, à s'implanter dans la forêt et à la défricher ? Cette motivation, ils l'avaient reçue de leurs parents qui avaient, eux aussi, agi de la même manière. Partis de Nicolet, ils avaient fondé la paroisse de Ste-Perpétue avec cette différence que le sol de Ste-Perpétue était très riche en comparaison de celui de Ste-Séraphine. Le temps leur fera découvrir cette différence.

Le Petit Ste-Perpétue

Quand ils en vinrent à prendre épouse et à fonder un foyer, la vie leur apparut plus charmante car ils venaient du même rang, étaient tous parents les uns avec les autres, les Lampron avec les Vincent, les Beauchemin avec les Raïche et les Vincent, et tous de Ste-Perpétue. Ils étaient assez nombreux pour que l'on baptisât ce coin de colonie de « Petit Ste-Perpétue ». Ils s'entraidaient pour les constructions qu'ils faisaient en corvées, s'échangeaient du temps pour faire leurs récoltes de grain, battre au moulin, scier leur bois de chauffage à la scie ronde, faire boucherie ou aider un retardataire dans ses travaux. Contrairement à la tradition, ces corvées se faisaient « à sec », car la plupart d'entre eux étaient trop pauvres pour acheter des boissons même pour le Jour de l'An.



La corvée est encore à la mode en 1980. Reconstruction de la grange de Jean-Marie Vincent.

Le modernisme a sa place dans les corvées de 1980. Les chevrons se balancent en sûreté au bout de la «grue» patentée par Paul-Emile Lampron.

La corvée à Ste-Séraphine c'est du réel. Quand nos voisins de St-Albert décident d'y participer, la collaboration est spectaculaire. La preuve, la quarantaine de travailleurs bénévoles sur la photo, en août 1980, chez Jean-Marie Vincent.



La nourriture

Les femmes se faisaient un grand jardin qu'elles entretenaient avec minutie pour récolter le plus de légumes possible. Et elles les apprêtaient avec goût. Il n'y avait pas de concours mais toutes réussissaient à merveille. Avec des moyens restreints, elles parvenaient à faire de la bonne cuisine. Chacune cuisait son pain mais pas au four, cette méthode étant déjà révolue.

À l'approche des fêtes, on tuait de préférence une grosse truie, cet animal fournissant davantage de gras qu'on salait et de rôtis qu'on faisait geler et qu'on enfouissait dans l'avoine pour les conserver frais tout l'hiver. On fit de même quand on eut assez d'animaux pour se tuer une vache. C'était le moyen d'avoir de la viande fraîche l'hiver et pouvoir ainsi oublier quelque peu les rigueurs de ce dernier. Les morceaux qui restaient au dégel, on les salait pour que rien ne se perde. C'était sans doute moins flatteur pour le palais mais du moins, cela permettait de refaire le plein d'énergie et de pouvoir accomplir les dures besognes qui, elles, n'avaient pas de fin.

Leurs maisons étaient proprement tenues, mais il est certain que le confort y était totalement exclus. Lorsqu'on voulait faire un beau plancher, on le nettoyait avec du sable. Il était coutumier de le laver avec de la potasse, résidu du savon que les ménagères du temps fabriquaient. Doit-on ajouter que toutes ces femmes cousaient le linge de leurs familles ; et Dieu sait s'il y en avait qui étaient particulièrement ingénieuses pour défaire du linge usagé, souvent reçu en don, le refaire en lui donnant l'apparence du neuf ! L'hiver, les métiers à tisser ne chômaient pas non plus que le rouet, activités que certains hommes se permettaient parfois de discuter.

Les loisirs

Leurs seuls loisirs consistaient à s'échanger des visites de temps à autre les dimanches et jours de fêtes. Durant la semaine, c'était le travail à plein temps. La seule interruption dans l'année, c'était le temps des fêtes alors qu'ils « descendaient en bas » (Ste-Perpétue) pour quelques jours. Ils faisaient le tour de la famille et y étaient reçus avec joie. On partait le Jour de l'An dans l'après-midi ou le lendemain. Le bonheur était grand de revoir les êtres chers et les jours passaient trop vite dans cette ambiance des fêtes à visiter parents, frères et sœurs et les amis de la chère paroisse natale. Et les enfants grandissaient avec, eux aussi, l'amour de Ste-Perpétue et, à leur tour, aimaient à s'y rendre. C'était pour eux comme un pèlerinage privilégié de revoir la paroisse où leurs parents étaient nés et avaient grandi. De même, les jeunes de Ste-Perpétue « montaient en haut » (Ste-Séraphine) pour y visiter les oncles, tantes, cousins et cousines qu'ils avaient appris à aimer. Le

souvenir de ces visiteurs si estimés, entassés sur un « bob-sleigh » double, à la « spann », est demeuré comme un rayon de soleil dans nos mémoires d'enfants. Ils nous semble entendre encore les notes harmonieuses de l'harmonium, les belles chansons en chœur ou en polyphonie exécutées par de merveilleux chanteurs et chanteuses : chansons d'amour, chansons à répondre ou chansons folkloriques. « Évangéline » retenait particulièrement l'attention. Qui pourrait dire la profondeur de la joie que goûtaient tous ces gens, visiteurs, parents et enfants, et ce bonheur merveilleux qui ne coûtait rien et qui était si sain pour l'esprit et le cœur ?

Les soins médicaux

Les malades se soignaient à la maison, et il en était de même pour les accouchements. On allait chercher le médecin chez-lui et, quand il était absent, on l'attendait. S'il tardait à venir et que le futur nouveau-né décidait de ne plus attendre, la sage-femme qui habituellement assistait le médecin, se chargeait de le remplacer. C'est le docteur Charles Lemaire, de Ste-Clothilde, qui fut généralement le médecin de famille de toute cette génération. Le recours à l'Hôpital était très rare, sauf pour les cas nécessitant une opération. La grippe espagnole fit dix victimes. Parmi celles-ci, nous comptons deux adultes en deux jours : deux belles-sœurs, voisines et épouses des deux frères, Mme Évariste Beauchemin, née Cécile Béliveau, décédée le 20 octobre 1918, et Mme Henry Beauchemin, née Amanda Vincent, le 21 octobre. Cette maladie prenait comme un coup de fouet. Du soir au matin, la fièvre montait et ce n'était pas très long que la personne en mourait.

On sortit la dépouille des deux belles-sœurs par le chassis de chambre pour ne pas donner de microbes à ceux de la cuisine. Georges Lampron fabriqua les tombes avec des planches de pin, puis on alla les porter en terre tout de suite. Une simple bénédiction leur était donnée sur le perron de l'église, pour ne pas propager les microbes, et on chantait les services plus tard. Les hommes que la maladie épargnaient avaient plusieurs trains à faire et finissaient tard le soir : il fallait bien rendre ce service à ceux qui étaient cloués au lit par cette maladie.

Un cas typique

Beaucoup plus tard, il y eut un cas de fièvre typhoïde qui retint l'attention. Les trois frères furent atteints par cette maladie l'un après l'autre, mais assez rapidement pour se trouver alités en même temps dans le salon de la maison. Ils étaient âgés de 16, 19, et 27 ans. C'est leur

mère qui en prit soin. Pour être plus disponible la nuit, pendant trois semaines elle coucha sur la table de la cuisine, toujours grande à cette époque, recouverte d'une peau de carriole en guise de matelas. Le père et sa fille faisait le train. L'entrée était interdite aux visiteurs parce que la maladie était contagieuse. Seul, le médecin pouvait entrer dans cet hôpital-miniature et il le faisait régulièrement. Le curé vint aussi pour administrer le plus jeune qui faillit y passer. Peut-être la Providence lui réservait-elle une tâche à accomplir à l'apogée de sa vie : écrire par exemple l'histoire de sa paroisse... !

Les revenus

Les premières années, les revenus étaient nuls. Le bois franc ne trouvait pas preneur, on le faisait brûler. Le bois mou finit par se vendre. On empilait les billots sur les pointes de la Rivière-à-Pat et, à la crue des eaux, on les faisait descendre jusqu'au moulin de Napoléon Rousseau à Ste-Clothilde, puis jusqu'à Nicolet. En général, le bois de sciage pour l'utilité des colons allait au moulin d'Albert Baril à St-Albert. On faisait des échanges avec les gens de Ste-Perpétue, pour du cèdre à bardeaux et des piquets. On rapportait des provisions, du foin ou de la paille. Il arrivait que ces gens venaient eux-mêmes chercher ce dont ils avaient besoin. On finit par vendre du bois de corde à Victoriaville et du bois à papier à Kingsey-Falls. C'était parfois une occasion de faire valoir ses talents de bons conducteurs de chevaux quand le soleil de mars dénudaient certaines plaques de route... On prenait parfois la chance de pouvoir traverser sur la terre nue sans pelleter trop de neige ; c'était aussi parfois au grand dam du charretier. Pour y arriver, il ne fallait pas rationner le plat d'avoine aux chevaux.

Les chevreuils

Nous avons vu précédemment que lorsque les jeunes colons se mariaient, ils recevaient de leurs parents une couple de vaches, de taures, etc. Le troupeau se multipliait avec le temps au point d'avoir du lait ou de la crème à vendre. Leur premier point d'expédition fut la fromagerie située près du moulin de Baril à St-Albert. Il est sûr que pour débiter, les quantités n'étaient pas énormes car les quelques vaches pacageaient dans l'abattis et dans le bois avec les chevreuils, parfois plus nombreux que les vaches. Les chevreuils ne s'éloignaient pas du vacher qu'ils ne semblaient pas craindre, à tel point qu'il aurait semblé facile d'en rentrer dans l'étable ! L'hiver, les mêmes chevreuils s'approchaient des bâtiments en quête de nourriture. Les gens gardaient des moutons et certains les soignaient dehors près de la grange. Dans

un cas particulier, près d'une dizaine de chevreuils partageaient le foin des moutonnes et semblaient fort heureux de trouver un déjeuner à si bon compte ! Ils créaient aussi des cauchemars aux colons. Les premiers semis d'un morceau de terre neuve étaient toujours du sarrasin parce que c'est une plante hâtive qu'on peut semer tard et récolter quand même avant les gelées. Il semble que les chevreuils savouraient cette légumineuse car ils rasaient le champ à tout coup et ce n'était pas d'avance pour faire des galettes ! Les chasser ? En général, on n'était pas chasseur et plusieurs n'avaient pas de fusil, mais il y avait quand même quelques exceptions reconnues. Le champion était sans contredit Évariste Beauchemin. Une anecdote invraisemblable mais pourtant réelle est rapportée à son sujet. Il tua un jour un chevreuil ; aucune trace de balle n'apparaissant, il demanda à son beau-frère, Joseph Vincent, de la trouver, mais en vain. Il n'y avait que le rectum... et c'était bien par là qu'elle s'était introduite ! Jos lui dit : « Il n'y a que toi, « Varice », qui peut viser comme cela ! ». Son frère, Henry, était aussi un bon chasseur. Quand il voulait se tuer un chevreuil, il n'allait pas loin et ce n'était pas long. Ils aimaient manger de cette viande, mais pour les autres colons, ce n'était pas un mets favori. Édouard Ducharme fut aussi un chasseur réputé. Des gens en vue de Victoriaville vinrent dans les débuts et pendant un certain temps pour faire la chasse ou pour faire chasser pour eux. Et Ste-Séraphine sera longtemps le paradis des chasseurs. Il y aurait encore beaucoup d'autres faits à relater. Notons l'exploit d'Adjutor Turcotte qui, un dimanche matin, visa et tua deux chevreuils d'un chassiss du haut de sa maison avant de partir pour la grand'messe ! Et il n'était pas reconnu comme un bon chasseur !

Les routes

Tout était difficile en ce début de colonie. Venant de Ste-Clothilde à partir du 7^e rang, il n'y avait qu'un chemin simple pour se rendre à St-Albert. À partir du coteau de sable jusqu'au moulin Baril, c'était une « swamp », un marais. Avec un peu d'imagination, on peut deviner ce que cela pouvait donner avec les saisons. C'est au chemin du 7^e rang, partant de la route du 9 jusque chez Urbain Raïche qu'on s'attaqua. La première chose à faire fut de couper les arbres. Puis on arracha les souches mais pas nécessairement la première année. On fit d'abord un fossé sur un seul côté, c'était la méthode du temps. En creusant le fossé, on projetait la terre sur le milieu du chemin, on égalisait cela un peu puis on passait dessus : et le chemin était fait. Ce qui suit est raconté par Antonio Gaudet :

« On commençait par bûcher puis on travaillait cela avec les chevaux. L'autre bout, pour aller au village, ils ont fait cela l'année d'ensuite. C'est là que c'était « rough » (dur). Il y avait des loups, des ours et

des chevreuils. Au début, les travailleurs apportaient leur dîner et, le midi, les chaudières «à lunch» étaient disparues : les ours les avaient «gobbés» (volées). C'est pour cela que, par la suite, en approchant l'heure du midi, les enfants allaient porter le dîner à leurs parents. Ils se rassemblaient à 11 h 30 chez Urbain Raïche, puis ils prenaient la «petite équerre» jusqu'au coin de la route où les hommes venaient les rejoindre. Les enfants ne connaissaient pas le danger et ils n'avaient pas peur. Ils craignaient plutôt les quêteux ! C'est mon Père, Georges Gaudet, qui avait «jobbé» la route à partir de chez Urbain Raïche jusqu'au pont de fer, lequel n'était pas encore fait. Quand la route fut finie, il y avait tout le long de celle-ci une grosse haie de corps de pin, de bois, d'arrachis qui servaient de cachette pour les ours ! Les hommes finirent par apporter leurs fusils». Cela se situe vers 1910, si on se réfère aux archives en date du 13 février 1911, date à laquelle l'abbé Éphrem Lemire parle de l'ouverture et de la confection du chemin central pour lequel le Gouvernement provincial avait octroyé la somme de \$900.00, soit pour un chemin de 6 milles et demi de longueur.



M. Pierre Houde et un beau coup de fusil.

Le Pont de fer

Pour la construction du pont de fer, c'est par une requête de Phidime Gagnon signée par 45 paroissiens de St-Lucien et d'ailleurs (15 ont signé d'une croix et un par personne interposée) adressée au Conseil de Comté d'Arthabaska que les démarches débutèrent. Le texte disait : «qu'il serait bien à propos et dans l'intérêt des municipalités de Ste-Clothilde-de-Horton, de St-Lucien et des autres municipalités environnantes qu'un pont de fer ou de bois soit construit pour relier les deux parties du chemin, lequel serait le plus direct, le plus court et le plus facile entre Arthabaska et Drummondville et les paroisses entre ces deux villes». C'était le 12 décembre 1911. La réponse du Conseil de Comté fut affirmative et recommandait la construction de ce pont pour l'été 1912 sous la direction du Conseil de Comté d'Arthabaska et sous la surveillance d'un ingénieur nommé par le Gouvernement de la Province de Québec. Les travaux devaient être exécutés entre le 23 janvier 1912 et le 1^{er} nov. 1913, un octroi provincial étant promis, ce qui fut fait. Ce sont encore les Archives et l'abbé Éphrem Lemire, curé de Ste-Élisabeth, qui nous en donne les détails. «La même année, 1913, un pont en fer est construit sur la rivière Nicolet au coût de \$12,000.00 pour relier la nouvelle paroisse à sa sœur de l'autre côté de la rivière, la paroisse de St-Lucien». Quoique que près de la division de St-Lucien, ce pont est dans les limites de Ste-Séraphine. Avant sa construction, on traversait en bac, et la personne responsable ne demeurait pas sur les lieux. Ceux qui désiraient traverser devaient attendre longtemps avant de se faire entendre... aussi cette construction fut-elle un progrès très remarquable.

Les routes ne furent pas pour autant très carrossables pendant longtemps car elles demeurèrent de terre, de sable ou de «plé» selon la nature du sol. Le dégel du printemps en faisait voir de toutes les couleurs. Un fait qui en dit long nous est raconté par Mme Victorin Desfossés, née Rosina Brault, de Ste-Clothilde. Au moment où ceci est écrit, elle est âgée de 86 ans. «On allait se promener chez mes parents à Ste-Élisabeth un jour de Pâques, en passant par le 13^e rang de Ste-Séraphine et le «plé». C'était en 1918. Le chemin était tellement marécageux que l'eau entraînait dans la voiture et j'avais très peur. Nous étions trempés et je fus si malade que mon père dut faire venir le médecin. Pour retourner, nous avons fait le tour par le village de Ste-Élisabeth. Nous n'y sommes jamais plus retourné à Pâques ! Nous attendions l'hiver dans le temps des fêtes ou aux jours gras».

Il était commun au printemps qu'à différents endroits les voitures calent jusqu'au moyeu des roues dans la terre détrempeée au point que les passagers de la grand'messe dominicale étaient obligés de descendre. Cette situation se prolongea jusque vers 1930 alors que l'on commença à poser du gravier. On commença par le 7^e rang, d'abord par bouts, dans certaines périodes névralgiques, lorsque la complaisance gouvernementale fit ses premiers pas... Le charroyage de la gravelle se faisait avec les chevaux, en voitures à bandages de fer chargées à bras.

Les gens étaient heureux de bénéficier de cette manne qu'ils auraient souhaitée plus fréquente, manne obtenue par le député du temps, Jos-Édouard Perreault, alors ministre de la voirie et considéré comme un père.

Il s'écoula une vingtaine d'années avant que tous les rangs fussent couverts de gravelle. C'est en 1948 que l'on construisit une forme de chemin solide tel que nous le connaissons aujourd'hui dans le dit «plé» du 13^e rang. Cette route était tellement impraticable, en plus d'être étroite, que des visiteurs l'avaient baptisée «Ste-Souffrance» !

Avons-nous été gâtés ? Il a fallu attendre encore 32 ans avant qu'on nous accorde, en 1980, une sortie en asphalte vers St-Albert et Victoriaville. Quoique venue très tardivement, nous en sommes quand même très heureux. Y aurait-il lieu d'en analyser les causes ? Disons que les cultivateurs de Ste-Séraphine ont évolué au rythme du progrès à une cadence qui ne se compare pas au traitement dont on nous a si «généreusement» gratifiés.

Un moulin à scie dans le 7^e rang

Au début de la paroisse, avant 1914, il y eut un petit moulin à scie qui opérait dans le 7^e rang, le long de la rivière-à-Pat (en arrière de la grange appartenant aujourd'hui à Mme Rachelle Desfossés). C'était opéré par les trois frères Jutras, Albert, Joseph et Walter. Ils sciaient du bardeau et faisaient des fonds de boîtes à fromage. Ils coupaient eux-mêmes leur bois et n'avaient pas d'engagés. Seuls, les plus de soixante ans se souviennent de ce moulin qui fonctionnait à la vapeur et qui a opéré environ une dizaine d'années.

Les tours

Quelques-uns avaient des talents naturels pour jouer des tours et s'en donnaient à cœur joie. Un exemple : le simili-docteur. Henry Lampron, qui avait l'esprit vif pour ce genre de chose, revenait de St-Albert en compagnie de son voisin, Urbain Rafche. Ce dernier avait une bonne corpulence, semblable à celle du Dr. Charles Lemaire de Ste-Clothilde. Comme c'était l'hiver, chacun avait son manteau de poil. Henry dit à Urbain : «Lève ton collet et abrille-toi comme il faut avec la peau de carriole, je vais m'asseoir sur le cocher (petit siège-avant d'une «sleigh»)». Aussitôt dit, aussitôt fait. Henry fit courir son cheval au grand galop pour laisser croire à ceux qui le voyait passer qu'il était allé chercher le docteur... Le coup réussit : on ne tarda pas à se mettre au téléphone pour savoir qui était malade... à la grande satisfaction du plaisantin et à la surprise de son compagnon qui, sans être lui-même joueur de tours, trouva bien amusant d'avoir pu coopérer à intriguer les femmes du rang.

Il y en eut bien d'autres... On se souvient du «berlot» d'Adélaré Lampron accroché dans un arbre par les deux frères Lampron, Wilfred et Henry. La cheminée de Wilfred Lampron que l'oncle et le neveu, Adélaré et Henry, avaient bloquée avec un bonhomme de paille. La poche d'avoine que Jean Raiche fit mine de voler à Évariste Beauchemin. Celui-ci, joueur de tour reconnu, fit mine de ne pas le reconnaître et le courut avec un fouet à mise... C'était à la veillée !

CHAPITRE III :

LES FAILLITES ET LES DISPERSIONS

I - Les Faillites

Le défrichement de la paroisse se continuait à un rythme assidu. On avait organisé des fermes qui, déjà, s'avéraient imposantes et prometteuses. Plusieurs avaient un bon «roulant» et un beau troupeau d'animaux. On travaillait avec un courage inébranlable dans l'espérance d'acquérir une sécurité bien légitime comme fruit de son labeur. Ces ardents bâtisseurs regardaient de tous côtés avec des yeux émerveillés ce miroitement du soleil sur leurs moissons, leurs granges et leurs maisons. Ils ne se doutaient pas qu'ils auraient à traverser une vallée de déchirement, de souffrance et d'humiliation.

Ils avaient reçu l'aide de leurs parents durant un certain nombre d'années et ils en étaient venus à se suffire à eux-mêmes. Ils avaient engagés des hommes à certaines occasions pour bûcher ou faire de l'abatis. Ils avaient investi pour se procurer du roulant. Pour se développer plus rapidement, ils crurent bien faire en ayant recours aux prêteurs d'argent. Pour renforcer leur crédit et assurer leur financement, ils s'endossaient les uns les autres chaque fois que l'un d'eux avait besoin d'argent. Si le prêteur exigeait plus d'un endosseur, ce n'était pas un problème, tous étaient disponibles : on s'entr'aidait. On s'était donné le mot d'ordre suivant : nous allons emprunter pour faire nos terres et quand elles seront en culture, que nous pourrons produire et récolter, nous rembourserons. Ce fut, hélas ! la catastrophe. Le Gouvernement n'avait aucune politique d'aide pour la classe agricole ni pour cette sorte de colons-défricheurs. C'était l'équivalent d'un gros zéro sauf pour quelques miettes en période électorale. Après une couple de récoltes, la terre se montrait rachitique et donnait peu pour engranger à cause de son acidité et de sa pauvreté. À cela s'ajoutait un égouttement difficile causé par le cours sinueux de la Rivière-à-Pat et de ses embranchements. On s'était imaginé que ce serait comme à Ste-Perpétue ; que les récoltes seraient abondantes, les granges, pleines ; et qu'on finirait par vivre à l'aise. C'était une illusion ! Au surplus, les

produits agricoles ne se vendaient pas cher, la prospérité de l'après-guerre avait cessé et les affaires étaient en baisse.

Le créancier se mit à s'interroger et le doute s'empara de lui. Dans la crainte de tout perdre, il réclama son dû. Comme dans la parabole de l'Évangile, il leur dit : «rends-moi ce que tu me dois !» On courut à la recherche de nouveaux prêteurs mais ceux-ci semblaient s'être mis d'accord : plus un sou nulle part ! Que faire ? Se livrer... s'en aller... lavés... ? On se rendit compte que le créancier avait toute la protection de son côté parce qu'il avait prêté par contrats à réméré avec la clause suivante : même si la majeure partie de la dette eût été payée, le créancier pouvait, à quelques heures d'avis, réclamer le résidu de la dette et, à défaut de paiement, prendre possession du tout sans aucun frais. Comme un coup de tonnerre, l'orage s'abattit sur leur tête.

Se pouvait-il que des jeunes, des patriotes qui étaient partis de chez eux à l'âge de seize ans comme Nestor Raïche, dix-huit ans comme Henri Lampron et Alfred Vincent, dix-neuf ans, vingt ans, comme Joseph Vincent, Adélarde Lampron, Wilfred Lampron, Henry et Évariste Beauchemin et autres, se pouvait-il que ces hommes hardis et courageux qui avaient pris le chemin des terres neuves, en bois debout, qui, la hache à la main, avaient fait une trouée dans la forêt pour cultiver la terre, qui avaient donné leur jeunesse et le meilleur d'eux-mêmes pour bâtir un pays, que ces hommes, qui maintenant approchaient la cinquantaine, puissent se retrouver en plein milieu du chemin et, pour employer les termes de l'un d'entr'eux, «nu comme un ver» ? Cette terre pourtant ingrate, ils l'aimaient jusqu'à la manger : les souffrances que leur avait causées leur vie austère, ils les avaient acceptées ; les sacrifices de toutes sortes que leur avait imposés l'ouverture d'une paroisse nouvelle, il les avaient embrassés ; leurs maisons, leurs foyers, leur église, combien ils les aimaient ! Peut-on imaginer à quel point parfois le destin peut être cruel ! Faut-il, après tant d'années d'espoir, de sacrifices et de constant labeur, se retrouver dans un dénuement aussi complet !

«Laissez-leur leurs terres !»

Se trouverait-il quelqu'un pour essayer de les secourir ? Y aurait-il au moins une personne les connaissant qui, par son influence puisse intervenir pour les aider ? La réponse est : oui ! Cette personne, ce fut leur ancien curé, le fondateur de cette petite paroisse si chère à son cœur comme aux leurs, l'abbé Arthur Leblanc, alors curé de Ste-Clothilde. Il les connaissait jusque dans l'âme pour avoir vécu avec eux et avoir partagé un de leurs foyers. Il savait qu'ils étaient honnêtes. Il savait que, grâce à des jours meilleurs, ils rembourseraient. Il savait dans quel esprit ils avaient travaillé. L'angoisse qu'ils éprouvaient, il la partageait. La peine qu'ils ressentaient, il en souffrait. Il résolut de tenter de les protéger. Il rassembla les créanciers et essaya de les raisonner en leur disant : «Laissez-leur donc leurs terres. Vous avez été payé, vous avez reçu l'intérêt qu'ils vous devaient, vous avez reçu du

capital ; vous allez les vendre et ces terres ne vous rapporteront pas la valeur de leurs dettes. Laissez-leur leurs terres ! Ils vous rembourseront, attendez ! »

Malheureusement, cet appel tomba dans des oreilles de sourds.

La couvée de poulets

Bien plus, à une créancière qui n'avait pas froid aux yeux, il dit : « Vous leur avez chargé cher d'intérêt. Celui-ci est de 4% et vous leur avez demandé du 6%, vous ne pourriez pas attendre ! » Celle-ci de rétorquer : « M. le Curé, l'intérêt de 4%, c'est le vôtre ; le mien est à 6% et c'est cela qu'ils me doivent ! » Dans cette période, cette même créancière passa chez un de ses débiteurs et elle vit une poule qui se promenait avec sa couvée dans la cour. Elle arrêta son automobile et, avec son époux docile, elle rapailla les poussins et la poule et les mit dans la valise de son auto, heureuse d'avoir pris quelque chose du bien de son débiteur, se disant qu'au moins elle ne perdrait pas tout !

Un autre des créanciers arrêta chez un de ses emprunteurs pendant qu'ils étaient à table. Il trouva celle-ci tellement dénudée qu'il ne comprit pas pourquoi, malgré une nourriture aussi simple, il avait des problèmes avec ses paiements !

Les créanciers

D'autre part, en se plaçant dans la situation du créancier, il est certain que c'est par le moyen de petites économies répétées jour après jour, au prix même de renoncements et de privations qu'il était parvenu à amasser un capital appréciable. S'il acceptait de prêter son argent durement gagné, c'était pour en retirer du bénéfice. S'il voyait son débiteur mener une vie plus large que la sienne et, par la suite, ne pas arriver dans ses paiements, ça n'avait pas pour effet de le mettre dans de bonnes dispositions. S'il y eut peut-être un ou deux cas de ce genre, ils firent le malheur de tous les autres. C'est par eux qu'a commencé la réaction en chaîne. Craignant de perdre leurs placements, ils firent vendre les terres par le shérif à la porte de l'église...

La tourmente

Comme ces débiteurs étaient solidaires les uns des autres puisqu'ils s'étaient endossés mutuellement, tel un ouragan déchaîné qui déracine des arbres géants et, dans son tourbillon destructeur, balaye tout sur son passage, ainsi pour ces fils de Ste-Perpétue parvenus avec d'autres à l'âge mûr après avoir consacré le meilleur de leurs énergies à ouvrir des terres, fonder un foyer, créer une paroisse, bâtir une église, une fromagerie, des écoles, leurs maisons, leurs fermes... ce fut la culbute dans une faillite humiliante, collective, que, dans leur naïveté, ils étaient loin d'avoir prévue !

Ils se retrouvèrent dans une situation voisine de celle du saint homme Job, moins le tas de fumier... et encore ! Comme si ce n'était pas assez de perdre leurs biens, pour comble d'humiliation, ils perdi-

rent en plus leur crédibilité. Comme une tache tenace et incrustée, la réputation de la paroisse de Ste-Séraphine s'en trouva imprégnée et ternie pour de longues années.

Les encans

Une douzaine de cultivateurs furent ainsi happés par ce cyclone tourbillonnant à l'automne 1925 et projetés ici et là, tandis que leurs biens étaient vendus à la criée par le shérif. Parmi eux, il y avait Joseph et Alfred Vincent.

Les encans des deux frères eurent lieu le même jour, l'un, le matin, l'autre, dans l'après-midi.

Joseph Vincent n'avait jamais assisté à un encan car il trouvait le temps trop précieux pour le perdre dans cette sorte de foire où l'on éparpillait les biens d'un malheureux qui, souventes fois, était victime des circonstances. Comme il avait le cœur gros de devoir assister au premier encan de sa vie et d'entendre ses propres biens vendus à la criée ! L'encan fini, les animaux partis, voyant son étable vide, il fut incapable de contenir l'angoisse de son cœur... comme un enfant, il se mit à pleurer doucement, étreint par une douleur qui ne peut se décrire...

Et que penser des sentiments de ses valeureux compagnons de tout le rang, présents à cet encan ? Ils avaient œuvré ensemble tout au long de ce cheminement, et avaient vécu une partie importante de leur vie dans une entr'aide fraternelle et amicale. Ils assistaient en témoins impuissants au déroulement d'un événement qui les remplissait de tristesse, tout en s'interrogeant avec anxiété sur leur propre devenir. Ce fut la dispersion de plusieurs de ces familles qui s'étaient tant aimées.

II - La Dispersion

Le cas d'Alfred Vincent

Il était le plus gros cultivateur de la paroisse. Il avait fait l'acquisition de deux autres terres ; l'une, pour cultiver les patates, sur la route Lacerte où la terre était sablonneuse (aujourd'hui l'une des terres de Jean-Paul Vincent) ; l'autre, les lots 26 et 27 du rang 13 (aujourd'hui, terres de Maurice et Martial Vincent), ce qui lui donnait 440 arpents de terre dont 150 étaient défrichés. L'été, il pouvait traire jusqu'à trente vaches avec l'aide de ses nombreuses filles. À cela, il faut ajouter les taures, veaux, cochons, moutons, poules, deux paires de chevaux et un roulant de bonnes machineries.

Peut-on se permettre l'indiscrétion de révéler le montant de ses redevances ?... six mille dollars ! Tel qu'écrit dans les archives. Est-ce imaginable, avec un tel potentiel, quand on pense aux valeurs d'aujourd'hui. Ce fut la plus grosse des faillites !

Il a bien fallu qu'il se résigne à se chercher des cieux plus cléments. C'est aux Trois-Rivières qu'il déménagea avec sa famille, n'ayant pour tous biens que son ménage et le linge de la famille. Comme deux de ses filles, Annette et Rachèle, étaient mariées, il se retrouva en ville à 46 ans, avec onze filles et un garçon. La plus jeune avait un an et demi.

Comme parfois tombe la pluie et qu'en même temps le soleil perce les nuages pour donner aux gouttes d'eau de multiples couleurs, ainsi à travers son grand chagrin, il eut certaines compensations mais qui ne guérèrent jamais tout à fait les blessures de son cœur.

Deux de ses filles, Germaine et Béatrice, étaient déjà sur le marché du travail aux Trois-Rivières. Trois autres, Yvette, Gabrielle et Marcelle, ne furent pas lentes à y accéder. Lui-même y réussit sans retard et, fait à noter, bien qu'il travaillât en ville, c'est avec des chevaux qu'il se retrouva dans la cour de «l'International», se sentant ainsi moins dépaysé. Au fil des années, ses autres filles, à leur tour, se trouvèrent du travail et, bien sûr, une partie de leurs salaires était consacrée aux besoins de toute la famille ce qui apportait plus de sécurité à tous. Il vécut avec une certaine aisance mais son cœur était toujours demeuré à Ste-Séraphine, terre de ses amours. Deux de ses propriétés avaient été épargnées du naufrage et il songea longtemps à y revenir. Mais les années s'accumulaient et il ne rajeunissait pas. Il finit par laisser tomber cette idée et, plus de vingt ans après, il les vendit, l'une, à son frère Évariste ; l'autre, à Armand Vincent, fils de Joseph.

En 1948, à l'âge de 68 ans, il eut la douleur de perdre subitement sa chère épouse, Bernadette, qu'il avait chérie tendrement tout le long de leur vie conjugale et qui lui avait donné 14 enfants dont 13 filles. Cette nouvelle blessure l'ébranla tellement qu'il ne fut plus jamais le même. Il lui survécut pendant 19 ans et mourut d'une longue maladie le 10 avril 1967, à l'âge de 86 ans et 9 mois. Telle fut la fin de ce valeureux pionnier. L'Histoire témoigne qu'il y eut en ce temps-là beaucoup de situations similaires.

Le colon-fondateur, Joseph Vincent

La terre qu'il possédait avait une étendue de 180 arpents dont 130 étaient défrichés. Son troupeau, plus modeste que celui de son frère Alfred, comptait une quarantaine de bêtes avec les chevaux. Le tout avec le roulant fut vendu à l'encan. Sa dette, quoique l'une des plus grosses de tous ceux qui avaient failli, n'était pas énorme. La signification faite par le shérif l'établit à \$3,000.00 dollars. Dire que le gouvernement qu'ils supportaient leur avait toujours refusé un crédit agricole qui les aurait préservés d'une telle débandade.

L'impossible se produisit pour lui aussi. Après l'encan, il lui fallut déménager avec sa famille, mais il refusa de quitter Ste-Séraphine. En face de sa demeure, près de la rivière et du pont, il y avait une petite maison abandonnée ; c'est là qu'il transporta son ménage qui était très simple comme on peut le deviner. Il y laissa sa famille qui était à ce moment de cinq enfants. Sa bonne épouse, Amanda, fort peinée elle

aussi de cette situation pénible, le réconfortait chrétiennement en lui donnant l'espérance que des jours meilleurs reviendraient ensoleiller leur vie.

Il tâcha de trouver du travail en ville, et c'est Trois-Rivières qui l'attira en premier lieu. Il y trouva ce qu'il cherchait. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'agriculture mais de quelque chose d'apparenté à sa profession de toujours : de la terre à travailler, des égouts à faire à la petite pelle et des fossés. C'était dans « sa hache » et il n'eut pas de peine à se mettre au travail. Il y alla avec la même vigueur que chez lui, ce qui n'était pas peu dire, mais cela lui causa des problèmes. Les travailleurs habituels, plus ou moins intéressés à donner un rendement valable, ne trouvaient pas trop drôle de voir un nouveau-venu faire plus d'ouvrage que quelques-uns d'entr'eux réunis. Ils ne voulaient pas s'exposer à ce que leur patron les obligeat d'accélérer, parce qu'ils jugeaient leur rythme suffisant. Ils y allèrent d'une remarque grivoise qui piqua « l'habitant » en plein cœur et la réaction ne se fit pas attendre : « Le « ceusse » (celui) qui pense rien qu'à tuer le temps, c'est plus d'avance pour se faire des grosses « bajoues », mais les égouts du canal ne vont pas loin au bout de la journée ! ». Il travailla là trois mois, et est-il superflu d'ajouter qu'il ne se sentait pas chez lui du tout, mais pas du tout !

Puis ce fut à Asbestos pour la « John Manville » pour trois mois aussi. Là aussi, son ardeur au travail lui valut des altercations avec des personnes qui étaient plus intéressées à voir venir le midi qu'à donner un bon rendement. Mais lui, il en faisait plus que l'homme ordinaire. Il dégradait de la terre gelée et du roc au pic et à la pince ; autre ouvrage qui ne l'embarrassait pas. Il en faisait comme trois hommes à la fois, et ceux-ci réalisaient bien que cela ne leur donnait pas un bon crédit auprès de la Compagnie. L'un d'eux lui fit une remarque qu'il jugea de mauvais goût ; il rétorqua : « Une grosse panse de cochon comme la « quienne » (tienne), je rentre dans ça pi c'est pas trop long si tu veux savoir ! ». Il semblait être la cible préférée de ceux qui faisaient osciller le plus haut le fléau de la balance mais la lourdeur de ses interlocuteurs ne l'a jamais intimidé quoiqu'il ne pesait que 145 livres. Il s'ennuyait de sa terre. À Asbestos, il était près de la campagne et il voyait les vaches sur les collines : ça le rendait malade. Quand il avait à voyager, il regardait dans les champs et voyait toujours les vaches.

À salaire sur sa propre ferme

Comme son ancienne créancière était de la ville et ne connaissait rien en agriculture, elle avait des problèmes et trouvait que ce n'était pas trop rentable. Elle songea à engager un homme d'expérience... pourquoi pas Joseph Vincent ? Elle sollicita ses services et lui fut tout heureux de venir travailler sur son ancienne propriété. Il baignait dans la nostalgie et le rêve et fut pris d'un ardent désir de recouvrer cette terre à laquelle il était attaché comme à sa vie... mais comment cela pourrait-il se faire ?

Le retour

Il s'était toujours fait le serviteur du prêtre qu'il traitait avec beaucoup de respect et il était très généreux à son endroit. Chaque fois qu'il abattait un animal, le meilleur morceau allait automatiquement au curé ; et que dire du pot de crème fraîche que, souventes fois, il lui apportait ? Ces dons étaient faits avec beaucoup de ferveur car, pour lui, c'était Dieu qu'il voyait à travers le prêtre, et chacun d'eux l'a bien compris.

Si, pour que lève le grain, il doit pourrir dans la terre et germer avant de porter du fruit ; celui qu'il a semé à pleine main dans les bonnes œuvres, enrichi par la souffrance de perdre tous ses biens à 47 ans, ce grain allait bientôt lever d'une façon merveilleuse et inattendue.

Un ancien curé de Sainte Séraphine, l'abbé Émile Bibeau, curé de N.-D. de Pierreville, dont l'amour pour son ancienne petite paroisse était encore bien vivant, avait eu vent du tourbillon noir qui s'était abattu sur ses paroissiens d'hier et leur angoisse lui causa une peine profonde. Il se dit que s'il ne pouvait pas les secourir tous, il tenterait d'en rescaper au moins un. Le naufragé sur lequel il jeta un regard de compassion fut nul autre que son sympathique bienfaiteur au cœur d'or, Joseph Vincent.

Il le fit venir à son presbytère et lui fit la suggestion suivante : « Qu'est-ce que tu dirais si je te rachetais ta terre ? » La surprise fut stupéfiante et la joie, indescriptible ! Rêvait-il ! Était-ce possible ? Le cœur battant bien fort, il lui dit : « Vous feriez ça pour moi, M. le Curé ; vous me sauveriez la vie et me redonneriez le goût de vivre..., vous vous doutez combien j'en serais heureux ! ». Et le curé de dire : « J'ai de l'argent placé ici et là, je vais voir à le récupérer. ». C'est ce qu'il fit. À quelqu'un, il dit : « Ça, c'était pour mon automobile ! ». Il en fit le sacrifice pour son protégé et ramassa toutes ses économies au montant de \$4,500.00, montant que la nouvelle propriétaire exigeait pour sa terre. Le curé Bibeau la racheta pour ce prix et la dame, qui avait possédée cette terre l'espace de neuf mois, augmenta son compte en banque de \$1,500.00. Dire qu'elle en fut malheureuse serait mentir ! Le contrat fut signé le 27 septembre 1926 et tout le monde était heureux.

C'est le cœur rempli de joie que notre citadin de quelques mois revint sur sa terre si chère. S'il éprouvait du regret, c'était que ses compagnons d'infortune n'eussent pas eu le même avantage que lui.

L'ex-colon se fit de nouveau colonisateur et cultivateur, recommençant à bûcher et à défricher avec une ardeur renouvelée. Le poids des années ne semblait pas l'embarrasser. Il travaillait toujours avec la même vigueur et la même énergie. Son objectif était de faire sa terre aux quatre coins, il y réussit, et plus encore ! Son bienfaiteur, l'abbé Bibeau, venait tous les étés visiter quelques fois la famille. Chaque fois qu'il entrait dans les limites de Ste-Séraphine, nous dit sa ménagère, cet homme était tellement content qu'il chantait inlassablement : « O Canada, mon pays, mes amours ! ». Et il retournait heureux se félicitant d'avoir posé ce geste charitable envers ce patriote méritant.

Un jour, sentant qu'il valait mieux prévoir et mettre les choses en ordre, le curé résolut de vendre la terre aux fils de Joseph, Gérard et Émile. Ce dernier travaillait à St-Jean d'Iberville, on le fit venir pour conclure la transaction. Il la leur vendit aux termes de \$100.00 par année, sans intérêt, sa vie durant, plus une rente viagère pour leurs parents. Le contrat fut passé le 24 mai 1943, et le bienfaiteur mourut le 18 septembre de la même année. Il avait pressenti sa fin. C'était un cœur d'or, un bienfaiteur, un prêtre bon et saint qui venait de s'éteindre.

Pour donner une preuve de plus de l'affection qu'il portait à son ancien protégé, il légua à ses fils tout son bien de ferme, un beau petit cheval noir de travail et de voiture, cinq ou six vaches, des voitures d'hiver et d'été, des attelages et quelques instruments de culture. Ce geste était aussi un acte d'amour à la paroisse Ste-Séraphine qu'il a portée dans son cœur jusqu'à la fin. C'est pourquoi il mérite que ses œuvres soient mentionnées dans notre histoire.

Colon à 64 ans

Après que ses fils eurent pris possession de la terre, Joseph continua à y travailler comme à l'accoutumée. Mais comme elle était complètement défrichée, dans son âme de colonisateur, il entrevoyait d'autres terrains sur lesquels il y avait du tremble, du bouleau, des branches, de nombreuses souches et des corps de pin. Il résolut, à 64 ans, de s'attaquer avec la hache et la faux à un terrain de 100 arpents appartenant encore à son frère Alfred, afin de le raser d'un bout à l'autre pour agrandir le domaine cultivable de Ste-Séraphine. Il mit dix ans à réaliser cet objectif, c'est dire qu'il y travailla jusqu'à sa mort.

Il fit plus encore. Il y travailla complètement seul faisant du bois de chauffage avec ce qui était bon, bûchant ras la terre toutes les souches de pin pour ne plus les apercevoir, débitant en bois de chauffage les corps de pin qu'il offrait en cadeau à qui en voulait. Comme un homme à la journée, il s'arrangeait pour être à son travail dès sept heures le matin. Il s'y rendait à pied avec tout son nécessaire sur le dos, sa crûche d'eau, sa boîte à «lunch», ses outils, et son chien fidèle. Même durant les longs jours d'été, il ne revenait qu'au déclin du jour. Il se gardait de la nourriture pour une collation à l'heure du souper. Pour détente, il disait son chapelet avant de reprendre la dernière étape de travail pour la journée. Il était pressé et il n'avait pas de temps à perdre s'il voulait atteindre son objectif avant que la vieillesse et la mort ne le surprennent.

Il convainquit son fils, Armand, d'acheter cette terre et le contrat fut passé le 8 novembre 1947. Il ne lui restait qu'à la labourer, la mettre en culture. C'est ce qu'il fit, se servant d'un «bulldozer» pour niveler les nombreuses buttes de terre jaune à «siffleux» et arracher les racines des souches non pourries, les têtes étant rasées.

Au village

Ses deux fils avançaient dans la vie et même s'ils avaient acquis la réputation des «vieux garçons» à 27 et 30 ans, ils finirent par choisir

l'élue de leur cœur en vue d'un mariage dès que la situation serait favorable. Émile avait acheté la terre de Urbain Raïche, et Gérard, l'aîné, devait garder le bien paternel. La mode d'antan où jeunes et vieux vivaient ensemble était dépassée et les jeunes souhaitaient vivre dans l'intimité. Il fallut s'entendre là-dessus et ce n'était pas facile. Le père ne se sentait pas prêt à laisser sa terre à nouveau. Que faire alors ?

On pensa qu'il faudrait trouver une personne de confiance pour le convaincre du bien fondé d'une telle exigence. Mais qui... ? Comme les curés de la paroisse avaient toujours été ses hommes de prédilection, on pensa que l'un d'eux serait la personne idéale. Comme le curé Alphonse Jolicoeur était celui qui avait vécu le plus longtemps à Ste-Séraphine et un de ceux que Joseph avait aimé le plus, on convint qu'il serait la personne toute désignée, et on ne se trompait pas.

Avec le langage simple qui lui était coutumier, il lui dit : « Joseph, ce n'est plus ta place, là, sur la terre. Ton temps est fait ! Bâdre pas les jeunes, va-t-en au village. T'as de quoi à y faire, c'est là ta place ! ». Il comprit que son ami sincère voulait le bien de tous et que son devoir était de partir, s'en aller au village et qu'après tout, il ne serait pas à l'étranger près de l'église de ses amours qu'avec ses compagnons pionniers il avait construite.

Il ne faut pas croire que rendu au village, Joseph se mit à chômer. Seul, l'horaire du matin changea quelque peu. Ce fut d'abord l'assistance quotidienne à la messe qui se célébrait à 6 h 30 le matin. La faim eucharistique, il l'a toujours éprouvée, de même que sa vénérable épouse que l'on qualifiait couramment de « sainte ». Ils ne manquaient pas de s'alimenter à cette source inépuisable de vie, et ce fut sa première consolation.

Les dimanches, il tenait absolument à ce que les garçons et leurs épouses restent à dîner, ce qu'ils acceptaient de bonne grâce, habitude qu'ils gardèrent jusqu'à la fin. Après la grand'messe dominicale, beaucoup de gens arrêtaient pour jaser un brin. Des jeunes, des parents, son frère, ses enfants, et la maison était pleine. Cette nouvelle chaleur, répétée chaque dimanche, fut sa deuxième consolation.

Une troisième fut d'éloigner les branches autour du village et de trouver des jeunes travailleurs à qui il inculqua le même désir.

La guerre aux branches

Les branches étaient tout près du village et elles entouraient l'ancien colon. Il résolut de leur faire la guerre, ce que plusieurs avaient prédit. C'est toujours avec la même ardeur qu'il s'attaqua avec la hache et la faux à déblayer un territoire qui appartenait soit à la Fabrique, soit à un particulier, peu importait : il avait décidé de « déserrer » le village, et cela bénévolement comme toujours, pour l'amour de sa paroisse et pour contribuer à son développement. Cet exemple eut pour effet de donner le coup d'envoi, de provoquer l'intérêt des jeunes et leur donner le goût de défricher la terre de leurs parents et de les aider à la mettre en culture. Tel un feu qui s'allume en un point et s'étend graduellement, ainsi en fut-il du défrichement.

Paul-Émile et Germain Lampron

Des jeunes, Paul-Émile Lampron et son frère, Germain, animés et encouragés par ce vieux qui ne lâchait pas les branches, entreprirent à leur tour cette guerre aux branches et ils ont persévéré. Aujourd'hui encore, Paul-Émile, utilisant les méthodes modernes et l'aide de puissant boteur (bulldozer) ne cesse de mettre de la terre neuve en culture et il est devenu l'un de nos excellents cultivateurs progressiste de Ste-Séraphine.

La colonisation continue

Joseph entreprit de faire du fossé de ligne dans l'abattis et le bois debout sur la longueur de la terre de son frère. Il avait remarqué que le fils aîné de celui-ci était bien bâti et robuste, mais surtout qu'il semblait avoir le goût du travail et un intérêt marqué pour le développement malgré ses 14 ans. Cet adolescent prometteur était son propre neveu, Jean-Paul Vincent. Joseph invita le jeune à participer à son entreprise, invitation qui fut acceptée sur le champ. Ils se mirent à l'ouvrage et on remarqua tout de suite la progression rapide du fossé. Ils eurent même à traverser un côteau mais cela ne dégangea pas le niveau de leur fossé dont la profondeur atteignit presque la hauteur des deux hommes à cet endroit !

Joseph Vincent voulait communiquer le feu de l'amour du défrichement, le goût de vivre de la terre, idéal qu'il est possible de vivre à Ste-Séraphine pourvu qu'on en ait été épris. Ce feu avait trouvé le bois qu'il lui fallait !

Jean-Paul Vincent

À partir de ce moment, le jeune adolescent de 14 ans, Jean-Paul Vincent, décida que la terre, ça pouvait se défricher et qu'il en était capable ! Il entraîna ses jeunes frères, pas toujours enthousiastes... à couper les branches et le bois. Puis vint la période des chantiers. Il commença à l'âge de 17 ans à aller aux chantiers et cela, pendant onze années consécutives pour investir ses revenus dans le défrichement par bulldozer. Des années plus tard, il fut nommé animateur de la Coopérative de Grandby. Il y rencontra un vieil agronome, Roland Sabourin, le père du contrôle laitier postal dans la Province de Québec, un homme rempli de feu qui animait les animateurs. Il leur démontrait combien les cultivateurs pouvaient progresser avec la coopération bien comprise. Il n'y a plus de petites paroisses ; vous êtes capables d'être rentables, leur disait-il.

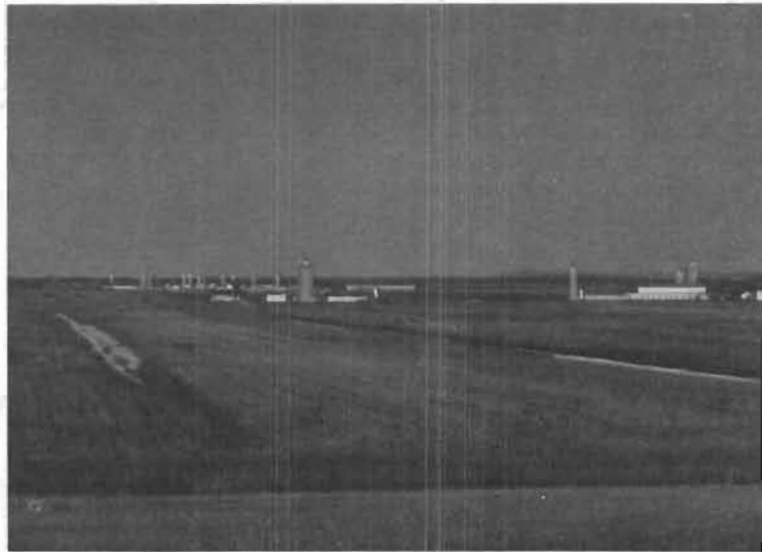
Fort de cette nouvelle conviction ajoutée à son tempérament d'homme fier, Jean-Paul Vincent prêcha la coopération à tous vents ; sur le perron de l'église, il expliquait les payes de fromagerie, les remises additionnelles, les ristournes, les capitaux sociaux A et B et privilégiés, les avantages de la coopération souventes fois répétés. Son mot d'ordre dans les réunions familiales, dans les endroits publics, c'était : « Oui, on est capable de vivre chez nous, on est capable d'être de bons cultivateurs à Ste-Séraphine, on est capable d'être de gros cul-

tivateurs ! ». Il prêchait par l'exemple et encourageait chaleureusement ceux qui agrandissaient leur étable et leur ferme.

Cette animation fervente ne tomba pas dans une terre stérile et le ferment a fait lever la pâte ! Il s'est créé à Ste-Séraphine une génération de cultivateurs convaincus, dynamiques et fervents, tels les André Therrien, les Camille Lampron, les Armand Lampron, les Henri-Paul Allard, les Armand Allard, les Léo Allard, les Lionel Allard et, bien sûr, les Paul-Émile Lampron, les Germain Lampron, sans oublier les Jean-Paul Vincent.

Allons-nous croire qu'en 1980, le feu de la relève se soit refroidi ? Allons-y voir ! Une nouvelle génération vient de se lever qui, à son tour, s'est engagée dans ce sillage de cultivateurs ardents et progressifs. Voyez les silos, les fermes et les porcheries !. Ces nouveaux bons défricheurs et paroissiens, qui sont-ils ?

Ce sont les Bertrand Allard, les Fernand Allard, les Michel Allard, les Laurent Plante, les André Plante, les Paul-Émile Plante, les Jocelyn Verville, les André Rouleau, les Gérard Blanchette, les Roch Dubé, les André Kirouac, les Jacques Raïche, les Jean-Pierre Raïche, les Alphonse Lampron, les Yvon Lampron, les Marcel Lampron, les Michel Lampron, les Denis Lampron, les François Lampron, les Germain Vincent, les Jean-Guy Vincent, les Maurice Vincent, les Jean-Marie Vincent, Les Pierre-Paul Vincent, les Martial Vincent, les Gérard Page, les Robert Page, les Claude Blanchette, les Denis Blanchette et les Luc Lapointe.



Voyez ces fermes et ces silos. Ces bons cultivateurs, qui sont-ils ?

Du nombre de ces personnes énumérées, deux sont décédées qui s'étaient embarquées avec le même enthousiasme que les autres, Camille et Germain Lampron. Ne serait-il pas intéressant de connaître la moyenne d'âge de tous ces cultivateurs ? Trois sont dans la cinquantaine, huit sont dans la quarantaine, quinze sont dans la trentaine et onze sont dans la vingtaine ! Cette relève dynamique de bons cultivateurs, fiers de leur profession, habiles en affaires et heureux de vivre sur leurs terres, voilà ce qui fait l'orgueil et la joie de Ste-Séraphine. À ceux qui s'interrogent sur la cause de la motivation de nos agriculteurs, il faut remonter jusqu'à cette source historique pour en trouver le secret. Quel est l'impact économique de ce groupe de cultivateurs ? C'est 13,880,000 livres de lait produit annuellement, 30,000 porcs « finis » sur place, et en cette année, 1980, on vient de commencer la production de bovins de boucherie. On peut croire que dans cette nouvelle entreprise, le même dynamisme conduira aux mêmes succès. Ne serait-ce pas là le fruit des souffrances des pionniers qu'ensemble nous récoltons et qu'eux-mêmes n'auraient jamais pu prévoir ? On peut le penser... Mais revenons à Joseph Vincent !

La maladie

Dans la vie de Joseph Vincent, la deuxième entreprise importante de son existence fut le défrichement des lots 26-27 du rang 13, celui d'une partie du terrain de la fabrique et celui de l'environnement du village, travail qui a duré dix ans, soit de 1943 à 1953. Il a rasé au sol plus de 125 arpents de branches, de bois et de souches sans compter les corps de pin débités, ce qui n'était pas une mince affaire. Aux derniers temps de sa vie, il était encore capable et ça prenait un bien bon homme pour rivaliser avec lui à l'ouvrage. Pourtant, son cœur commença à donner des signes de faiblesse. Les premiers symptômes apparurent alors qu'il se rendait faucher des branches avec son bon compagnon Jean-Paul, un matin d'avril 1953.

La deuxième crise fut plus violente et il était seul à l'ouvrage. Il fut terrassé sur un tas de branches.

Une troisième attaque plus violente encore le surprit le 17 juin 1953 dans sa demeure et on dut l'aliter. Au médecin qui vint le voir, il demanda la nature de sa maladie. Il le lui dit et lui recommanda l'hôpital. Alertés, sa famille et ses proches accoururent à son chevet. Sentant que sa fin était proche, dans un geste de foi profonde, il bénit ses enfants et les exhorta à demeurer fidèles au Seigneur, à l'Église et de toujours soutenir le prêtre dont il s'était fait le serviteur toute sa vie. Cet héritage qui était pour lui son plus grand trésor, il voulut le léguer pour qu'il fût retransmis à ses descendants. C'est avec piété qu'il reçut le sacrement de l'Extrême-Onction conféré par M. le curé J.D. Laforest.

Pour les seuls biens matériels qu'il possédait, il dit à son fils Armand : « Tu iras chercher ma cruche, ma hache, ma faux « pi » ma pierre qui sont près de telle souche et tu apporteras ça dans le garage pour pas que le feu ne les brûle. ». Ces paroles avaient frappé M. Henri

Lampron, un des pionniers qui s'était trouvé présent. Il avait beaucoup d'admiration pour ce défricheur, admirable dans sa maladie parce que calme et résigné et, si minime que fut son avoir, il ne voulait pas le laisser détruire. Ce jour-là même, il fut transporté à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska en ambulance conduite par son gendre Sylvio Boulay. Une de ses filles, Madeleine, y était religieuse. Ce n'est pas avec enthousiasme qu'il avait consenti à s'y rendre. Il avait demandé l'assentiment de toute la famille. L'aînée, Marie-Flore, était religieuse cloîtrée chez les Sœurs du Bon Pasteur d'Ottawa depuis 31 ans. On lui téléphona pour la consulter, et c'était sa première expérience à l'appareil ! Évidemment, elle lui recommanda l'hospitalisation.

Visite du curé fondateur

Rendu à l'Hôpital, comme tout autre malade, il eut des visiteurs. L'une de ces visites fut particulièrement touchante, ce fut celle du curé-fondateur, M. l'abbé Arthur Leblanc, alors curé de Warwick. Visite émouvante et édifiante s'il en fut ! Le malade lui exprima sa grande joie de l'accueillir ; et l'autre, de le visiter. Ils remontèrent évidemment au début du temps où ils avaient travaillé ensemble pour édifier la paroisse, l'église et le royaume de Dieu. Il lui décrivit l'esprit dans lequel il avait toujours travaillé, son œuvre des dernières années et les dispositions dans lesquelles il se préparait à rencontrer le Seigneur, comme le sacrifice spontané qu'il faisait de sa vie. Le curé Leblanc, édifié par un tel détachement, une telle résignation à la volonté de Dieu et par cet esprit de foi qui avait encore grandi, lui répliqua : « Joseph, tu es Saint Joseph ! ».

Ce n'était pas encore la fin, mais le commencement de la fin. Il put revenir chez lui et il se soumit à une convalescence qui fut plutôt courte. Il commença par se rendre tranquillement sur les lieux de son travail. Dans son cas, c'était s'exposer trop fortement à la tentation ! Il recommença à travailler doucement, puis, comme un jeune malgré les recommandations de son épouse. Un jour de septembre, un de ses fils lui rendit visite et il le prit en « flagrant délit de bûchage » et lui dit : « Vous n'y allez pas un peu fort ? ». L'autre sortit son chapelet et lui répondit : « je ne suis pas seul, j'ai le Christ avec moi ! ». C'était sa vie, sa raison de vivre ; alors pourquoi l'avoir privé de ce bonheur pour les jours qui lui restaient !

Noces d'or

Avant de le rappeler à lui, le Seigneur lui réservait une magnifique récompense visiblement providentielle entre ses attaques cardiaques et le voyage ultime vers l'au-delà ; ce fut celle de fêter ses noces d'or, les premières à être célébrées à Ste-Séraphine. Près de deux cents convives étaient présents à la salle paroissiale et un de ses gendres, Henri Martel, fut le Maître de cérémonie. Voici comment le curé de la paroisse, M. l'abbé J.D. Laforest décrivit l'événement dans le livre des délibérations de la fabrique.

« Jubilé d'or de mariage de M. et Mme Joseph Vincent, premier pionnier défricheur de la paroisse Ste-Séraphine.

Le ving-et-un novembre mil neuf cent cinquante-trois, eut lieu une messe solennelle par le Chanoine J.A. Leblanc, Vicaire Forain, curé de Warwick, fondateur de cette paroisse.

L'église était revêtue de ses plus belles tentures de grande fête. C'était la première fois que se présentait un si grand événement. L'assistance nombreuse de parents, d'amis et de quelques-uns des pionniers était fière d'entendre la parole si chaude et si émouvante du premier curé de cette paroisse. On y remarquait trois anciens curés : M. J.A. Leblanc, Charles-Édouard Brassard, Arsène Joyal et un cousin germain, le R.P. Adrien Boisclair, Père du S.-Sacrement. On remarquait aussi le député provincial du Comté d'Arthabaska, M. Wilfrid Labbé, Ministre d'État à l'agriculture.

Le prédicateur, curé fondateur, a souligné d'une manière spéciale pour quoi il tenait tant à assister à cette fête paroissiale. Parce que M. et Mme Joseph Vincent était le premier pionnier défricheur et marguillier en plus. Pour faire apprécier la terre de ses concitoyens, «il faut manger la terre» comme il aimait le dire, comme ont si bien fait les Jubilaires.

Après la cérémonie religieuse, suivit un banquet à la salle paroissiale. Des adresses furent lues par des petits enfants. Une belle bourse leur fut présentée.

J.D. Laforest, ptre-curé.

La fin, 27 décembre 1953

Après cette fête mémorable, préludes des noces éternelles, il sentait de temps à autres des attaques, mais plus légères, et il allait travailler quand même. Les dimanches, il rendait des visites aux membres de sa famille. Le soir de la messe de minuit, comme d'habitude, ses enfants allèrent réveillonner dans l'atmosphère de la joie de Noël. Le dimanche, 27 décembre, il avait rendu visite à un neveu, Viateur Lupien, époux de Julienne Vincent, fille d'Évariste. Le soir, de retour chez lui, alors qu'il était à table et commençait à souper, il s'affaissa ! Son épouse, qui était affairée au poêle, s'aperçut de sa position étrange, incliné sur la table. Stupéfaite, elle le nomma par son nom. Pas de réponse ! Elle se rendit vite compte de ce qui se passait. Elle accourut chez leur voisin et neveu, Bruno Raïche qui, le premier, arriva à la maison et ne put que constater le décès. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et sema la consternation non seulement chez ses proches mais aussi dans les environs.

Quand a-t-il arrêté de travailler ? La veille, les gens du village l'ont entendu bûcher toute la journée et il faisait une neige « torchon ». Le gros travail jusqu'au bout ! S'il a rendu des comptes au Seigneur, ce n'est certes pas sur l'oisiveté ! Sans doute qu'Il accueillit son enfant comme un bon et fidèle serviteur et qu'Il lui accorda la récompense promise aux hommes de bonne volonté.

Ainsi s'éteignit le colon Fondateur de Ste-Séraphine, qui fut colonisateur dans l'âme et jusqu'à la toute dernière fin, cinq semaines après avoir célébré ses noces d'or. Il avait 74 ans.

Il avait vécu 55 ans dans sa paroisse dont 6 au village qu'il avait eu le temps de « déserrer ». Son service eut lieu le 30 décembre 1953 dans cette chère église qu'avec ses compagnons il avait bâtie et qui fut

remplie à craquer par tous ceux qui étaient venus lui rendre hommage. Il est mort pauvre de biens matériels, mais riche de biens spirituels, riche aussi par son œuvre patriotique qui, par delà les années, lui survit en se développant.

Le cas de Nestor Raïche

Parmi ceux qui furent entraînés par ce raz de marée implacable que fut la faillite collective, il y eut aussi Nestor Raïche. L'après-guerre de 1914-18 donna un temps de prospérité. Le foin se vendait bien, jusqu'à \$30.00 la tonne. Dans ce temps-là, les villes gardaient des chevaux pour leur utilité publique ; l'ère des camions n'était pas entrée et le foin avait preneur. Nestor savait que la terre d'en-bas était bonne et elle était à vendre. Cette terre réunie à la sienne lui ferait une belle grande terre de dix arpents de largeur, ce qui était intéressant. Il décida de l'acheter au prix de \$5,000.00. Il lui fallait un bailleur de fonds et, comme on l'a dit plus haut, il n'y avait pas de Crédit Agricole à cette époque. Il recourut aux prêteurs d'argent et ils exigeaient un contrat à réméré, c'est-à-dire qu'ils pouvaient réclamer le remboursement de leur capital à quelques heures d'avis. Le pauvre petit habitant emprunteur n'avait aucune protection. L'important pour lui, c'était de trouver l'argent dont il avait besoin. C'est ce qui arriva. Il déménagea en bas de la côte (aujourd'hui, Pierre-Paul Vincent), c'était en 1920. Nestor était heureux de cet achat et il travaillait avec un courage renouvelé. Il avait une bonne besogne, trayait 28 vaches auxquelles s'ajoutaient 18 taures, des chevaux etc...

Ça faisait déjà près de huit ans qu'il avait acheté et tout semblait bien aller. Mais le grondement de la débâcle se rendit jusqu'aux oreilles de son principal créancier qui prit aussitôt panique. Il s'amena un bon matin et exigea le remboursement de son prêt avant le coucher du soleil, tout comme au temps de Séraphin Poudrier. Nestor, qui était un homme confiant, attela sa jument blonde pour aller frapper à quelques portes. Il se rendit voir son député et ministre : peut-être aurait-il une chance car il était son principal organisateur ? Le député lui suggéra de tenter sa chance en Abitibi... Il revint déçu. Son épouse, Léonie, lui fit bien comprendre qu'elle ne s'exilerait pas en forêt pour revivre la misère qu'elle avait déjà trop connue. Il dut donc, lui aussi, abandonner le fruit de ses meilleures années, 29 ans de travail.

Âgé de 45 ans, il fut contraint de laisser sa terre qu'il avait arrosée de tant de sueurs. Son cas ne fut pas nécessairement une faillite. Il vendit ses biens pour la somme de \$7,500.00, réservant son ameublement, sa lingerie et ses provisions de bouche, de même que deux chevaux, une vache, deux porcs, quatre moutons, six ruches d'abeilles, une paire de harnais doubles, un wagon d'ouvrage, une robe de carriole, le poêle et son tuyau et dix cordes de bois. C'était le 27 juin 1928.

Si ces choses sont énumérées, c'est pour démontrer à ceux qui liront ces lignes le peu de protection qu'avait le dernier des petits, le cultivateur du temps. Essayez d'imaginer ce que pouvait représenter



Noces d'or de M. et Mme Joseph Vincent. De gauche à droite, M. Alfred Vincent frère du jubilaire, M. et Mme Joseph Vincent, un peu à l'arrière, leur gendre Henri Martel, et Henry Beauchemin, frère de la jubilaire. Dans la nef, au-dessus de la tête de la jubilaire, M. Adélard Lampron, pionnier défricheur.



Joseph Vincent vers sa dernière demeure.



Sur la tombe de Nestor Raïche. Au premier plan à gauche, M. Aimé Allard, à droite, M. Alcide Lampron. Face à la tombe (avec foulard blanc) Joseph Vincent prie avec cœur pour son héroïque compagnon, défricheur de leur chère paroisse qu'ensemble ils ont bâtie.

pour Nestor la perte de 29 années de labeur constant, perte de tous ses biens sauf le peu énuméré plus haut et avoir à subvenir aux besoins d'une famille de sept enfants, ses deux aînés étant déjà partis.

Il déménagea au village d'abord dans la maison habitée en 1980 par Jean-Marie Mercier, puis il s'en bâtit une à l'endroit où demeure présentement son fils Réal Raïche, pour finalement acheter la terre où demeure actuellement Oscar Turcotte. Il prit l'ouvrage de cantonnier et il fut le premier cantonnier attitré de Ste-Séraphine. Il était typique de le voir avec un sac de jute sur les épaules alors qu'il se faisait prendre par la pluie, râtelant par petits tas les roches roulantes déterrées par le «rouàpe» (gratte artisanale). Il bûchait l'hiver et il se trouvait du travail entre-temps, quoique peu rémunérateur.

Il aimait sa chère paroisse de toute son âme et il l'a servie avec le meilleur de lui-même voulant qu'elle fut sa dernière demeure. Il a été exaucé !

*III - Souvenirs de mon enfance.**

En réfléchissant, je me suis rappelé un fait que mon père (Joseph Vincent) racontait. Deux sauvages étaient venus à la chasse aux chevreuils et papa les accompagnait. Tout en marchant, l'un d'eux lui dit : «Camarade, quand tu vas à la chasse avec des sauvages, ne marche jamais en avant d'eux parce qu'un sauvage a souvent envie de tuer.»

Le travail de la terre était très dur. Tous les ans, on faisait un morceau de terre neuve. Il fallait ramasser les racines et les roches. Longtemps, nous avons eu de grosses souches de pin près de l'étable. Avec les années, elles ont fini par disparaître avec de la dynamite ; c'était facile de s'en procurer à cette époque.

Tous les colons travaillaient au défrichage de la terre. L'hiver, on coupait du bois pour le faire scier au moulin chez M. Albert Barié. Le bois le moins beau, on le sciait à la scie ronde, en corvée pour en faire du bois de corde qu'on allait vendre à Victoriaville et on en profitait pour rapporter des provisions. On profitait de la fonte des neiges et du début du printemps pour fendre les imposants tas de bois.

À la crue des eaux, la rivière sortait de son lit et débordait sur toutes les pointes et dans le chemin pendant plusieurs jours. Il fallait qu'on vienne nous conduire à l'école en voiture nous tous qui demeurions en deçà de la rivière de chez-nous jusqu'à chez M. Urbain Raïche, et chaque famille le faisait à tour de rôle. Quand l'eau s'était retirée, les chemins devenaient impraticables. Certaines années, on mettait des perches de clôture sur le travers, des racines, de la pierre, du sable, de la gravelle pour essayer de le foncer, mais le printemps d'ensuite, les ventres de bœuf ressortaient. Il arrivait parfois qu'on devait aménager des ponts temporaires pour passer dans le champ entre chez nous et chez oncle Georges Lampron.

Je me souviens de la première école. C'était la maison de oncle Abraham Lampron qui servit de classe au début avant qu'elle ne serve de cha-

* Par Judith Vincent-Boulay, fille du colon fondateur

pelle. Je n'y suis allé que deux mois, d'avril à mai. Un agréable souvenir, c'est le Mois de Marie à l'école. C'était tout un événement ! Un autel était improvisé et un drap de lit servait de tableau de fond. Des rideaux de dentelle décorés de fleurs et de courants verts que nous allions ramasser dans le petit bois tout près de l'école étaient utilisés par les institutrices pour faire une belle parure. Beaucoup de personnes venaient et on chantait de beaux cantiques. Celui qui est resté gravé dans ma mémoire disait : « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau ! » Il était vraiment beau ce Mois de Marie où la nature renaissait ! On voyait presque pousser l'herbe et se développer les feuilles. Le chant des oiseaux s'harmonisaient avec les beaux cantiques, tout chauds dans notre esprit, que nous chantions à la gloire de la Mère de Dieu.

J'ai fait ma première communion à l'église de St-Albert et j'ai été aussi confirmée. L'hiver, je ne me rappelle pas d'avoir été à la messe là ; mais l'été, en voiture à deux sièges, et une neuve à part ça ! C'était tout un événement ! Il fallait partir de bonne heure et parfois, on revenait tard.

Un dimanche après la grand'messe, nous avons assisté à un spectacle qui m'a frappée. Des dompteurs d'ours étaient venus donner une démonstration. Ils les faisaient monter dans un poteau, s'asseoir sur une chaise, etc. Comme quoi les temps étaient déjà évolués.

Ces quelques souvenirs que j'ai retrouvés en fouillant dans le fond de ma mémoire, s'ils devaient être utiles à l'histoire, il m'est agréable de les fournir.

CHAPITRE IV :

OUVERTURE DES AUTRES RANGS

Le rang 9 du Canton de Warwick

Les premiers propriétaires

Si un anglophone du nom de Thomas Robert Richarson possédait en 1885 les lots 924 à 927, il y eût aussi des francophones qui en ont possédé. Du plus loin qu'on peut remonter on retrouve le nom d'un Monsieur D. Lemesurier qui acheta de la Couronne le 23 mars 1846 le lot 998-999. M. Louis Gauthier acheta les lots 989 jusqu'à 1002 en 1886. Un anglophone, M. Sam Woodward acheta le lot 887-888 le 20 novembre 1857.

Nous avons vu que M. Hercule Gélinas était le premier colon et qu'il établit cinq de ses garçons à partir de l'année 1900. Ce ne fut pas le seul Gélinas, car il en est venu d'autres tels, Émile Gélinas de 1914 à 1917, Edmond Gélinas, de 1917 à 1919, et auparavant Léon Gélinas, leur père, qui arriva en 1901 et qui fut le premier secrétaire de la commission scolaire. Il fut le porte-parole des paroissiens comme secrétaire pour obtenir de l'évêque de Nicolet le premier prêtre de la paroisse et la construction de l'église. Il fut aussi le secrétaire pour la verbalisation des cours d'eau et c'est pourquoi celui du village porte son nom. Comme il possédait une instruction plus poussée, il rendit de grands services et il joua un rôle de premier plan lors de la fondation de la paroisse. M. Léon Gélinas résida (où demeure aujourd'hui M. Paul Page) jusqu'en 1916 après quoi il partit pour le village.

Parmi les premiers colons du 9^e rang, nous retrouvons Hermenegilde Hamel (grand-père maternel de Mme Liliane Page) de 1900 à 1920, Philius Hamel de 1908 à 1910, Léonidas Hamel de 1915 à 1920 et Patrick Hamel vers la même période. Il y en eu d'autres aussi, tels Albert Lacerte qui a pour sa part laissé son nom à la plus ancienne route reliant le rang 9 et le village, Albert Vincent natif de Ste-Perpétue et cousin germain de ceux du 7, Joseph Houde, Aimé Gagnon et beaucoup d'autres.

Les Page

Plus près de nous, il y a la famille Jean Page, son épouse Liliane Desroches et leurs deux enfants Raymond et Thérèse Page qui nous arrivèrent de Hartford, Connecticut le 1^{er} mai 1942, pour habiter l'ancienne propriété de Richard Gélinas (aujourd'hui Serge Massé) pour la cultiver. M. Jean Page qui était natif du Nouveau-Brunswick fit aussi la culture de patate, une production qui était une spécialité de sa province natale.

Madame Liliane Page n'était pas étrangère à notre paroisse pour l'avoir habité pendant deux ans, de 1932 à 1934 avec ses parents M. et Mme François Desroches qui à cette époque nous arrivaient aussi des États. M. Desroches est décédé à Ste-Séraphine où il fut inhumé le 21 janvier 1933.

Le climat canadien se prêtait bien à la famille car Jean et Liliane eurent plusieurs enfants dont : Jeanne, Gérard, Rita, Robert, Diane, Paul, Roger, André. Un enfant est décédé.

Au niveau municipal, Jean Page fut conseiller de 1948 à 1950 et commissaire d'écoles de 1950 à 1956. La vie ne fut pas toujours facile sur cette terre de sable, elle fut même parfois très difficile mais Jean qui était un bon travailleur a pu passer au travers. Dans cette famille on affectionne malgré tout ce coin de terre et on aime revenir souventes fois fraterniser familialement.

Ce rang qui fut jadis très peuplé est devenu presque désert à cause de la pauvreté de son sol qui est constitué d'un sable très pauvre. Pourtant, quand ce terrain était boisé, on dit qu'il y avait du bois franc et de l'érable. Il y eut même une sucrerie qu'entaille M. Joseph Houde. On rapporte que les premières récoltes furent très bonnes, du beau mil avec de belles caboches. C'est que la cendre de l'abattis fournissait l'engrais dont les légumineuses avaient besoin. Comme cette énergie ne se renouvelle pas et que le peu de fumier d'animaux ne suffisait plus pour stimuler la croissance des plantes, alors ce fut le déclin. On quitta sa modeste ferme les uns après les autres bien qu'il y eût quelques sous-bresauts. D'autres familles sont venues mais elles ne faisaient pas long feu.

Le caveau à patates

Le plus grand effort et le plus récent fut de tenter la culture des patates sur une échelle industrielle. Ce fut la Meunerie Coopérative de Victoriaville qui parainna le projet. On construisit un premier caveau en 1964 et il semblait qu'il y aurait de l'avenir. On avait fondé de grands espoirs pour des industries en perspective se rapportant à cette production et on en construisit un autre beaucoup plus imposant que le premier en 1965, lequel malheureusement ne fonctionna que deux ans. Il s'est avéré un éléphant blanc à cause de la pauvreté du sol et autres considérations. On abandonna cette culture en 1967, puis on le loua à des producteurs des paroisses environnantes qui ne connurent pas plus de succès. Cette entreprise qui coûta près d'un demi million de dollars

fut abandonnée à son sort et ne sert plus à rien. Se pourrait-il qu'une vitalité nouvelle se lève un jour dans ce rang ? C'est à souhaiter car rien ne dit que demain le caveau de Ste-Séraphine n'aurait pas de rentabilité. Une étude de marché pourrait être demandée à nos amis du ministère de l'Agriculture.

Un aurore nouveau

Serait-ce l'aurore d'un nouveau jour ? Plusieurs de nos jeunes sont partis avec le regret de quitter leur petite paroisse. Certains nourrissent le désir de revenir un jour et ce désir était continu en souhaitant d'essayer quelque chose tant et si bien qu'on décida de faire le grand saut. Gérard Page est de ceux-là. Il a donné le coup d'envol à l'aventure, en quittant son emploi en ville pour revenir à Sainte-Séraphine et se lancer dans l'agriculture. Comme il avait prévu ce retour, il s'était acheté une terre quelque temps auparavant.

Avant de quitter son emploi, il commença par se bâtir une maison sise sur l'emplacement de celle du premier colon Léon Gélinas, par les fin de semaine en 1976-1977. Gérard Page revint de Montréal pour habiter sa maison dans sa paroisse natale en mai 1977 et il se lança dans la production du mouton. À cause de certaines difficultés il changea pour la production de porcelets et il se construisit une porcherie pour maternité en 1979 d'une capacité de 150 truies. Depuis, il s'avère un producteur habile et il est tout heureux de travailler à son compte chez lui à Ste-Séraphine en fredonnant sans cesse des refrains qui traduisent sa joie et son bonheur.

Par cette entreprise, Gérard Page est l'initiateur d'un nouveau regain de vie dans le 9^e rang qui a toutes les chances d'un progrès persévérant, et il s'inscrit en tête de liste des braves jeunes qui ont amorcé un retour dans leur petite paroisse natale et bien aimée. Par ce fait il a le mérite d'écrire une page marquante de notre histoire paroissiale.

Gérard Page épousa Murielle Deschamps à Montréal le 30 mai 1970 et ils sont les parents d'un garçon et d'une fille.

Robert Page, cet autre fils de Jean et Liliane Page alors qu'il avait laissé sa paroisse, le travail se faisant rare dans la région, il s'expatria vers les États-Unis à Lewiston, Maine où il se trouva un emploi qui lui permettait de vivre aisément. Comme son cœur était resté à Ste-Séraphine, ici la chanson du Canadien errant prend toute sa signification.

« Son œil errait à l'horizon des flammes, son cœur trop plein souvent dût éclater, l'ennui, l'ennui jaillissait de son âme, comme un captif il se mit à pleurer ».

Robert Page séjourna plusieurs années au pays voisin, même s'il venait se promener de temps à autre, jamais il n'a cessé de songer et d'espérer son retour à Ste-Séraphine. Il lui a fallu attendre 10 ans avant que son rêve ne se réalise, d'abord partiellement. Il est revenu en 1977 où il travailla dans un garage à Ste-Clothilde mais ce n'était pas Ste-Séraphine.



Ferme porcine de Gérard Page.



Ferme et maison flambant neuves de Robert Page.

L'agriculture au Québec se développant, de nouvelles productions ont été mises de l'avant. Robert a décidé de se lancer dans la production de « Veaux à grain ». À cet effet, il est à se construire en 1980 une stabulation pour 180 veaux plus une maison et comme le dit encore la chanson : depuis ce temps « Le bonheur est entré dans son cœur ». Cet autre feu qui s'allume dans le 9^e rang en est un d'espérance et de joie qui va contribuer à activer une vie nouvelle qui aura pour effet d'en allumer d'autres. Ainsi Ste-Séraphine devient une paroisse habitée dans tous les rangs.

Dans sa pérégrination Robert Page épousa le 19 juin 1971 Doris Moreau à Lewiston, Maine. Quand il nous sont revenus en 1977, ils étaient parents de quatre beaux petits américains et depuis leur retour une petite canadienne est née.

Paul Page. Profondément enraciné dans son patelin, Paul Page demeure dans la maison familiale longtemps habitée par sa mère, Lillian Page. Il travaille à la Société Coopérative Agricole de Victoria-ville tout en faisant la navette matin et soir.

Paul Page épousa Ginette Fortin de Lemieux le 1^{er} décembre 1979. Un garçon est né en 1980, baptisé à Ste-Séraphine.

Les estivants

Ce rang possède ses résidents de fin-de-semaine dont plusieurs viennent à chacune de l'année. Ce sont : Madame Donat Nault qui a élevé sa famille à Ste-Séraphine et dont la résidence est située près de la rivière en face du caveau à patates, son fils Jean-Marie Nault et son épouse. Ses gendres Yves Desfossés époux de Madeleine Nault et Roger Lemire époux de Thérèse Nault possèdent le chalet voisin.

Mentionnons M. Lucien Deschamps de Montréal, et son épouse, qui possède depuis 1959 de grandes étendues de terrain en plus de sa maison et qui est bien fidèle au rendez-vous. En plus d'être membre de la chorale, M. Deschamps, homme d'une imposante stature et très jovial, possède une voix puissante qui sert bien parfois pour les annonces des fêtes paroissiales, tels le souper aux beans ou l'épluchette de blé d'inde qu'il assortit de refrains joyeux qui dérident bien l'assistance. Son fils Jean-Guy Deschamps de même que Serge Massé, et leurs familles, possèdent leurs résidences de fin de semaine au 9^e rang.

Le Rang 13 de Kingsey

La paroisse naissante de Ste-Séraphine était en marche et se développait à un rythme prometteur, ce qui eût pour effet d'attirer l'attention des gens de l'extérieur, car il y avait des rangs entiers et de nombreux lots qui attendaient des bras vigoureux, de jeunes courageux qui pourraient eux aussi se tailler une place dans ce coin de pays. Le territoire était connu, des compagnies en faisaient leur compte, il y avait des camps de bûcherons parsemés ici et là dans la forêt.

Les Premiers propriétaires du 13^e et 10^e rangs

Ainsi en 1900, tous les lots du rang 13, 12, 11, 10 du canton de Kingsey des 20^e aux 27^e lots appartenaient à Herbert Price, qui représentait possiblement une compagnie. Le 13 juillet 1903, ce monsieur les vendit à Ovide Brouillard qui en possédait d'autres dans Ste-Élisabeth et Ste-Clothilde. On se souviendra que c'est de Ovide Brouillard que Hubert Vincent fit l'achat des lots du 7^e rang en 1898. En 1909, ce fut le tour de Hormidas Trudeau de les racheter, mais par intervalles pour les revendre graduellement soit à la couronne qui était représentée par Maître Jules Allard ou à des particuliers qui furent les pionniers de ces rangs. Il est à souligner qu'il y eût des transactions importantes. Ainsi on retrouve pour les lots 23 à 27 du 11^e rang de Kingsey, une transaction de \$40,000.00. En 1918, la Banque Provinciale prêta à Trudeau, une hypothèque de \$77,917.00, 7%, comme quoi on brassait des affaires !

Édouard Charpentier

C'est de Hormidas Trudeau que Moïse Charpentier venant de St-Zéphirin-de-Courval, acheta le 24 mai 1912 le lot 26-27 du rang 12 de Kingsey pour son fils Édouard Charpentier, lequel construisit en corvée comme c'était l'habitude, les bâtiments, maison et grange qui sont aujourd'hui remplacés. C'est lui qui fut le pionnier de ce rang et il y éleva là sa famille. Ses parents demeurèrent avec lui et Moïse Charpentier est décédé en mai 1923 ; il repose dans le cimetière de Ste-Séraphine.

Maurice Vincent — En 1980, l'emplacement des Charpentier est exploité par Maurice Vincent marié à Marie-Rose Lampron le 30 octobre 1971. Ce sont des jeunes à peine dans la trentaine qui maintiennent la tradition, suivant l'expression du curé Labelle, «que la race ne mourra pas asteur» puisque leurs quatre rejetons sont là pour le prouver ! Ils ont orienté leur entreprise sur la voie du progrès laquelle est de 400 arpents de terre, 105 bêtes à cornes dont 60 vaches et 300 cochons.

Joseph Faucher

Sainte-Brigitte-des-Saults est la paroisse d'où nous arriva M. Joseph Faucher. Il acheta de Élie Béland le 19 mai 1915 le lot 26, qui lui, l'avait acheté de Hormidas Trudeau. C'est lui qui construisit les bâtiments actuels dont la maison (où demeurent aujourd'hui M. Oscar Turcotte et son épouse Jeanne Perreault) mais à leur arrivée ils demeurèrent dans un « campe » de bûcherons au 12^e rang en attendant que l'on défriche l'emplacement des bâtisses et que l'on fasse des constructions.

Joseph Faucher était marié à Ernestine Charpentier, et à leur arrivée à Sainte-Séraphine, leurs cinq enfants, Onil, Émile, Camille, Alida, Exilda étaient nés. Ils furent les premiers arrivés dans le village car avant eux, il n'y avait rien. Il ouvrit sa terre qui longe la grand'route et dont le propriétaire actuel est Michel Lampron.

Son épouse Ernestine Charpentier est décédée le 6 avril 1932 et il eût la douleur de perdre sa deuxième épouse Ida Champagne le 15 novembre 1935, les deux inhumées à Ste-Séraphine. Il est décédé quelques années plus tard à Clarenceville à l'âge de 65 ans.

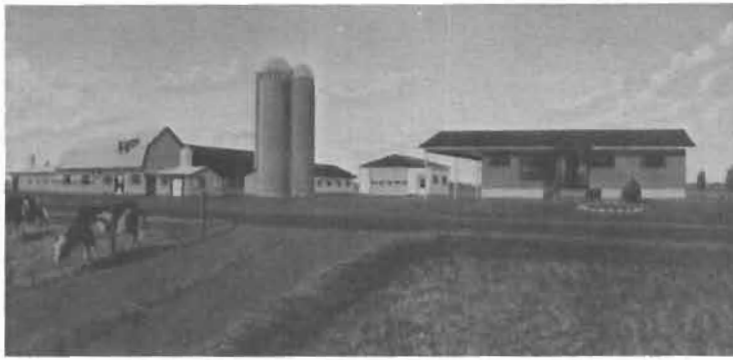
Les Kane (Arthur, Wilfrid, Roscoe, Eddy)

Sainte-Brigitte-des-Saults fut une pépinière de colons pour Sainte-Séraphine. Dans cette gamme, la famille Kane d'ascendance irlandaise fournit quatre de ces pépins vigoureux au rang 13, ce qui eut pour effet de créer une effervescence qui stimula la motivation de ceux qui étaient déjà en place. Le père Michaël Kane acheta, le 15 juin 1914, les lots 24-25, pour établir ses quatre fils.

Il les a aidé à construire les quatre établissements qui se succédaient les uns à la suite des autres sur le même côté du chemin. Il faut dire que la corvée battit son plein. L'aîné Arthur demeurait où réside aujourd'hui André Therrien. Suivait Wilfrid (dit « Ti-Wil »), Roscoe et Eddy Kane, dont la propriété fut plus tard celle de Eddy Lamontagne et actuellement celle de Rock Dubé. Ils demeurèrent une quinzaine d'années à Ste-Séraphine et les mauvaises années les obligèrent à chercher ailleurs des cieux plus cléments dont le Vermont. (L'une de leur résidence fut déménagée dans le 12^e rang, où demeure aujourd'hui madame Alexandrine et monsieur Alcide Raymond). Arthur Kane vendit en 1928 à M. Lucien Therrien de Ste-Monique et il semble qu'il fût le dernier Kane à partir. Un cours d'eau important de Ste-Séraphine porte encore le nom de « Kane ».

Les Therrien

M. Lucien Therrien était marié à Cécile Dupont de Ste-Clothilde paroisse où ils demeuraient à leur arrivée. Si Lucien et Cécile vécurent la pauvreté et le dénuement, ils connurent la richesse de l'amour qui donnèrent naissance à cinq enfants, trois filles et deux garçons. Thérèse et Estelle étant déjà nées, André, Fernant et Pauline naqui-



Ferme de Maurice Vincent.



Ferme de André Therrien



Porcherie maternité et maison de Luc Lapointe.

rent à Ste-Séraphine. André Therrien marié à Marcelle Cartier a pris la relève de son père et il est parmi nos bons cultivateurs de Ste-Séraphine. Il possède 448 arpents de terre dont 190 en culture, 70 bêtes à cornes dont 40 vaches traites à l'année.

Son neveu Luc Lapointe, 25 ans a le mérite d'avoir quitté la ville de Hull pour venir s'établir à Ste-Séraphine pour se lancer dans l'industrie porcine (catégorie truies et porcelets) et prendre la relève de son cousin Jean Brisebois qui construisit la porcherie en 1978 d'une capacité de 150 truies.

Apolinaire Côté

C'est en 1913 qu'Apolinaire Côté acheta le lot 20, (ancienne propriété de Maurice Champagne et en 1980, celle de Jean-Paul Vincent). Il bâtit et défricha ce lot, et lui aussi choisit Ste-Séraphine pour son dernier repos.

Jimmy Dubé

Le lot 25 fut acheté en 1916 par Hermile Guévin qui le légua à son fils Georges Guévin, lequel le bâtit. M. Jimmy Dubé l'acheta en 1949 alors qu'il dut se trouver un nouveau gîte puisque celui qu'il habitait depuis 1946 sur le lot 24 (ancienne propriété de Eddy Lamontagne) avait été détruit par les flammes avec tous les bâtiments, incendie qui avait été causée par des feux de forêts.

Disons que M. Dubé arriva en 1933 dans le 12^e rang sur le lot 26 (propriété en 1980 de M. Claude Poiré d'Asbestos), venait de Ste-Clothilde avec son épouse Aurore Gauthier et quatre filles, Irène, Rose-Hélène, Céline et Jacqueline. Seuls Rock et Pauline sont nés à Ste-Séraphine. Jimmy Dubé fut un de nos cantonniers pendant 12 ans, de 1948 à 1960. Il vécut 47 ans dans notre paroisse et est décédé le 4 mai 1980 à l'âge de 80 ans et huit mois.

Son épouse se spécialisa dans l'éducation. Elle enseigna pendant 28 ans dont huit années à Ste-Séraphine. Elle fut la deuxième institutrices du village car elle fit l'école en 1922 dans le haut de la fromagerie du temps (emplacement actuel du garage de Germain Vincent). La première institutrice qui l'a précédée en 1921 était une demoiselle St-Pierre de Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

Rock Dubé — Leur fils Rock Dubé, époux de Monique Raïche, exploite depuis 1962 la ferme de son père qui s'avère rentable. Ils sont les parents de trois filles et d'un garçon. Son cheptel est de 52 bêtes à corne dont 32 vaches et sa propriété est de 493 acres dont 180 en culture.

Arthur Giguère

M. Alfred Giguère nous vint de Kingsey-Falls en 1922 avec son épouse Anasthasie Lasonde et leurs quatre enfants dont les aînés étaient adolescents : Arthur, Anna, Jeanne et Rosaire. C'est sur le lot

20, habité aujourd'hui par Bertrand Beaudoin qu'il fixa sa demeure que lui vendit Alfred Guay.

Son fils Arthur Giguère, dont l'épouse Yvonne Blanchette lui survit, travailla avec désintéressement pour le bien de la paroisse par l'intermédiaire de l'U.C.C. dont il fut le président de nombreuses années. Arthur Giguère fut un patriote pour Ste-Séraphine et la classe agricole en particulier. S'il lui était donné de voir la sécurité que, par leur association professionnelle, les cultivateurs se sont acquis, Arthur Giguère se dirait : « Si par le travail ardu que nous nous sommes imposés, nous paraissions semer sur le roc, par les fruits merveilleux que nos enfants et nos frères agriculteurs en récoltent, nous serions prêts à recommencer les mêmes sacrifices avec le même dévouement si cela s'avérait nécessaire ». Il est à noter que Arthur Giguère et Yvonne Blanchette sont les parents de Rose-Aimé Giguère épouse de feu Camille Lampron et en deuxième noce de Eddy Nolin de St-Rémi de Tingwick, de Rollande Giguère épouse de René St-Louis, et de Cécile Giguère épouse de Léo Allard de notre paroisse. Son fils Raymond Giguère époux de Gilberte Allard exploite progressivement la ferme de son père.

Raoul Bourgeois

M. Raoul Bourgeois, son épouse Alice Béliveau et leurs enfants Gaston et Fernand nous arrivèrent de Saint-Albert. Il acheta de M. Isidore Houde le lot 25 du rang 12 de Kingsey le 3 juillet 1934, le bâtit et le défricha. Comme ils formaient un jeune couple, la famille croissait régulièrement. Sont nés : Fernande, Marcel, Robert, Marguerite, Lisette, Louis-Georges, Madeleine, Solange, Denis, France. Deux de leurs filles sont les excellentes épouses de deux de nos bons cultivateurs de Ste-Séraphine : Fernande, épouse de Armand Lampron et Solange, celle de Jean-Pierre Raïche.

Raoul Bourgeois, qui était humoristique et jovial était un homme très estimé dans son milieu. Bon ouvrier, il travaillait ailleurs pour faire vivre sa famille tout en développant sa terre. Il faut savoir que ce n'était plus la forêt vierge. C'était des lots qui avaient été bûchés, et dont le bois repoussait sans oublier le pourcentage de branches !

Il est décédé subitement le 3 novembre 1952, alors qu'il travaillait à la construction de la maison de son voisin, Évariste Vincent. Ce départ soudain et prématuré créa la consternation dans toute la paroisse car il n'était âgé que de 44 ans.

Son épouse Alice Béliveau pris courageusement la relève. Elle continua à élever sa famille tout en cultivant la terre pendant plusieurs années. Avec le temps, des enfants s'étaient placés et d'autres travaillaient à Warwick ; elle quitta la paroisse en 1964 pour cette ville avec le reste de sa famille, dont certains étaient tout près de l'âge du marché du travail, jugeant qu'il serait plus facile d'y vivre là. Sa fille Madeleine, personne de bon cœur, demeure encore avec sa mère pour lui accorder l'assistance secourable qui est toujours très appréciée de la

part de ceux ou celles dont le poids des années s'alourdit de plus en plus.

Alphonse Lampron, marié à Mariette Lyonnais demeure aujourd'hui sur cette ferme et il construisit en 1978 l'imposante porcherie que nous voyons présentement et qui contient 300 truies avec une possibilité de mettre sur le marché aux environs de 5.000 porcelets par année. Ils sont les heureux parents de quatre jolis garçons pétillants.

Évariste Vincent : Le benjamin des Pionniers

Si dans la hiérarchie des pionniers de la paroisse, Évariste Vincent n'est pas parmi les premiers, il l'est sûrement dans celle de son rang, le 13 de Kingsey, et parmi ceux qui ont vécu le plus d'années dans la paroisse de Sainte-Séraphine, soit 66 ans. Natif de Sainte-Perpétue, il a commencé en 1914 à l'âge de seize ans pour venir aider ses frères Joseph et Alfred pour bûcher, pour faire de l'abattis et de la terre neuve. De l'ouvrage il n'en manquait pas, il n'avait que l'embarras du choix.

Garçon charmant, avec une galanterie qui plaisait naturellement aux gentilles demoiselles, il n'eût pas de peine à courtiser une des maîtresses du temps qui enseignait à l'école du 7^e rang, laquelle aurait bien accepté un amour durable. Mais son cœur il le gardait pour la jolie Yvonne Beauchemin du Cordeau de Ste-Perpétue, qui avait beaucoup de charmes et de débrouillardise.

Ils s'épousèrent dans l'église de Sainte-Perpétue le 22 février 1922, alors qu'il avait 23 ans et Yvonne 20 ans. Ils sont venus demeurer dans le 13^e rang de Ste-Séraphine sur le lot 26 de Kingsey (en 1980 propriété de son fils Jean-Paul Vincent) dans une petite maison qui avait servi de « campe » (camp) pour les bûcherons auparavant.

La petite maison

Cependant, dans cette maison petite et inconfortable, il s'est découvert un trésor précieux dont ils avaient le secret à nul autre pareil. C'était l'accueil chaleureux qu'ils réservaient à leur visiteur et le plaisir qu'ils avaient de bien les recevoir. La cordialité d'Yvonne et d'Évariste envers ceux qui aimaient les fréquenter plaisait.

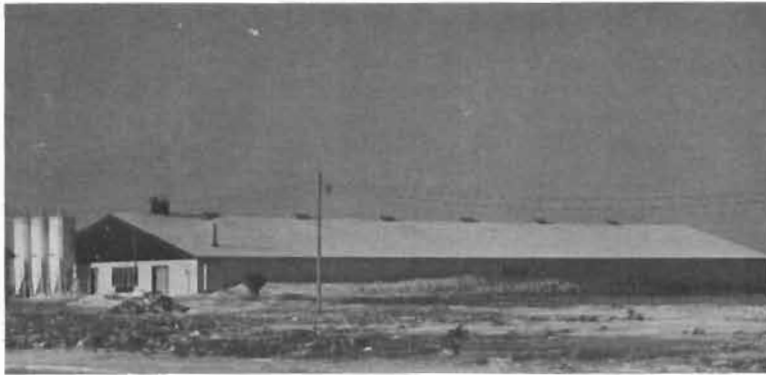
Le chant et la musique avaient une place de choix dans ce foyer rempli de chaleur. Yvonne qui avait des connaissances en musique accompagnait les chansons des filles, des garçons, de tous. Le couple était de bons chanteurs et Évariste avait une bonne voix de ténor qui pouvait monter jusque près du bout de la gamme ! Que d'excellents souvenirs il a laissé par ses chansons. On peut dire que ces qualités naturelles ils les ont transmises en héritage à leurs enfants et c'est une richesse qui est plus bienfaisante qu'une fortune.

La famille

Quoique d'un caractère violent, tel un feu de paille... il a toujours eu beaucoup d'attentions, voir de délicatesses pour sa chère Yvonne qui a toujours su à quel moment le silence était d'or et la parole d'ar-



Ferme de Roch Dubé.



Ferme porcine de Alphonse Lampron.



Quand la petite maison n'était qu'un camp
de bûcherons.

Photo de noces de M. et Mme Évariste
Vincent, (née Yvonne Beauchemin).

gent ! L'amour de l'un envers l'autre a toujours été visible et il ne s'est jamais démenti. De cet amour, sont nés onze enfants dont : Florance (Mme Antonio Houle) St-Wencelas ; Julienne, (Mme Viateur Lupien) Ste-Séraphine ; Berthe-Alice (Mme Maurice Girard) Warwick ; Corinne, (Mme Robert Fournier) Cap de la Madeleine ; Jean-Paul (son épouse Mariette Brunelle) Ste-Séraphine ; Alphonse (son épouse Armande Vivier) Cap-de-la-Madeleine ; Germain (son épouse Estelle Brunelle) Ste-Séraphine ; Gisèle (Mme Michel Germain) St-Valère ; Jeannine, (Mme Clément Doucet) Montréal ; Gilles (son épouse Gilberte Provencher) Ste-Séraphine ; un enfant est décédé en bas âge.

Yvonne Beauchemin qui était une femme d'ordre, en plus de ses talents d'excellente cuisinière était dépareillée dans l'art de la couture. Le goût qu'elle avait de bien façonner les vêtements de toute la famille, manteaux, habits, etc... dans du linge usagé qu'elle recevait de ses parents, donnait l'impression que ses enfants toujours bien vêtus avaient passés par les magasins de lingerie ! Que d'économies prodigieuses fit-elle dans son foyer.

Le travailleur : la culture des patates

Si Évariste ne s'est pas orienté à pleine vapeur sur le défrichement de sa terre, il n'en pas moins travaillé sans relâche pour faire vivre sa famille. Il a travaillé douze années au moulin à scie chez Aimé Allard au maigre salaire du temps, à \$12.00 par semaine et 60 heures bien accomplies ! Il faisait ses travaux de ferme entre ces heures-là. Il a travaillé aussi aux Trois-Rivières quelques temps.

Mais après ce temps, la spécialisation à laquelle il s'est donnée c'est la culture des patates qu'il faisait avec minutie et la conscience professionnelle d'un connaisseur. Qui ne se souviendra de cet homme affable, courtois mais ferme dans ses prix qui de nombreuses années livrait à ses clients une patate qu'il savait de qualité et dont il pouvait les assurer de sa conservation dans des conditions normales.

Candidat à la mairie

Du côté des responsabilités paroissiales, il était un homme réservé mais disponible. Il passa par les différents échelons : marguiller, commissaire d'écoles, conseiller municipal, président de la caisse populaire et d'autres fonctions comme inspecteur agraire, inspecteur de cours d'eau, etc. Mais le clou de ses activités publiques fut la tentative de se faire élire à la mairie de sa paroisse ou plutôt la tentative de ses supporters car on lui dit : « Dérange-toi pas « Varice » (Évariste) on va faire la « job » ». Il n'ambitionnait pas cette responsabilité ; on est venu le solliciter, il s'est laissé convaincre.

Celui qui lui fit la lutte, était un paroissien méritant qui œuvrait dans Ste-Séraphine dans les différentes activités paroissiales depuis de nombreuses années, Isidore Champagne, qui ne manquait pas d'esprit ni de diplomatie. Il était secondé par une solide organisation tant et si bien que celui-ci l'emporta par 10 voix de majorité ! Cette partie de notre histoire s'est passée en janvier 1953 et comment ne pas la publier ! Les deux hommes qui étaient de bons amis le sont demeurés

quoiqu'il faut toujours un certain temps pour laisser refroidir les événements ! Le handicap des élections municipales à Ste-Séraphine, c'est que nous sommes en partie parents les uns les autres, et nous ne penchons pas toujours du même côté, ce qui a pour effet de laisser des blessures parfois lentes à se cicatriser !

En 1957, Évariste légua son bien à son fils Jean-Paul Vincent qui lui, avec les revenus du chantier et les instruments modernes, le développa, le mit en culture rapidement et construisit les imposants bâtiments que nous voyons.

Les noces d'or

La longivité d'un couple est toujours considéré comme une récompense du Seigneur. Ce gage de bénédiction, le Seigneur les en a gratifié en leur donnant de célébrer leur noces d'or le 29 avril 1972. Ce fut d'abord une grand'messe que l'on peut qualifier de majestueuse si l'on considère que le chœur et l'église étaient remplis, de même le nombre de chanteurs qui remplissaient le cœur de chant, frères, sœurs, enfants des jubilaires sans compter les membres ordinaires de la Chorale dont les chants ont été rendus avec harmonie sous la maîtrise de Paul-Émile Beauchemin et l'accompagnement de Bruno Beauchemin, frères de la jubilaire. Le banquet qui suivit remplissait la salle du Canton à Warwick, qui était à ce temps, à peine étrennée.

La maladie et la mort

Voulant bénéficier de plus de tranquillité, Évariste et Yvonne se sont fait bâtir en 1977, une maison au village de Ste-Séraphine qu'ils habitèrent en septembre de la même année. C'est peut-être le bonheur le plus éphémère qu'ils connurent de toute leur vie, car une traître maladie attendait Évariste au printemps de 1978. Il avait eu 80 ans le 10 mars de cette année et il avoua que jusqu'à ce temps, il n'avait connu la fatigue, et de toute sa vie il n'avait jamais connu la maladie. Les suites d'une toux d'apparence bénigne se constituèrent en un cancer implacable qui ne pardonne jamais. Ayant un moral en béton armé et une solide constitution, la maladie ravageuse mit deux ans avant de le terrasser.

Pendant ces deux années, il ne perdit pas son temps dans le regret et le chagrin stériles même s'il connaissait la nature de sa maladie. Il se prépara activement à la rencontre du Seigneur par les prières nombreuses, par la récitation du chapelet et du rosaire, par la lecture, et comme complément, à chaque semaine, une soirée de prières fut organisée par deux de ses filles, Florance et Berthe-Alice qui font partie du mouvement charismatique. En plus, une messe était célébrée dans son foyer à chaque mois par le père Leclerc, missionnaire du Sacré-Cœur d'Arthabaska devant une assistance qui remplissait toujours la maison, car tout cela se faisait à domicile. Il ne s'est jamais apitoyé sur son sort, au contraire, il priaït pour les autres malades, pour sa paroisse, sa famille, etc... Le lendemain de la dernière messe célébrée le 24 juin, toujours dans son foyer, notre malade fit demander de Nicolet notre vicaire dominical qui nous servait de curé de paroisse, M. l'abbé Alphonse

Verville pour se faire administrer le Sacrement des malades et recevoir les derniers préparatifs pour que lui soit ouverte la porte du ciel. Il mit aussi ordre à ses affaires. Comme il eut sa connaissance et sa lucidité jusqu'au bout, même s'il ne pouvait se faire entendre, il articulait les prières et les cantiques qui se faisaient autour de lui. Qui oubliera l'articulation profonde qu'il mit dans le cantique « Au ciel j'irai la voir un jour » la veille de sa mort. Il s'est éteint avec sa connaissance dans sa maison en présence de son épouse, de plusieurs de ses enfants, petits-enfants, de son frère Hector de Floride, d'une ancienne voisine qui s'y trouvait par hasard et de parents, samedi le 28 juin 1980 à l'âge de 82 ans.

Tout le temps qu'il fut exposé à la salle paroissiale, l'assistance ne dérougita pas et à la mesure de son grand cœur la foule déborda à l'extérieur de l'église paroissiale pour ses funérailles qui furent splendides, mardi le 1^{er} juillet 1980, par une température qui était aussi splendide. Dans sa prenante homélie, M. l'abbé Alphonse Verville nota la grande dévotion que le disparu avait pour la Mère de Dieu et dit que : « si des doigts pouvaient s'user à la récitation du chapelet, le défunt aurait quitté cette terre avec des doigts mutilés ». Il souligna aussi que ce dévôt à Marie avait organisé le pèlerinage annuel de Rosaire perpétuel au Cap de-la-Madeleine pendant 25 ans et qu'à ce titre il dut avoir droit à une audience privée auprès de sa Mère bien-aimée.

Évariste Vincent fut un époux affectueux, un bon père de famille, un paroissien dévoué, un catholique sincère et fervent. Avec lui s'est éteint le benjamin des pionniers de la paroisse de Ste-Séraphine.

En 1980, son fils Jean-Paul Vincent, époux de Mariette Brunelle, et parents et grands enfants, maintiennent autant que possible les traditions qui furent la richesse de leurs parents bien-aimés.

Il possède un cheptel de 110 bêtes à cornes dont 65 vaches et 325 cochons. Sa propriété est de 495 arpents de terre dont 310 en culture.

Le village

Lors de la construction de l'église en 1915, il n'y avait que la maison de M. Joseph Faucher de construite (aujourd'hui M. Oscar Turcotte).

Oscar Turcotte — Né le 6 juin 1910, Oscar est à 70 ans, le doyen des enfants de la paroisse né à Ste-Séraphine, sa paroisse natale, il ne l'a jamais quittée.

Le 30 décembre 1939, il épousa la « jolie et pétillante » Jeanne Perault de Ste-Élisabeth, née le 27 juillet 1913.



Les jubilaires Évariste et Yvonne Vincent à leurs noces d'or.



Ferme de Jean-Paul Vincent.



Photo aérienne
du village prise en 1970.

Après leur mariage, ils demeurèrent quelques mois chez M. Adju-tor Turcotte, après quoi ils achetèrent de Rolland Picard le 21 mai 1940, l'ancienne terre de Nestor Raïche dans le 7^e rang.

De leur union sont nés : Alice, décédée le 2 novembre 1953 ; Annette, (Mme André Boutin) Warwick ; Françoise (Mme André Mar-coux) St-Albert ; Madeleine, (Mme Gilles Rouleau) Kingsey-Falls ; Rose-Hélène, (Mme Bernard Goudreau) Victoriaville ; Gérard, (époux de Yvonne Lampron) Ste-Clothilde ; Michel, Ste-Séraphine ; Clément, Warwick.

Oscar Turcotte fut toujours un homme calme et paisible, peu volu-bile mais doté d'un bon jugement. Il accepta les différentes responsabilités paroissiales comme un devoir ; il ne les a jamais souhaitées mais il s'en est toujours acquittées consciencieusement. Il s'est fait un devoir d'aider ceux qui en avaient besoin, en corvée ou autrement. Il rend encore des services d'une façon particulière aux défavorisés qui le sollicitent, suivant les talents que la Providence lui a prodigués.

Son épouse Jeanne Perrault est aussi une personne charitable. Elle n'oublie jamais un anniversaire de mariage ou de naissance. C'est une spécialiste dans l'art de faire des pièces au métier avec de beaux modèles ; et que dire de ses couvre-pieds. Elle est dépareillée pour l'agencement des couleurs et faire des modèles des plus attrayants. Volubile, Jeanne Perrault aime beaucoup s'intéresser aux gens, à la société, aux associations féminines tout en visitant ses voisins et son entourage.

Après avoir œuvré pendant 37 ans sur sa ferme, non sans épreuves, puisque Oscar Turcotte connut celle du balai implacable de l'incendie de ses bâtiments causée par un orage le 8 août 1969, il reconstruisit aidé de ses concitoyens, les bâtiments modernes que nous voyons aujourd'hui. Sentant le poids des ans s'alourdir davantage sur ses capacités, il décida de vendre sa terre et tout son roulant à un jeune homme de la paroisse, Pierre-Paul Vincent, le 30 juin 1977, et il s'en est venu au village avec son épouse se reposer à l'ombre du clocher, tout en allant aider ses enfants qui sont dans le besoin à l'occasion.

Le pionnier Léon Gélinas

Nous avons vu dans un autre chapitre que Léon Gélinas fut un homme de premier plan et très actif à la naissance de la paroisse. Après avoir œuvré dans le 9^e rang quelques années, il décida de s'en venir au village où il y construisit l'une des premières habitations (à l'endroit actuel du garage de Germain Vincent). Il avait fait son loyer dans le haut de sa maison et l'un de ses appartements servit en 1921 pour la première école du village.

Il fit servir le bas de sa maison pour les différents besoins du temps. Ce fut d'abord une manufacture où l'on sciait des lattes de bois qui servaient pour faire les murs de « crépi » (les cloisons). Puis il chan-gea pour un autre service. Léon Gélinas tint le premier magasin de la

paroisse dans cette bâtisse. Comme à cette époque on avait plus de crédit que de comptant, il ne pût résister au crédit et il convertit la bâtisse en fromagerie; c'est M. Alphonse Daigle qui la mit en opération.

Le feu pendant le service !

Une parente de Alphonse Daigle, Florance Daigle était décédée. Pendant qu'on était à chanter son service, une alerte fut donnée dans l'église : «Au feu chez Alphonse Daigle !». Les hommes accoururent vite et ils purent sortir le fromage par les chassiss, mais la bâtisse, quoique construite en ciment, brûla de fond en comble. Le corps de la défunte avait été exposée dans la maison et puisque c'était la coutume, on allumait des cierges près de la tombe. On présuma que les rideaux battant au vent ont rencontré les chandelles qui auraient mis le feu. C'était le 13 mai 1926.

Le pionnier Albert Daneau

Le premier forgeron de notre paroisse, Albert Daneau, nous est arrivé de Sainte-Perpétue en 1918, et il pratiqua ce métier environ huit ans. Sa boutique, dans laquelle il avait aménagé son loyer dans le haut (actuellement dans la cour du garage de Germain Vincent et près de la maison voisine) servait d'étable de louage; c'est-à-dire que dans cette étable il n'y avait que des ports à chevaux. Ils étaient loués à taux fixes par année aux personnes qui dételaiement leur cheval pour aller à la messe le dimanche. Cette étable fut convertie en maison familiale vers 1932.

Michel Bérubé — Elle est actuellement la propriété de M. Michel Bérubé de Sanneterre (Abitibi) qui vient passer ses vacances d'été chaque année avec sa famille.

Wilfrid Trépanier — Comme les années avaient passé et que la première boutique était démolie, on songea de nouveau qu'un forgeron pouvait avoir sa place à Ste-Séraphine et que ce métier pourrait être assez rentable pour faire vivre une famille. En 1936, M. Wilfrid Trépanier nous est venu de Saint-Albert, son épouse Alma Bellavance et leur enfant Roger. Il construisit une maison puis une boutique de forge. Les débuts furent prometteurs mais après quelques temps, il vendit à M. Maurice Champagne de Ste-Monique qui persista quelques années.

Josaphat Paquin — La boutique fut désaffectée et depuis 1952 la résidence est habitée par M. Josaphat Paquin et son épouse Liliane Nault maintenant retraités de notre village.

Zéphirin Marcotte — C'est le 27 août 1911 que M. Zéphirin Marcotte, célibataire de Kingsey-Falls acheta de Napoléon Rousseau le lot 28 du 12 de Simpson (situé au long de la route du village). Avec son frère, il construisit d'abord une petite étable qui lui servit de logement en attendant de construire leur maison.

Jean-Marie Mercier — Cette maison est habitée aujourd'hui par M. Jean-Marie Mercier. Des traits des activités paroissiales de ce dernier sont relatés dans un autre chapitre.

Germain Vincent — Germain Vincent époux en première noce de Laurentienne Germain et en deuxième noce de Estelle Brunelle est père de famille de sept enfants. Il est homme de tous métiers à partir de mécanicien, soudeur, garagiste, opérateur de machineries lourdes et producteur de porcelets. Il construisit en 1978 une maternité de 170 truies. Musicien de nombreuses musiques, il fut l'organiste de l'église de 1965 à 1979. En plus d'être un bon chanteur, il est un imitateur hors pair ! Il est un membre actif des Chevaliers de Colomb et un paroissien disponible pour aider la société.

Germain Vincent demeure dans la maison construite pour M. et Mme Hercule Gélinas, les premiers retraités de Sainte-Séraphine. Et c'est Germain qui a construit en 1964, le garage situé au coin du village et du 13^e rang qu'il opère encore.

Gérard Vincent — Gérard Vincent marié à Gertrude Jutras est le plus récent retraité de notre village et il demeure dans la maison qu'il construisit lui-même en 1977. Fils du colon fondateur Joseph Vincent, c'est lui qui prit la relève de son père sur la terre du 7^e rang où il était né et où il y éleva sa famille, laquelle se compose de : Maurice (époux de Marie-Rose Lampron) Ste-Séraphine ; Françoise (Mme Jean-Marc Labonté) Victoriaville ; Cécile (Mme Yvon Lampron) Ste-Séraphine ; Jean-Marie (époux de Rose-Hélène Désilets) Ste-Séraphine ; Denise (Mme Gaétan Labonté) Victoriaville ; Benoit (époux de Johanne Tessier) Ste-Séraphine.

Son épouse Gertrude Jutras, femme pleine d'humour, excellente imitatrice et bonne ménagère n'a pas été sans léguer quelques une de ses qualités à sa famille qui ne semble pas laisser cet héritage sous le boisseau !

Si les Vincent ont été caractérisés par la violence de leur caractère, Gérard Vincent fit exception à cette règle. Tout au cours de son existence, il fut un homme pacifique et paisible ne suscitant jamais de controverse dans son milieu.

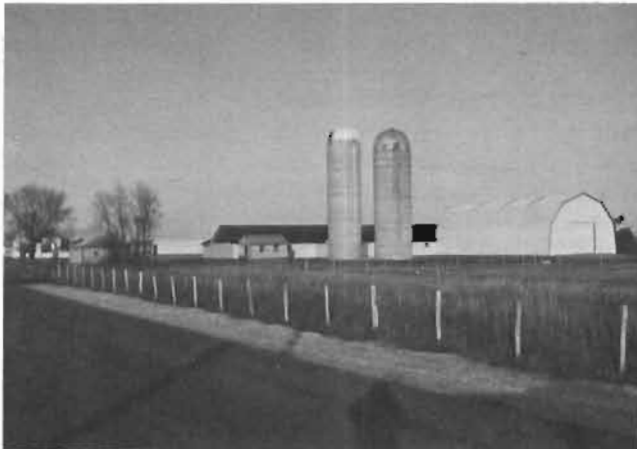
Il vendit sa ferme à son fils **Jean-Marie Vincent** en 1977. Celui-ci passa par une rude épreuve le 6 août 1980. Le feu, causé par l'électricité rassa complètement les bâtisses (grange et étable) qu'avait construite le pionnier fondateur Joseph Vincent en 1900 et 1917. Elles étaient construites pour durer des siècles. Comme à tout épreuve il y a une compensation, Jean-Marie en connut quelques-unes. Son voisin, Denis Lampron, fils de Edmond Lampron et de Marie-Ange Turcotte, hébergea gracieusement ses animaux pendant trois mois pour la traite de ses vaches. Avec le concours d'un grand nombre de paroissiens, dont beaucoup donnèrent plusieurs jours, et même de nombreuses personnes de St-Albert, tous bénévolement, sous le patronage des Chevaliers de Colomb et dirigés par le président Yvon Lampron, il reconstruisit les magnifiques bâtiments modernes que nous voyons aujourd'hui. Qui dira que la corvée est une tradition désuète en 1980 ? C'est un des



Ferme porcine
de Germain Vincent



Ce qu'était la ferme de Jean-Marice Vincent avant l'incendie du 6 août 1980.



Ferme reconstruite
de Jean-Marie Vincent

plus beaux héritages que nous ont légués nos pionniers et que nous devons de conserver précieusement.

Il est à noter que Jean-Marie Vincent, époux de Rose-Hélène Désilets, constitue la troisième génération depuis les pionniers comme c'est le cas de presque tous les propriétaires du 7^e rang qui sont tous des jeunes. Une fille, Annie est née en 1980.

Son fils benjamin **Benoit Vincent** travailleur sur la construction, demeure depuis décembre 1980 dans la division de St-Albert près de Ste-Séraphine. Il épousa Johanne Tessier de notre paroisse le 20 mai 1978 et ils sont les parents d'une belle fille.

Si nous revenons à notre nouveau retraité, disons que Gérard Vincent fut toujours un homme habile à tout faire. Il est un retraité qui travaille à tous les jours chez des gens qui en ont besoin ; tantôt sur de la menuiserie, tantôt sur de la réparation ou bien pour rendre service à un défavorisé. Il est aussi inspecteur municipal à l'occasion. Pour Gérard et Gertrude la vie à l'ombre du clocher de l'église leur est agréable et elle est le prolongement d'une existence bien remplie.

Raymond Page — Dans l'habitation familiale où il demeure, Raymond Page en est le premier résidant car auparavant, c'était l'école du village dont la partie avant fut construite en 1930 et la partie arrière en 1938.

Américain de naissance, natif de Hartford, Connecticut, États-Unis, le 10 février 1937, il arriva à Ste-Séraphine le 1^{er} mai 1942 à l'âge de 5 ans.

Au temps où il fréquenta la petite école au 7^e rang, une de ses institutrices remarqua chez lui un talent brillant qui en faisait un élève progressif. Il étudia tôt le code municipal et les lois qui nous régissent, s'intéressant dès sa jeunesse aux affaires municipales ; ce qui était prometteur.

Il prit la relève de son père Jean Page sur l'ancienne terre de Richard Gélinas du 9^e rang en 1959 et il demeura cultivateur jusqu'en 1967.

Raymond Page épousa Huguette Deschamps de Montréal le 3 mars 1962 et de ce mariage naquirent : Jean, Jeanne, Denise, Céline et Hélène. Après une longue maladie son épouse Huguette est décédée le 3 février 1970. S'il arrive que les circonstances permettent à un père éprouvé la reconquête d'un nouvel amour, c'est un bienfait qui rejailit sur tous les membres de la famille.

Raymond Page eut la bonne fortune de reconquérir un nouvel amour, la jeune et jolie Francine Deschamps, sœur de son épouse Huguette et fille de Lucien Deschamps membre de la chorale et homme bien connu de la paroisse. Raymond et Francine s'épousèrent à l'église St-Bernard de Montréal le 15 août 1970, alors que la jeune épouse était dans la fleur de 22 ans. C'est le curé de la paroisse du temps, M. l'abbé Gracien Gouin qui bénit leur union. De cette nouvelle union naquirent deux jolis enfants, Huguette et Pierre.

Raymond Page fut impliqué jeune aux affaires publiques. Il fut d'abord élu conseiller municipal à la nomination de janvier 1963 et il le

demeura jusqu'en septembre 1965 où il démissionna en vue des chemins d'hiver qu'il obtint avec un paroissien du temps, M. Émile Levasseur. Il fut nommé commissaire d'écoles le 16 août 1963 en remplacement d'un commissaire démissionnaire, M. Émile Ducharme. Il fut nommé président de la commission scolaire le 4 juin 1964 jusqu'à la dissolution de ce corps public à travers la province pour le regroupement de la nouvelle commission scolaire de Warwick, le 25 juin 1970.

Raymond Page revint sur la scène municipale, mais comme maire cette fois, à la nomination du 31 octobre 1971 à l'âge de 34 ans, poste qu'il occupe encore et sans interruption jusqu'à ce jour, mais non sans passer par une couple d'élections en plus d'au moins une de ces expériences à la commission scolaire ! Si pour lui la chasse et le tir à la carabine sont des sports favoris, il ne dédaigne pas la lutte électorale pour s'y être impliqué en d'autres occasions !

Son épouse Francine Deschamps, en plus d'être la mairesse occupe le poste de secrétaire municipal depuis le 19 septembre 1974, en remplacement de Germain Gilles Lampron démissionnaire. Serait-il intéressant de savoir que si Francine a consentie à marier Raymond, c'est sur la promesse formelle qu'elle lui fit faire qu'il ne s'occupe jamais des affaires publiques... Non seulement il « viola » cette promesse, mais il entraîna son épouse dans ce sentier « défendu » pour en faire la première femme secrétaire municipale de la paroisse. Il paraît que le code municipal ne donne pas d'information à savoir si cet union est valide ? De plus, c'est elle qui imprime notre semainier **L'écho paroissial** dont son époux, le maire, écrit la chronique municipale à chaque semaine. Le curé de la paroisse, en l'occurrence le Père curé Antonio Massé écrit en couverture les annonces de la semaine en plus d'une pensée pieuse ; puis les autres nouvelles de la semaine que d'autres personnes envoient selon les événements. Ces feuilles, sont corrigés par Francine et Claude Gagnon ; ces derniers constituent, avec Francine Page, le comité de rédaction depuis la fondation du journal il y a 3 ans.

L'Écho paroissial est non seulement lu, mais scruté par les paroissiens. Les visiteurs qui peuvent se le procurer à l'épicerie Gosselin ne manquent pas d'en prendre connaissance. **L'écho paroissial** est un hebdomadaire qui est fait à notre mesure et qui répond à nos besoins. (L'idée de fonder un journal fut de Nicole Gosselin).

Raymond et Francine Page œuvrent dans notre paroisse en l'orientant sous le signe du progrès.

Réal Raïche — Réal Raïche préféra prendre sa retraite dans son village natal, considérant que c'était l'aboutissement normal d'une vie bien remplie sur sa terre aride qui finit par devenir fertile. Il fut toujours un travailleur infatigable, un cultivateur progressif et un producteur laitier qui allait de l'avant. Successeur d'Adélarde Lampron dont Réal Raïche acheta la terre au 7^e rang, il lui fallait un courage à toute épreuve pour relever cette terre qui ne poussait que des mûriers, de l'herbe à poux et un peu de foin fou. Qui le croirait aujourd'hui ?

Son épouse Christine Kirouac, éducatrice née et ancienne religieuse missionnaire dans l'Ouest Canadien, fit le catéchisme pour les enfants qui « marchaient » pour leur communion solennelle au temps où elle était ménagère pour son oncle le curé Alphonse Jolicoeur. Elle faisait chanter les beaux cantiques du recueil des 300. Elle donna ainsi les premières notions de chant à l'auteur de ce livre, qui est heureux de profiter de l'occasion pour lui dire un merci chaleureux.

Cette femme qui ne connaissait rien en agriculture, s'est avérée une épouse de cultivateur modèle et intéressée qui secondait fort bien son mari, pour la traite des vaches et le « train » à l'étable comme dans ses entreprises. Femme spirituelle, d'ordre et de méthode qui nous a toujours charmé par la vivacité de son esprit.

Leur trois enfants sont : Monique, (Mme Rock Dubé) Ste-Séraphine ; Jacques et Jean-Pierre.

Jean-Pierre Raïche — Réal vendit sa terre à son fils Jean-Pierre Raïche en 1968, lequel s'est avéré un cultivateur prospère qui administre avec la sagesse de l'économie et de la rentabilité. Il fut le premier à Ste-Séraphine à bâtir un silo en béton armé. Pour ses loisirs, il se permet de belles randonnées de chasse qui lui rapportent parfois de plantureux résultats ! Jean-Pierre possède 637 acres de terre dont 212 en culture, 72 bêtes à corne dont 43 vaches.

Il épousa Solange Bourgeois à Warwick le 15 octobre 1966 et ils sont les parents de 2 filles et 2 garçons.

Jacques Raïche — Dans le but d'établir ses garçons, Réal Raïche avait acheté l'ancienne terre d'Alfred Vincent du 7^e rang en 1962, dont André Houde en était le propriétaire à ce temps-là. Il la revendit à son fils Jacques Raïche en 1968, et celui-ci se montre digne de l'efficacité de son père dans la productivité. Il se spécialise en industrie laitière dans la vache pure sang Holstein et le succès est venu couronner ses efforts. Sa production a atteint le chiffre enviable de 17,200 livres de lait par vache.

À l'âge de 37 ans, Jacques Raïche est le champion de la paroisse pour sa moyenne spectaculaire. Et les techniciens agricoles nous permettent de croire qu'il va monter encore. Il est un fervent des expositions agricoles régionales et provinciales, et les prix qu'il décroche sont pour lui un bon stimulant.

Comme les jolies filles de la paroisse ont aussi beaucoup de charmes, Jacques a choisi Louise Brochu de Sainte-Séraphine qu'il épousa le 30 août 1968. Ils ont trois enfants, deux filles et un garçon.

C'est en 1973 que Réal Raïche s'aménagea un logis au village sur l'ancienne propriété de son père, pour continuer une vie moins accaparante tout en aidant ses enfants et particulièrement son fils Jacques dont la ferme requière le plus de services. La grandeur de cette ferme est de 375 acres dont 275 en culture. Le troupeau est de 110 bêtes à cornes dont 48 vaches traitées à l'année.



Ferme de Jean-Pierre Raïche.



Ferme de Jacques Raïche.



Épicerie et quincaillerie de Noël Gosselin.



M. et Mme Alcide Lampron,
(née Florina Gagnère).

Le pionnier Arthur Gélinas

Monsieur Arthur Gélinas est né à Sainte-Clothilde en 1877 et il est arrivé dans le 9^e rang de Sainte-Séraphine à l'âge de 12 ans.

Quand il épousa Lucinda Dufresne en 1915, à St-Cyrille, c'était sa troisième épouse ; Edgar étant né du premier mariage. Ils habitèrent la propriété construite par son frère Ludger dit «Gerry» (aujourd'hui chez M. Lucien Deschamps) et ils y élevèrent là leur famille.

Sont nés : Armand, Joseph, Lucille, Henri, Maurice. Ils demeurèrent 15 ans sur la terre et après ils se sont en venus au village. Ils ont bâti la maison actuelle en 1930 et ils y sont demeuré 15 ans. M. Arthur Gélinas travailla au moulin à scie chez M. Aimé Allard avec ses garçons pendant cette période. Il est décédé le 28 avril 1945 à l'âge de 68 ans.

Son épouse Lucinda Dufresne lui survit à l'âge vénérable de 98 ans et elle demeure, à l'heure où sont écrites ces lignes, dans l'hospice de l'hôpital Ste-Croix à Drummondville. Chaque année, elle vient au cimetière de Sainte-Séraphine prier sur la tombe de son mari avec son fils Henri Gélinas, religieux enseignant chez les Frères du Sacré-Cœur dans la Beauce. Comme quoi, la fidélité est une vertu tenace chez les gens qui ont la foi.

Ernest Brochu — Aujourd'hui, c'est Madame Simone Boislard Brochu veuve de M. Ernest Brochu décédé le 20 septembre 1980 qui habite cette maison depuis octobre 1973. M. et Mme Ernest Brochu arrivèrent de Lyster avec leur famille, Nicole, Guy et Louise en octobre 1959 et tinrent le magasin général pendant 14 ans.

Le magasin général

C'est M. Wilfrid Boisvert de Saint-Albert qui construisit le magasin actuel en 1934. Paul-Émile Raïche, fils d'Urbain eût l'idée de construire une boulangerie mais les investisseurs n'étaient pas communs. Wilfrid Boisvert qui tenait magasin à Saint-Albert était réputé pour posséder de bons capitaux et il était l'oncle du jeune Paul-Émile. Il décida de construire l'immeuble tel que nous le voyons aujourd'hui. La partie avant servait comme restaurant et la partie arrière comme boulangerie. C'est la fille de Wilfrid Boisvert, Yvette, et sa cousine Alice Raïche, fille d'Urbain, qui les premières tinrent le restaurant qui débuta très lentement. Paul-Émile Raïche partit sa boulangerie qui débuta aussi lentement. Établir une clientèle n'est pas toujours facile d'autant plus que les ménagères cuisaient leurs pains. Il tint le coup quelques années, mais il finit par vendre.

L'immeuble changea de propriétaire quelques fois pour aboutir ensuite à M. Alphonse Bellavance en 1942. Il en fit un magasin général en y ajoutant la vente de la moulée et se servant de la boulangerie pour l'entreposer. C'est là que le commerce devint florissant. M. Bellavance et son épouse Marie-Ange Trépanier ont su bien servir le public et ils ont donné une bonne réputation à cette entreprise prospère qu'ils ont gardé pendant 17 ans.

Ce fut ensuite le tour de la famille Eugène Fluet, puis de M. Ernest Brochu, puis celui d'un jeune paroissien, François Lampron, en 1973, aidé de sa sœur Micheline Lampron. Depuis le 20 mai 1976, c'est un jeune couple et leur petite famille venus de Ste-Clothilde, Noël Gosse- lin et son épouse Nicole Trépanier, qui mènent à bien cette entreprise devenue une épicerie et une quincaillerie.

Avec leur disponibilité et leur gentillesse ils cherchent à satisfaire une clientèle qui s'agrandit, et ainsi, ils concourent à la prospérité de notre paroisse.

Le pionnier Alcide Lampron

M. Alcide Lampron nous vint de Sainte-Perpétue en 1919 où il venait d'épouser Rita Girard de cette paroisse. C'est dans le 9^e rang qu'il s'établit sur le lot 995, voisin de l'ancienne résidence de Madame Liliane Page. Il y éleva sa famille : Jeanne-Mance, décédée en 1979, Charles-Auguste, Marcel, Camille, Léopold et Bertrand.

C'est en 1931 que Alcide Lampron construisit sa maison au village (aujourd'hui propriété de Jean-Louis Jutras) et il l'habitait depuis peu lorsque son épouse Rita Girard mourut des suites d'un accouchement prématuré le 26 mars 1932. Il plaça deux garçons chez des parents à Sainte-Perpétue et il garda le reste de la famille avec lui.

Après quelques années de veuvage Alcide Lampron reprit femme et il épousa une demoiselle Diane Proulx de Danville qui malheureusement ne vécut que quelques années, s'éteignant le 25 mai 1940.

C'est encore à Danville qu'il alla chercher sa troisième épouse, Madame Florina Gagnère, femme bien staturée comme ses précédentes, aimant le plaisir et le public. Il l'épousa le 13 août 1943.

Le secrétaire

M. Alcide Lampron joua un rôle d'une importance capitale dans la paroisse et il la marqua d'une façon indélébile. Dans ses responsabilités, il hérita des différents secrétariats pendant de nombreuses années. C'est d'abord pour la commission scolaire que Alcide Lampron fut nommé secrétaire le 10 avril 1933 au salaire de \$70.00 par année ! Il conserva cette fonction pendant près de 31 ans, jusqu'au 17 février 1964 et il termina au salaire de \$70.00 par mois ! En 1948, il fut nommé contrôleur d'absences pour les écoles au prix de \$35.00 par année. En 1955, ce salaire se chiffrait à \$50.00.

Dans la même période il fut nommé secrétaire municipal le 1^{er} avril 1935, le troisième en quatre ans depuis la naissance de la municipalité, au salaire de \$80.00 par année. En 1937, on lui alloua \$1.00 par réunion pour tenir l'assemblée du conseil dans sa maison privée. Le livre de délibération des minutes n'est pas très bavard sur l'ascension du salaire du secrétaire mais on présume bien qu'il n'a jamais monté en flèche ! Le 4 janvier 1965, une proposition est faite « pour que le secrétaire soit réengagé au prix de \$70.00 par mois ». Il ne bénéficia pas longtemps de cette augmentation puisqu'il donna sa démission d'une façon pathétique en résumant ses activités publiques, à la séance du 3

janvier 1966, c'est-à-dire tout près de 31 ans, comme pour la commission scolaire, au service de la municipalité. Il était alors âgé de 75 ans.

Quels services ce paroissien remarquable a-t-il rendus à ses concitoyens et être si peu rémunéré ! Alcide Lampron a rempli sa tâche consciencieusement, avec application, avec diplomatie, avec amour, car visiblement il aimait ce travail qui était dans son élément. Il a évité les élections tant scolaires que municipales à une exception près. Il était d'une grande discrétion doublée d'une psychologie qui le servait bien dans ses fonctions. Dans les moments qui s'annonçaient difficiles il semblait muni d'antennes pour flairer le danger. Il était tellement rusé qu'on l'avait surnommé « le renard » et si on le taquinait à ce sujet il en riait de bon cœur.

Ajoutons que dans ses responsabilités, il fut secrétaire des syndicats pendant 10 ans pour régler la dette de la fabrique de la paroisse. Secrétaire de la buanderie et fromagerie pendant 20 ans, il faisait la paye pour les patrons. On se souvient qu'à l'époque, c'était de l'argent liquide qu'on mettait dans les enveloppes et les détails de la paye étaient écrits sur l'enveloppe. Il fut, en plus de tout cela, gérant de la caisse populaire pendant plus de 24 ans, du 27 octobre 1941, date de sa fondation au 3 janvier 1966.

La paroisse de Sainte-Séraphine a envers cet homme véritable expert en lettres et en chiffres une dette incalculable. Comme le dit la chanson : « Y en a plus comme lui » !

Son épouse, Florina Gagnère mérite aussi la reconnaissance des paroissiens car elle était l'assistante gérante de la caisse populaire et elle recevait aussi le paiement des taxes à l'occasion.

La belle humeur pour cette personne aimable était toujours de mise. C'était agréable pour le client de se présenter au bureau de sa caisse, car en plus de faire ses affaires, échanger quelques bons mots était tout naturel. Il repartait avec le bon sourire que savait communiquer cette gérante si joviale.

La maladie mina Madame Alcide Lampron peu après que son mari eût laissé ses fonctions et ils déménagèrent à Danville pour être plus à proximité des soins médicaux. Un cancer l'emporta le 11 mars 1967, et elle fut inhumée à Danville, son ancienne paroisse.

M. Alcide Lampron lui survécut quelques années. Il est décédé le 2 mai 1970 à l'âge de 79 ans et 9 mois et il fut inhumé à Ste-Séraphine près de ses deux premières épouses.

Jean-Louis Jutras — M. Jean-Louis Jutras et son épouse Thérèse Daigle demeurent depuis dans cette maison. Avec son fils Rolland, Jean-Louis Jutras est un bon travailleur-forestier à l'année longue, ce qui lui permet de conserver une forme physique remarquable. C'est un bon citoyen de chez-nous et qui, parmi ses talents, cultive celui d'imitateur ; ce qui a l'avantage de dérider les gens de son entourage !

Le pionnier Olivier Larocque

La famille de Olivier Larocque nous arriva de Sainte-Brigitte-des-Saults en 1916. M. Olivier Larocque acheta le lot 27 du rang 12 de

Kingsey sur lequel est bâti un côté du village et il bâtit la résidence (où demeure aujourd'hui Gilles Vincent) dont une partie servit comme magasin général qu'il tint jusqu'en 1922.

Aimé Allard

Si c'est de Montréal que nous arriva M. Aimé Allard et son épouse Éva Jutras, tous deux originaires de Ste-Brigitte-des-Saults, ils n'en avaient pas moins fait un stage de trois ans à Ste-Séraphine, de 1919 à 1922 sur la terre (habitée aujourd'hui par Lionel Allard dans le 12^e rang dont Aimé fit les constructions actuelles, sauf la maison qui a été déménagée sur la terre de Laurent Plante) pour aller habiter ensuite Montréal pendant une année. M. l'abbé Pierre Allard, ancien curé de Ste-Séraphine et cousin germain de Aimé, leur avait alors rendu visite à Montréal et il leur avait recommandé de revenir à Sainte-Séraphine parce que selon lui, Aimé n'était pas à sa place dans cette grande ville. Aimé Allard suivit cette recommandation ; il revint à Ste-Séraphine en 1923 avec son épouse, mais au village cette fois, et pour tenir le magasin que M. Olivier Larocque avait vendu à son frère, Ernest Allard, un an auparavant. Aimé racheta à son tour le magasin pour continuer avec son épouse Éva Jutras de l'opérer progressivement malgré la grande pauvreté du temps.

Le moulin à scie

Aimé Allard n'était pas homme à piétiner sur place et il le démontra à maintes reprises. Ce qui suit est racontée par son épouse qui, à 82 ans, vit paralysée à l'hospice St-Frédéric de Drummondville : « Des gens venaient au magasin et disaient à mon mari : il n'y a rien dans le village pourquoi ne bâtis-tu pas quelque chose ? Après avoir étudié la chose il a pensé qu'il pouvait le faire d'une façon rentable, ce qui pourrait être utile à la société et aider à développer la paroisse. Il y avait encore plusieurs lots à bois tant dans la paroisse que dans celles environnantes et il s'est dit, pourquoi pas un moulin à scie pour fabriquer des boîtes à beurre et à fromage et scier du bardeau. C'est ainsi qu'il a construit son premier moulin en mai 1927. Pour donner suite à son entreprise il est allé se chercher un bon jeune homme à La Visitation et réputé par son agilité à faire des boîtes de fromage, monsieur Adélard Marcotte, lequel ne s'est pas démenti de l'excellente réputation car il faisait jusqu'à 200 boîtes de fromage par jour ! Pour les façonner, on faisait tremper les billots dans l'eau bouillante et on les passait dans une machine qu'on appelait « tranche » qui faisait tourner le billot lequel se déroulant, laissait derrière comme lui une feuille de « papier-veneuer » d'environ 5/16" d'épais. On coupait selon les dimensions et l'artisan des boîtes, en l'occurrence Adélard Marcotte, avait un moule et une façon de tenir ses clous pour clouer d'une manière ultra-rapide. Il commençait à 5h30 le matin pour terminer à 11 heures le soir à .02 cents la boîte ; ça lui faisait \$4.00 pour sa journée et c'était le gros salaire ! Son frère Edwin Marcotte travaillait comme journalier à \$9.00 par semaine l'été à 60 heures par semaine et il lui fal-

lait faire vivre sa famille l'hiver sur ce salaire et sans assurance-chômage bien sûr ! Ce moulin employa une dizaine d'hommes pour débiter, mais il passa au feu en août 1934.

Aimé Allard en reconstruisit un autre plus grand et pour celui-ci il engagea une vingtaine d'hommes, ce qui faisait dire à des gens d'une paroisse voisine que nous étions chanceux d'avoir une industrie à Ste-Séraphine qui pouvait faire gagner des gens pendant qu'eux n'avaient pas de travail. Un certain temps il engageait pour « faire chantier » l'hiver et le charroyage avec les « teams » de chevaux donnait de l'activité et du gagne-pain, mais il vint un temps où le bois se faisait rare et Aimé fut dans l'obligation d'en faire venir de l'extérieur par camions jusque de la Beauce. Alors, il devint difficile pour lui de concurrencer parce que c'était beaucoup plus dispendieux pour se procurer du bois. En plus, ses concurrents sur le marché de boîtes qui demeuraient dans les limites à bois « coupaient » les prix ; comme ils étaient des plus vieux fournisseurs et qu'ils avaient les reins meilleurs, Aimé ne put tenir le coût. Il dû abandonner cette entreprise qui a fonctionné à Sainte-Séraphine pendant près de vingt ans. La paroisse était alors souvent identifiée par le moulin qui était connu dans un grand rayon. ».

Ce moulin était situé sur l'emplacement du terrain et de la maison appartenant aujourd'hui à Gilles Lyonnais. Les derniers vestiges qui demeurent encore, c'est la cabane de ciment qui contenaient les piles alimentées par une génératrice que le moulin faisait tourner et qui fournissait le courant électrique au moulin, à sa maison privée, à son beau-frère Lucien Jutras puis à l'Église et au presbytère.

Mme Aimé Allard était favorable à cette entreprise. Tout en prenant soin de sa famille, elle tenait le magasin, le bureau de poste et comme elle avait été institutrice trois ans, elle héritait du secrétariat à l'occasion. Son mari s'occupait de ses hommes et de son industrie. Il avait de l'instruction ayant été au séminaire quatre ans.

En 1939, il construisit l'imposante maison agrandie et briquelée telle que nous la voyons aujourd'hui, puis une vaste grange-étable à toit français qui brûla en janvier 1972, au temps où Jacques Houde, secrétaire de la municipalité et de la commission scolaire, en était le propriétaire. Ce dernier reconstruisit la même année le beau garage que nous voyons actuellement.

Le premier maire

Aimé Allard a joué un rôle actif au niveau municipal. Il fut secrétaire de la commission scolaire durant huit ans mais en deux reprises. De 1923 à 1928 et de 1930 à 1933 ; son successeur fut M. Alcide Lampron. C'est Aimé Allard qui fut le premier maire de Ste-Séraphine lors de l'érection de la municipalité en 1931.

Le décret du conseil exécutif de Québec approuvant cette érection fut émis le 7 février 1931 et rendu public par le sous-secrétaire de la province le 25 février suivant. Son assermentation et la première séance du conseil eurent lieu le 20 juillet 1931. Il ne fit qu'un terme mais il est à noter que c'est pendant son mandat que le creusage de la



Premier moulin à scie
de M. Aimé Allard.



Du temps qu'on faisait la
tranche des billots.
À gauche M. Omer Laplante,
à droite, M. Réal Raiche.



Deuxième moulin à scie
de M. Aimé Allard.



Un bon «teamer» (charretier).
Alphonse Houle et son imposant voyage de billots,
(chargé à bras d'homme) cheminant vers le moulin à scie.

rivière à Pat se fit en 1932, travaux d'une importance capitale pour nous à cette époque. Il termina son terme en 1933.

Aimé Allard demeura 26 ans à Ste-Séraphine et il était un des bons chanteur de la chorale. Il partit pour St-Léonard en 1946 où il y construisit l'usine de contre-plaqué actuelle. Sa famille : Henri, Marie-Blanche, Roger, Marie-Berthe, Jean-Marie (décédé), Berchmans (décédé), Jean-Claude. Il est décédé à Drummondville en 1970 à l'âge de 73 ans.

Gilles Vincent — En 1980, c'est Gilles Vincent, camionneur, son épouse Gilberte Provencher et leur famille qui demeurent sur cette propriété. Ce sont eux qui fournissent le loyer à nos réfugiés arrivés du Cambodge le 13 mai 1980. De plus, un autre loyer est fourni pour un salon de coiffure opéré par une gentille paroissienne, Marie-France St-Louis Pélessier, depuis 1978 et les clientes satisfaites prouvent que ce salon répond à un besoin.

Lucien Jutras — C'est encore de Sainte-Brigitte-des-Saults que nous arriva en 1928 une nouvelle famille, Lucien Jutras, son épouse Éva Allard et leurs cinq enfants, Jeanne-Mance, Jean-Louis, Rémi, René et Léopold. Leurs autres enfants, Clément, Germaine, Gisèle, Aline, Marie-Claire et Alice naquirent à Ste-Séraphine.

C'est d'abord chez Liboire Duguay qu'ils habitèrent pour quelques mois, (aujourd'hui chez Germain Vincent) puis ils achetèrent de Pierre Beaupré qui venait de Sainte-Clothilde la terre et la maison que celui-ci avait construite, située coin de la grand'ligne et du 12^e rang au village.

Lucien Jutras était le frère de Éva Jutras épouse de Aimé Allard, donc beau-frère l'un et l'autre. Aimé Allard avait besoin d'employés pour travailler à son moulin, alors il faisait souvent venir des familles, constituant une main d'oeuvre pour son industrie. C'est dans les chantiers de Sainte-Séraphine qu'il commença à travailler pour ensuite devenir camionneur livrant les boîtes à beurre et à fromage. Lucien Jutras était très volubile ; c'était l'homme tout désigné pour annoncer la marchandise de son patron en faisant la livraison et trouver de nouveaux clients. Il s'acquittait fort bien de sa tâche qu'il fit une dizaine d'années.

Désirant travailler pour lui-même, il se mit à cultiver et développer sa terre vers 1938 et il construisit le bâtiment actuel, s'adonnant à l'industrie laitière.

Il exerça différentes responsabilités paroissiales mais il se spécialisa surtout en organisation politique, occupation dans laquelle il se débrouillait bien ! Humoristique et imitateur il avait les atouts pour bien disposer les gens !

Lucien Jutras mourut le 3 février 1963 à l'âge de 63 ans ayant passé 35 ans de sa vie à Sainte-Séraphine. Son épouse Éva Allard (sans lien de parenté aux nôtres) quitta la paroisse la même année pour Longueuil où elle vit encore.

Léon Lyonnais — Léon Lyonnais natif de St-Lucien épousa Annie Champagne de Ste-Séraphine le 8 janvier 1942 et il demeura un an à St-Lucien avant de venir s'établir à Ste-Séraphine en 1943 sur le lot 26

dans le 12^e rang, alors que Claire était née (aujourd'hui Mme Robert Bourgeois).

Les enfants qui naquirent à Ste-Séraphine sont : Mariette (Madame Alphonse Lampron) Ste-Séraphine ; Jacques (décédé, époux de Pierrette Lampron) Ste-Séraphine ; Fleurette, (Madame Roger Lupien) Montréal ; Nicole, (Madame Jocelyn Verville) Ste-Séraphine ; Colette, Montréal ; Gilles (époux de Micheline Lampron) Ste-Séraphine.

Ce n'est pas dans le défrichage ou la culture que Léon Lyonnais s'est dirigé car il était camionneur. Il fut le premier camionneur attitré de Ste-Séraphine ; le premier camionneur de la voirie et le premier ouvreur des chemins d'hiver. Et quel ouvreur ! Non seulement cet homme faisait bien son travail, mais il le faisait à la perfection, aidé parfois d'un autre bon paroissien qui avait les mêmes qualités de travailleur habile, Lucien Verville.

Lorsque Léon obtint le premier contrat, qui s'est donné à Ste-Séraphine pour ouvrir les chemins d'hiver au prix de \$100.00 du mille, c'était le 3 décembre 1951. Le conseil municipal les lui confia pendant onze années consécutives jusqu'à la fin de l'hiver 1962, terminant à \$250.00 du mille. Le service qu'il donna à la paroisse pendant tout ce temps fut impeccable et il le fit avec tellement d'application que ceux qui l'ont connu ne sont pas près de l'oublier.

Pour être plus à la portée de son travail et pour plus de commodité, Léon fit déménager sa maison au village en 1952 dans laquelle il demeura jusqu'à la fin de sa vie.

Léon Lyonnais est décédé des suites d'un accident de ferme le 8 août 1974, à l'âge de 59 ans et sa bonne épouse Annie Champagne le suivit de près le 11 septembre 1976 âgée seulement de 60 ans.

Gilles Lyonnais — Son fils Gilles Lyonnais époux de Micheline Lampron demeure dans la maison de ses parents et il continue le métier de son père comme camionneur.

*Le rang 10 du Canton de Kingsey**

«Le petit Ste-Brigitte»

Les premiers colons du 10^e rang de Sainte-Séraphine sont presque tous de la paroisse de Sainte-Brigitte-des-Saults. On peut dire qu'elle est la mère de ce rang.

Les pionniers

Deux frères, Alphonse et Joseph Houle arrivèrent en mai 1918, ils furent les premiers colons ; suivent en 1922 les trois frères Blanchette soient : Henri, Onil et Arthur.

Ensuite les Duval s'installèrent : en premier Napoléon Duval suivi de ses neveux : Lucien et Roméo Duval. En 1925, M. Alfred Douville nous arriva des États-Unis avec son beau-frère Léo Forest, tous étaient parents les uns avec les autres à divers degrés.

Ainsi, Alphonse et Joseph Houle étaient cousins des Blanchette puisque leur mère Aniva était la sœur du père des trois Blanchette. Alfred Douville et Léo Forest étaient mariés respectivement à Réséda et Albertine Blanchette, sœur des trois frères précédents.

Les Duval étaient apparentés à Henri Blanchette par l'épouse de celui-ci, Rose Lafleur. La mère de Mme Blanchette était la sœur de Napoléon Duval ; par le fait, Roméo et Lucien étaient leurs cousins-germains. Les deux derniers lots qui restaient furent occupés par Hormidas Côté et Joseph St-Pierre, eux venaient de St-Germain. Si on a qualifié le 7^e rang de petit Ste-Perpétue à cause de leur provenance, on peut dire à juste titre que le 10^e rang est un petit Ste-Brigitte.

La vie au 10

On peut dire que ces premiers colons ont posé d'abord un geste de fraternité et d'entraide. Un ouvrier d'une habileté extraordinaire M. Antonio St-Louis descendant de Ste-Brigitte a bâti presque toutes les maisons et les granges-étables de ce coin. On faisait des «bis» jusqu'au dernier rayon du soleil.

Pour ces bonnes gens qui trimaient d'or d'une étoile à l'autre, il y avait certains soirs où c'était le rassemblement, «la fête» pour oublier les grandes fatigues.

Les Duval qui étaient tous de bons «violonneux» étaient toujours là pour faire danser, apporter la note gai.

La danse, qui dans cette période était un amusement prohibé, recréait ce coin de paroisse et contribuait certainement à remonter le moral de ces gens tout en renforçant une vie de famille très simple.

* En collaboration avec Fernande Blanchette et Claude Gagnon

Les gens du 10 menaient une vie assez fermée, ils se sentaient obligés de s'organiser seuls, quoique c'était un peu la méthode dans chaque rang à cette époque.

Les moyens de communication étant restreints et assez difficiles, il en résultait un certain cloisonnement et un esprit d'indépendance marquée qui se remarquait jusque sur le perron de l'église après la grand'messe d'alors.

Les gens de l'extérieur remarquaient souvent cette mentalité de nos gens. Paraît-il qu'il en reste encore aujourd'hui, ce qui fait dire au proverbe : « Comme on a été élevé, on y reste ».

Au début ces colons qui vivaient dans des camps de bûcherons, ont tous travaillé pour Napoléon Rousseau, qui possédait les terres à bois à proximité de ce rang. La plupart tirait leurs revenus de leur travail dans les chantiers tout en commençant à défricher leur propre lot car les machineries lourdes n'ont été disponibles qu'en 1944. Ces gens ont été d'une persévérance exemplaire. S'ils ne connaissaient pas le mot auto-suffisance comme leurs descendants des années 1980, ils pratiquaient cette auto-suffisance de façon permanente et la jeune génération aurait une bonne leçon à tirer d'eux.

De plus, ces colons étaient épaulés par des épouses fortes et courageuses. Il fallait voir ces femmes cueillir petits fruits, bleuets, atocas à presque un mille de la maison. Avec les produits de leur jardin, les caves étaient bien garnies pour l'hiver.

La gamme des succulents desserts y passait pour le régal des familles et des visiteurs durant la morte saison.

Dans l'habillement, la même histoire revenait, c'était les mains habiles de ces dames qui travaillaient le lin et la laine des moutons et comme à cette époque, on ne jetait à peu près rien, l'hiver était consacré au tricot, à la couture, au tissage et crochetage pendant que les hommes étaient occupés à la coupe du bois.

Avec l'élevage de quelques vaches, porcs et volailles nos gens passaient la période froide sans douleur et tout le monde était heureux.

Il y avait aussi le rôle de sage-femme qui était accolé à cette génération. On allait donner un bon coup de main lors d'une naissance chez la voisine et Dieu sait que la politesse était vite remise en ces beaux temps de colonisation ; on n'avait pas peur du lendemain. Pour résumer, dans ce petit coin de paroisse ces colons vivaient en silence leurs peines et leurs joies.

Un nouveau rang

Lorsque vint la guerre de 1939-1945 ce fût le début du nouveau rang 9 de Simpson en continuant le 10 vers Ste-Clothilde et la rivière Nicolet. Ces lots font fronteau avec les terres du 12^e rang.

Un jeune couple Henri Hélie et sa femme Blanche Therrien de Ste-Clothilde ont fait une tentative sur un lot, mais ils réalisèrent que l'isolement pèse lourd et ils retournèrent vivre à la ville où la vie est plus facile et agréable.



Roméo Duval, l'un des violonneux du 10^e, à gauche, et «Ti Jos» Houle, parmi les pionniers de ce rang.



Alphonse Houle, le pionnier du 10^e rang, et son épouse, (née Clara Houle).



M. et Mme Henri Blanchette, (née Rose Lafleur).



Ferme de Gérard Blanchette.

Deux jeunes hommes de la paroisse, Paul Paquin et Almanzor Blanchette ont vécu sur un lot durant les années de guerre, car pour eux, c'était une façon d'être exemptés du service militaire obligatoire.

La guerre finie, la possibilité de gagner la vie en dehors étant bonne, fit que le défrichement a été délaissé. Il y eut aussi que ces gens ne pouvaient se servir des béliers mécaniques, on donnait l'excuse qu'on allait sur les fermes ouvertes plus grandes. De nos jours, ces terres sont devenues des agrandissements pour les cultivateurs du 12^e rang.

Alphonse et Joseph Houle

Le 19 mars 1918, à l'âge de 22 ans, Alphonse Houle et son frère, benjamin, Joseph, dit «Ti-Jos» à cause de sa taille, achetaient le lot 28 du rang 9 de Simpson. Il était la propriété de Phydime Gagnon à ce moment là (en 1980 ce lot appartient à dame Fernande Blanchette et M. Noury de Nicolet). Ce lot fut considéré comme faisant partie du 10^e rang ; ce sont eux qui entonnèrent la colonisation dans ce rang.

Si le défrichement ne retint pas toute l'attention des deux frères Houle, ils se spécialisèrent dans le sport de la chasse, leur travail terminé. Ils avaient de nombreux amis, plusieurs venaient de Drummondville pour participer à cette manne des bois. Comme Alphonse était un franc-tireur remarquable, ces gens ne repartaient jamais bredouille.

La maison servait d'hébergement et maintes fois, les lits ne suffisaient pas. Il fallait étendre les robes de cariole par terre et les gens étaient heureux d'avoir un gîte à si bon compte pour se reposer des longues marches.

De plus, Alphonse et Joseph avaient la chance d'avoir leurs parents avec eux. Paraît-il que Mme Houle qui était un cordon bleu extraordinaire, n'avait pas son pareil pour faire cuire un bon steak de chevreuil ! M. François est décédé le 22 mars 1929 et Mme Houle suivit le 28 août 1942. Ils sont inhumés à Ste-Séraphine.

Alphonse qui demeura célibataire jusqu'à l'âge de 40 ans, épousa Clara Houle de St-Valère en 1937 et ils eurent 5 enfants.

«Ti-Jos» Joseph demeura célibataire et vivait avec son frère, il était d'une jovialité peu commune et pince sans rire.

Ils demeurèrent 27 ans à Ste-Séraphine. En 1945, ils partirent pour St-Lucien, s'installer sur une ferme plus grande afin de subvenir aux besoins de sa famille. Il y demeura 18 ans. En 1963 il prit sa retraite au village de Ste-Clothilde où il vit encore avec son épouse. Ils sont âgés respectivement de 84 et 74 ans.

Henri Blanchette

Quand Henri Blanchette eût acheté son lot au 10, le n° 26, il n'y arriva pas tout de suite car il n'y avait pas de chemin à cette époque. Au temps propice, il arriva avec Onil et Arthur. On habitait dans un «camp», au début.

C'est en 1922, qu'Henri Blanchette arriva pour de bon. Il était marié à Rose Lafleur, ils avaient 22 et 20 ans... l'âge idéal. Henri et Rose formaient un couple paisible, humble et bon. Ils étaient toujours là pour rendre service.

Au jour de l'an, comme Henri était le plus âgé, c'était le rassemblement de tous les frères, soeurs, cousins et cousines. Le repas était une fringale car Rose était une cuisinière hors pair et ses plats étaient toujours très savoureux. Leur vie fut simple et le proverbe selon lequel : «le bien ne fait pas de bruit» leur allait fort bien.

Ils eurent neuf enfants dont six vivent encore, Almanzor, Ste-Séraphine époux de Fernande Lalencette ; Paul, décédé à l'âge de 57 ans ; André, St-Lucien époux de Claire Houde ; Germaine, marié à Martin Lafleur St-Edmond ; Laurent Ste-Séraphine, marié à Marguerite Cyrenne ; Gérard, Ste-Séraphine, époux de Simonne Dionne. Fait à remarquer : ils vécurent 57 ans de mariage. Il a travaillé pour Napoléon Rousseau et est allé à Rivière Henri pour pourvoir à la subsistance de sa famille tout en défrichant sa terre.

Vie sociale

Dans la vie paroissiale Henri Blanchette fit plusieurs termes comme conseiller municipal et commissaire d'école. S'il n'était pas l'homme tapageur, il avait un jugement sûr qui égalait sa personnalité d'homme simple.

Henri fût cloué par la maladie pendant 30 ans, il est décédé le 17 décembre 1973 à l'âge de 81 ans, Rose ne lui survécut que 8 mois, elle est décédé le 28 août 1974 à l'âge de 74 ans. Leur fils Gérard et son épouse Simone Dionne prirent la relève et vivent sur le bien paternel avec leurs trois filles. La terre fût acquise en 1960 et le couple eût soin de ses parents jusqu'à leur décès. Gérard Blanchette possède 126 arpents de terre dont 70 de défricher. Son cheptel est de quelques vaches à bœuf, 100 truies pour mettre environ 1600 porcelets sur le marché annuellement.

Onil vint en même temps que son frère Henri, mais peu de temps, il retourna à Ste-Brigitte s'occuper de la terre paternelle.

Comme ses deux frères, Arthur s'acheta le n° 26, c'était dans le voisinage. Il a trimé dur pour gagner honorablement sa vie. Il épousa Denise Champoux et il eurent 2 enfants. De santé précaire, il est décédé après une longue maladie à l'âge de 46 ans le 17 novembre 1946 après avoir vécu à Ste-Séraphine durant 24 ans.

Alfred Douville

Cet homme typique et coloré était natif de St-Casimir (comté de Portneuf). Il avait épousé Réséda Blanchette de Ste-Brigitte. C'est de Lowell, Mass, que cette famille nous est arrivée en 1925 avec leurs deux enfants : Bertha et Léo. Alfred Douville s'installa sur le lot 26 du 11 de Kingsey, lot qu'il s'était procuré l'année précédente. Cet homme était un leader remarquable, il avait le sens de l'organisation, de fait, il fût un organisateur politique assez apécial. Pour lui, la période

électorale était permanente ! Il savait motiver ses gens en tout temps. Quand il rendait visite, il y avait toujours une odeur électorale accrochée après lui. Chanson, histoire ou boutade, son répertoire était vaste, ça tenait les gens en haleine et ça leur donnait le goût du parti... Il était habile à décrocher un octroi pour faire gagner ses gens il ne manquait pas d'en attribuer, avec force, le mérite à son député, tout en vantant les œuvres du gouvernement de son parti.

Cet homme avait su apporter une couleur urbaine dans ce contexte de colonisation, il avait des idées avant-gardistes qui donnaient lieu à de véritables contestations de la part de ses concitoyens. La lutte le rendait presque heureux car c'était un genre très sûr de lui. Avec les gens de son rang, il eût à faire des luttes serrées pour maintenir l'école ouverte malgré le peu d'élèves. Parfois des inspecteurs d'école en recommandaient la fermeture et il mettait tant de vigueur pour défendre sa cause que cette même école fermée trois ans plus tôt fût réouverte pour 12 élèves. C'est lui qui avait décroché l'octroi pour bâtir cette même école en 1930.

Il fût commissaire d'école et conseiller municipal. Parfois il se faisait un point d'honneur de demander le vote et enregistrer sa dissidence. C'est le cas de dire qu'il n'était pas un suiveux.

Alfred Douville eût une vie active tout au long des 31 ans passés dans Ste-Séraphine. En 1966, il prit sa retraite pour se reposer au village de St-Lucien pendant 12 ans. Il est décédé en 1968 à l'âge vénérable de 90 ans. Réséda lui survécut jusqu'en 1978 où elle mourut à l'âge de 81 ans.

Leur fils **Léo Douville** époux de **Anita Gendron**, parents de 7 enfants vivent sur le bien paternel. La terre est vendue mais il est demeuré propriétaire de la maison. **Bertha**, marié à **Irénée Talbot** de Notre-Dame-du-Bon-Conseil sont aussi parents de sept enfants.

Napoléon Duval

Napoléon Duval ouvrit le lot 25 et c'est lui qui construisit les bâtiments actuels. Il demeura environ une dizaine d'années à Ste-Séraphine où il finit ses jours le 20 octobre 1932. C'est M. **Gaston Mercier** époux de **Simone St-Louis** qui demeure en cet endroit maintenant. Ils ont une belle famille de treize enfants.

Lucien, aidé de son frère Roméo, acheta de son oncle la moitié du lot 25 du rang 11 de Kingsey et il le bâtit, il y demeura quelques années. Pour chercher une meilleure subsistance il partit car son véritable métier était celui de menuisier et ici l'ouvrage était rare.

Elzéar Provost

Les années 50 allaient amener à Ste-Séraphine un personnage des plus pittoresques que l'on puisse imaginer. En effet, un forgeron et artiste-peintre de Montréal, dénommé **Elzéar Provost**, décidait, à l'âge respectable de 65 ans, de venir prendre sa retraite à la campagne et plus particulièrement sur le demi-lot 25 de Lucien Duval appartenant



M. et Mme Alfred Douville,
(née Réséda Blanchette).
Debouts, Bertha et Léo
Douville.



Ferme de Léo Douville.



Ferme de M. Gaston Mercier.

alors à Gabriel Dumais. Dès l'annonce de cette décision de recommencer en quelque sorte sa vie en vivant son troisième âge dans un contexte tout-à-fait différent de ce qu'il avait connu jusqu'alors, nous pouvons juger de la force de caractère de cet homme qui, à sa façon, participa abondamment à la vie de la municipalité.

Elzéar vint donc s'établir dans la maison de Dumais en 1950 en y amenant sa douce moitié née Judith Goudreault mais que tout le monde nommait «madame Berthe». Très tôt ce nouveau genre de vie, quoique des plus difficiles, plut au couple âgé et dès le 22 octobre 1952, Elzéar devenait propriétaire du lot et des bâtiments. Cette nouvelle vie était difficile car d'une part la route s'arrêtait au niveau même du lot 25, ne continuant pas plus loin et se transformant plusieurs fois par année en une véritable litière de boue non-carrossable. D'autre part, les bâtisses construites par Lucien Duval et laissées par Dumais (qui les avaient achetées lui-même de Robert O. Legault le 23 octobre 1946) étaient plutôt endommagées et les services domestiques étaient quasi-inexistants : pas d'eau, pas d'électricité.

Avec un maigre revenu de \$55 par mois il réussit au fil des mois puis des années à rafistoler les bâtiments, puis les agrandir tout en s'achetant des bestiaux pour exploiter son étable (une vingtaine de vaches et des chevaux). Il bûchait aussi sa terre, en compagnie de l'un de ses fils Roméo, et il atteignit ainsi assez rapidement le seuil de la prospérité. Mais son influence ne s'arrêta pas là.

Elzéar s'étant désormais établi, pensait à établir ses trois fils, Roméo, Euzèbe et Lucien. Mais la chose s'avérait difficile à réaliser car bien que les années cinquante signifiait une remontée pour le Québec en général et pour les gens de Ste-Séraphine en particulier, la colonisation étant chose du passé désormais, il faut souligner qu'au fond du rang 10 Elzéar vivait une aventure qui en faisait un proche parent des pionniers. Pour établir ses fils, après leur avoir fait acheter des lots à la suite du sien et en face, il se butait à une difficulté majeure ; la route arrêtait chez lui, il s'aperçut qu'il était à la limite d'un développement autrefois commencé et qu'il ne serait pas facile de convaincre les autorités de continuer le chemin en direction de Kingsey Falls. Autrefois ce chemin avait été ouvert, et certains se souviennent encore qu'il y avait un pont au-dessus de la rivière séparant Ste-Séraphine et Kingsey Falls pour faire passer les voitures à chevaux. Mais depuis longtemps les branches avaient refermé leurs bras sur cette ancienne jonction et la forêt envahissait lentement l'espace désormais impraticable ou carrossable. Elzéar se débattit comme un diable dans l'eau bénite pour que la municipalité ouvre le chemin jusqu'au lot de son fils «Méo». Il faut souligner ici la solitude du combat car Elzéar n'était pas natif de Ste-Séraphine et bien qu'il se soit déjà fait des amis dans la paroisse, il faut bien avouer que ses priorités à lui au fond du rang 10 n'étaient peut-être pas les priorités des gens du village ou des rangs développés depuis de multiples années. Mais Elzéar réussit par la force de son caractère à convaincre les autorités en question et le chemin de front fut prolongé jusqu'au lot acheté par Roméo. Il faut noter que



M. et Mme Elzéar Provost,
(née Judith Goudreault).



Ferme de M. Elzéar Provost, telle que vue en 1950.



Maison peinte à la main par M. Elzéar
Provost, propriété de Claude Gagnon.

l'entretien du rang fut et est encore assumé par la corporation municipale, le gouvernement provincial ayant refusé à plusieurs reprises de sanctionner cette rallonge de 5 arpents. Cette rallonge fût cependant des plus utiles puisqu'elles permit au père et à ses fils de se bâtir les uns à proximité des autres et de se visiter avec beaucoup de commodités ; on appelait alors ce rang celui des « Provost ». Elle permit aussi un développement : **Paul-Émile Picard**, policier de métier, qui se construisit une maison et vint s'établir à sa retraite avec toute sa famille définitivement à Ste-Séraphine au printemps 1979. Monsieur Picard devait lui aussi amener son neveu à s'établir dans ce même rang 10 de Ste-Séraphine. Son neveu, **Gilles Giguère**, habite en effet depuis deux ans maintenant une maison qu'il s'est construite en face de Gérard Blanchet et a siégé sur le conseil municipal. D'autre part, une fois la rallonge du chemin faite, Roméo, Lucien et Euzèbe se construisirent chacun un camp. Et durant l'été 1975, après que Roméo se fût construit une maison neuve et qu'Euzèbe ait rallongé sa maison, ces deux frères vinrent eux-aussi prendre leur retraite dans la paisibilité du rang 10 de Ste-Séraphine, avec leurs épouses respectives. Auparavant, Claudette, la fille aînée de Roméo était venu s'établir près de son père en achetant et en faisant transporter la maison qui avait servi d'école au rang 12 de Ste-Séraphine, et c'est nul autre qu'Almanzor Blanchet qui vint construire le nouveau solage. Pour ce qui est du petit camp rouge de Lucien, il vient lui aussi par voie de transport terrestre du rang des Chalets sur le chemin de Ste-Clothilde. Les deux déménagements de maisons se firent la même année. Voilà en quoi Elzéar Provost peut-être considéré comme un véritable pionnier du rang 10 bien qu'il y travailla fort longtemps après les pères Blanchet et Douville. Pas moins de cinq familles actuellement résidentes du rang ont été amenées directement ou indirectement par l'influence du vieil Elzéar.

Celui-ci était un original. Précisons d'abord que son appartenance religieuse était particulière. Il était témoin de Jéhova et il était profondément convaincu de sa foi. Il se familiarisa rapidement avec les Témoins de la maison de Richmond dans le comté et ceux-ci le visitaient souvent. Lecteur respectueux de la Sainte Bible comme tous les Témoins le sont, il lisait lui-même souvent dans son exemplaire de bible et il y inscrivait de multiples annotations. Ensuite, il était artiste-peintre, comme il est stipulé sur le contrat d'achat de terre du notaire, et il entreprit de peindre entièrement sa maison. Il recouvrit tous les murs de tous les appartements à l'extérieur comme à l'intérieur de la maison avec des paysages et des faunes régionales ou exotiques. Encore aujourd'hui on peut voir sur le mur extérieur de la maison principale un couple de chevreuils, un couple de lions et un couple d'aigles.

Cette maison, entièrement peinte à la main, de même que le petit chalet qu'Elzéar avait construit à proximité pour y habiter l'été avec sa dame, ne tardèrent pas à attirer les regards et la réputation. Encore aujourd'hui jusqu'à St-Félix et jusqu'à St-Cyrille, on se souvient de la maison d'Elzéar.

On se souvient aussi de ses nombreux chiens, il en avait plus de 20, et aussi de sa collection de vieilles autos qu'il abritait dans les garages qu'il construisait. Certains se souviennent aussi de ses habitudes de vie parfois typiques : il faisait ses commissions au magasin général du village en s'y rendant et revenant à pied. Il respirait la santé et vécut pauvre (Berthe «cannait» les restants) mais heureux pendant 20 ans. Tout au long de cette retraite des plus actives, il a bûché son bois, a soigné ses animaux, a abrité et nourri des employés et a contribué à ce que Ste-Séraphine ait le téléphone (il circulait avec une pétition dans les mains) et le rang 10, l'électricité.

À la fin de juillet 1971, sa bien-aimée mourut. Malgré les supplications de ses garçons et filles, l'aïeul ne voulut pas retourner en ville et passa l'hiver tout seul entouré de ses nombreux souvenirs. Il s'éteignit l'année suivante, le 18 septembre 1972 à l'âge respectable de 86 ans. Un mois après, ses 4 filles et 3 fils regroupés en succession liquidèrent ses biens par encan. Encore là ce ne fût pas un encan ordinaire et des gens de partout vinrent pour acheter les richesses de cet original. En plus d'un bon roulant de ferme, Elzéar laissait plusieurs autos qui avaient valeur d'antiquité, de beaux meubles, une bibliothèque et même une discothèque qui avaient valeur d'archives pour l'histoire des religions populaires. Les enfants firent le partage et mirent la maison et la terre en vente. Claude Gagnon, professeur de philosophie de la région de Montréal, acheta le tout en juillet 1973 et vint s'établir à Ste-Séraphine, se gardant bien d'effacer les beaux animaux que le vieux peintre avait dessiné sur le mur extérieur de la maison principale.

Aujourd'hui, Euzèbe Provost et son épouse née Gabrielle Lemoyne, et son frère Roméo avec la sienne née Geneviève Goulet, habitent à proximité et se visitent plusieurs fois la semaine. Durant l'été et aux fêtes, leur frère Lucien, avec son épouse née Fernande Goulet, sœur de Geneviève, vient les visiter et entretenir sa petite maison. Il est à noter que ce mariage entre les deux frères (Roméo et Lucien) et les deux sœurs (Geneviève et Fernande) n'est pas unique dans la famille Provost. Déjà Euzèbe et son défunt frère avait marié les deux sœurs. Il ne faut pas croire, aussi, que l'originalité d'Elzéar n'a pas transpiré sur ses fils. Euzèbe, avant sa retraite, était le seul cordonnier de Montréal équipé d'un camion de livraison ; un cordonnier qui livre c'est plutôt rare. Euzèbe a aussi hérité des talents de peintre de son père et mis à part son établi, la peinture à l'huile est son passe-temps favori. Roméo, pour sa part, construit des maisons miniatures, à l'exemple de son père, et comme ses autres frères, il aime bien faire tout de ses propres mains. Comme l'aïeul qui aimait acheter tous les aliments à la poche et en grosses quantités, Roméo a conservé cette tradition malgré les habitudes modernes. Par plusieurs points donc, les Provost continuent des habitudes de vie et des traditions propres à la vie à la campagne et en accord avec leurs voisins de la municipalité. Le vieil Elzéar a réussi son œuvre.

La Grande Ligne

En partant du coin de l'ancienne « petite équerre » et se rendant à St-Lucien, la route sépare deux cantons : celui de Simpson à droite, et celui de Kingsey à gauche ; on donna à cette route le nom de Grande Ligne. Le village est donc séparé dans l'un de ses axes par les deux cantons. Du côté de l'église, c'est le canton de Simpson celle-là étant située sur le lot 28 du rang 12. Du côté du magasin général et de cette partie du village, c'est le canton de Kingsey, l'emplacement du magasin étant le lot 27 du rang 12 également.

En laissant le village pour nous acheminer sur la Grande Ligne vers le rang 10 et St-Lucien, nous y trouvons des fermes dont les pionniers vécurent durant les débuts de la paroisse. Nous leur consacrons à chacun une brève biographie, incluant le plus récent pionnier qui se construisit pour s'établir une nouvelle fois.

Le pionnier Euclide Larocque

C'est le 23 juin 1916 que Olivier Larocque acheta de Hormidas Trudeau le lot 27 du rang 11 de Kingsey pour en faire donation à son fils Euclide Larocque de Sainte-Brigitte-des-Saults qui le construisit et il y demeura jusqu'en 1925.

Jocelyn Verville — En 1980, c'est Jocelyn Verville, avec son épouse Nicole Lyonnais, qui résident à cet emplacement avec leur quatre enfants dont deux garçons et deux filles. Jocelyn exploite sa ferme en industrie laitière et Nicole est une institutrice expérimentée à l'école paroissiale de St-Lucien. Jocelyn possède 335 arpents de terre dont 280 en culture, 60 bêtes à cornes dont 35 vaches traités à l'année.

Le pionnier Fernando Arsenault

Monsieur Ernest Arsenault de Ste-Clothilde acheta pour ses deux garçons Fernando et Richard Arsenault, le lot 27 du rang 10 de Simpson, le 31 janvier 1921. Comme on préférerait être situé le long de la Grande Ligne et ainsi demeurer plus près du village, on le divisa sur la largeur plutôt que sur la longueur. Ils y érigèrent des bâtiments et ce furent deux établissements nouveaux.

Fernando Arsenault épousa Béatrice Raymond à Ste-Clothilde le 25 novembre 1919. Leurs enfants : Yvonne, Rosaire, Roger, Fernande, Adrien et Raoul.

Dans ses différentes activités, Fernando retint l'attention comme réparateur de téléphone et postillon de Sa Majesté. Son épouse Béatrice Raymond est décédée le 27 novembre 1934. Il épousa alors en deuxième noces Berthe Clouthier en juillet 1935. Il quitta la paroisse en 1942. Il mourut à son tour le 16 septembre 1967 à l'âge de 68 ans et il fût inhumé à Ste-Séraphine près de son épouse. C'est M. Raymond De Winter qui habite maintenant cette propriété.

Le pionnier Richard Arsenault

Richard Arsenault épousa Laura Raymond de Sainte-Clothilde le 28 décembre 1920. De leur union sont nés : Marie-Berthe, Edmond, Thérèse et Léon-Edouard.

Il eût la grande douleur de perdre son épouse Laura, le 21 août 1929. À cette époque, il arrivait souvent que des bons samaritains gardaient un orphelin pour remplacer les parents. Ce fût le cas de M. et Mme Antonio Sénéchal du 7^e rang (aujourd'hui chez Jean-Guy Vincent) qui prirent « en élève » Léon-Edouard Arsenault durant plusieurs années.

Il quitta la paroisse en 1930 puis il épousa en deuxième nocces Berthe Brandel de qui naquit une fille Denise. En troisième mariage il épousa Fernande Brandel sœur de sa deuxième épouse. Il s'éteignit à Dorval le 16 avril 1970 à l'âge de 69 ans.

André Rouleau — C'est André Rouleau, son épouse Lisette Fournier et leur petite famille qui demeurent sur cette ferme. André se spécialise dans l'industrie porcine ; nous apercevons ses imposantes porcheries lorsque nous circulons sur la Grande Ligne.

Lucien Verville — Lucien Verville, son épouse Rita Enair et leur jeune fils Jocelyn nous arrivèrent de Drummondville en 1949 pour aider le père Eugène Verville à tenir magasin (aujourd'hui chez Gilles Vincent). Lucien était affecté à la livraison de la moulée et il s'occupait aussi à la besogne de l'étable tout en faisant du camionnage à l'occasion.

Après plus de quatre ans, Lucien Verville décida de se diriger en agriculture et il s'y connaissait car il avait été élevé sur une terre. Il acheta la terre de Antonio Descoteaux en 1954 qu'il cultiva jusqu'en 1971 pour la revendre à son garçon Jocelyn afin de favoriser ce dernier à s'établir sur une terre.

Lucien dû se rétablir à nouveau. Il s'acheta une maison mobile et il se construisit une porcherie en 1972 située sur le lot 27 du rang 10 de Simpson, espérant avoir une vie plus aisée tout en aidant son garçon. Ce rêve fût très court car la mort vint le faucher prématurément le 8 mai 1975 âgé seulement de 51 ans alors qu'il était à faire de la clôture le long de la route de la Grande Ligne. C'est un passant qui s'aperçut du drame.

Lucien Verville qui était aussi père de deux filles, dont Jocelyne épouse de Daniel Lupien, était un rude travailleur. À l'occasion, il travaillait pour d'autres qui aimaient bien l'engager car il donnait toujours le maximum et il était d'une ponctualité remarquable. Quelques furent ses responsabilités, dans les corps publics ou ailleurs, il fût toujours un homme très fiable doté d'un jugement juste et sûr. Paroissien sociable et estimé, il fût très regretté lors de son décès inattendu. On peut dire que durant les 26 années qu'il vécut à Ste-Séraphine, c'est toujours le meilleur de lui-même qu'il a donné.

Son épouse Rita Enair et sa fille Maryse continuent de demeurer dans leur maison tandis que la porcherie est opérée par Alphonse Lampron qui l'a acquise.



Ferme de Jocelyn Verville.



Ferme de Raymond de Winter.



Ferme porcine de André Rouleau.

La Rivière Nicolet

Si l'histoire des pionniers de la Rivière Nicolet se rattacha plus particulièrement à la paroisse de St-Lucien, elle touche aussi la paroisse de Ste-Séraphine sous quelques aspects qu'il est intéressant de décrire.

Le pionnier Étienne Houde

C'est de St-Urbain comté de Charlevoix que partit en 1877 Étienne Houde, navigateur de sa profession, avec sa famille pour remonter le Saguenay en goélette jusqu'à Québec. De là il se dirigea à St-Claude, comté de Richmond, on ne sait trop comment, pour venir à St-Félix en faisant du portage avec les bœufs, pour enfin s'établir sur les bords de la Rivière Nicolet exactement où demeure aujourd'hui Gilles Houde. Étienne Houde s'acheta deux lots vers les débuts du siècle.

La traversée au bac

Étienne Houde avait six fils dont trois d'entre eux s'établirent à Ste-Séraphine : Isidore, Joseph et Pierre le benjamin. Avant que le pont de fer se soit construit au-dessus de la rivière, c'est Joseph Houde qui fût le premier responsable de la traversée au bac. On pouvait y embarquer un « span » (un couple) de chevaux avec une voiture de travail et ce qu'il y avait de passagers. Ce bac était tiré par un seul homme car un câble accroché à des poulies muni d'une sorte de levier de quatre pieds de long pour palenter faisait de telle sorte qu'il était facile pour le responsable de tirer tout le chargement.

Joseph Houde — Joseph Houde, son épouse Lina Brown et sa famille firent différents stages à Ste-Séraphine. Ce fût d'abord dans la route Lacerte vers 1930, dans une maison qui est encore debout, puis dans le 9^e rang dans l'ancienne résidence de Raymond Page, (aujourd'hui S. Massé), puis au village pendant 5 ans, de 1949 à 1954 (aujourd'hui chez Madame Brochu) exerçant le métier de barbier pendant ce dernier stage. Plusieurs de ses filles firent l'école tant à Ste-Séraphine qu'ailleurs. Ce furent Juliette, Marie, Madeleine et Bernadette. Odile et Claire firent autres choses. Les garçons étaient Étienne, Robert et Rolland.

Isidore Houde — Isidore Houde était veuf et il demeura dans le 13^e rang quelques années sur le lot 25 du rang 12 avec son fils Gérard et sa fille Marie-Anne.

Pierre Houde — Il acheta l'ancienne terre de Alfred Vincent du 7^e rang et il nous arriva en 1929 de St-Lucien avec son épouse Albertine Massey et un enfant, Thérèse.

Pierre Houde était un homme bon, charitable et il avait un amour marqué pour les animaux auxquels il accordait les plus grands soins.

Naquirent à Ste-Séraphine Élisée, Gertrude, Rita, Céline, André, Paul et Pauline. Son épouse mourut le 4 mars 1940 et il continua seul d'élever sa famille. Il mourut le 25 janvier 1981 à l'âge de 86 ans.

Il quitta la paroisse en 1963 après y avoir vécu 34 ans.

Gilles Houde — Gilles Houde demeure sur la terre de son arrière grand-père, Étienne Houde près du pont de fer, avec son épouse Annette Poirier et leur cinq enfants. Il est le garagiste de plusieurs paroissiens de Ste-Séraphine qui lui confient l'entretien et la réparation de leur automobile. Son humour particulier sert souvent de remède et de consolation aux automobilistes qui ont des ennuis mécaniques et qui l'appelle pour un dépannage.

Le Chemin des Gouffres

Le Chemin des Gouffres, dont la coulée se jette dans la Rivière Nicolet non loin du Pont de Fer, est situé sur le lot 28 du rang 8 de Simpson. Ayant appartenu à Joseph Houde, il est aujourd'hui un endroit, où il y a plusieurs chalets. Ce lot environnant la Rivière Nicolet fait partie du territoire de Ste-Séraphine.

Ce développement a été mis de l'avant vers 1955 par Alphonse Houle de St-Lucien, autrefois de notre paroisse, et il continue à se développer. Il y a actuellement deux résidents permanents, Laurent Blanchette et Marcel Houle avec leur famille respective.

Le Rang 12 de Simpson

À qui appartenait ce territoire ?

George Ball possédait le lot 21 du rang 11 de Simpson en 1900.

En 1897 Church et Mitchell possédaient les lots 22 à 25 du rang 11 et les lots 22 à 24 du rang 12 et les vendaient à Charles Church et Son en 1900.

Tourville Lumber Mills possédait les lots 26 à 28 du rang 11 et les lots 25 à 28 du rang 12, en 1900.

On se rappellera qu'Ovide Brouillard possédait beaucoup de lots dans les autres rangs. Il en acquit plusieurs en 1900. Ce sont les lots 22 à 25 du rang 11 et les lots 21 à 24 du rang 12.

Il y a aussi Napoléon Rousseau qui opérait un moulin à scie à Ste-Clothilde qui fût très actif sur les lots de notre territoire. Il acheta 11

lots dans les rangs 8 à 12 de Simpson de 1904 à 1919, et il échangea 6 lots bûchés avec le gouvernement pour obtenir gratuitement en retour des lots boisés ! N'est-ce pas merveilleux !

Aimé Allard en acheta aussi quelques uns avant de construire son moulin et pendant qu'il opérait son entreprise, mais sans faire d'échanges avec le gouvernement.

C'est d'abord de Aimé Plante qu'il acheta en 1921 le lot 25 du rang 10 de Simpson puis il acheta 6 lots, rangs 9 et 10 de Simpson de Arthur Rousseau de 1922 à 1932. Alors, arrivent les pionniers.

Hector Gouin, le premier pionnier

Hector Gouin qui venait de Ste-Clothilde est le pionnier du rang 12, car c'est lui le premier qui acheta un lot pour l'habiter. C'est le lot 21 du rang 11 de Simpson qu'il acheta le 26 septembre 1907 et c'est lui qui le bâtit. De son mariage avec une demoiselle Paquette, il eût une fille Nathalie et ils demeurèrent une vingtaine d'années à Ste-Séraphine.

Thomas Mercier — M. Thomas Mercier, son épouse Aldéa Favreau et leur famille Arthur, Gaston, Hervine, Noëlla et Hervé nous arrivèrent de St-Lucien en 1940 pour habiter cette terre, le lot 21 (où M. Arthur Mercier, célibataire, demeure encore aujourd'hui).

M. et Mme Mercier vécurent à Ste-Séraphine, et y finirent leurs jours. M. Thomas Mercier est décédé le 6 juillet 1953 à l'âge de 69 ans et son épouse Aldéa Favreau lui survécut 26 ans en mourant le 29 décembre 1979 à l'âge vénérable de 92 ans et 7 mois. Nous avons déjà vu comment Gaston, en élevant une nombreuse famille dans le rang 10, a perpétué l'œuvre de son père Thomas.

Abraham Champoux

Si la paroisse de Ste-Brigitte-des-Saults fût pour la paroisse de Ste-Séraphine une pourvoyeuse par excellence de colons et de familles colonisatrices, c'est Abraham Champoux de cette paroisse féconde qui en donna le ton.

C'est en 1914 qu'il nous arriva, et il acheta de M. Napoléon Rousseau le lot 27 du rang 12 le 20 août de la même année. C'est lui qui construisit les bâtiments actuels qui ont été depuis modernisés. Il arriva avec sa famille, son épouse Henriette Dumoulin, ses enfants : Denise, Hector, Euclide, Domino, Émérilla.

M. Abraham Champoux vécut 22 ans à Ste-Séraphine et il mourut le 18 avril 1936.

Paul-Émile Lampron — En 1980, c'est un de nos bons cultivateurs, Paul-Émile Lampron qui habite cette propriété, celle autour de laquelle, comme vous l'avons vu, sa mère coupait les branches à la faucille avec ses enfants. Voyons ce que cet humble emplacement est devenue.

Paul-Émile Lampron possède 115 bêtes à cornes dont 64 vaches, 95 truies portières et 300 porcelets : 500 acres de terre dont 400 de

défrichés et, bien sûr, tout un roulant ! Il a la collaboration de toute sa famille qui sont tous de gros travailleurs. C'est avec des habitants de cette catégorie que la petite paroisse de Ste-Séraphine est devenue une grande paroisse agricole.

Paul-Émile épousa Nicole Brochu de Ste-Séraphine le 21 avril 1961 et leurs enfants sont : Raymond, Aline, France, André, Jean et Pierre. **Marcel Lampron** — Si l'avenir de la paroisse de Ste-Séraphine est prometteur et viable, une des raisons c'est ce qu'affirme le vieux proverbe « Bon sang ne peut mentir » qui prend ici toute sa signification. Marcel Lampron est un des fils de Camille et petit fils du pionnier Henry Lampron.

Il partit du foyer à l'âge de 17 ans mais avec l'arrière pensée de revenir dans sa paroisse un jour. Il avait une profession, celle de cuisinier, qu'il pratiqua pendant deux ans dans une région aussi éloignée que celle de Hull. Mais l'air de l'arrière goût de graisse ne lui plaisait pas trop ! Il décida de changer d'air. Il opta pour la construction et ceci l'amena dans l'ouest en Alberta pour un contracteur dans ce même métier avec l'intention de s'installer aux alentours mais ça ne marchait pas. C'est alors qu'il prit une décision, celle de s'établir à Ste-Séraphine après cinq ans d'absence.

Il acheta alors un morceau de terrain de son oncle Paul-Émile dans le 12 et il se bâtit d'abord une maison en 1977. Puis c'est dans l'élevage du porc qu'il décida de se lancer. Il construisit sa porcherie en 1978 pouvant garder 170 truies et un roulement d'environ 650 porcelets.

À travers ses constructions, il eût le temps de prendre femme car il courtisait la jolie blonde Thérèse Côté de Ste-Perpétue (encore Ste-Perpétue !). Ils s'épousèrent, comme plusieurs de nos pionniers, dans l'église de Sainte-Perpétue le 20 août 1977 et ils sont depuis les parents de deux beaux nourrissons.

Le mérite de Marcel Lampron c'est d'avoir stoppé par son exemple le désir des jeunes d'émigrer en dehors de la paroisse et c'est son retour qui eut un bienheureux effet sur l'esprit des jeunes d'ici. Cet exemple fut bénéfique parce que comme lui, d'autres jeunes sont revenus et ont trouvé le moyen de se choisir une production tout en s'établissant dans leur paroisse. Chez nos jeunes qui grandissent, plusieurs nourrissent le désir de s'établir chez eux à Ste-Séraphine ; c'est prometteur. Marcel est aussi un bon membre de la chorale et là aussi par son exemple il contribua à amener d'autres chantres dont son épouse et aida ainsi à maintenir vivant cet organisme important de la paroisse par la nombre de jeunes qui le compose avec les aînées.

Antonio St-Louis

Antonio St-Louis nous est arrivé de la pépinière de colons par excellence Ste-Brigitte-des-Saults, en 1914, avec son épouse Réséda Champoux et leur enfant Gérard.

Son lot, le 24 du 12^e rang ; a retenu l'attention de plusieurs car dix personnes ou compagnies en furent propriétaires avant lui.



Ferme de Arthur Mercier.



Ferme de Paul-Émile Lampron.



Ferme porcine de Marcel Lampron.

Serais-ce à cause du «Petit Lac» qui est devenu «Le Lac des Cyprès» qui a intéressé tant de gens ? Probablement. Il est remarquable par exemple que la corporation Épiscopale de Ste-Hyacinthe l'acheta de Napoléon Desfossés le 31 janvier 1905 ; comme quoi les corps importants de la société se sont intéressés tôt à nos richesses naturelles. Plus tard c'est le Révérend Éphrem Lemire, curé de Ste-Élisabeth qui l'acheta de Léon Gélinas le 22 juillet 1913 et c'est le révérend curé qui construisit la maison actuelle. On dit qu'elle fut alors un bon rendez-vous pour les chasseurs.

M. Antonio St-Louis construisit les bâtiments de ferme (qui sont encore debouts) et il ouvrit sa terre tout en gagnant parfois en dehors. Son talent de menuisier qui rendait service à beaucoup de gens, lui aidait à faire vivre sa famille. Il était reconnu par son sens de l'humour et les reparties savoureuses envers ceux qui aimaient le taquiner !

La famille ne s'est pas arrêté après leur arrivée. Sont nés : Paul (décédé), Thérèse (décédé), Rolland, Armand (décédé), Gaston époux de Georgette Ducharme, Jeanne-Mance, Simone, épouse de Gaston Mercier, Florian et René.

M. et Mme Antonio St-Louis quittèrent la paroisse pour prendre leur retraite à Ste-Clothilde en 1961 et M. St-Louis mourut le 22 février 1962 à l'âge de 76 ans. Son épouse, Réséda Champoux alla demeurer à Chambly où elle est décédé le 13 septembre 1966 à l'âge de 78 ans. Elle fut inhumé à Ste-Clothilde près de son époux.

La page des St-Louis s'est terminé le 15 novembre 1980 alors que René St-Louis qui avait pris la relève de son père, son épouse Rolande Giguère et leur famille ont laissé la paroisse pour Victoriaville afin d'y demeurer via St-Norbert pour y travailler. C'est un livre de 66 ans d'existence qui vient de se fermer et c'est toujours dommage qu'il en soit ainsi.

Monsieur et Madame René St-Louis se sont particulièrement illustrés par leur bonne gérance du site de villégiature au Lac des Cyprès du temps que la municipalité exploitait la place du Lac et un terrain de camping attenant. La fortune voulut que les St-Louis quittèrent la paroisse la même année que la municipalité décida de vendre l'emplacement de villégiature. Ces deux faits, sans rapports directs, marqueront doublement la mémoire de ceux qui allaient se récréer au lac par les chauds matins d'été, et qui se faisaient accueillir par les époux St-Louis dans ce petit paradis d'eau pure et d'espace vert fleuri.

Alcide Raymond

C'est en 1919 que Francis Raymond de Ste-Clothilde acheta pour ses fils Alcide et Adélarde Raymond le lot 27 du 11 rang de Simpson. Les deux frères de Ste-Clothilde construisirent leurs habitations et bâtiments.

Alcide Raymond qui est le doyen de la paroisse de Ste-Séraphine à 88 ans est toujours un joyeux célibataire. Pince-sans-rire, il dit avec

humour que s'il ne s'est pas marié, c'est parce qu'il ne voulait pas se faire chicaner par sa femme !

Au tout début de son arrivée à Ste-Séraphine, il travailla sur la construction d'un côté du chemin dans le 12. Un octroi avait été obtenu qui permettait de payer un salaire de .10¢ l'heure pour un homme et .10¢ également pour un «spann» de chevaux pour 10 heures d'ouvrage. C'était le gros prix et il demeura stable à ce niveau une vingtaine d'années ! Alcide Raymond raconte que pour arracher les grosses souches de pin, ils coupaient d'abord les racines tout le tour, puis ils enchaînaient un poteau debout après la tête de la souche, puis ils faisaient tirer quatre à cinq chevaux qui venaient à bout de l'arracher. Ensuite, ils la roulaient à côté pour faire une ouverture. Ils continuaient comme ça. Durant ce temps-là, il y avait trois maisons dans le 12, celle de Hector Gouin, Léon Plante et celle d'Antonio St-Louis de même qu'un camp. De même, au village, il y avait trois maisons.

Alcide Raymond a toujours été un citoyen paisible, jovial et surtout un raconteur d'histoire hors pair. Elles jaillissent comme venant d'une fontaine, toutes plus savoureuses, parfois épicées les une que les autres ! Ce fût le raconteur d'histoire attitré de Ste-Séraphine à l'émission de Soirée Canadienne de Télé 7 le 14 février 1981 et il a fait cela comme un champion. Champion il l'était pour jouer aux dames et malgré son grand âge il est encore un joueur dépareillé. Aujourd'hui c'est sa belle-sœur, madame Alexandrine Raymond qui le garde et elle en prend bien soin.

Adélarde Raymond

Adélarde Raymond était un homme d'affaires et il fut un des premiers sinon le premier à posséder une automobile à Ste-Séraphine. S'il a attendu à un âge raisonnable avant de se marier, il n'en a pas moins choisi une belle jeune fille qui faisait lorgner tous les jeunes garçons de la paroisse ! En effet, la belle Alexandrine Fluet, qui sortait du couvent toute pétillante et pleine d'esprit, remplissait les garçons de fièvre qui souhaitaient tous la courtiser ! Mais dans son innocence et sa sagesse, elle choisit Adélarde Raymond qui était calme et tranquille. Adélarde et Alexandrine se marièrent à l'église de Ste-Séraphine le 16 septembre 1935. L'époux était âgé de 38 ans et l'épousée dans la belle fleur de l'âge, à peine 19 ans.

Cependant ils n'eurent pas d'enfant mais comme la plupart des dames Alexandrine souhaitait être maman. Ils prirent un enfant «en élève», Jacques, qui a fait leur joie.

Alexandrine Fluet — Madame Alexandrine Raymond fût toujours active comme une abeille dans la paroisse comme chez elle. Elle participa activement aux différentes associations de dames et elle est très agile de ses doigts pour faire de beaux ouvrages avec goût. Sa participation était recherchée pour les activités paroissiales, tels le souper aux «beans» et l'épluchette de blé d'inde pour le compte de la Fabrique. Le sourire et la débrouillardise dominait toujours chez cette personne joviale, caractéristique dont elle ne s'est jamais départie. Adélarde Ray-



Mme Alexandrine Raymond à l'émission « Soirée Canadienne » du 22 mars 1968.

M. Alcide Raymond, 88 ans à « Soirée Canadienne », Télé 7, lors de l'enregistrement le 22 novembre 1980, et l'animateur M. Louis Bilodeau.



Ancienne ferme de René St-Louis, propriété en 1981 de Fernand Allard.



Ferme de Rosaire Desfossés.

mond est décédé le 13 juillet 1974 à l'âge de 77 ans et son épouse Alexandrine continue de demeurer dans leur domicile non loin du village et continue de bourdonner d'activités.

Isidore Champagne

Isidore Champagne venait de Ste-Clothilde quand il arriva à Ste-Séraphine en 1933 ; il acheta le lot 21 du rang 12 (en 1980 chez Michel Allard). C'est lui qui construisit la maison et les granges et il défricha sa terre. C'était un homme vigoureux à l'ouvrage de même que sur le plan paroissial. Homme débrouillard et ayant beaucoup d'esprit, il assumait la gamme des responsabilités paroissiales avec beaucoup de doigté.

Il fut commissaire d'écoles de 1943 à 1952 et il en fut le président pendant cinq ans. Il fut élu conseiller en janvier 1952 et le 14 mai de la même année à une réunion spéciale du conseil, il fut nommé maire en remplacement de M. Alphonse Bellevance démissionnaire. Il fut réélu à ce poste mais par une élection cette fois. Il eut d'autres responsabilités comme à la caisse populaire, à la fabrique, l'une de ses dernières fut celle d'être président de l'O.T.J.

Le terrain de jeu pour la balle molle près du Lac des Cyprès est l'œuvre de cet ancien paroissien dévoué.

C'est le 8 janvier 1942 qu'il épousa la jeune Simone Lampron de Ste-Séraphine fille de Henry Lampron. Le couple n'eut pas d'enfants. Isidore qui était un fin taquineur recevait sa monnaie de ses amis et intimes au sujet de cette non paternité ; il s'en sortait avec beaucoup d'humour. Bon violonneux, il dansait la gigue avec beaucoup de souplesse et d'agilité et il était un homme de plaisir.

Il laissa la paroisse en 1971 pour St-Léonard, où il est toujours actif, après avoir vécu près de quarante ans à Ste-Séraphine.

Rosaire Desfossés — C'est en 1959 que Rosaire Desfossés acheta le lot 21 du rang 12. Si nous remontons dans les origines, nous constatons que ce lot eût des propriétaires étonnants. En 1905, la Corporation Épiscopale de St-Hyacinthe en fit l'acquisition de Ovide Brouillard. En 1910 ce sont les Sœurs du Précieux-Sang qui l'acquièrent en même temps que le lot 22. Ce fut le tour de Henri Daigle d'en devenir le propriétaire vers 1920 pour une « sleigh » fine et quelques jours de travail, comme quoi l'inflation n'était pas galopante à ce temps-là ! C'est lui qui construisit les bâtiments actuels.

Rosaire Desfossés épousa Gisèle Bellavance de Ste-Séraphine le 21 août 1956. Il travaillait à Asbestos à ce moment de même qu'au temps où il acheta sa terre. Et il fit le trajet pendant une quinzaine d'années ; il a généralement partagé son temps entre la culture de la terre et le travail à la journée.

Son œuvre principale, c'est qu'il est le promoteur du Lac-des-Cyprès. Nous reviendrons sur ce sujet plus loin. Rosaire et Gisèle sont les parents de deux jolies demoiselles Suzanne et Solange.

Tout en ayant gardé sa maison et un emplacement Rosaire vendit sa terre en 1980 ; ce n'est pas pour autant le temps de la retraite, il continue à travailler comme salarié.

Camille Desfossés — Camille Desfossés est natif de Ste-Séraphine et il est toujours demeuré dans sa paroisse natale. Il travailla quelques années au foyer St-Aimé de Kingsey-Falls. En 1960, il construisit sa demeure actuelle sur le lot 26 du rang 12. C'est le 16 août 1958 qu'il épousa Berthe Lampron de Ste-Séraphine. Ils n'eurent pas d'enfants mais ils en élevèrent quand même trois de la même famille qu'ils affectionnèrent particulièrement. Malheureusement un d'eux est décédé accidentellement.

Son frère Conrad Desfossés est heureux de venir se détendre dans le chalet voisin.

Claude Poiré — Claude Poiré et son épouse Thérèse Raïche possède toute une terre du lot 26 du rang 12. Même s'il n'est pas un cultivateur il fait tout de même l'entretien de sa terre au bulldozer. La maison qui lui sert de maison d'été fut construite par Jimmy Dubé en 1934 où les Dubé élevèrent leur famille.

Marc Anger — Ce brave jeune homme, natif de Warwick, vient tout fraîchement de nous arriver de Senneterre, Abitibi, avec sa famille, au printemps de 1979 sur le lot 22 du rang 12 pour habiter la maison spacieuse relativement neuve construite par Emile Levasseur en 1960 alors qu'il demeurait là.

C'est dans la production porcine que Marc s'est lancé. Il n'a pas lésiné longtemps car il construisit une porcherie la même année, 1979, pouvant contenir 80 truies portières et environ 400 cochons pour metre sur le marché et provenant de ses truies. Il se construisit aussi un silo hermétique à maïs humide en même temps. Cette sorte de silo a l'avantage de pouvoir entreposer le blé d'inde rond, ainsi, sa conservation demeure intacte. Le producteur le moude en même temps que d'autres ingrédients avant de la servir à ses animaux. Cette méthode, dit-on, serait très économique.

Sa terre de 140 acres, partie boisée et le reste repoussé en branches, connaît déjà un développement phénoménal grâce aux bulldozers. Il fit mettre en belle terre cultivable et bien égoutté 65 acres qu'il arracha aux branches et aux souches pour semer le tout en blé d'inde ce printemps 1980 et ce n'est pas fini. Il a un programme pour une étendue aussi grande l'an prochain. Y a pas à dire, ça va plus vite que dans le temps où les pionniers coupaient la branche à la hache d'une clarté à l'autre.

Marc Anger est âgé de 26 ans. Il épousa Lucie Côté de Victoriaville en juin 1975 et ils sont les parents de deux enfants mignons. À cette nouvelle et jeune famille terrienne, c'est avec sincérité que nous leur souhaitons la bienvenue.

Almanzor Blanchette — Almanzor Blanchette est natif de Ste-Grigitte et il avait cinq ans quand son père Henri Blanchette arriva dans la paroisse. Si l'agriculture fut son option principale, il exerça aussi le métier de maçon dans lequel il se débrouillait très bien. Les solages en blocs de ciment, les maisons en stucco et les cheminées sont des choses qu'il faisait avec habileté. Il y a des fruits de son travail à Ste-Séraphine.

Il demeure depuis 1948 dans le 12, année de l'achat de sa terre ; la maison qu'il habite fut construite par M. Sauveur Plante, frère de M. Léon Plante. Le haut de cette maison servit d'école avant 1930 et elle fut le théâtre d'un événement inusité.

Un cyclone

Les élèves et l'institutrice étaient en classe quand s'éleva un violent orage. Par intuition et pour se sentir plus sécuritaire, la maîtresse fit descendre les élèves en bas. Tout-à-coup il y eût un bruit inusité. Croyant que c'était la porte qui s'était ouverte, l'institutrice envoya l'aîné des garçons pour la fermer. En ouvrant la trappe le jeune s'est aperçu que le haut était à ciel ouvert : la couverture s'était envolée ! Pendant ce temps, les débris de planches et de bois passaient comme l'éclair ! Affolée, le professeur courut avec ses élèves chez le voisin Léon Plante qui les accueillit. Tous en furent quitte pour une grande peur. Henri Plante était parmi les élèves qui vécurent cet événement. On reconstruisit le toit et on a continué à se servir de cette maison comme école un certain temps.

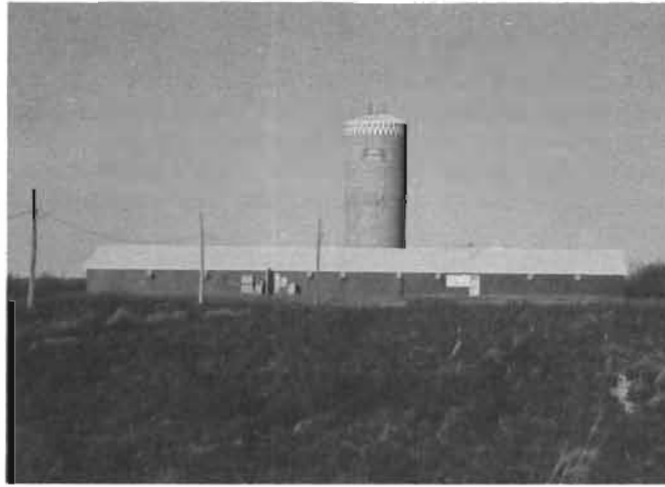
Fernande Lalancette — On avait besoin d'une institutrice pour enseigner au 10 et Fernande Lalancette de St-Lucien fut engagée ; elle pensionnait chez le voisin. C'est là qu'Almanzor Blanchette ne manqua pas une si belle occasion pour courtiser une jeune fille qui avait beaucoup de charmes tant et si bien qu'il la cueillit dans le cours de l'année scolaire. Ils se sont mariés à St-Lucien le 23 novembre 1946.

Madame Fernande Blanchette continua à œuvrer dans l'enseignement durant 10 ans tout en élevant sa famille. Comme l'éducation est une chose qui lui tenait à cœur, elle enseigna pendant 17 ans, dont 10 à Ste-Séraphine, et elle fut une de nos bonnes institutrices. Du côté des responsabilités paroissiales, elle fut de nombreuses années secrétaire du cercle des fermières, mouvement qui intéressa les dames et elle leur rendit de bons services.

Leur famille se compose de Marie-Paule, Marcel, Claude, Denis, Sylvie, Yves et Annik. Almanzor Blanchette, qui cultivait sa terre tout en travaillant ailleurs, a donné un bon temps à l'ouvrage. Il avait franchi le cap de la soixantaine et ses fils Claude et Denis se sont montrés intéressés à prendre la relève de la ferme ; il leur vendit en février de l'année 1980. Les deux jeunes partirent une nouvelle production, dont ils sont les initiateurs à Ste-Séraphine.

Claude et Denis Blanchette — Les richesses que nous possédons sont multiples si nous savons les découvrir. Ce mot « richesse » ne signifie pas toujours avoir matériel, car il en existe et de combien plus valables. Le goût du travail, l'intérêt au travail, l'initiative qu'on met de l'avant pour sortir des sentiers battus, pour progresser et vouloir vivre dans son milieu n'est-ce pas une richesse très enviable et ceux qui en sont les héritiers ne sont-ce pas eux les véritables chanceux.

Claude et Denis Blanchette sont les détenteurs de cet héritage inestimable d'autant plus qu'ils sont des jeunes qui commencent leur



Ferme porcine de Marc Anger.



Une ballade en «plano box».
À gauche, Almanson Blanchette,
à droite, Laurent Laplante.



Ferme des frères Claude et Denis Blanchette.

carrière. Eux aussi, à l'exemple des Marcel et Yvon Lampron, des Gérard et Robert Page, avaient un travail rémunérateur à l'extérieur. Ils travaillaient sur la construction et étaient aimés de leurs patrons car ce sont des vigoureux et vaillants. Le travail à la journée n'est pas toujours stable. Ils étaient partis, Claude, depuis, dix ans et, Denis depuis sept ans.

Leur père Almanzor Blanchette parlait de vendre sa terre de temps à autres. Lorsqu'il prit sa décision, les jeunes ont songés qu'ils pourraient acheter et partir sur une nouvelle option et c'est ainsi qu'ils se décidèrent d'acheter la terre paternelle, pour tenter l'expérience, en société, dans les animaux de boucherie et veaux à grain. Il se construisirent seuls en 1980 une vacherie et un porc d'engraissement de 270 animaux à bœuf et 325 veaux à grain à mettre sur le marché annuellement.

Ils ont en plus une maternité 35 truies. Soulignons que ceci s'est fait à l'intérieur d'une année. Claude, au surplus, s'est construit une maison qu'il pourra habiter au début du printemps 81.

Il s'est marié à Danielle Pelletier le 30 juillet 1977 à l'église Ste-Famille de Victoriaville et ils sont les parents de deux enfants.

Denis est pour le moment célibataire mais rien ne dit qu'il le demeurera indéfiniment car il a une charmante petite amie qui donne à penser qu'avec une compagne aussi aimable, le bonheur est à porter de la main !

Claude Blanchette à 27 ans et son frère Denis à 24 ans sont les pionniers à Ste-Séraphine de ce qui s'avère une production qui a un avenir prometteur et c'est ainsi que chez nous c'est avec une grande fierté que nous récupérons nos jeunes pour bâtir notre petite « grande paroisse agricole ».

Les Plante

Le pionnier Léon Plante

M. Léon Plante est né à St-Léon de Standon, comté de Dorchester le 11 novembre 1872 et il épousa Rosanna Kelly. Vers 1900, il vint s'établir sur une terre à Notre-Dame-du-Bon-Conseil et y éleva sa famille.

C'est d'abord en 1919 qu'il vint à Ste-Séraphine acheter le lot 22 du rang 11 de Simpson, puis un peu plus tard le lot 23 sur lequel il s'établit (aujourd'hui Paul-Émile Plante) en 1920 à l'âge de 48 ans. Il arriva à Ste-Séraphine avec une famille de douze enfants, l'aîné Alfred étant déjà chez les Frères du Sacré-Cœur. Outre son épouse Rosanna Kelly, il y avait Marie, Donat, Léon, Joséphine, Joseph, Cécile, Anna, Alphonse, Hélène, Sauveur, Michel et Henri. Il n'y avait que la maison actuelle, construite par un M. Wellie Fortier, et elle n'était que sur les « stodes » (studs) à l'intérieur. On peut penser que ce n'était pas trop confortable. Il n'y avait qu'environ cinq arpents de terre de faite et aucune autre bâtisse.

Son premier travail fut de construire une grange, puis une étable en bas-côté pour entrer ses animaux. Il charroyait son foin de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, à mesure qu'il en avait besoin. Comme il avait des garçons de prêts à travailler ils s'empressèrent tous de défricher pour faire de la terre. M. Plante était aussi un travailleur persévérant. Si le matin, il était tôt levé, le soir, le clair de lune ne lui faisait pas peur pour bûcher au point que son épouse s'inquiétait de ses retards. Comme Joseph Vincent, Léon Plante peut être considéré comme un des bûcheurs héroïques de la paroisse. Pour faire vivre sa famille, même s'il avait quelques économies, il bûchait de la pitoune qu'il « plu-mait » parce que ce bois se vendait mieux. Il allait aussi dans les chantiers parfois éloignés et ce n'était pas toujours de tout repos. Il eut la peine de perdre son épouse que l'on qualifiait de sainte personne le 18 décembre 1923, alors qu'il était dans les chantiers avec un de ses garçons. Comme les moyens de communications étaient lents, il dut sacrifier de ne pas venir la reconduire à sa dernière demeure. Ça, c'était les conditions de vie et de mort d'alors. Aujourd'hui on s'apitoie sur nous-mêmes pour beaucoup moins.

L'absence d'une bonne maman se fait toujours sentir pour des enfants qui n'en ont plus et la peine ressentie la rendit présente à jamais. Monsieur Plante y suppléa par la bonté envers sa famille et c'est avec fermeté et selon les mœurs chrétiennes qu'il l'éleva.

Une pénible épreuve

Léon Plante aimait marcher et il se rendait souvent à la grand-messe dominicale à pied. Un de ces dimanches qu'il filait son chemin, son fils Léon qui était seul dans sa voiture en passant lui offrit de l'embarquer. Au retour de la messe, la sangle de l'attelage du cheval se « démancha » et la voiture s'avança dans les pattes de la bête. Au moment où le père Plante se baissait pour freiner la roue avec ses mains, le cheval se mit à ruer et il le frappa en pleine figure, dans les yeux. Léon Plante tomba par terre, il était dans les pattes de la jument qui continuait à ruer. Cela dura une éternité, la voiture se défit, son fils Léon fit venir une automobile et il le conduisit à l'hôpital de Drummondville.

On était en 1926 et la science de cette époque ne connaissait pas, bien sûr, l'évolution actuelle de sorte que on ne put rien faire pour lui conserver la vue ; à 54 ans il subit la cruelle épreuve de demeurer aveugle le reste de sa vie, il ne distinguait que des ombrages. Léon Plante qui était un passionné de la lecture, en souffrit beaucoup. Il avait une mémoire prodigieuse et il connaissait les événements, les hommes d'état et les lois comme peu de personnes. Ne plus lire, ne plus voir ses enfants, sa famille, la nature, quelle souffrance morale cela peut signifier. Il voulait tout de même être utile tout en se distrayant. Il allait chercher les vaches avec son chien, il les attachait et il les trayait même, jusqu'à l'apparition de la trayeuse mécanique. À la maison, il pelait les patates en se guidant par le toucher et il aimait à rendre d'autres petits services. Il aida tout de même à établir ses fils. Il sépara sa

terre en deux pour établir Sauveur vers 1939 (en 1980 habité par André Plante) construisant maison et grange, ce qui fit un établissement complètement nouveau.

Il vendit en 1941 à son fils Henri qui prit grand soin de son père. Pour compenser sa cécité, le Seigneur accorda à Léon Plante la longévité puisqu'il s'éteignit à Ste-Séraphine le 21 février 1964 à l'âge de 91 ans et trois mois. Il fut aveugle pendant près de 38 ans et il vécut à Ste-Séraphine durant 43 ans.

Jos. Plante — Joseph Plante acheta de son père une partie du lot 22 du 11 de Simpson où il demeura quelques années. Il épousa à l'âge de 30 ans, la jeune Hélène Paquin le 6 avril 1937, et elle lui donna deux enfants Roger et Fernande.

Vers 1945, il acheta le lot 23 du rang 12 dont la maison fut construite par Alfred Grève. Il y demeure encore et est aujourd'hui âgé de 73 ans. Il vit seul depuis de nombreuses années.

Sauveur Plante — Sauveur Plante épousa Lucille Demers de Sainte-Élisabeth le 28 décembre 1942 sont nés : Marie-Marthe, Gisèle, Monique, Angèle, Eloi, Madeleine, François, Solange, Claude, Pierre, Jacques.

Il laissa la paroisse pour St-Félix de Kingsey en 1960, continuant son métier d'agriculteur. Il prit sa retraite à Notre-Dame-du-Bon-Conseil en 1976 où il est décédé le 19 novembre 1979 à l'âge de 64 ans.

Henri Plante — Henri Plante était âgé de un an quand ses parents arrivèrent à Ste-Séraphine en 1920 et il était le benjamin de la famille. Comme il fut orphelin de mère à l'âge de quatre ans, même si son père avait la supervision de la famille, on peut dire qu'il fut élevé par ses sœurs.

Cuisinier et défricheur

Ce qui fut typique chez Henri Plante, c'est qu'il demeura seul avec son père pendant six ans après que ses sœurs se furent mariées et que ses frères fussent établis. Cela signifie qu'en plus de l'entretien de la maison, il faisait le lavage, raccommodage, autres travaux ménagers ; il cultivait sa terre et il l'agrandissait par le défrichement. S'il avait l'aide de son père pour traire les vaches, il avait la grosse part pour le train de l'étable à l'année. Sa spécialité était d'être un excellent cuisinier. La famille de M. Léon Plante était nombreuse et bien unie, elle respectait les traditions familiales. À la messe de minuit on voyait arriver les couples, l'un après l'autre, et c'était entendu qu'ils venaient tous, chaque année, puis pour le jour de l'an et le jour de l'anniversaire du père. C'est Henri Plante qui les recevait et il préparait seul tous les repas pour cette nombreuse visite. L'une de ses belles-sœurs fit la remarque un jour qu'il n'y avait pas de meilleure table partout ailleurs où ils allaient.

Henri Plante épousa Marie-Rose Poisson de Ste-Élisabeth le 6 octobre 1945 et leur famille se compose de : André, Ste-Séraphine époux de Thérèse Désilets ; Thérèse, Mme Jean-Marc Létourneau, Warwick ; Laurent, Ste-Séraphine, époux de Lucie Michaud ; Paul-



Ferme de Paul-Émile Plante.

M. et Mme Léon Plante, (née Rose-Anna Kelly), et leur fils Fr. Alfred, S.C.



Ferme de André Plante.



Ferme de Laurent Plante, (la maison blanche est celle de Henri Plante).

Émile, Ste-Séraphine, époux de Paula Poirier ; Rita, Mme Jean-Yves Anger ; Lucie, Mme Rosaire Désilets ; Gilles, époux de Céline Désilets, Warwick ; Lise, Mme Michel Spénard ; Marielle, Mme André Désilets ; Germaine, Ste-Séraphine ; Nicole, Mme Mario Lebrun ; Francine, Mme Denis Vermette.

Ils sont tous nés pendant que leur grand-père, M. Léon Plante vivait. Les enfants étaient le plus grand désennui de l'aveugle. Henri Plante établit ses quatre garçons sur des terres dont trois à Ste-Séraphine. Il vendit sa ferme à son fils Paul-Émile en 1973 et il est venu prendre sa retraite avec son épouse Marie-Rose l'année suivante en s'approchant du village, voisin de son fils Laurent dans la maison construite autrefois par Domino Champoux et réaménagée depuis lors. **André Plante** — André Plante, s'il est un petit en taille il est un gros travaillant. Il apparaît tranquille mais à l'ouvrage c'est un vigoureux ! Sa ferme est d'une grandeur de 300 arpents dont plus de la moitié de défriché et son cheptel est de 70 bêtes à cornes dont 35 vaches et une quarantaine de truies portières. On le qualifie de producteur efficace. Il épousa Thérèse Disilets de St-Samuel le 11 octobre 1969 et eut deux garçons et une fille.

Paul-Émile Plante — Paul-Émile Plante réside sur la terre paternelle et la ferme ne pérécitera jamais car lui aussi est un grand vaillant. C'est une des bonnes fermes de chez nous ; il possède 450 arpents de terre dont 280 en culture. Il a un stock de 85 bêtes à cornes dont 48 bonnes vaches à lait. Il est dans catégorie des très bons !

Il épousa Paula Poirier de Victoraville le 6 août 1977 et est père depuis peu.

Laurent Plante — On pourrait dire que tous nos jeunes producteurs sont des modèles mais Laurent Plante l'est encore plus, car il est à l'avant-garde du progrès ! C'est un de nos excellents producteurs de porcs et de porcelets. C'est sous l'enseigne de l'efficacité qu'il se situe. Il met sur le marché plusieurs milliers de porcs par année. Il récolte une partie de son grain sur une terre qui apparaît fertile mais qui n'était en réalité qu'une succession de bûtes, de côteaux, de sable et de bas fonds qu'il a aplanie, aplanchie puis égouttée. Le purin de cochon, qui est aussi efficace pour la terre que l'odeur qui s'en dégage, fournit aux légumineuses les vitamines dont elles ont besoin.

Sa propriété est sur le lot 26-27 du rang 12 dont Domino Champoux construisit la grange-étable convertie aujourd'hui en porcherie. C'est en 1970 qu'il acheta sa ferme de Germain Lampron. Voulons-nous prendre connaissance de son efficacité ?

Laurent Plante construisit une porcherie aux dimensions respectables en 1972. Il construisit une maison spacieuse en 1974. Il s'installa quatre silos de 33 tonnes, plus un silo de 14 pieds de diamètre, plus une moulange en 1976. En 1977, c'est un silo de 280 tonnes, en 1978 c'est un silo de 45 tonnes. En 1979, c'est un silo de 355 tonnes et en 1980 c'en est un autre de 60 tonnes. Il possède quelques 450 arpents de terre, dont plus de 400 en culture. Seulement en 1980, il mit en culture en belles planches rondes, dans du bois, des souches et de la branche,

80 arpents en belle terre faite avec un bulldozer puissant et dont il ne reste aucune trace de bois ou de racines. C'est une merveille à voir !

Ne croyons pas qu'il perd la tête avec le succès d'une telle entreprise. Il demeure malgré son âge jeune et en dépit de la vague, un de nos bons catholiques-pratiquants et il est disponible et efficace pour nos œuvres paroissiales. Il fait parti du conseil municipal et sa responsabilité de conseiller, il la prend d'une façon aussi sérieuse que celle d'administrer ses propres affaires. Si nous sommes fiers de nos jeunes, celui-ci en est un en qui nous nous complaisons. Laurent Plante épousa Lucie Michaud le 6 mai 1972 ; ils sont parents de quatre enfants donc trois garçons et une fille.

Les Allard

Dans la pléiade de colons que nous envoya Sainte-Brigitte-des-Saults, la famille Allard est certainement celle qui a marqué le plus notre paroisse. C'est pourquoi écrire l'histoire de la paroisse et tenter de donner à chacun selon son mérite n'est pas facile ; c'est même parfois très difficile.

Celui qui a charge de cette responsabilité sait comment il n'est qu'un simple citoyen comme les autres et combien est difficile la tâche de projeter dans l'histoire, le travail et les vertus de nos familles méritantes, combien il peut se sentir faible pour accomplir cette tâche immense. Si on regarde avec quel courage et quelle persévérance les Allard ont œuvré dans notre petite paroisse, à leur exemple et avec la même grande ferveur l'écrivain doit rester attelé à l'ouvrage avec une tenacité qui doit ressembler à celles des Allard !

Historique peu commune du lot 25

Pour remonter dans l'histoire, serait-il intéressant de savoir que le lot 25 du rang 11 de Simpson (en 1980 chez Lionel Allard), le 2 décembre, 1897 Church et Mitchell le vendit à Charles Church & Son pour la somme incroyable de \$61,000 !

Que le 23 août 1900, Charles Church le revendit à Ovide Brouillard dont le nom est revenu maintes fois depuis le tout début, pour le prix de \$9,950.

Que le 14 mars 1916 Napoléon Rousseau le vendit à Arthur Allard, père de Aimé Allard, de Sainte-Brigitte-des-Saults pour \$1900.00. De \$61 milles à 10 milles puis à \$1,900 en quelques années seulement. Cette chute peu commune des prix, dont nous avons déjà observé l'équivalence dans les spéculations du 7^e rang au tournant du siècle, est un élément majeur dont il faudrait bien analyser un jour s'il fut général à la région des Bois-Francs où même à celle de tous les Cantons de l'Est. Car il y a, ici, un phénomène d'importance qui est relativement peu connu. C'est ici que commence l'histoire des Allard.

L'Abbé Pierre Allard — Il est bon de savoir que M. l'abbé Pierre Allard, cousin germain de Arthur Allard, deuxième curé de Sainte-

Séraphine venait d'arriver depuis quelques jours, soit le 23 février 1916. Il fut le précurseur des Allard.

Aimé Allard — Arthur Allard avait acheté ce lot 25 pour son fils Aimé Allard qui le bâtit de maison et de grange pour l'habiter pendant trois ans de 1919 à 1922. Ensuite, il partit pour Montréal où il demeura un an avant de revenir au village en 1923. Ce va et vient entre la ville et la campagne est une constante et nous avons vu avec le cas récent de Marcel Lampron qu'il s'agit là d'un comportement normal et fréquent.

Bruno Allard — C'est 1920 qui marque l'année de l'arrivée des autres Allard. Elzéar Allard de Sainte-Brigitte frère de Arthur Allard avait huit fils dont Bruno, aîné de la famille, et Émile Allard. C'est le lot 26 du 11 de Simpson (où demeure aujourd'hui Camille Desfossés et son frère Conrad), qu'Elzéar acheta d'abord en 1920. Bruno Allard qui venait d'avoir 18 ans et son frère plus jeune encore, vinrent bûcher deux hivers d'affilés, une étendue si grande qu'on se surprenait qu'ils en eurent autant de fait.

Comme Aimé Allard préférait tenter sa chance ailleurs, il offrit son lot en vente au père Elzéar Allard. Celui-ci l'acquerra et en plus, il acheta le lot 24, le 25 septembre 1922. Ça lui faisait trois lots de front sur une largeur de 27 arpents. Il fit donation du 25 à Bruno qui venait de se marier. Les époux prirent donc possession de la maison qui était prête à habiter.

Chez les Allard, même en lune de miel, c'est le travail qui primait pour l'un comme pour les autres ! Bruno continua à bûcher, cette fois, sur son nouveau lot tout l'hiver avec son frère Émile, qui lui aussi prit femme le printemps suivant, le 14 mai 1923, et les deux couples vécurent ensemble pendant un an et demie, après quoi, Émile Allard préféra s'acheter une terre dans sa paroisse natale, pour s'y établir et Bruno continua à travailler chez nous.

Omer Allard — M. Elzéar Allard avait une réserve de garçons qui montait. Omer Allard qui venait d'avoir 16 ans était prêt pour prendre la relève ! Il avait déjà trois ans d'expérience de travail à plein temps sur la terre. Il raconte lui-même qu'il a laissé l'école à l'âge de 13 ans pour labourer de la terre neuve à la petite charrue ! « J'avais de la misère, disait-il, car je n'étais pas gros mais j'aimais encore mieux cela que d'aller à l'école ! ». Alors, il était un bon candidat pour le travail et il ne s'est jamais démenti. Il demeura pendant sept ans avec son frère Bruno pour travailler, bûcher, défricher et tout. Le père Elzéar Allard avait réservé le lot 24 pour deux de ses fils, dont un demi pour Omer. Avec son frère Bruno et de temps à autres, l'aide de la maison-mère de Ste-Brigitte, on avait commencé à défricher et le temps de bâtir était arrivé. Omer construisit les deux grange-étable et la maison la même année en 1929. Il construisit les deux granges-étables pour commencer avant les semences, puis la maison après les foins, après quoi il se maria.

Albert Allard — Même si Albert Allard n'avait à peine que 16 ans il était tout de même un petit vigoureux et son père jugea qu'il était bon pour venir aider ses frères à Sainte-Séraphine. Il s'est en venu chez



Quatre générations dans la famille Allard. Au premier plan, bébé Michel Allard et ses parents, M. et Mme Henri-Paul Allard. M. et Mme Elzéar Allard au centre, parents de Bruno, M. et Mme Bruno Allard à droite, parents de Henri-Paul.



M. et Mme Bruno Allard, (née Marie-Ange Proulx), à leur mariage.



M. et Mme Bruno Allard, rayonnants de joie, le jour de leurs noces d'or.

Omer qui venait de se bâtir et ils sont demeurés huit mois ensemble avant qu'Omer ne se marie. La commodité qu'ils réalisèrent après le mariage d'Omer, c'est que n'ayant plus à faire la cuisine ils avaient le temps de faire bien plus d'ouvrage ! Il ne faut pas penser qu'Albert Allard fut envoyé en sacrifice. Il avait commencé à l'âge de 14 ans à venir bûcher et aider ses frères pour les foins et c'était pour lui une fête quand il venait. Lui aussi demeura 7 ans chez Omer avant qu'il ne se bâtisse de grange en 1935 et de maison en 1936 année de son mariage.

Comment ont travaillé les Allard ?

Comment ont travaillé les Allard ? La réponse pourrait-être : avec paix, tenacité et patience. Mais on se doit d'ajouter au moins deux autres qualités importantes : collaboration et coopération. Si tous les autres pionniers de la paroisse sont décédés, nous avons l'avantage d'avoir encore parmi nous les pionniers benjamins du 12. Ce sont eux qui vont nous relater la façon dont ils ont ouvert leur terre, travaillé et vécu.

Omer Allard

Omer : « j'ai commencé par arracher les souches à la place de la maison et couper les branches. Le bois était à peu près à trois arpents du chemin et n'y avait qu'un demi chemin de fait. Ce n'était pas une forêt vierge, ça avait été bûché par les Rousseau. Il y avait du bois de chauffage, des piquets, un peu de bois de service pour de la planche, des souches puis de la branche.

Pour arracher les souches, on prenait un pôteau, on le chaînait debout après la souche puis on faisait tirer les chevaux sur ça. Quand la souche n'avait pas de tête, on prenait un « pry » (levier) et on la déracinait, on la chaînait et on faisait tirer les chevaux au bout de ça. Cette « pry » (perche) il fallait la manœuvrer et l'approcher à bras, c'était pesant et il fallait forcer. La longueur de cette perche était d'une quinzaine de pieds, et ce travail, c'était surtout dans le temps qu'Albert était avec moi. Mais on a pas toujours fait ça de même ; on est venu à acheter de la dynamite, ce fut encore un apprentissage. Quand on en mettait pas beaucoup, ce n'était pas plus payant, on manquait notre coup et des fois on en mettait trop pour rien. Quand c'était humide, la terre était pactée la dynamite avait de la force.

Les premières années, on en faisait pas bien grand parce que ce n'était pas pourri et ainsi ça faisait des gros tas et bien du stock à arracher. Quand on eût des taures pour paccager (on en amena jusqu'à 80 de Ste-Brigitte), ça faisait pourrir le bois, ça en faisait moins à ramasser et les souches étaient moins dures à arracher. Ça prenait 7 à 8 ans après le bûchage pour dire que ça allait bien pour arracher. Au début on pouvait en faire 4 à 5 arpents par année.

On se dépêchait à couper des branches l'automne quand il n'avait pas trop de neige et que c'était gelé, moi pis Albert on y donnait ça. Le père en envoyait un de chez nous et le matin à 6 heures, on était rendu

aux branches ! Quand il y avait trop de neige, on allait bûcher du bois. On en bûchait aux environs de 150 cordes que l'on vendait \$1.25 la corde pour le bois franc fendu s'il vous plaît et le bois mou se vendait .75¢ la corde. C'était nos revenus, quelques cochons, et le père nous aidait.

Les primes gouvernementales

Le gouvernement accordait des primes de défrichement, c'était commencé. Mais pour avoir de quoi du gouvernement il fallait y voir en masse ; si tu y voyais pas, t'en avais pas. On ne se fiait pas sur ça nous autres, mais c'est venu qu'on en défrichait une dizaine d'arpents par année. On ramassait le « ratissonnage » sur un suisse et on mettait ça sur un autre tas puis on le faisait brûler encore. Ça arrivait souvent qu'après avoir soupé, on partait faire de la terre et ça allait bien. Avoir eu un kodack pour poser ça de temps en temps !...

Pour labourer la terre neuve, moi pis Albert on attelait quatre chevaux sur une charrue défonceuse et ça allait très bien ! Celui qui menait les chevaux débourrait la charrue et l'autre tenait les « manchons » (mancherons). Comme les roches visibles avaient toutes été ramassées, celles que la charrue déterrait, nous les sortions toutes. On labourait ce qu'il y avait de prêt, des fois jusqu'à 20 arpents. On défrichait un morceau une année chez l'un et l'année suivante chez l'autre. Pour faire les rigoles on passait la charrue deux fois puis on finissait ça à la petite pelle. On en est venu à les évaser à la pelle à chevaux.

Travailler ailleurs on ne connaissait pas ça. On a charroyé de la gravelle une fois un automne. Albert restait avec moi, ce n'était pas trop pressant, on avait essayé ça et on a trouvé que ce n'était pas payant. Le père chez nous n'a jamais travaillé ailleurs et on a été habitué de même. On a appris à faire de la terre chez nous mais durant ce temps là, on aimait moins ça. ».

malheureux... y a pas de danger !

À la question qui fut posée à Omer : « Vous sentiez-vous malheureux de travailler autant et de vous savoir éloignés de chez vous ? » Réponse : « Nous autres malheureux... y a pas de danger ! On était heureux, on ne pensait pas à autre chose que de travailler. On avait l'objectif de se rendre à l'autre bout de la terre et on s'est rendu ! Albert la même chose et si Bruno vivait, c'est sûr qu'il le dirait aussi ».

Y a-t-il quelque chose de plus captivant que le récit de cette vie rude d'un de nos vaillants défricheurs qui a conquis, c'est le mot, d'un bout à l'autre une de nos terres de Sainte-Séraphine à travail de bras, de chevaux et aussi avec des bœufs et de la dynamite. Omer affirme que pour certains ouvrages les bœufs ça allait très bien !

Nous savourerons un autre aspect dans la version de Albert Allard.

Albert Allard

« On a jamais pensé qu'ouvrir des terres c'était dur ; on a toujours travaillé, encouragés. Même le père nous disait : « vous travaillez bien

que trop, c'est pas nécessaire d'en faire tant que ça ! ». Le printemps on voulait en faire un morceau, elle n'était pas faite, la terre, pis on était bien encouragés. On regardait pas ça de se lever le matin. L'été on se levait à 4hrs, moi pis Omer, pis le soir c'était jusqu'à la noirceur tout le temps ! C'est pour ça que je dis : aujourd'hui on ne travaille pas, on est tout le temps en vacances ! Je dis à Fernand : t'as pas à prendre de vacances, on l'est toujours en vacances !

Quand je restais avec Omer, on ne se levait pas de bonne heure l'hiver ; ça voulait dire cinq heures ! Après notre train fait, et avoir déjeuné, on partait, il faisait encore noir pour aller couper des branches. L'automne, les journées les plus courtes et dans le mois de décembre, nous autres, c'est là qu'il fallait se forcer pour en couper pendant qu'il n'y avait pas de neige. Quand il y en avait ça allait mal.

La commodité des roches !

C'était rocheux ces terres là. On arrachait les grosses roches à la grippe avec les chevaux, puis les autres avec une pince de fer à bras, et la roche couvrait la terre. On attelait sur une trenne à roches et on mettait ça par tas. On chargeait bien des voyages sans grouiller de place. Un jour, un contracteur de bulldozer avait offert de creuser un trou à la « jobb » (entreprise) pour en enterrer un. Il prit deux jours pour en enterrer un seul. Ça donne une idée de la grosseur des tas. Asteur notre ouvrage paraît pas, les tas de roches sont tous « callés » (enterrés) ».

Question : « Sortir et ramasser tant de roches que ça à chaque année, ça ne vous décourageait pas ? » Réponse : « Ah ! on pensait pas à ça ! On pensait tout le temps d'agrandir ça, faire ce qu'il fallait faire et l'ouvrage ne comptait pas. Si on avait eu des tracteurs avec des fourches en avant, ça aurait bien été pour les ramasser, mieux qu'avec les chevaux, c'aurait été une affaire de rien ouvrir une terre s'il n'y avait pas eu de roches. Le seul avantage des roches, si on avait à cogner quelque chose on avait qu'à se baisser et en ramasser une !

Au commencement on venait bûcher dans l'hiver chez Bruno et on restait là. Nous le considérons comme l'autorité, c'est lui qui menait et on avait pas de misère. On faisait les foins et on battait au moulin ensemble. Les semences étaient chacun pour nous autres, pour les machineries chacun payait sa part, il n'y avait pas de difficultés entre le trois frères, ça allait toujours bien. Pour dire ça allait de première classe !

Bruno c'était un gros travaillant, il était encore pire que nous autres. Quand on sciait à la scie ronde, on aurait lâché un petit peu plus de bonne heure pour le train, Bruno, tant qu'il faisait clair, il sciait tant qu'on voyait le bois.

Je n'ai jamais acheté quelque chose que je n'ai pas payé tout de suite. Quand je n'avais pas d'argent, je n'achetais pas. J'ai toujours payé mes affaires « cash » ! et mes frères aussi. On avait pas de dettes, mais on n'avait pas d'argent. C'était la méthode de mon père. On a jamais emprunté d'argent !



L'illustre famille de M. Mme Bruno Allard, et leurs quinze enfants.



Ferme de Henri-Paul Allard.



Ferme porcine de Michel Allard.

Moi, c'était avec les cochons que j'ai fait mon argent, je trouvais que c'était plus payant que les vaches ; c'est ça qui m'a donné une grosse chance, comme Bruno, comme Omer.

Ma terre elle n'est pas bonne, c'est de la terre jaune ; avec des cochons, ça faisait du fumier de plus. Asteur elle pousse mieux. On met du fumier puis du phosphate ; dans ce temps là, il n'y avait pas de phosphate.»

Madame Albert Allard raconte que lorsqu'elle s'est mariée, elle allait rateler au temps des foins : « Je râtelais le sable et je me disais en moi-même, comment ce qu'on va vivre avec une terre de sable ! Comme les choses ont changées depuis ! »

Ce résumé, raconté par eux-mêmes, témoigne de la vie typique de ces rudes défricheurs qui ont toujours été heureux de leur sort. Par leur travail inlassable, à chaque jour à l'année longue, ils ont été un facteur phénoménal pour le développement de notre paroisse. Et ce n'est pas fini !

Nous allons avoir l'avantage de pénétrer à l'intérieur des foyers de ces trois valeureux patriotes pour avoir un court résumé de leur vie familiale, paroissiale et de leurs ramifications.

Bruno Allard

Bruno Allard est né à Sainte-Brigitte le 22 décembre 1902 du mariage de Elzéar Allard et de Claudia Courchesne. Il était l'aîné d'une famille de onze enfants, famille profondément chrétienne où le travail était aussi sacré que la ferveur et la pratique religieuse.

C'est à Sainte-Perpétue qu'il alla chercher son épouse, l'aimante et bonne Marie-Ange Proulx fille de Louis Proulx et de Odélie Jutras, famille aussi besogneuse que pieuse. La valeur n'attend pas le nombre des années ; malgré leur jeune âge, ils avaient conscience de leur engagement bien que le jeune époux n'eut que 19 ans et l'épousée, 17 ans. Et c'est le 16 août 1922 dans l'église de Ste-Perpétue qu'ils se sont mariés.

C'est avec beaucoup de joie et de confiance qu'ils s'en sont venus à Ste-Séraphine et ils ne furent pas déçus car en plus du fruit de leur dur travail de défrichement sont apparus les fruits prolifiques de leur amour par la naissance de 17 enfants dont 15 vivants. Ce sont : Henri-Paul, Ste-Séraphine époux de Marie-Anne Poisson ; Sœur Yvette, (Sœur Grise) ; Armand, Ste-Séraphine, époux de Thérèse Arsenault ; Sœur Laurette, (Sœur Grise) ; Sœur Lucille (Sœur Grise) ; Léo, Ste-Séraphine, époux de Cécile Giguère ; Frère Gérard, (École Chrétienne) ; Frère André, (O.M.I.) ; Lionel, Ste-Séraphine, époux de Albertine Sarasin ; Sœur Rose, (Sœur Grise) ; l'Abbé Germain, (curé de St-Bonaventure) ; Pauline, Madame Pierre Dumontier ; Simone, Madame Jacques Picard ; Marielle, Madame Bertrand Simoneau ; Nicole, Madame Charles Picard.

Bruno et Marie-Ange, vue par leurs enfants

Afin que la description de la vie de ce couple soit plus authentique, deux membres de la famille, Henri-Paul, l'aîné et l'abbé Germain furent interrogés.

Pour Henri-Paul, son père était un « collant » à l'ouvrage et il nous a dit : « Quand même on allait pas longtemps à l'ouvrage, quand on y allait à tous les jours, ça finissait par paraître ». Il ne se plaignait jamais qu'il y en avait trop : « Quand même il neigeait, on travaillait pareil ; la neige ne nous dérangeait pas et on a jamais été malade ! Quand il mouillait, on s'en venait à la maison.

Au niveau de la paroisse, quand il a eu des « jobs » je pense qu'il les faisait de son mieux. Quand même papa était maire, on s'est jamais élevé de ça.

Au point de vue religieux, il faisait comme tous les autres, il allait à la messe, il faisait ses prières et il disait le chapelet le soir. Ça arrivait qu'il dormait, un gars qui travaille jour et nuit, il y a des fois que ça dort debout ».

L'abbé Germain Allard ajoute : « Mon père était un peu comme tous les pères du temps, assez sévère, il contrôlait un peu tout. Si bien que des fois on était un petit peu pris. On ne pouvait pas tellement sortir. Quand je dis cela, je ne veux pas lui faire de reproches. Durant ce temps-là, on ne demandait pas grand'chose. C'est assez difficile d'avoir des exemples car on exigeait très peu, on se contentait de quasiment rien. C'était surtout par notre mère, quand on voulait avoir quelque chose ; c'était toujours avec maman qu'on pouvait échanger le mieux. Mon père était autoritaire et on était tous un petit peu gêné avec ; les contacts étaient assez difficiles. Je n'ai jamais eu l'occasion d'échanger avec pour savoir ses impressions au sujet de cette distance. Il était habitué avec un style de vie, et il vivait comme ça.

Du côté religieux, il était un croyant pratiquant. Je l'ai toujours admiré ; je le voyais bien normal. Il faisait sa prière le soir après une journée de travail et souvent il s'endormait dessus comme plusieurs faisaient aussi.

Au niveau paroissial et ses responsabilités, il représentait pour nous quelqu'un qui s'engageait.

On se sentait plus proche de maman car elle était affectueuse, elle était prévenante, elle était aimante et elle voyait à ce qu'on avait besoin. Le climat était très bon dans la maison. Les visiteurs étaient toujours bien reçus ; elle était toujours contente d'avoir de la visite. Elle n'avait pas beaucoup de contact extérieur alors quand il venait de la visite, elle était heureuse de les recevoir ».

Un prêtre, deux religieux, quatre religieuses

L'abbé Germain continue : « Du côté religieux, elle était très fervente. Je l'ai (maman) vu souvent prier en travaillant. Je pense que pour elle avoir des religieux, c'était un désir qu'elle avait. Moi, je suis prêtre, c'est un désir qu'elle avait ; je l'ai senti étant jeune. Aujourd'hui, nous sommes sept, quatre filles et trois garçons religieux. Deux

sont sorties avant de faire leurs vœux (ils étaient neuf un temps). L'explication c'est dans le mystère un peu. Ma mère souhaitait ça, mon père aussi mais c'était moins extérieur. Ils souhaitaient ça dans leurs prières et ils le demandaient à Dieu. Il y a peut-être de la part de nous autres, de répondre à l'appel du Seigneur. On était dans une ambiance à cet époque là, ou beaucoup de gens entraient. C'est sur les genoux de ma mère, comme tous les membres de la famille que j'ai appris à prier. Apprendre à prier, c'est ça qui nous fait entrer dans la vie spirituelle et nous fait entrer en contact avec le Seigneur.»

Henri-Paul ajoute : «Maman était une personne joyeuse ; on la voyait sourire toujours. Elle a travaillé gros avec de l'exzéma sur les mains. Elle lavait les couches avec cela et elle ne se plaignait pas. Je l'ai vue les mains tout en «bobo», toute la grandeur ; pour laver ce n'était pas bien drôle. Il y avait des fois que je restais à la maison pour ça, pour lui aider à laver.

Elle a fait gros des pièces sur le métier. Elle faisait tout. L'hiver, c'était les chemises de laine, les culottes d'étoffe fait sur le métier, les couvertes fleuries, elle a fait jusqu'à des tapis de chevaux. Elle filait toute sa laine. Elle avait sa machine à tricoter pour les bas. On avait au-dessus de 20 moutons et ça forçait pour avoir assez de laine.

Elle était économe. Je me rappelle un temps où il n'y avait pas beaucoup d'argent, maman avait dit : il nous reste plus rien que .10¢ dans la maison les petits gars, on ne pourra pas vous acheter des chaussures cet hiver !

Papa n'a jamais acheté de boisson, ni de bière. De la boisson, je n'ai jamais vu ça chez nous. Avoir mis \$10.00 sur un flocon, c'est \$20.00 que tu viens de perdre. En faire, ç'aurait fait perdre du temps !

Mes parents allaient toujours à Sainte-Brigitte aux fêtes. Mon oncle Omer et Albert aussi. Les trois couples en voiture. Quand ils étaient plus jeunes, ça avait l'air que ç'aurait été un péché de ne pas y aller ! À Ste-Brigitte, tous les autres couples se réunissaient chez «pépère» Allard. Les tablées étaient longues. Papa se rendait aussi à Ste-Perpétue chez les parents de maman. Ils partaient pour trois jours, des fois plus.

Les gens de Ste-Brigitte venaient aussi, mais après les fêtes. Des fois ils arrivaient 5 à 6 voitures. Pour les petites étables qu'on avait, on mettait tous ces chevaux-là en arrière des vaches, croisés sur tous les sens. C'était «bâdrant» un peu pour faire le train mais ça allait bien. Ils passaient 3 à 4 jours et on avait du «fun» avec eux. Ils passaient une journée ici et une chez chacun, et tout le monde allait ensemble prendre le repas là ou la visite allait, tous étaient invités. Ça toujours été de même jusqu'en dernier».

Quatre de ses garçons établis dans son rang !

«J'aurais aimé aller aux chantiers quand les gars de Sainte-Séraphine ont commencé à y aller. Mon père disait : «Si tu t'en vas au bois, il faut bûcher nous autres ici, si on veut faire de la terre». J'étais bien à bûcher ici mais je n'ai jamais été travaillé ailleurs. Quatre des



Ferme de Armand Allard.



Ferme de Léo Allard.

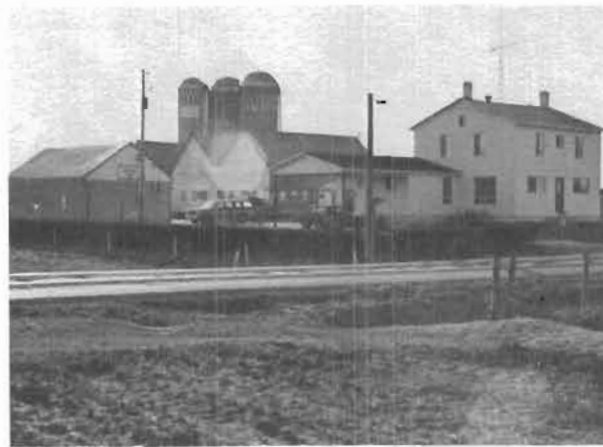


Ferme de Lionel Allard.



M. et Mme Omer Allard, (née Germaine Cloutier).

M. et Mme Omer Allard, doyens de « Soirée Canadienne » à l'émission de Télé 7, le 14 février 1981 s'entretenant avec l'animateur, M. Louis Bilodeau. Debouts, Marise St-Louis, Rose-Hélène et Jean-Marie Vincent.



Ferme de Bertrand Allard.

garçons sont sur des terres et si on avait été travaillé ailleurs on aurait pas pu faire ça. ».

Par cette description, nous avons une idée de la vie équilibrée et bien ordonnée de cette famille.

Cependant il faut savoir qu'en plus de ses quatre garçons établis dans son rang, la troisième génération vient tout juste de commencer à s'établir par un de ses petits fils, le garçon de Henri-Paul, Michel Allard, qui mène une besogne à la façon des Allard. Nous y reviendrons plus bas.

Membre du 1^{er} conseil et maire

Bruno Allard ne fut pas qu'un bon travailleur chez lui, il fut aussi actif au niveau paroissial. Il fut membre du premier conseil élu le 20 juillet 1931 jusqu'en 1934. Puis, il fut élu maire en janvier 1935 pour être réélu sans interruption jusqu'en 1947. Puis, il fit un autre terme de janvier 1959 à 1961. Il fut aussi commissaire d'écoles de 1925 à 1928. Il fut donc deux ans et demie conseiller municipal, quatorze ans maire, trois ans commissaire d'écoles sans compter les présidences de différents organismes. C'est un homme politique de premier ordre.

Cet homme humble, juste et droit, était pacifique. S'il n'eût pas un règne spectaculaire avec des coups d'éclats, il avait la réputation d'être parfaitement honnête. Doué d'un bon jugement, on avait confiance en lui. Après Alcide Lampron, c'est lui qui a donné le plus de son temps à l'organisation sociale de sa paroisse et, comme en tout, c'était le meilleur de lui-même qu'il donnait.

Comme prélude des noces éternelles, le Seigneur accorda à Bruno Allard et Marie-Ange Proulx de célébrer leurs noces d'or le 20 juillet 1972. Comme à l'accoutumée, une messe solennelle fut célébrée. C'est son fils l'abbé Germain Allard, assisté de son neveu l'abbé Jean-Paul Allard et du curé de la paroisse d'alors Gracien Gouin. Un banquet suivit à la Flèche d'or de St-Cyrille.

Cette fête fut en quelque sorte le couronnement de leur vie bien remplie car la faucheuse par excellence, la maladie du cancer guettait Bruno. Sa maladie affecta tellement madame Marie-Ange Allard que son cœur ne pût supporter le poids de la souffrance de la maladie de son mari. Elle mourut la première le 3 juin 1973. M. Bruno Allard connaissait la nature de sa maladie et savait qu'il ne survivrait pas longtemps à la suite de son épouse. Il éprouva quand même beaucoup de peine de la perte de sa chère Marie-Ange. Il alla la rejoindre dans l'au-delà le 14 novembre de la même année 1973. Il va sans dire que pour l'une et l'autre une foule nombreuse tant à la salle qu'aux funérailles leur rendit, par leur présence, un témoignage d'amitié et de reconnaissance. Ajoutons qu'un clergé nombreux remplissait le chœur pendant que leur digne fils l'abbé Germain Allard célébrait le Saint-Sacrifice.

Après avoir pris connaissance de la vie familiale de Bruno et Marie-Ange, pourrait-on s'arrêter un moment chez chacun de ses fils qu'il a établi autour de lui.

Henri-Paul Allard — Henri-Paul Allard demeure sur le lot 22 du 11 de Simpson que bâtit Monsieur Wellie Therrien vers 1930 mais qu'Henri-Paul modernisa, dont la reconstruction de la maison. Henri-Paul épousa Marie-Anne Poisson à Ste-Élisabeth de Warwick le 23 octobre 1947. Leur famille : Marguerite, Michel, François, Denise, Marie-Claire, Pierre, Marie, Micheline, Agathe, Gaétan, Réjean, Marc et Monique. Il possède 540 arpents de terre dont 370 en culture. Son troupeau est de 80 bêtes de bétail dont 50 vaches et 350 cochons. C'est un bon producteur et un bon coopérateur. Trois de ses garçons travaillent avec lui. Dans la tradition des Bruno Allard, ils travaillent paisiblement et calmement. Son fils Michel est établi en face de lui sur le 21 du rang 12.

Michel Allard — Jeune homme prometteur, qui se trouve dans la troisième génération, il se spécialise dans l'industrie porcine. Dans la lignée des Allard, ses bâtiments nombreux, modernes et d'une propreté impeccable à l'intérieur comme à l'extérieur ; sa besogne est suivie à la lettre.

Il épousa Lise Rondeau de Ste-Élisabeth le 28 novembre 1972 ; ils sont les parents de trois beaux garçons.

Armand Allard — Armand Allard est sur le lot 25 du rang 12. C'est son père Bruno qui le bâtit pour l'établir. C'est un bon producteur dans la catégorie de son frère Henri-Paul, avec une besogne semblable. Il épousa Thérèse Arsenault de Ste-Clothilde le 27 octobre 1951. Leurs enfants sont : Gisèle, Rita, Jean-Pierre, Sylvain, Roger et Nathalie.

Léo Allard — Léo Allard est sur le lot partie 25 et partie 26 du 11, anciennes propriétés de son père. On pourrait le qualifier de « Bruno Allard II » pour la minutie du travail bien fait. S'il n'a pas comme son père à aller couper de la branche, il se spécialise en industrie laitière. Il a fait sortir de son troupeau l'année dernière une moyenne de 16,000 livres de lait par vache et il est tout près de la tête de la paroisse de Ste-Séraphine avec un tel rendement ! Dans la simplicité des Allard, il va à ses occupations paisiblement et ce succès est pour lui l'aboutissement d'une chose normale. Cependant, ne nous étonnons pas si d'autres Allard ou d'autres producteurs le talonnent de près, car on est fringant d'efficacité chez nous !

Il épousa Cécile Giguère le 21 août 1956 et de leur union naquirent Ginette, Madame Pierre-Paul Vincent, (Ste-Séraphine) ; Mario, Diane, Denis, Alain.

Lionel Allard — Lionel Allard demeure sur la ferme paternelle. C'est sous le signe de l'efficacité qu'il a pris la relève de son admirable père en 1970. C'est d'abord un « pipeline » (lactoduc) qu'il installa en premier, puis l'agrandissement de l'étable en 1971 et la transformation du reste de l'étable en 1975 ; suivirent la construction d'un silo en 1975 puis d'un autre en 1977, la construction d'une porcherie moderne de plus de 800 cochons en 1976. Plus récemment c'est la construction d'une belle grande maison neuve en 1979, sans compter la transformation et l'égouttement de la terre au complet par le creusement de fossés au bulldozer de trois pieds de profondeur et plus. Sur toute la longueur

de la terre ; ainsi, sortent de belles « planches rondes » (vastes ondins de nivellement) d'un bout à l'autre de la terre en éliminant toutes les rigoles de travers. Ça va admirablement bien pour cultiver et c'est efficace pour la production. Cette méthode d'égouttement est d'ailleurs appliquée chez presque tous les cultivateurs de Ste-Séraphine. Lionel possède un troupeau de 60 vaches à lait et plus de 80 bêtes à cornes. Il possède 250 acres de terre défrichées, améliorées et égouttées au complet. Il est actuellement conseiller municipal.

Il épousa Albertine Sarrasin, de St-Cyrille, le 27 octobre 1962 et leurs enfants sont : Ghislain, Josée, Guy.

L'abbé Germain Allard — Après la mort de son père, l'abbé Germain Allard, curé à St-Bonaventure, acheta la maison où ses parents s'étaient retirés, laquelle est située presque en face de la « vieille maison ». Cette résidence est pour lui un pied à terre à Ste-Séraphine, qu'il fréquente à chaque semaine comme lieu de repos et de méditation ; de même pour ses sœurs religieuses et les religieux lorsqu'ils viennent à l'occasion. Ce sont des bénédictions du ciel d'avoir, parmi nous, de tels demeurants.

Omer Allard — Omer Allard est né à Ste-Brigitte le 15 août 1908. C'est dans sa paroisse natale qu'il prit sa première femme Yvonne St-Louis qu'il épousa le 27 août 1930. De ce mariage naquit une fille Florette qui est devenue madame Henri Roy de Sorel.

Sur le chemin difficile de la vie, une lourde épreuve le guettait au passage. Il eût la douleur de perdre son épouse bien aimée le 28 mars 1941 alors qu'il n'avait que 32 ans.

Au temps de son veuvage, Omer garda pendant un an un couple, Romuald Côté époux de Marie-Jeanne Allard, sœur d'Omer, laquelle faisait la cuisine et l'entretien de la maison tandis que son mari travaillait au moulin à scie chez Aimé Allard.

Comme il était bien conscient qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, c'est à Trois-Rivières qu'il dénicha sa nouvelle épouse Germaine Cloutier, une célibataire par dessus marché !

Germaine Cloutier — Mais Germaine n'était pas une inconnue à Ste-Séraphine car elle était la nièce des Beauchemin, des Vincent et de Nestor Rasche par sa mère qui était une Beauchemin. Elle enseigna à l'école du 9^e rang pendant une année, de septembre 1923 à juin 1924, et ce fut pour elle une année très agréable car, aux fins de semaine, un des oncles du 7^e rang venait la chercher, ou bien elle s'y rendait à pied quand il faisait beau. Native de Ste-Perpétue le 14 juillet 1905, elle était la fille de Gédéon Cloutier et de Georgianna Beauchemin. Il semble que le destin la préparait à vivre près des Allard, car elle alla à la même école et en même temps que sa future belle-sœur, Marie-Ange Proulx. Leurs parents demeuraient dans les voisinages et l'amitié de l'une envers l'autre ne s'est jamais démentie.

C'est le 20 août 1942 que Omer Allard maria en seconde noce la débrouillarde et volubile Germaine Cloutier à l'église Ste-Cécile de Trois-Rivières pour filer un nouveau bonheur. Germaine souhaitait ardemment avoir des enfants, car elle les aimait jusqu'au tréfond de

l'âme ; cependant ils se faisaient attendre. Ils adoptèrent un des jumeaux de Armand Vincent et de Laurette Hébert né le 5 juillet 1944 parce que la santé de cette dernière laissait particulièrement à désirer. C'est ainsi qu'ils prirent Paul Vincent-Allard tout petit bébé pour l'élever, et ils le formèrent à l'école du travail et de la personne responsable, qualités qui font de lui le bonheur de sa famille aujourd'hui.

Un beau garçon : Bertrand

Cette joie de la maternité adoptive en provoqua une autre inattendue mais encore plus grande, celle d'être une vraie maman et de donner naissance le 26 novembre 1947 à l'âge de 42 ans, à un beau gros garçon, après 5 ans de mariage. Ce beau bébé, c'est notre Bertrand qui en 1980 est un de nos cultivateurs modèles ! Avec Florette née de sa première femme, la famille d'Omer et de Germaine se composait donc de trois enfants.

Omer travailla toujours inlassablement à améliorer sa ferme et à agrandir sa terre. S'il n'hérita pas des responsabilités aussi en vue que son frère Bruno au niveau paroissial, il passa par la gamme de toutes les autres ; conseiller, commissaire, etc... Fait à signaler, c'est lui qui, le premier, s'acheta une auto, flambant neuve dans la paroisse en 1947. Les autres qui en avaient, avaient été achetées usagées.

C'est en 1970 qu'il vendit sa ferme à son garçon Bertrand pour s'approcher du village où il continue d'avoir une besogne qui l'occupe soir et matin. Il est un spécialiste pour garder des cochons, il en a environ 300 en soin pour son garçon chez qui il travaille à l'occasion et où il se sent heureux comme un roi !

Bertrand Allard est l'homme d'affaires et l'homme d'entreprises incarné. Ayant passé par la remarquable école d'agriculture de Nicolet qui l'a marquée de son empreinte bienfaisante, il met son savoir à profit pour aller de l'avant dans les différentes initiatives qui le servent bien dans la technique de soin des animaux pour un rendement toujours amélioré, aussi bien que pour un meilleur rendement en agriculture. Comme il est un homme de talent, il réussit d'une façon aisée à mener à bien son entreprise dont le cheptel est de 80 têtes de bétail, dont 40 vaches qu'il « tire » à l'année longue avec une production de tout près de 16,000 livres chacune. Mais il est certain que ce n'est pas encore le sommet. Il possède 300 acres de terre défriché. Homme baromètre de la génération montante, il est le premier à avoir quatre silos pour ses différents ensilages. Sportif dans l'âme, Bertrand est un mordru de la chasse dont les randonnées nombreuses à travers le continent américain, des U.S.A. au Grand Nord et les réussites peu communes lui font passer des moments paradisiaques !

Bertrand Allard épousa Diane Angers de Warwick le 24 octobre 1970. Ils ont quatre enfants dont deux garçons et deux filles.

Albert Allard — Albert Allard est né à Sainte-Brigitte le 19 juillet 1913. Pour lui aussi le temps fut toujours précieux et il ne le gaspilla pas à chercher la perle rare à l'extérieur car c'est non seulement à Ste-Séraphine mais dans son rang et dans le voisinage qu'il fit ses amours.



Résidence de Omer Allard et ferme porcine de Bertrand Allard.



Ferme de Fernand Allard, à l'extrême droite, résidence de Albert Allard.



M. et Mme Albert Allard, (née Hélène Plante). Mme Albert Allard est décédée subitement le 9 mars 1981.

Hélène Plante — Chez Léon Plante il y avait une grappe de jolies filles parmi lesquelles Hélène retint son attention. Celle-ci aimait les garçons travaillant et Albert Allard était de cette catégorie mais elle avait toujours peur qu'il en fasse trop ! Un soir qu'un voisin était allé veiller chez M. Plante pendant que les trois frères Allard sciaient encore à la scie ronde, M. Mc Neil dit : « Hélène, viens voir, écoute dehors ça travaille encore ce monde-là, ça te fait pas peur ça ? » Y faisait bien noir. Mais M. Plante l'a rassuré en lui disant : « Tu vas prendre un vaillant Hélène », et il ne s'est pas trompé.

Hélène Plante est né à Notre-Dame-du-Bon-Conseil le 27 septembre 1911 du mariage de Léon Plante et de Rosanna Kelly. L'épreuve fut son partage. Toute jeune, elle eut la peine de perdre sa mère à l'âge de 10 ans. Elle fût à la tête de la besogne très jeune car ses sœurs quittaient le foyer soit pour entrer en communauté ou se marier.

Cette jeune fille aux qualités si attrayantes plaisaient beaucoup à notre bon défricheur Albert Allard qui l'a fréquenté pendant quelques années. Malgré son grand empressement pour le défrichement, il se permettait quelquefois certains soirs de la semaine d'aller courtiser sa belle Hélène !

Albert et Hélène se marièrent à l'église de Ste-Séraphine le 8 juillet 1936. C'était un mercredi car c'était la mode du temps. Ils firent leur voyage de noces à Sainte-Brigitte et le lundi suivant le nouvel époux était à l'ouvrage à faire les foins avec ses frères. Ils demeurèrent cinq mois chez Omer, qui dans le temps était marié à la petite St-Louis, en attendant que sa maison en construction fut habitable. De leur union sont nés : l'abbé Jean-Paul, aumônier de l'école St-Bernard, Dr'ville ; Alice, religieuse (Sœur de St-Paul) ; Germaine, religieuse, (Sœur de St-Paul) ; Cécile, madame André Lupien Ste-Brigitte ; Fernand, Ste-Séraphine, époux de Gisèle Bilodeau ; Thérèse, madame Denis Bilodeau de Warwick.

Albert et Hélène ont toujours été un couple particulièrement religieux tout comme leur famille respective d'ailleurs. Dans la famille Plante, il y avait aussi des religieuses, religieux et des prêtres. Ajouter à cela que chez Albert Allard en plus des prières quotidiennes et du chapelet, d'autres prières s'ajoutaient pour les mois consacrés à St-Joseph et au Sacré-Cœur. Mais c'est le mois de Marie qui recevait une attention particulière. On plaçait une statue de la Ste-Vierge en évidence encadrée d'une girlande et décorée de fleurs et on y faisait des prières spéciales qui stimulaient la piété de la famille. On était fervent dans la prière, fervent dans le travail et fervent dans la manière quotidienne de vivre. De cette ferveur sont apparues les bénédictions visibles du Seigneur car de ce foyer nous est sorti le premier prêtre natif de la paroisse de Ste-Séraphine, l'abbé Jean-Paul Allard.

L'abbé Jean-Paul Allard — L'abbé Jean-Paul Allard n'est pas un prêtre effacé ; il en est un au cœur de feu, un homme d'action tout comme un bon Allard à l'ouvrage ! Il est animateur de pastorale scolaire au collège St-Bernard et au collège d'affaires Ellis de Drummondville, vicaire dominical à St-Charles et animateur pour le « renouement con-

jugal», mouvement qu'il active avec beaucoup de chaleur. Il se tient dans les mouvements religieux surtout de jeunes et, chose certaine, il ne chôme pas !

Il vient parfois prendre une respiration dans sa paroisse natale en célébrant à l'occasion la grand'messe dominicale. Une détente qu'il affectionne particulièrement dans sa famille, c'est d'aller à l'étable faire la traite des vaches ou faire la besogne de la porcherie, ou aller aider aux champs pour les travaux saisonnier, ou, encore, à la réparation de la machinerie. Il a conservé intacte son âme terrienne, bref il est de bon bois pour faire un bon curé de campagne !

Pour revenir à Albert Allard, nous n'avons pas à répéter qu'il fût un travailleur infatigable tout le temps car c'est certain qu'il le fût et qu'il le demeure. Du côté paroissial, il hérita des différentes responsabilités, mais il en est une que le conseil lui donnait et c'était celle d'évaluateur municipal. Albert était un rapide et bon «compteur mental» et sa qualité d'homme intègre faisait que les autorités municipales aimaient lui donner cette responsabilité dont il s'acquittait très bien.

En 1969, Albert se construisit une maison voisine de la sienne pour laisser la place à son fils Fernand Allard et il lui vendit sa ferme tout en continuant à aider son garçon. Il s'est gardé le soin des cochons dont il fut toujours un habile éleveur.

Dans leur retraite confortable Hélène et Albert vivent une sécurité enviable. C'est pour eux une occasion de prier et de louer le Seigneur davantage et ils le font toujours avec beaucoup de ferveur.

Fernand Allard — Être un enfant d'Albert Allard et de Hélène Plante, c'est impossible pour lui qu'il ne soit pas un vaillant et un travailleur. Nous n'aurons pas de peine à croire que leur fils Fernand Allard a reçu cet héritage. Lui aussi, c'est de progrès en progrès qu'il s'est orienté et y réussit très bien. Ayant une besogne équivalente de celles des autres Allard, il vient d'agrandir son domaine en achetant la terre de son voisin d'en face. Déjà les gens voient travailler le bulldozer pour transformer cette terre et l'égoutter avec de belles «planches rondes». Ça continue comme ça avec des gens dynamiques ! Fernand Allard épousa Gisèle Bilodeau de Warwick le 30 août 1969 et ils sont les parents de quatre jolies enfants.

Conclusion

De la dynastie de la famille Allard sont sortis du côté religieux, deux prêtres, deux religieux et six religieuses ce qui égale dix sur un total de treize dans la paroisse ! Du côté civil trois des filles sont mariés à des cultivateurs de l'extérieur et les autres le sont à d'autres professionnels. À Ste-Séraphine nous sommes fiers d'affirmer que nous avons sept de leurs fils qui sont de nos bons cultivateurs à l'avant-garde de la prospérité et du progrès. D'autres paraissent à l'horizon.

Si nous devons reconnaissance au Seigneur d'avoir implanté la famille Allard à Ste-Séraphine, nous souhaitons que la nouvelle géné-

ration, en plus de la prospérité et du travail bien accompli, qu'ils soient des dignes fils de leurs pères ou grand-père du côté religieux, et qu'ils servent le Seigneur avec une fidélité aussi grande, aussi fervente que leurs illustres parents.

Le Lac-des-Cyprès

Le lac des cyprès est le bijou naturel de la paroisse de Ste-Séraphine et comme toute chose qui se respecte, il a aussi son histoire. Situé sur le lot 24 du rang 12 on l'appelait le lac à « Peter » au début du siècle car en 1905 ce lot appartenait à un dénommé Pierre Desfossés. Ce qui retenait l'attention, c'est qu'il y avait une bâtisse construite sur le lac, juste au-dessus de la surface de l'eau, dans laquelle on fabriquait de la boisson. Il paraît que sur l'eau les distilleurs et propriétaires d'alambics n'étaient pas hors la loi ! Un trottoir flottant reliait la « source d'eau vive » à la terre ferme et seuls les clients s'exposaient aux ennuis de la justice quand ils mettaient le pied-à-terre. Comme quoi, de tous les temps, le goût de l'eau-de-vie a toujours intéressé les hommes !

Plus tard vers 1914, quand M. Antonio St-Louis acheta ce lot, on l'appela le lac à St-Louis. À partir de cette période jusqu'au temps de l'électricité, l'utilisation qu'on en faisait, c'était de faire de la glace l'hiver pour le fabricant de beurre et de fromage. On coupait la glace par carreaux au godendard qu'on charroyait à la fromagerie dans une chambre froide. On recouvrait les morceaux de brins-de-scie et ça se conservait tout l'été. C'était très utile pour la conservation des produits laitiers.

Rosaire Desfossés

Il fallut attendre jusqu'en 1957 avant qu'on songe à développer le lac pour en faire un lieu de détente et de repos et c'est Rosaire Desfossés de cette paroisse qui en fut l'initiateur. Comme beaucoup de gens, Rosaire allait aux bleuets qui abondaient aux alentours du lac. Souvent le cueilleur montait sur le coteau de sable qui le contourne et il admirait cette merveille de la nature perdue dans le « plé » aux confins des terres du 12^e rang et il s'interrogeait comment ce phénomène naturel avait pu être possible.

Il arrivait qu'au magasin général des gens disaient : « Il faudrait que quelqu'un développe ce lac-là ». Et pour donner de l'humour on ajoutait, « ça nous permettrait de voir les jolies dames et demoiselles en costume de bain, nous aussi ! ». À une de ses randonnées, c'est dans un tour de chasse que Rosaire scruta le lac d'un regard plus particulier et il se dit : « Il devrait y avoir moyen de faire quelque chose avec ça et

pourquoi pas ! ». Il joignit le geste à l'idée qui venait de naître et il se rendit chez le propriétaire René St-Louis pour s'enquérir s'il le vendrait avec une certaine étendue de terrain et un droit de passage. On s'entendit sur un prix, les marchés furent conclus rapidement et il signa le contrat d'achat en juin 1957. Il était temps car peu à près, d'autres personnes se sont montrées intéressées à l'acheter. Rappelons-nous que cette petite merveille de la nature avait fait l'objet d'achats successifs de la part de communautés religieuses au début du siècle.

Rosaire Desfossés commença tout de suite à faire les travaux requis pour cette entreprise. Ce lac était entouré d'un coteau de sable inégal qui atteignait parfois une trentaine de pieds de hauteur par une centaine de largeur sur tout son contour. On s'entreprit de faire pousser par le bulldozer ce coteau dans le lac pour faire une plage et on réussit très bien. Le « bull » poussait du sable et s'avancait dans l'eau jusqu'à l'épaisseur des ponts et ça devenait solide. Quand l'opérateur laissait son travail le soir on y voyait que du sable d'étendu et le lendemain matin tout était recouvert d'eau. C'est comme ça qu'on procéda pour pousser tout le coteau dans le lac et faire en-même temps le fond sablonneux caractéristique des belles plages de plaisance.

Il y avait aussi une étendue de mousse d'environ 75 pieds de largeur par 5 pieds d'épaisseur flottant sur tout le contour intérieur du lac. Quand le bulldozer poussait du sable, cette mousse se détachait de la rive et s'en allait flottant sur l'eau. Alors, on la sciait au godendard par morceaux de 12 pieds carré, on la chaînait après un petit « bull » qui la traînait sur la terre ferme. Plusieurs contracteurs ont travaillé sur ces travaux d'aplanissement dont Germain Vincent de cette paroisse. Ce ne fut d'ailleurs pas sans incidents.

Une fois qu'un de ces entrepreneurs était à niveler au bord de la plage, il s'est avancé trop loin, le « bull » cala et s'enfonça tellement qu'on y voyait que la « pec ». Il fallut attendre le lendemain matin et faire venir deux autres bulldozers pour le sortir de sa fâcheuse position, comme quoi, on ne va jamais à la guerre sans qu'il en coûte ! Il faut dire que ces travaux se firent par étapes et avec les années. Rosaire Desfossés fit aussi la première forme de chemin avant que la municipalité la prenne à ses charges ; puis cette dernière fit la forme et le gravelage que nous lui connaissons aujourd'hui.

Très rapidement, des gens de l'extérieur, des gens de Drummondville, Victoriaville, Warwick et d'endroits aussi éloignés que St-Hyacinthe, Sorel et Montréal, se montrèrent intéressés à acheter des lots et demandèrent à Rosaire de leur en vendre. Ceci changea ses plans car au début, ce n'était pas son intention, il voulait garder ça pour lui. Après qu'il a commencé à en vendre, il a continué, c'est alors qu'il bâtit un restaurant.

Parmi les propriétaires du début qui s'achetèrent un lot ou qui se construisirent des chalets mentionnons : Rosaire Lainesse, Henri Desfossés, Sylvio Smith, Arthur Lacharité, Léon Turgeon, Fernand St-Martin, Germain Pépin, Laurent Robitaille, Michel Houle, Léo



Le Lac-des-Cyprès, à l'état naturel, tel qu'on le voyait avant son développement.



M. Rosaire Desfossés, père du développement du Lac-des-Cyprès, au pied de l'un des côteaux entourant le lac.



Un « bulldozer » tirant un îlot de mousse lors du développement du Lac-des-Cyprès.

Houle, Arthur Ménard, Gaétan Bourret, Éloi Hébert, Raymond Dubeau, Léo Beaudoin, Emmanuel Boisvert, Bruno Desfossés, Aimé Désilets, Raymond Hamel, Réal Ducharme, Gustave Leveillé. Lucien Lampron, un peu plus tard Jean-Guy Spénard et autres. On peut qualifier ces gens d'ouvriers de la première heure. Ils ont aménagé chacun leur site et ils ont collaboré à nous donner un endroit des plus attrayants. Aujourd'hui en 1980, il y a 60 chalets de bâtis, 82 propriétaires de lots et neuf familles ou personnes résidents à l'année, ce sont : Domina Houle, Laurent Robitaille, Charles Guillemette, Florian Desrochers, Stéphane Roger, Roma Letendre, Rolland Pion, Alain Dubeau et Robert Bourgeois, ce dernier et son épouse Claire Lyonnais sont natifs de Ste-Séraphine.



Sur la plage verdoyante et ombragée du Lac-des-Cyprés, un dimanche de souper aux «beans». À l'extrême droite, M. Bertrand Allard.



Les baigneurs au Lac-des-Cyprés.

Jean-Marie Mercier

Parmi les ouvriers de la première heure, il faut mentionner Jean-Marie Mercier de Ste-Séraphine qui accomplit un travail phénoménal pour l'aménagement de toute beauté qu'il fit au lac des cyprès et que ne manque pas d'admirer, même le simple observateur.

Jean-Marie acheta son premier terrain en 1959, qui donne sur la plage. Comme c'est un gars qui voyait grand, il ne s'est pas contenté que de celui-là. Il acheta d'autres terrains en 1964, 67, 71, 74, dont les uns forment la plage et son environnement d'une largeur de 500 pieds par une profondeur de 300 pieds et d'autres terrains situés entre le terrain de jeux de balle et le stationnement d'une grandeur de 250 pieds par 800 pieds sur lesquels aucun chalet n'est construit. Il aboutit à l'achat du lac en 1976 dont l'étendue est de 1300 pieds par 1250 pieds.

Jean-Marie affirme qu'il acheta le tout dans le but de faire quelque chose de beau à Sainte-Séraphine pour donner aux gens l'avantage de se baigner dans un décor qui plaît et pour ce, il n'a rien épargné. Après que le coteau de sable fut complètement étendu dans le lac pour former une grève et une plage, il se rendit compte que le vent soufflait en tourbillonnant le sable à la grandeur et jusque dans le restaurant. Il fit recouvrir tout le terrain de quatre pouces d'épais de terre noire à partir du chemin jusqu'au lac et toute la largeur de chaque côté du restaurant. Il sema le tout en pelouse et il appliqua une généreuse couche d'engrais chimique qu'il renouvela de temps à autre.

Non content de cette amélioration Jean-Marie fit venir un paysagiste de Victoriaville M. Paul-Émile Lambert, afin de faire un plan de décoration pour embellir davantage car il n'y avait qu'une étendue de terre. C'est ainsi qu'il planta des arbres, des arbustes, des cyprès qu'il encadra d'une magnifique haie de rosiers qui s'allonge dans une étendue de verdure chatoyante procurant un lieu de détente des plus enchanteurs. La plage partie en sable, partie en pelouse, baigne dans cette baie de verdure et de fleurs au décor merveilleux qui plaît beaucoup aux visiteurs. Si l'on ajoute à cela, un beau petit lac à l'eau pure et claire, non polluée, nous n'avons rien à envier aux centres plus populeux tout en offrant à l'estivant un lieu de repos des plus enviables.

Jean-Marie Mercier a investi quarante milles dollars depuis 1959 dans cette entreprise qui lui est très chère, et il n'a pas fini, car il a d'autres projets d'embellissement. Ce qui est extraordinaire chez lui, c'est qu'il n'a jamais chargé un sou, ni qu'il n'en a retiré pour un tel investissement et une telle somme de travail. Il a toujours entretenu ce territoire à ses frais jusqu'en 1973 alors que la municipalité à partir de cette année-là, lui offrit de le faire comme compensation à ses services. À chaque année c'est toujours pour lui, un plaisir d'offrir son beau domaine gratuitement pour les fêtes populaires du souper aux « beans » et de l'épluchette de « blé d'inde » au profit de la fabrique de Sainte-Séraphine, ce qui donne lieu à des rencontres interparoissiales des plus amicales. Il fait de même pour les baigneurs de la belle saison.

À ce paroissien généreux, patriote et dévoué va toute notre admiration. Que notre merci sincère soit enregistré dans l'histoire comme le gage de notre reconnaissance.

Le parking

M. Arthur Lacharité de Notre-Dame-du-Bon-Conseil est l'initiateur du terrain de stationnement. Il le prit à l'état nature dans les débuts c'est-à-dire boisé de trembles, de bouleaux, de branches entremêlé de plé qu'il fit pousser au bulldozer ; ce qui fit un déblaiement pour débiter. Il le vendit un peu plus tard à M. Léon Turgeon, aussi de Notre-Dame-du-Bon-Conseil, qui à son tour, fit du déblaiement pour l'agrandir dans les dimensions que nous lui connaissons aujourd'hui. Comme il en était le propriétaire, il exigea une charge pour le stationnement des automobiles pour défrayer l'entretien de son terrain. Chaque année au souper aux « beans » quelques marguillers allaient solliciter M. Turgeon pour bénéficier de la gratuité de son terrain de stationnement pour cette journée. Ce monsieur a toujours acquiescé de bonne grâce à cette demande. À lui aussi, nous lui disons « Merci ».

Le conseil municipal, qui regardait se développer cette entreprise qui donnait de très beaux espoirs, projetta de l'acquérir pour stimuler davantage son développement. Différents projets gouvernementaux étaient offerts aux municipalités moyennant leur collaboration et leur participation. Ainsi il s'avérait plus facile de faire gagner des arpents que le gouvernement mettait à la disposition de la population. C'est ainsi qu'à la session du 20 novembre 1972 sous l'instigation du maire Raymond Page, le conseil municipal acheta toutes les propriétés de M. Léon Turgeon qui comprenait, le restaurant, les terrains de stationnement, de jeux et de camping totalisant 290,705 pi. car.

Sur des projets gouvernementaux comme Initiative locale, Canada au travail, Perspective jeunesse, Jeunesse Canada, la municipalité alla chercher entre 1975 et 1978 la somme de \$78,090. qu'elle fit gagner à des étudiants et des moins jeunes de la paroisse, qui en furent très heureux. Elle développa certains jeux sur le terrain comme les glissades, les balançoires, le ballon panier, le jeu de fers. Pour le lac, elle le fit ensemercer de poissons (de la truite), pratique que les propriétaires riverains sans oublier le propriétaire du lac, continuèrent par la suite. Pour le plaisir des randonnées sur ce bel étang une chaloupe et six pédalos furent mis à la disposition de l'amateur. Sur le terrain environnant le restaurant et la plage, plus de cent tables à pique-nique, qui ont été faites par les travailleurs des projets précités, sont parsemées sur la pelouse et sous les cyprès pour la commodité du touriste et de l'estivant. Le terrain de camping fut aménagé pour recevoir commodément une quarantaine de campeurs et en accommoder plusieurs autres. D'importantes améliorations furent faites comme le creusage d'un puits adéquat, une pompe en conséquence, une entrée électrique qui répond aux besoins, une bâtisse et des toilettes munis d'eau chaude pour douches, etc...

Le lac des cyprès et son environnement est aménagé de telle sorte qu'il est un bijou d'une grande valeur ; le fréquenter nous donne l'illusion de le posséder. Pour accueillir les gens et donner les services qui y sont rattachés depuis 1973 c'est René St-Louis, son épouse Rollande et d'autres personnes au besoin qui ont été les employés de la municipalité, que ce soit au parking, au restaurant ou au camping. Ils ont donné un service amical et courtois jusqu'en 1980 inclusivement ; nous exprimons à eux aussi nos sincères remerciements.

Nos remerciements s'adressent aussi à Rosaire Desfossés pour cet initiative heureuse qu'il mit de l'avant mais aussi pour le nom savoureux qu'il donna à notre lac, le beau nom de «Lac-des-Cyprès». À la séance du 2 mars 1981, le conseil municipal vendit ce qui lui appartenait à M. Michel Desfossés d'Asbestos, neveu de M. Rosaire Desfossés.

Les Oubliés du 7^e rang ; les 2^e et 3^e générations

Dans l'esprit de l'auteur au début de ce travail historique, il ne devait être question que des pionniers parce qu'il se disait que les générations subséquentes se chargeraient plus tard de raconter l'histoire de leurs prédécesseurs. La connaissance de l'évolution des autres rangs a fait prendre conscience que ceux-ci n'en étaient rendus pour la plupart qu'à la deuxième génération et qu'elle avait été signalée en cours de route ; tandis que au 7^e rang, la deuxième génération était maintenant du passé, que la troisième était déjà bien engagée et que toutes deux étaient complètement ignorées. Cette anomalie aurait probablement exposé l'auteur à une levée de boucliers de la part de plusieurs intéressés, ce qui l'aurait exposé à perdre un peu plus de sa chevelure ! Alors, que justice soit faite !

Edmond Lampron — Cet homme légendaire, grand et volubile était bien connu pour ses activités sociales et ses opinions bien précises pour une société meilleure, non seulement dans sa paroisse mais dans tous les environs. Pour y arriver selon ce qu'il affirmait inlassablement, les gouvernements du pays devraient appliquer la formule du Major T.C. Douglas, fondateur du mouvement créditiste, selon laquelle le système monétaire serait basé sur la richesse du pays. Selon la production, on émettrait un argent sans intérêt qu'on redistribuerait à chacun des citoyens sous forme de dividende ; cela s'appelle le Crédit Social. Cette doctrine, car on l'appelle doctrine, était prêchée par ses grands apôtres Louis Evan et Gilberte Côté et elle est écrite et répandue dans le journal bien connu *Vers demain* dont Edmond se fit le porte-parole et le propagandiste enflammé pendant 40 ans.

Edmond Lampron pris la relève de son père Georges Lampron sur le bien paternel et pour son temps il fut à l'avant-garde du progrès. Avec le concours de l'agronome Hector Béliveau qui fut un temps son

conseiller technique, il a été le premier dans la paroisse à appliquer de la chaux sur la terre pour corriger son acidité et c'est en plein le remède qu'il fallait à nos terres incultes. C'est lui, Edmond Lampron, qui a innové dans l'industrie laitière par l'amélioration d'un troupeau de qualité dans la race Holstein. Il fut aussi le premier à moderniser son étable en 1944 de même qu'il construisit le premier silo. Tel un chef d'orchestre qui donne le signal, cet exemple fut suivi par d'autres producteurs et que d'anecdotes savoureuses y aurait-il à raconter au sujet des ensilages en corvées.

Edmond choisit sa femme dans son rang et il épousa la bonne et dévouée Marie-Ange Turcotte le 28 août 1934. Leur famille se compose de : Marie-Jeanne, Léon, Germain, Marie-Paule, Alphonse, Ste-Séraphine époux de Mariette Lyonnais, Pierrette, Ste-Séraphine, veuve de Jacques Lyonnais, Gilberte, Micheline, madame Gilles Lyonnais, Ste-Séraphine, Marie-Rose, madame Maurice Vincent, Ste-Séraphine, Denis et François de Ste-Séraphine.

Cette famille particulièrement religieuse et unie conserve les traditions familiales et le culte du respect envers leurs parents d'une façon exemplaire. Marie-Ange Turcotte, leur mère, est la bonté personnifiée et son dévouement est sans limites. Elle a œuvré dans l'enseignement tant dans la paroisse qu'à l'extérieur de nombreuses années.

Peu après avoir célébré leur 45^e anniversaire de mariage, Edmond Lampron toujours sur la brèche dans le travail, mourut subitement le 25 octobre 1979 dans l'étable alors qu'il aidait son fils Denis à faire son train. Pour l'édification du lecteur, voici l'hommage que lui rendit au nom de la famille son benjamin François lors de ses funérailles et qui résume bien sa vie.

« Hommage à Edmond Lampron »

« Un dernier hommage à notre cher défunt, Edmond, que tout le monde appelait le grand créditiste, était le mari tendre et compréhensif, un papa adoré et disponible, un beau-père ouvert et accueillant, un grand-papa aimant et taquin, un frère reconnaissant, un beau-frère joyeux, un homme farceur et un ami généreux.

Marié depuis 45 ans, père de 14 enfants dont onze de vivants il a rencontré dans sa vie des difficultés, de la misère, des tracas et de la maladie, mais il a toujours été joyeux, car toi, maman, tu étais là.

Membre des bérêts Blancs durant 40 ans, et nous savons tous que c'était la moitié de sa vie, car il se donnait corps et âme dans ce mouvement.

Nous l'avons connu comme un homme chrétien d'abord, il était dévôt, honnête, courageux, travailleur et simple. Il n'a jamais rougi de sa foi car il la disait à tout le monde. Endimanché ou en habit de travail, c'était le même Edmond. À son 45^e anniversaire de mariage il a dit ceci : « D'ici cinq ans nous nous reverrons si Dieu le veut et nous fêterons ». Était-ce un avertissement ou simplement une phrase en passant.

Il nous manquera énormément mais il nous a parlé si souvent de la Sainte-Vierge que nous avons accepté cette séparation, car nous croyons qu'il est heureux en sa présence.

Toi, maman, et nous ses enfants, ses parents et amis, remercions-le de nous laisser en héritage sa foi, sa charité, son courage, son amour du travail et sa joie de vivre.

Ne pleurez pas, ce n'est pas un adieu, mais un au revoir !

François Lampron

Cet hommage véridique et vibrant va jusqu'au tréfond de l'âme. Il rejaillit aussi sur les ancêtres qui seraient heureux de constater que leurs descendants ont conservé un si bel esprit de foi et cette reconnaissance envers leurs parents.

Il faut savoir que si Edmond Lampron dans ses pérégrinations propageait la dévotion au rosaire, il la pratiquait avec une grande ferveur. Depuis nombre d'années, après la grand'messe dominicale à chaque dimanche avec son épouse, il prolongeait son action de grâces et ensemble ils récitaient le chapelet et cela jusqu'au dimanche précédant sa mort qui le faucha à 72 ans. Il était le doyen des enfants nés à Ste-Séraphine.

Son épouse Marie-Ange Turcotte continue à demeurer dans la maison paternelle avec sa fille Pierrette, veuve de Jacques Lyonnais et sa petite-fille Nancy, puis ses deux garçons Denis et François.

Denis Lampron — Denis Lampron, célibataire, qui n'a pas encore franchi le cap de la trentaine, est de la troisième génération, comme la plupart des propriétaires actuels du 7^e rang, avec la différence que son grand'père a commencé avec un peu moins que rien. Il possède un troupeau de 90 bêtes à cornes dont 52 vaches, 480 arpents de terre, un bon roulant et des bâtiments bien à l'ordre.

Il ne semble pas que sa condition de célibataire soit bien souffrante car pour les repas il a sa mère qui est une excellente cuisinière et sa sœur vaillante pour lui aider à faire le train. Que souhaiter de plus !

François Lampron — Si François Lampron n'est pas l'initiateur de la production porcine, il en est l'innovateur pour l'étendue et la grandeur de sa porcherie qu'il construisit en 1979 sur une partie de terrain que lui vendit son frère Denis. Veut-on en connaître les dimensions : 465 pieds par 44 pieds avec un passage de 60 X 26 pieds, plus une autre adjacente de 110 X 40 pieds et une capacité de 3000 cochons ! Le silo à purin peut contenir 900,000 (neuf cent milles) gallons et ça peut arroser 300 acres de terre en conditionnant l'arrosage à 100 tonnes à l'acre ! Ça c'est de la génération de son temps !

Robert Desfossés — Robert Desfossés est natif de Ste-Séraphine et c'est toujours dans sa paroisse qu'il vécut. Il passa du travail dans les chantiers, à la journée, puis il devint cultivateur. Il fut un temps engagé par la fabrique pour être constable et par la municipalité pour ouvrir les chemins d'hiver quelques années.

Il épousa Rachelle Desfossés de Ste-Clothilde le 1^{er} juillet 1935 et ils eurent neuf enfants qui sont : Huguette, Gaston, Marie-Paule, Claudette (décédée), Claude, Philibert, Louisette et Alain.

Si quelqu'un a connu ce qu'est d'élever une famille dans l'abnégation c'est bien Rachelle Desfossés. Elle a « sciotté » le bois de chauffage et charroyé l'eau pour la maison, de la rivière. Elle bénéficia des



M. et Mme Edmond Lampron, (née Marié-Ange Turcotte), à leur 45ième anniversaire de mariage.

Ferme de Denis Lampron.



Ferme porcine de François Lampron

commodités hygiéniques à la maison seulement après que sa famille fut élevée. Comme elle était une excellente couturière elle aidait à subvenir aux besoins de sa famille en faisant de la couture pour les autres.

Robert Desfossés est décédé le 5 avril 1968 à l'âge de 57 ans.

Philibert Desfossés — Philibert Desfossés ne cultive pas la terre mais il a converti la grange-étable en garage et il opère comme garagiste. Il est aussi camionneur depuis quelques années. Il épousa Nicole Leblond de Kingsey Falls en juin 1973 et ils sont les parents d'un enfant.

Onil Turcotte — Onil Turcotte est le fils de Adjutor Turcotte et il demeure dans la maison paternelle. Célibataire à sa retraite, il vendit sa terre il y a quelques années à son neveu André Kirouac. Madame Paul-Émile Kirouac né Rosianne Turcotte demeure depuis toujours, sauf pendant quelques années d'interruption, dans la maison paternelle avec son frère Onil qui en est bienheureux.

Paul-Émile Kirouac — Rosianne Turcotte connut Paul-Émile Kirouac alors qu'il était bedaud pour son oncle, le curé Jolicoeur du temps qu'il était à Ste-Séraphine. Comme ce Paul-Émile avait les yeux clairs, il ne tarda pas à voir qu'il y avait des belles filles chez-nous. Cependant, il n'avait pas d'autres moyens de locomotion que ses jambes pour aller voir la belle. La distance du presbytère à chez M. Turcotte était au-dessus de trois milles. Ce ne fut pas un obstacle, loin de là. Notre cher amoureux enjambait d'un pas dévorant en peu de temps ce parcours qui n'était pour lui qu'un jeu.

Comme il travaillait au moulin à scie, chez Aimé Allard, il se sentait assez sécuritaire pour fonder un foyer. Paul-Émile et Rosianne se sont mariés le 26 août 1933. Ils demeurèrent dans un des loyers du haut du magasin. Leurs enfants sont : André, Hélène, Benoit et Paul-Émile, ce dernier est né après la mort de son père.

Quand le curé Jolicoeur partit de Ste-Séraphine en novembre 1936, il amena son neveu, comme bedaud, et sa famille à Ste-Brigitte c'est là que Paul-Émile attrapa une pneumonie qui l'emporta. Il est décédé le 15 mars 1939 à l'âge de 29 ans et il fut inhumé à Ste-Séraphine.

Rosianne Turcotte devenue veuve vint avec ses enfants demeurer chez ses parents, M. et Mme Adjutor Turcotte, puis elle s'est achetée une maison au village pour continuer à élever sa famille. Elle l'habita, pendant sept ans, jusqu'à la mort de sa mère en mars 1953.

On avait besoin de ses services au foyer paternel. Avec sa famille elle y retourna de nouveau pour prendre soin de la maison, de son père et de ses frères. Quand ses enfants partirent ce fut pour se marier, Rosianne a toujours continué à demeurer dans cette maison qui l'a vue naître et malgré des offres alléchantes, elle ne voulut rien savoir du remariage !

André Kirouac — André Kirouac habite la terre ouverte par Philippe Ducharme et où son fils, Édouard Ducharme, qui était l'époux de Aurore Marcotte, y éleva sa famille.

Pour André Kirouac, c'était la terre voisine où il a été élevé et c'était intéressant de s'y établir mais il lui a fallu attendre. Quand il s'est marié à Lise Boivert de St-Albert le 3 octobre 1959, il demeura



Garage de Philibert Desfossés.



Ferme de Onil Turcotte.



Ferme de André Kirouac.

deux ans à Warwick où il travaillait dans une industrie mais le goût de la terre est vite revenue à la surface et il acheta l'ancienne terre de Achille Gélinas située presque en face de son grand-père Turcotte, et il vint l'habiter. C'est en 1965 qu'il acheta la propriété des Ducharme qu'il habite depuis avec sa vaillante et capable Lise, qui le seconde bien à l'ouvrage. Leur famille se compose de Daniel, Michel, Sylvie et Lucie. André a un troupeau de 60 bêtes dont 40 vaches laitières.

Fernand Tessier — Fernand Tessier demeure sur la terre que ses parents ont habité pendant plusieurs années. Il partage son temps entre le travail à la journée et la culture.

Il épousa Georgette Marcotte de Ste-Séraphine, le 30 octobre 1954. Ils eurent sept enfants dont : Daniel, Ginette, Mme Michel Godbout de Ste-Séraphine, Sylvie, Johanne, Mme Benoît Vincent, Normand, Mario et Michel.

Viateur Lupien — Viateur Lupien est natif de St-Raphaël d'Aston et il avait quatre ans quand son père Rodolphe Lupien, sa mère Éva Larivière et leur famille arrivèrent à Ste-Séraphine en Juin 1925.

C'est la petite école d'en face qu'il fréquenta et ce qui était remarquable chez lui, c'était son talent en arithmétique qui le servit bien tout au long de sa vie. Comme tout jeune garçon il fréquenta les jolies demoiselles, même si la paroisse était petite, il y en avait un bel éventail et il fut assez clairvoyant pour bien choisir.

Chez Évariste Vincent, il y avait plusieurs belles filles et le climat familial était très bon. On aimait le chant, il y avait de la musique, les parents étaient jeunes, la jeunesse aimait se rendre là ; on se sentait heureux dans cette petite maison. Julienne était la deuxième de la famille et en plus d'être une jolie fille, elle avait une facilité remarquable à aider sa mère pour le soin de la maisonnée ; c'est dans cette ambiance que Viateur et Julienne se sont fréquentés et aimés.

Comme M. Rodolphe Lupien s'était acheté une terre à St-Albert pour favoriser son garçon, Viateur s'est trouvé établi tout prêt.

Viateur et Julienne se marièrent dans l'église de Ste-Séraphine le 23 octobre 1943. Leur famille, nombreuse de 14 enfants, est composé de : Bruno, Nicole, Roger, Bertrand, Lise, Richard, Daniel, Aline, Claude, Mariette, Fernand, Alphonse, Jeannot et Sylvie.

Julienne, qui était favorisée d'une bonne santé a bien su se tirer d'être mère d'une famille nombreuse. L'art de sa bonne cuisine économique fait en un tour de main, était parmi d'autres une de ses caractéristiques. Le doigté pour sa couture bien faite, toute sa couture toujours prête une saison d'avance pour toute sa famille, ça, c'était dépareillé.

Comment ne pas parler de sa participation à la chorale. Membre active et assidue depuis janvier 1965, que de cantiques, de psaumes, de pratique avec une disponibilité toujours spontanée, fidèle, assidue, jamais de réticence !

Le mérite de Viateur Lupien c'est d'avoir fait vivre honorablement sa famille sur une petite terre de trois arpents de largeur. S'il n'approuvait pas l'agrandissement des fermes de son milieu, il savait tirer pro-

fit de la sienne au maximum. Il n'eut jamais plus d'une vingtaine de vaches mais il savait les choisir et leur faire donner un bon rendement de sorte que même s'il n'était pas riche, sa famille n'a jamais été dans l'indigence. Peut-on s'arrêter un moment pour penser ce que peut représenter d'être seize à table à l'année ! Bien sûr qu'entre le plus vieux et le dernier il y a une marge, les derniers ne sont pas des adultes, mais il faut les nourrir, les habiller. Cependant, quand les aînés partent, ils finissent par revenir avec des amis aux fins de semaine, ce qui augmente la maisonnée... et les dépenses. Chez Viateur « il n'y a jamais rien eu là », pour employer une expression populaire !

Les noces

Dans cette famille on respecte les traditions chrétiennes et les couples qui s'unissent le font dans l'Église par le sacrement de mariage. Sur les quatorze, il y en a présentement onze de mariés, tous à l'église ! Ce qui frappe à l'occasion de ces mariages, ce sont les noces. Les invités se situent toujours aux environs de 150 convives à table sans compter ceux de l'après-midi. Pour tout ce monde le « Bar » est ouvert gratis tout l'après-midi à chacune de ces noces. Parmi ceux qui liront ces lignes, plusieurs peuvent en témoigner car ils étaient eux-mêmes des invités ; cette façon de faire ces noces inspirée sans doute par celle de son beau-père Évariste Vincent est devenue une tradition adoptée par les paroissiens de chez nous. Quand il y a noces à Ste-Séraphine, en plus de la parenté, la plupart des paroissiens sont invités et ça fête !

Viateur vendit sa terre en 1978 et il se bâtit dans la falaise du coteau de sable, ce qui lui donne une vue magnifique sur le 7^e rang et sur les terres. Quelques uns de ses enfants avaient déjà des maisons d'été de bâties autour et sur le coteau, le père se trouvant situé au centre en poste d'observateur ! Les fruits de la vente de sa terre et un peu de « gagne-saisonnier » font que Viateur et Julienne vivent une vie paisible et sécuritaire.

Dans les responsabilités paroissiales nous avons vu dans un autre chapitre que Viateur Lupien fut maire de sa municipalité pendant deux termes, de 1967 à 1971.

André Moreau — Ce jeune couple nous est arrivé de St-Rédempteur de Lévis en avril de cet année 1980. Ils ont acheté l'ancienne propriété de Viateur Lupien c'est-à-dire maison et grange avec huit arpents de terre, le reste de la terre ayant été vendu auparavant à Jean-Guy Vincent.

André Moreau est un fonctionnaire du gouvernement provincial. Il travaille présentement aux Trois-Rivières et c'est sur l'Énergie et les Ressources. Il épousa Louise Ritcher dans l'église d'Arthabaska le 25 juin 1977 et l'abbé André Genest de Ste-Élisabeth bénit leur union. Ils projettent dans un avenir plus ou moins rapproché de partir une serre.

Armand Lampron — Étant le fils de Henry Lampron et de Annette Proulx il est impensable que ce fils n'aille pas de l'avant dans son entreprise et qu'il ne progresse pas.



Une noce chez Viateur Lupien avec la famille Armand Lampron. Les mariés, Claude Lupien et Colette Lampron.



Ferme de Fernand Tessier.



Au temps des amours. Viateur et Julienne.

Armand acheta de son père en 1955 la terre qu'il habite actuellement. Comme un Lampron sait que c'est par l'étable que viennent les revenus, il commença, aidé de son père et de ses frères par cet agrandissement et ce ne fut pas le seul. Il agrandit sa terre par le défrichement et par l'achat de deux terres de St-Albert. C'est un homme capable à l'ouvrage et habile pour la menuiserie.

Au temps de ses amours, il ne s'éloigna pas pour ses fréquentations. Dans le rang voisin, il y avait une belle jeune blonde, au beau sourire, que plus d'un avait remarqué, mais Armand aussi. Il la courtit plus tôt que trop tard avec l'idée que ce serait du bon butin pour l'avenir. C'était l'aimante Fernande Bourgeois. Armand et Fernande s'épousèrent à l'église de Ste-Séraphine le 7 mai 1955.

Leur famille se compose de : Daniel, Colette, Ginette, Claude, Diane, Sylvie, Francine, Serge.

Fernande, douce maman, épaula bien son mari que ce soit à l'étable ou dans ses entreprises. Femme joviale et sociable, on recherche sa collaboration dans les activités et les mouvements paroissiaux. La providence l'a doté d'une belle voix mélodique. La chorale a l'avantage de l'avoir parmi ses membres depuis une douzaine d'années et sa participation est fort appréciée. Quand la paroisse de Ste-Séraphine passa à l'émission « Soirée Canadienne » de Télé 7 le 22 mars 1968, ses deux chansons furent très appréciées du public et lorsque de nouveau la paroisse passa à l'émission du 14 février 1981, par ses deux autres chansons sur un rythme des plus entraînants, les téléspectateurs l'ont apprécié d'avantage.

Armand est rendu au stage d'établir un de ses garçons Daniel. Il est à le construire de maison et il a un projet de vaste porcherie pour très bientôt. Il procède ainsi à l'exemple de son père. Son troupeau est de 110 bêtes à cornes dont 60 vaches laitières.

Camille Lampron — Camille Lampron était l'aîné des fils de Henry Lampron. Être l'aîné d'une famille à cette époque n'était pas toujours un cadeau car il lui fallait subir la turbulence d'un père rempli de vigueur et dont les affaires n'allaient pas toujours sur des roulettes. Camille n'a pas toujours travaillé avec un tracteur ; il a déjà labouré avec un cheval et un bœuf et il paraît que ça tirait aplomb ! Jovial comme son père et esprit taquin, il était bien aimé de la société. Cette société d'amis, il aimait bien la fréquenter autour d'une dive bouteille. Camille reste dans nos souvenirs avec cette expression de bonne humeur qu'il aimait partager avec ses nombreux amis.

Rose-Aimée Giguère — C'est en 1948 qu'il acheta l'ancienne terre de son père dans le 7^e rang. Comme il avait aussi les yeux clairs pour voir les jolies demoiselles, il dénicha une belle brunette dans le 13^e rang dont le charme de son sourire ne pouvait laisser personne indifférent. Cette demoiselle, c'était Rose-Aimée Giguère. Elle était l'aînée de la famille et comme son père Arthur Giguère allait aux chantiers l'hiver, elle aidait sa mère à la maison et aux soins des animaux pour le train. Quand elle laissa la petite école, elle alla à l'école d'enseignement



Ferme de André Moreau, (ancienne propriété de Viateur Lupien).



Ferme de Armand Lampron.



Ferme de Michel Lampron.

ménager ; c'est dire qu'elle avait un bon bagage de connaissance et d'expériences pour s'avancer dans la vie.

Camille et Rose-Aimée se marièrent à l'église de Ste-Élisabeth le 20 novembre 1948.

Les enfants qui naquirent sont : Gilles, Yvon, Marcel, Michel, Jacques.

Rose-Aimée qui était une femme énergique a présidé au foyer avec une main sure. Si Camille tenait à ce que chacun des petits gars ait sa part de responsabilité dans le train et au travail, Rose-Aimée le secondait fermement et ça a donné de bons résultats. Comme elle n'eut pas de fille, elle n'avait pas d'aide pour l'entretien de sa maison, il fallait qu'elle ne se contente que des suggestions à Camille ! Rose-Aimée avait une belle voix et elle fit partie de la chorale pendant 13 ans avec un dévouement et une assiduité exemplaire.

Camille fut un cultivateur de progrès. Lui aussi s'agrandit de terre et de bâtisses. Il eut la sagesse de se garder une besogne rentable, pas trop accaparante mais assez pour bien vivre. Toujours en avance sur ses travaux, il semblait travailler sans se dépêcher mais au bon moment il était présent et vigilant.

Camille et Rose-Aimée furent voisin pendant vingt-cinq ans de celui qui écrit ces lignes ; s'il écoutait les cris du cœur qui montent à son esprit il rallongerait le chapitre pour raconter des anecdotes savoureuses et décrire le climat amical, les échanges de visites et les échanges de services durant ces vingt-cinq ans de bon voisinage. Qu'il suffise de dire que souventes fois son voisin était mal pris ou pris dans des trous de terre noire dont certaines parties de sa terre étaient parsemées. Qui d'autres que le voisin en certaines circonstances peut-il le dépendre ? Camille était toujours disposé, sans apparence de contrariété, avec belle humeur. Au moins l'histoire apprendra qu'on savait se rendre service pour autre chose que de l'argent et que son voisin ne l'a pas oublié.

Camille était l'ami de tout le monde et a causé bien du chagrin à ses paroissiens un certain vendredi saint. Il n'apparaissait pas être malade, il avait senti un malaise dans l'estomac depuis seulement quelques jours et les médecins n'eurent même pas le temps de l'identifier. Il mourut subitement dans son lit le 12 avril 1974 à l'âge de 49 ans. Les chemins étaient, à ce moment, comme un champ de labour et il fallait des tracteurs pour dépendre les automobiles ; mais rien n'y fit : la foule est venue à la salle paroissiale où il fut exposé et au service, elle débordait à l'extérieur de l'église qui ne pouvait toute la contenir.

Pour cette lourde épreuve Rose-Aimée fit preuve de grandeur d'âme ; elle s'attela à sa nouvelle charge de remplacer le père de famille et responsable de la ferme qui continua à monter et progresser. Il lui restait Michel qui avait 17 ans, Jacques 16 ans et un neveu de 11 ans, Réjean Lampron, fils de Germain, qu'ils gardaient. Comme cette famille était initiée à l'ouvrage bien faite, ça allait bien mais Rose-Aimée n'était pas au bout de ses peines.

Le jeune Réjean avait sa part de train à faire à l'étable comme chez tout cultivateur. Un matin qu'il tardait à rentrer à la maison, Rose-Aimée s'informa à Michel, qui revenait de conduire les vaches au champ, ce que Réjean faisait. Michel retourne à l'étable et regarde en faisant le tour des ports puis il regarde dans celui du bœuf : Malheur ! Réjean était bien là, gisant sans vie le long du mur, le bœuf l'ayant encorné, fracturé ! Combien cette nouvelle fut pénible. Rose-Aimée était atterrée de douleurs. Elle était tellement ébranlée qu'on s'est interrogé si elle passerait au travers. Cependant elle avait vu comment son père Arthur Giguère traversait l'épreuve, elle avait été témoin comment il avait fait le sacrifice de sa vie, elle avait encore des réserves. Comme la femme forte de l'Évangile, elle s'est ressaisie ; c'était le 15 juin 1976.

Rose-Aimée reprit sa marche en avant et continua à vaquer à ses affaires. Elle voyait bien que Michel courtisait la fille du voisin d'en face et que, très bientôt, il voudrait faire son avenir. Elle fit la connaissance d'un homme charmant.

C'était un veuf et père de famille, habitué au public, un bon catholique, faisant partie de différentes associations patriotiques qui semblait capable de faire vivre une femme, laquelle n'avait pas que des sandales. Cet homme, c'était Eddy Nolin, garagiste de St-Rémi de Tingwick. Elle se laissa courtiser et elle l'épousa à Ste-Séraphine le 12 novembre 1977. Et depuis Rose-Aimée, devenue Madame Eddy Nolin a recommencé une nouvelle vie, tout en demeurant active sur le plan familial et paroissial.

Michel Lampron— Michel Lampron a repris la relève de son père et de sa mère, Camille et Rose-Aimée, et on peut dire qu'il a été à la bonne école. Son père avait eu le temps de l'initier à la besogne avant de mourir. Sa vigilente mère ne lui a pas moins imprégné le sens des responsabilités, de la ponctualité et de l'observation. Quand elle lui vendit en mai 1977, même s'il n'avait que vingt ans, il était prêt et il prouve qu'il est un gars responsable en accentuant la marche vers le progrès. Michel possède 200 acres de terre faite, un troupeau de 92 têtes dont 40 vaches.

La fille d'en face que Michel courtisait, c'était Thérèse Vincent. Ils se connaissaient bien, ils ont été élevés ensemble, ils s'échangeaient des visites mais c'était surtout les petits Lampron qui traversaient et quand ils le faisaient, ils étaient quinze à jouer ensemble!

Michel et Thérèse se sont mariés à l'église de Ste-Séraphine le 19 novembre 1977. S'ils n'ont pas encore d'enfants, Thérèse en garde souvent à l'occasion quand les sœurs ou belles-sœurs ajoutent un membre de plus à leur foyer.

Yvon Lampron— Yvon Lampron, cet autre fils de Camille et Rose-Aimée est un autre de nos jeunes qui a donné un coup de barre décisif pour la façon de gagner sa vie. Au sortir de l'école c'est d'abord dans une usine comme salarié qu'il débuta mais il s'aperçut vite qu'il ne progresserait jamais. Il se dirigea vers la construction mais il suivit en même temps des cours sur l'arpentage et on le fit travailler la-dessus

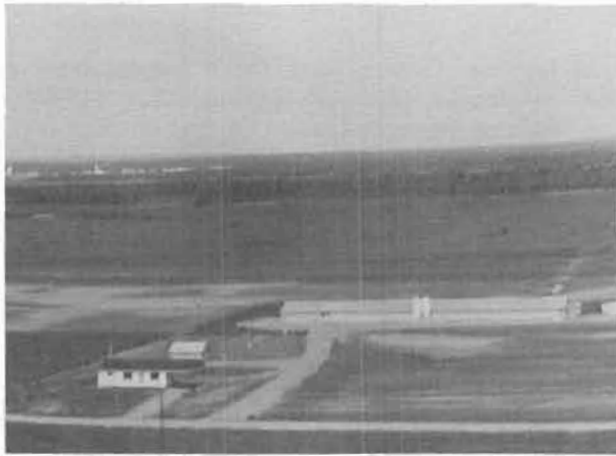
tout en étant homme d'instrument. On s'aperçut qu'il était assez sérieux pour lui donner plus de responsabilité et on le nomma contremaître. Mais ce genre de travail comportait des déplacements. Puis élever une famille en ville, pas d'espace, pas d'air ! Il songeait bien à une terre mais c'était difficile, faut-il qu'il y en ait à vendre. Toujours que, inspiré par son frère Marcel qui avait commencé à bâtir sa maison, Yvon s'est dit : « Adieu la ville et le travail instable, je reviens chez nous après un absence de cinq ans ». Son oncle Paul-Émile, qui avait conscience de remplacer le père, lui vendit avantageusement un morceau de terrain le long de la Grande Ligne puis Yvon décida de travailler à son compte en se lançant dans la production de porcelets ; il commença par construire sa maison en 1977. Après son frère Marcel, il était le deuxième qui laissait la ville pour revenir dans sa paroisse natale pour partir quelque chose de nouveau et cela fait un effet magique dans l'esprit des autres jeunes qui ont alors commencé à penser qu'on était bien chez nous.

Il construisit sa porcherie l'année suivante en 1978 et en corvée s'il vous plaît, pour lui comme pour Marcel, l'oncle Paul-Émile fournissait généreusement sa participation, ses tracteurs et sa grue patentée pour lever les chevrons et apporter les matériaux sur la couverture au besoin. Ça ne prenait pas un goût de tinette, dans l'espace de quelques jours la « soue » était montée, lambrissée et couverte. Ça se faisait sous le signe de l'humour et de la taquinerie, tout comme le père Henry Lampron le faisait. Sous cet aspect, ce sont les « petits » Camille qui relèvent de leur grand'père en ligne directe ! Il se construisit une porcherie identique à celle de Marcel avec la même quantité de production.

Entre-temps Yvon avait courtisé la fille du rang, Cécile Vincent, fille de Gérard. C'est remarquable comme ces petits Lampron aimaient les petites Vincent. Ils se connaissaient assez bien pour avoir été à l'école ensemble. Yvon et Cécile se sont mariés à l'église de Ste-Séraphine le 16 février 1974 et ils sont les parents de quatre filles dont des jumelles et un garçon. Ils sont très heureux de vivre dans leur paroisse natale. Yvon est actif sur le plan paroissial et avec son frère Marcel, il remplace leur père et leur mère à la chorale où ils sont bien appréciés.

Émile Vincent — Émile Vincent est né à Ste-Séraphine le 29 août 1920 et il était le petit dernier de la famille. Le mot petit sous-entend protégé pour ne pas dire gâté de sa maman ! Même si son père Joseph Vincent était violent et autoritaire le « bébé » avait ses deux sœurs Rita et Madeleine pour parer aux éventualités et le protéger même si son petit frère Gérard de trois ans son aîné ne leur facilitait pas toujours la tâche !

Quoique le père exigeait de la famille le travail sur la terre où à l'étable en quasi permanence, il semblait fermer les yeux un peu plus pour le petit dernier qui avait la permission d'aider sa maman et parler plus intimement avec elle. C'est ainsi que sa mère lui appris beaucoup de choses sur les origines de la paroisse dont certaines sont restés gravés dans sa mémoire.



Ferme porcine de Yvon Lampron.



Le chemin des amours nous conduit vers le pays du rêve ! Émile et Georgette.

Un mariage Français-Anglais à Ste-Séraphine : Fernand Vincent et Marlene Adams.



Quand l'aînée de la famille Marie-Flore partit pour entrer chez les Sœurs cloîtrées du Bon Pasteur à Ottawa, le benjamin n'avait pas encore deux ans. Quand elle écrivait au foyer, l'enfant voyait toujours émue sa mère pleurer à la lecture de ses lettres, ce qui le marqua profondément. Il n'a pas attendu d'être grand pour intervenir dans cet échange de lettres. Avait-il cinq ans, un soir qu'il était déjà au lit et qu'il savait qu'on écrivait à Marie-Flore, le jeune se mit à pleurer. Craignant pour la fessée du père, Rita intervint. « Qu'est-ce que tu veux ? » Réponse : « Je veux écrire à Marie-Flore ». « Tu sais bien que tu sais pas écrire ? » Réponse : « Je veux que tu me conduise la main ! ». La prière fut exaucée et la grande sœur l'amena à la cuisine pour lui faire écrire quelques mots à la joie immense du petit bambin. Inutile de dire que lorsqu'il a été capable d'écrire par lui-même très tôt il le fit et a toujours continué cette correspondance. Aujourd'hui, en 1980, la grande sœur, âgée de 76 ans, vit encore religieuse à Ottawa et son correspondant lui est encore fidèle. À ceux qui demandent, d'où vient cette facilité d'écrire, le secret n'est pas ailleurs que là.

Dans sa jeunesse, Émile Vincent songea à la prêtrise. Mais comme il n'y avait pas de revenu à la maison, c'était absolument inutile d'y songer. À cet époque, les religieux passaient par les écoles afin de recruter des aspirants et ils affirmaient ne pas refuser de jeunes issues de familles modestes ; c'est alors qu'Émile fit son application et son entrée chez les frères de Sainte-Croix au Juvénat de St-Césaire. Il fit deux années scolaire de 1934 à 1936. L'annonce qui lui fût faite qu'il n'était pas appelé à la vie religieuse fût pour lui une brisure dont l'ampleur ne se mesure pas et comme un oiseau blessé il traîna de l'aile longtemps.

Comment ne pas parler de politique ! C'était en 1936 au retour du collège et année d'élections où Maurice Duplessis fût porté au pouvoir. Il y avait un parlement à Victoriaville et le père amena son fils de 16 ans avec lui. C'était dans la cour du collège du Sacré-Cœur (aujourd'hui l'hermitage). Duplessis commençait son discours par des boutades qui faisaient rire tout le monde puis après, il entra dans le vif du sujet qui tenait la foule en haleine. Au beau milieu de son discours, un train de fret passa. L'orateur fût bien obligé d'arrêter. Quand il reprit la parole il dit : « C'est le train que va prendre le régime Taschereault-Godbout et Bouchard le 17 août prochain » aux acclamations de la foule ! Et en effet, à la date précitée il succéda à un régime qui avait gardé le pouvoir sans interruption pendant tout près de 40 ans. Joseph Vincent s'était abonné à l'Action Catholique de Québec ; il ne savait pas lire mais son gars qui avait été aux études lui le savait. Le père lui faisait lire les débats de la Chambre. Dire combien la lecture était passionnante, serait très difficile, mais qu'il suffise de savoir que le père et le fils étaient bienheureux des réparties de leur homme et avec ça, le jeune s'est trouvé renseigné pour pouvoir discuter.

Le stage de St-Jean

Un rêve brisé ne se raccommode pas toujours facilement. Les aptitudes que Émile Vincent avaient reçues ne semblaient pas compatibles

avec le travail sur la terre et en plus on lui affirmait qu'il était « maladroite ». Il tournait autour de certains travaux, les commissions, secouer la paille, etc... Il y avait trois autres hommes pour faire le travail avec les chevaux, le père, Armand et Gérard et quelques années sont passés comme ça. L'occasion s'est présentée pour aller travailler ailleurs à St-Blaise d'abord, puis à St-Jean d'Iberville où il fit un stage de deux ans. Il a aimé le travail à la journée où il avait l'occasion de faire de l'apostolat ou parler de politique. C'est au cours de ce stage qu'il alla à Ottawa faire connaissance avec sa petite sœur religieuse à l'âge de 21 ans. Il y avait là sept autres cousines et une tante qui lui ont appris qu'elles lisaient toutes ses lettres avec plusieurs autres Sœurs, qui le faisaient avec grande joie.

Les circonstances se prêtaient à un retour et on lui fit demander de retourner à la maison paternelle étant donné qu'il serait propriétaire de la moitié de la terre. C'est ainsi qu'il décida de retourner au foyer pour exploiter le bien paternel avec son frère Gérard avec lequel il travailla en société pendant vingt-cinq dans une parfaite harmonie.

Les années passèrent et un jour un des pionniers, Urbain Raïche qui avait franchi le cap de la soixantaine, décida de vendre sa terre, on était en avril 1947. Gérard et Émile allèrent veiller. Les pourparlers n'ont pas traînés en longueur, les marchés furent conclus tout de suite le même soir. Émile acheta sa terre à la surprise générale.

Acheter une terre et vivre seul, il semble que ce n'est pas normal. Pour toute vie de jeunesse, Émile n'avait été que dans le voisinage. Il n'avait pas recherché de fréquentations sérieuses parce qu'il n'avait rien sous les pieds. Après l'achat de la terre, il a commencé à regarder par-dessus la clôture et ce n'a pas été long, il fit la connaissance d'une jolie brunette aux beaux yeux noirs.

Georgette Carrier — Cette belle brunette, c'était Georgette Carrier de Warwick. Elle demeurait dans le village avec ses parents depuis peu de temps car ils étaient cultivateurs et elle connaissait surtout le travail de la terre. Son père Adélarde Carrier ayant été malade elle lui aida aux champs, au train et partout et cela avec plaisir. Elle préférait ce travail à celui de la maison tout en aidant sa mère à faire tricotage, tissage, etc... De plus, elle souhaitait épouser un cultivateur. Que demander de mieux!

Les fréquentations n'ont pas traîné en longueur. On s'est compris et on décida qu'il y avait assez d'amour correspondant pour s'épouser et le mariage fût célébré à Warwick par le Chanoine Arthur Leblanc, curé fondateur de Ste-Séraphine, le 20 novembre 1947.

Les fruits furent abondants et avec une croissance rapide. Après neuf ans de mariage, il y avait dix enfants de nés. En dépit de ce que pourrait donner les apparences, le mariage ne fût pas en retard ! C'est la naissance de deux couples de jumeaux qui firent progresser rapidement la famille ! Quatorze enfants sont nés dont treize vivants, ce sont : Jeanne d'Arc, Jean-Guy, Marguerite, Chantale, Fernand et Laurent jumeaux, Pierre-Paul, Martial, Madeleine et Hélène jumelles, Thérèse, Monique, Daniel.

La famille ne faisait peur ni à Georgette, ni à Émile et les choses se sont toujours bien arrangées. Il y eut certaines personnes qui se sont avérées des Providences, notamment les sœurs de Georgette et leur mère née Amanda Foucault, qui arrivaient un bon matin, et tel une industrie bourdonnaient d'activités. La machine à coudre, le raccommodage etc... à la fin de l'après-midi elles repartaient heureuses d'avoir rendu service et tout remis à l'ordre. Elles ne se contentaient pas de ça, elles apportaient des piles de linge pour une retouche ou en faire du neuf ; d'autres gardaient des enfants à l'occasion de nouvelles naissances.

Georgette aussi fût besogneuse ; elle aidait son mari avec enthousiasme pour réparer parfois de la machinerie, la traite des vaches, décharger du bois de chauffage en longueur à « pleine ceinture » chaque année. Ne craignons rien, chacun des enfants même les jumeaux ont été rendus à terme. Le va-et-vient de la maison à l'étable ou vice-versa, c'est toujours en courant que les voisins, qui était proches, l'ont vu aller. Son amour de la terre en donna le goût à plusieurs de ses enfants. Elle s'occupa aussi à ce que la famille reçoive une instruction adéquate pour que chacun soit capable de vivre horriblement.

Du côté social, Georgette œuvra chez les filles Isabelle, les Dames Chrétiennes, les Fermières et la Société Canadienne du Cancer. Aidé du curé Alphonse Verville, pour sa fondation, elle fût la première responsable pendant un an de la bibliothèque paroissiale. Présentement elle est commissaire d'écoles à la commission scolaire de Warwick depuis 1972. À 57 ans, elle est pétillante de santé, comme quoi la famille nombreuse et le travail ne font pas mourir.

Depuis l'âge de sa jeunesse, Émile Vincent, œuvra dans sa paroisse sous différentes activités. Il fût secrétaire de l'U.C.C. durant 18 ans de 1943 à 1961 et par l'intermédiaire de cette association il se fit des choses importantes dans la paroisse. Comme la plupart des paroissiens il fût conseiller et commissaire. Président de l'U.P.A. pour le secteur de St-Félix de 1974 à 1977, maître de chapelle depuis 1965, il tient le chœur de chant plein, ce qui n'est pas toujours facile. Il a réussi à maintenir la bonne réputation de la chorale de Ste-Séraphine.

Émile, qui ne brûla pas les étapes dans le progrès sur sa ferme mais qui progressa tout de même, réussit à faire vivre convenablement sa famille. Il aida trois de ses garçons à s'établir dans son rang, qui sont : Jean-Guy, Pierre-Paul et Martial. De plus, une fille Thérèse est mariée à Michel Lampron cultivateur voisin. En 1979, il vendit sa ferme à son fils Martial. S'aménagea une maison au bout du rang 7 qui est situé comme un poste d'observation où avec son épouse Georgette, il est heureux de vivre et d'écrire.

Jean-Guy Vincent — C'est en 1969 que son père Émile Vincent acheta d'Arthème Lemire la terre qu'habite Jean-Guy Vincent parce que à ce moment celui-ci était trop jeune pour qu'elle fût à son nom, il lui revendit en 1971 à l'âge de 21 ans.

Avec l'aide de la famille, Jean-Guy construisit d'abord la vacherie puis il transforma l'ancienne étable en porcherie. Puis tout en



Ferme de Jean-Guy Vincent.



Ferme de Pierre-Paul Vincent.



Ferme de Martial Vincent.

améliorant sa terre il s'acheta de la machinerie, il se bâtit deux silos puis les toutes dernières années ce fût le tour d'une porcherie moderne, d'une belle grande remise à machinerie, d'une étable à stabulation libre et d'une belle maison en pierre des champs ; ajoutez à cela l'achat d'autres terres par intervalles. Certains touristes européens l'ont même qualifié de véritable capitaliste ! Aujourd'hui il a un troupeau de 108 bêtes à cornes dont 65 vaches, 550 cochons et 425 acres de terre.

Le 23 mars 1974 à l'âge de 24 ans il épousa Lise Trépanier à Princeville et ils sont les parents de trois garçons et une fille. Jean-Guy est présentement conseiller municipal.

Pierre-Paul Vincent — Pierre-Paul Vincent acheta la terre qu'il rêvait de posséder depuis son adolescence et s'il est parvenu à son but, c'est qu'il y eût un gros pourcentage de chances de son côté. C'est Oscar Turcotte qui la lui vendit et tout le roulant le 30 juin 1977, c'est, rappelons-nous, la terre que défrichèrent et bâtirent les pionniers Georges Gaudet et Nestor Raïche.

Pierre-Paul continua l'égouttement commencé par Oscar et il se dirige dans le progrès en ne brûlant pas les étapes. Il a présentement deux silos de bâtis en améliorant le cheptel et la machinerie puis il caresse d'autres projets. Jeune homme d'ordre peu commun c'est un bon travailleur, il possède 60 bêtes à cornes dont 38 vaches et 208 acres de terre.

C'est le 21 janvier 1978 à l'âge de 23 ans qu'il épousa Ginette Allard de Ste-Séraphine et ils sont les parents de deux belles filles.

Martial Vincent — Martial Vincent était l'homme de confiance de son père, c'est toujours de l'avant et avec spontanéité qu'il répondait aux demandes qu'il lui faisait. Martial suggéra de bonne heure certaines améliorations comme l'insémination artificielle et son cadran, le contrôle laitier, les clôtures électriques, etc... C'est lui qui fût l'ouvrier pour tailler le comble à toit français lorsqu'il fût continué en 1975 ; de même pour la construction de la remise à machineries en 1977. Bref, le père et le fils travaillaient en collaboration comme les deux doigts de la main.

Martial fût précoce en amour ; il était chanceux pour rencontrer de belles filles mais il prit le temps de choisir tant et si bien que le mariage apparut à brève échéance. Comme le père n'avait qu'une petite ferme et qu'il ne voyait pas les revenus suffisants pour deux familles et qu'il voulait bien favoriser son garçon qui aimait l'agriculture et qui désirait faire un cultivateur, quoique relativement jeune à 58 ans, il vendit sa ferme à son fils le 1^{er} mai 1979 qui lui aussi s'est enligné sur le progrès.

Martial épousa Lucie Béliveau de St-Samuel le 26 novembre 1977 et ils sont les parents de deux jolis bambins, un garçon et une fille, la cygogne étant présentement encore en route vers leur demeure ! Sa terre complètement égouttée est de 174 arpents, et elle produit suffisamment pour nourrir son troupeau qui est identique à celui de son frère Pierre-Paul.

CHAPITRE V

ARCHIVES PAROISSIALES

Coup d'oeil sur les documents

Les lignes qui suivent sont constituées à partir des notes d'archives de l'évêché de Nicolet concernant la paroisse de Sainte-Séraphine.* L'abbé Verville commence ainsi son rapport :

« Dans la première page des archives qui est datée du 1^{er} octobre 1900, les premiers mots de cette page sont : « Notes de Monseigneur Gravel ».

« M. Hubert Vincent de Sainte-Perpétue, (beau-frère de M. Jean Rousseau de Nicolet), l'un des principaux fondateurs avec ses quatre frères de Sainte-Perpétue, propriétaire d'une grande étendue de terrain dans la nouvelle paroisse qu'il désire obtenir, demande la plantation d'une croix en désignant la place future d'une église, endroit situé à peu près au centre, entre les églises de Kingsey-Falls, Ste-Élisabeth, St-Albert et de Ste-Clothilde.

L'an dernier seulement il s'est fait sept arpents sur quarante d'abattis M. Edmond Courval seul des curés voisins paraît un peu opposé à la chose ; les autres sont favorables. Plusieurs propriétaires avec quatre, cinq, six garçons attendent.

Le 1^{er} octobre 1900, M. Hubert Vincent offre, si l'église est sur son terrain, une terre de deux par vingt arpents, cent dollars en argent, plus \$25.00 au curé par année cela aussi longtemps qu'il ne se sera pas donné à ses enfants ».

Le 25 janvier 1901 c'est au tour d'un cultivateur de Sainte-Clothilde, Sieur Johnny Regis qui devant le notaire F.X. Lemieux offrit à la commission épiscopale de Nicolet une superficie de cinquante arpents de terre à l'endroit où la dite corporation épiscopale trouvera le plus commode.

Le 26 janvier 1901, c'est une requête qui est envoyée à Mgr Elphège Gravel pour appuyer cet offre, suggérant les délimitations de la future paroisse en décrivant des motifs pour convaincre l'évêque, notamment :

* Ces notes sont celles de l'abbé Alphonse Verville, curé de Ste-Séraphine de 1974 à 1979.

«Que l'éloignement des églises environnantes les font souffrir du manque de secours religieux, attirerait une foule de nouveaux colons sur les terres très fertiles qui sans cela ne seront jamais cultivés et empêcheraient pour le plus grand bien de leurs âmes les jeunes gens d'émigrer aux États-Unis où ils courent souvent de grands dangers. On y suggère le lot 28 du 12^e rang du canton de Simpson pour construire une chapelle».

Cette requête est signée par vingt-cinq personnes qui sont : Léon Gélinas, Johnny Regis, Delphis Gélinas, Grégoire Beauchêne, Napoléon Rousseau, Pierre Desfossés, Georges Gélinas, Arthur Gélinas, Napoléon Gélinas, Ludger Gélinas, Richard Gélinas, Hercule Gélinas, Xavier Champagne, Georges Gaudet, Nestor Raïche, Joseph Lampron, Onésime Lampron, Georges Lampron, Joseph Vincent, Alfred Vincent, M.C. Mc Coffey, Isidore Mc Carthey, H. Hamel, Achille Gélinas et Jean-B. Raïche.

Suite à cette requête, un avis public daté du 14 février 1901 demandant à tous ceux qui se croient intéressés pour ou contre l'érection canonique d'une nouvelle paroisse, de se réunir à la maison du sieur Hercule Gélinas rencontrer le curé de Notre-Dame-Du-Bon-Conseil le 14^e jour du mois de mars 1901 à deux heures de l'après-midi pour vérifier les allégations d'une requête en date du 26 janvier 1901 adressée à Sa Grandeur Mgr L'évêque de Nicolet Mgr Gravel. Et c'est signé par Omer Dubois, curé de Notre-Dame-du-Bon-Conseil.

Mais une contre-requête est envoyée à l'évêque de Nicolet et se lit comme suit :

«L'humble requête que nous soussignés, les frantenanciers de la paroisse de Ste-Clothilde-de-Horton exposent à votre Grandeur le fait que certains propriétaires ont demandé d'ériger une paroisse tel qu'annoncé dans l'avis public récemment et trouvons que leurs plaintes sont exagérées pour les raisons suivantes :

Premièrement, que les gens résidant dans les limites sont assez rapprochés de notre église pour pouvoir y accomplir facilement leurs devoirs religieux et d'ailleurs ils ne sont pas assez nombreux pour avoir un conseil municipal, et il s'en trouve parmi les gens résidants qui n'ont pas l'évaluation requise pour être membre d'un conseil.

Deuxièmement, que notre municipalité sera obligé de pourvoir à tous leurs frais municipaux. Il n'y a aucun chemin d'ouvert dans les limites les plus lointaines et que notre loi municipale ne peut pas leur en accorder, vu qu'il n'y a aucun souffrant.

Le conseil de comté d'Arthabaska en présence des délégués a remis en 1903 l'ouverture de la Grande Ligne qui avait été demandée en 1900, ce qui est encore une preuve convaincante qu'il n'y a point de souffrants.

Troisièmement, ce qui serait bien onéreux pour nous de subvenir aux frais de leurs terrains et ne pas avoir leur concours dans la construction de notre église.

Signé, Omer Côté, Ferdinand Lacroix, Adélard Arsenault, Omer Landry, Norbert Fleurant».

Érection canonique de la paroisse

« Nicolet, le 5 septembre 1904

J.S. Hermanns Brunault, par la miséricorde de Dieu, évêque de Nicolet, à
*tous ceux que les présentes verront. »

Ici, l'évêque énumère en quatre points les raisons de sa décision, tenant compte de la requête du 26 janvier 1901, de la commission du 14 mars 1901 dont était chargée l'abbé Omer Dubois, etc... et continue :

« En conséquence, dérogeant au décret du 12 octobre 1872, par lequel Sa Grandeur Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières érigeait la paroisse de Sainte-Élisabeth-de-Warwick.

Au décret du 3 mars 1886, par lequel Mgr Elphège Gravel érigeait la paroisse de Saint-Aimé-de-Kingsey-Falls.

Au décret du 1^{er} juillet 1870, par lequel Messire C.O. Caron, Vicaire Général administrateur du diocèse des Trois-Rivières érigeait la paroisse de Sainte-Clothilde-de-Horton.

Au décret du 8 mars 1877 par lequel Sa Grandeur Mgr Laflèche, évêque des Trois-Rivières érigeait la paroisse de Saint-Albert-de-Warwick.

Nous détachons premièrement : De la paroisse de Sainte-Élisabeth, le lot n° 23 inclus jusqu'au lot n° 27 inclus des 12^e rang et 13^e rang du Township de Kingsey.

Deuxièmement, de la paroisse de Saint-Aimé-de-Kingsey-Falls, depuis le lot n° 19 inclus jusqu'au lot n° 28 aussi inclus des 10^e et 11^e rang du dit Township de Kingsey.

Troisièmement, de la paroisse de Sainte-Clothilde-de-Horton, depuis la partie D du n° 24 inclus jusqu'au n° 28 aussi inclus.

Du 8^e rang du Township de Simpson depuis le lot n° 23 inclus, jusqu'au lot n° 28 aussi inclus du 9^e rang du dit Township de Simpson.

Depuis le lot n° 20 inclus jusqu'au lot n° 28 aussi inclus des 10^e, 11^e, 12^e rang du dit Township de Simpson.

Depuis le lot n° 24 inclus jusqu'au lot n° 29 aussi inclus du 9^e rang du Township de Warwick, le tiers sud-est des mêmes lots n° 24 à 29 du 10^e rang du dit Township de Warwick, nous les avons érigés et érigeons par les présentes en titre de cure et de paroisse sous l'invocation de Sainte-Séraphine vierge, dont la fête tombe le 29 juillet.

Le dit territoire comprenant une étendue de 6 milles de front sur 7 milles de profondeur pour être les dites cure et paroisse de Sainte-Séraphine, entièrement sous notre juridiction spirituelle, etc.

Sera notre présent décret, lu et publié au prône dans les messes paroissiales de Sainte-Élisabeth-de-Warwick, de Saint-Aimé-de-Kingsey-Falls, de Sainte-Clothilde-de-Horton et de Saint-Albert-de-Warwick les deux premiers dimanches après sa réception.

Donné à Nicolet sous notre seing, le 5^e jour du mois de septembre de l'année 1904 Joseph Hermann, évêque de Nicolet ».

Le temps s'écoule jusqu'en 1911 avant qu'on ne parle de la construction de l'église et c'est lors de la correspondance du curé de Ste-Élisabeth, M. l'abbé Ephrem Lemire avec Monseigneur Brunault. En voici un résumé.

Une première lettre est datée du 6 février 1911.

M. l'abbé Lemire fait connaître à Monseigneur le résultat de ses dernières démarches dans l'intérêt de la paroisse de Sainte-Séraphine et dit :

«M. Napoléon Rousseau de Sainte-Clothilde promet de donner quarante arpents de terre à la paroisse de Sainte-Séraphine si l'église est construite sur l'un de ses lots».

Il parle de la possibilité d'obtenir du ministre de la colonisation : «l'argent nécessaire à la confection des chemins pour Sainte-Séraphine où le gouvernement les fera faire à ses frais».

Une deuxième lettre datée du lendemain, 7 février 1911 :

«Monseigneur, vous me demandiez par votre honorée du 5 janvier dernier d'aller visiter la paroisse de Sainte-Séraphine et vous dire :

Premièrement le nombre des habitants. Deuxièmement combien d'arpents de terre de défrichés. Troisièmement où planter la croix. Quatrièmement, s'il y a lieu d'établir un lieu de desserte ?

J'ai visité la paroisse de Ste-Séraphine et j'ai dessin de fournir à votre Grandeur les informations qu'elle demande.

Premièrement, il y a Monseigneur à Ste-Séraphine 31 habitants dont 3 non résidents.

Deuxièmement, il y a 1668 arpents de terre défrichée.

Troisièmement, à l'extrémité sud-est du 27^e lot du 12^e rang du canton de Simpson ; ici Monseigneur, je tiens à vous soumettre les principales raisons du choix de cet endroit de préférence à tous les autres.

a) c'est le point le plus voisin du centre géographique de tout le territoire de Ste-Séraphine.

b) le site de l'église sera magnifique.

c) deux chemins y conduisent, celui du 12^e rang de Kingsey moins quelques arpents inachevés. Les deux églises St-Aimé-de-Kingsey-Falls et de Ste-Séraphine seront en ligne droite par ce chemin.

Puis, et le chemin du 9^e rang du canton de Warwick conduisant du site projeté à l'église de Sainte-Séraphine au grand chemin de Sainte-Clothilde, le chemin est à moitié fait.

La plupart des habitants tiennent absolument à avoir l'église bien au centre. Et ce 27^e lot de terre et tous les lots voisins appartiennent à M. Napoléon Rousseau de Ste-Clothilde. Ce monsieur a déjà dit-on exprimé les intentions les plus généreuses pour aider à la formation de la nouvelle paroisse.

Quatrièmement, établir dès maintenant à Ste-Séraphine un commencement de desserte me semblerait un peu prématuré et d'une nécessité peu pressante».

Après différentes autres considérations M. l'abbé Ephrem Lemire suggère la construction d'une chapelle pour le printemps 1913. Ce prêtre fût un bon interlocuteur des paroissiens de Sainte-Séraphine auprès de Monseigneur Brunault.

Une autre lettre du curé de Sainte-Élisabeth datée du 13 septembre 1911 à l'évêque de Nicolet rapporte l'état des travaux qui ont été fait :

«Premièrement ouverture et confection du chemin central entre les 12^e rang et 11^e rang de Simpson avec les \$900.00 que le gouvernement provincial nous octroya.

Deuxièmement concession gratuite obtenue par M. Napoléon Rousseau de Sainte-Clothilde et H.E. Trudeau de Montréal, tous deux propriétaires des lots les plus proches du centre d'un morceau de terre de quarante arpents en superficie à la corporation municipale.

Troisièmement confection de la croix à y planter. Ces travaux étant maintenant achevés, lundi prochain, le 18 du mois courant où à toute autre date que votre Grandeur voudra bien nous assigner, nous serons prêts à vous recevoir, vous où votre délégué pour venir planter la croix sur ce territoire».

Ensuite, c'est la cession de terrain par Napoléon Rousseau à Sainte-Clothilde le 12 décembre 1911 devant le notaire J.H. Côté.

Nous trouvons, à la suite, dans les archives un extrait de la Gazette Officielle de la Province de Québec en date du 19 février 1913, qui annonce la reconnaissance civile du décret canonique

Première demande pour une chapelle

À la suite, nous trouvons les minutes d'une « Assemblée tenue le 18 mars 1913 à laquelle étaient présents: Messieurs Élie Béland, Richard Gélinas, Joseph Vincent, Alfred Lampron, Georges Gaudet, Hercule Gélinas, Arthur Gélinas, Nestor Raïche, Henry Lampron, Adélarde Lampron, Alfred Vincent, Achille Gélinas, Évariste Beauchemin, Jean Raïche, Urbain Raïche, Henry Beauchemin, Léon Gélinas, Georges Lampron» (18 personnes).

Une résolution est adoptée à l'unanimité,
«que pour encourager la colonisation et l'avancement de notre paroisse, nous sommes d'opinion de construire une chapelle et un presbytère.

À cet effet, nous délèguons M. Léon Gélinas auprès de Sa Grandeur Mgr Brunault pour demander l'autorisation de faire cette construction, etc.

Signé, Léon Gélinas».

Le 6 mai 1914, M. Léon Gélinas écrit à nouveau à Mgr Brunault, sur la demande des frantenanciers de Sainte-Séraphine pour renouveler la demande d'autorisation à bâtir une chapelle et un presbytère.

Le 18 juillet 1914, c'est une assemblée tenue à la fromagerie (coin du 7^e rang et de la route du 9) à laquelle sont présents : Messieurs Arthur Gélinas, Léon Gélinas, Henry Beauchemin, Georges Gaudet, Joseph Vincent, Achille Gélinas, Nestor Raïche, Adélarde Lampron, Émile Gélinas, Edmond Gélinas, Hermenegilde Hamel, Ovila Gélinas, Hormidas Hamel, Georges Lampron, Alfred Lampron, Évariste Beauchemin, Adjutor Turcotte, Richard Gélinas. (18 personnes).

Une proposition fût adoptée unanimement :

«Que nous croyons qu'il est dans l'intérêt de notre paroisse de construire une chapelle et un presbytère aussitôt que possible.

Proposé par Évariste Beauchemin secondé par Joseph Vincent que Messieurs Léon Gélinas Henry Beauchemin et Alfred Vincent soient

nommés délégués auprès de Sa Grandeur pour nous représenter et lui demander de faire les constructions plus haut mentionnées.

Signé Henry Beauchemin, président
Léon Gélinas, secrétaire».

C'est le curé de Sainte-Élisabeth, M. l'abbé Ephrem Lemire qui se fait alors le porte-parole des paroissiens de Sainte-Séraphine pour motiver la requête qui suit :

«À Sa Grandeur Mgr Joseph Hermann Brunault, Évêque de Nicolet.»

L'humble requête de la majorité des habitants frantenanciers de la paroisse de Sainte-Séraphine, représente très respectueusement à Sa Grandeur les motifs suivants :

Premièrement, que la demande avec les formalités d'usage le 5 septembre 1904, votre Grandeur publiait un décret érigeant en paroisse canonique pour le territoire désigné maintenant sous le nom de la paroisse civile de Ste-Séraphine.

Deuxièmement, que depuis ce jour le territoire susnommé s'est considérablement développé et a subi une transformation inespérée et ce, malgré le concours de nombreuses circonstances défavorables portant à un avancement si rapide.

Ainsi en 1906, il se fit une route conduisant sur la rivière Nicolet.

En 1908, un grand feu ravagea presque la moitié de cette forêt et en prépara le défrichage rapide.

En 1909, prolongement d'un chemin de pont par la municipalité de Sainte-Élisabeth jusqu'au point d'intersection de la route susdite au centre même du territoire où se trouve actuellement planté notre croix.

En 1912, plantation d'une croix à Sainte-Séraphine et cette même année confection d'un chemin partant de la croix jusqu'au village de Sainte-Clothilde.

En 1913, Sainte-Séraphine obtient par l'entremise de votre Grandeur et des commissaires civils du lieutenant-gouverneur en conseil la reconnaissance civile du décret canonique.

La même année en 1913, un pont en fer est construit sur la rivière Nicolet au coût de \$12,000.00 pour relier la nouvelle paroisse, à sa sœur de l'autre côté de la rivière, la paroisse de Saint-Lucien.

Et récemment Monseigneur, les paroissiens de Sainte-Séraphine obtenaient du bureau de l'Instruction Publique, leur érection en municipalité scolaire distincte.

Voilà en résumé Monseigneur les projets matériels accomplis depuis le début canonique de 1904.

Troisièmement que le nombre de colons établis sur leur territoire a augmenté notablement et qu'il est maintenant de quarante.

Quatrièmement, que sur ce nombre, il y en a cinq qui ne peuvent aller à la messe le dimanche à cause de la distance à parcourir. Ces colons sont ceux nouvellement établis sur les chemins neufs.

Il y a plus de dix hommes des chantiers de M. Napoléon Rousseau qui passent les deux tiers de l'année dans un camp situé à deux arpents de la croix sans aller à la messe les dimanches et fêtes, parce qu'ils n'ont pas de voitures pour se rendre à l'église.

Les autres 35 colons ouvriers de la première heure à Sainte-Séraphine ont entendu maintes fois votre Grandeur sympathiser avec eux, faire droit à leurs plaintes au sujet de la longue distance pour aller à leur

église, et leur donner en plus l'espoir qu'ils auraient bientôt leur église à Sainte-Séraphine.

Cinquièmement, que du consentement unanime et tout à fait désintéressé des susdits habitants frantenanciers, la croix fixant l'emplacement de la future église a été plantée au centre du territoire au lieu du centre de la population.

Sixièmement que les susnommés frantenanciers seraient prêts à bâtir une chapelle et un presbytère y attenant comme le comporte les plans et devis de la chapelle de Saint-Majorique et avec les mêmes dimensions.

Septièmement, ils seraient disposés aussi à s'imposer les frais de cette construction y compris celles du cimetière et des dépendances du presbytère ainsi que ceux du défrichement de un ou deux arpents du terrain avoisinant ces constructions.

C'est pourquoi nos suppliants prient votre Grandeur de leur permettre de construire une chapelle en bois ainsi que les accessoires susmentionnés à l'endroit où est planté leur croix dans les limites du terrain concédé à cet effet par M. Napoléon Rousseau à la corporation épiscopale sur les dimensions et devis de l'église Saint-Majorique qu'ils soumettent ci-inclus à Votre Grandeur et vos suppliants ne cesseront de prier.

Signé Léon Gélinas, Henry Beauchemin, Alfred Vincent, Ce 27^e jour de juillet 1914».

Avec un document d'une telle éloquence l'évêque ne pouvait résister très longtemps.

Une seconde requête suit la première :

«Les soussignés Léon Gélinas, Henry Beauchemin et Alfred Vincent, délégués à l'effet de la requête ci-jointe par la majorité des habitants frantenanciers de la paroisse de Sainte-Séraphine exposent très respectueusement à votre Grandeur par la présente, les vues et désirs de leurs commettants au sujet :

Premièrement, du mode à adopter pour le paiement du coût de leur établissement religieux, si Votre Grandeur daigne leur accorder son consentement.

Deuxièmement, des émoluments de leur curé si Votre Grandeur daigne leur en donner un à l'automne.

Après avoir consulté les grands propriétaires de terrains inoccupés sur le territoire de leur paroisse, comme le leur recommandait Votre Grandeur le 19 du mois courant les paroissiens de Ste-Séraphine ont résolu d'adopter les vues et désirs de M. Napoléon Rousseau pour le paiement des frais de leur établissement religieux à construire. Ce monsieur possède à lui seul au-delà de un tiers de l'évaluation totale du territoire de leur paroisse et ses vues et désirs leur semblent plus conformes que tout autre aux besoins de la situation.

Conséquemment les paroissiens susnommés considérant que leur établissement religieux pourrait coûter \$7,000.00 puisque celui de Saint-Majorique a coûté \$6,000.00, ils seraient décidés avec l'agrément de votre Grandeur à demander une répartition, ces propriétaires auraient à payer annuellement pendant dix ans la somme de 1% sur l'évaluation et la fabrique, du moins on se plaît à l'espérer, pourrait payer sans s'endetter les intérêts du reste.

Deuxièmement, quand aux émoluments du curé, que les paroissiens de Sainte-Séraphine vous demandent instamment pour cet automne, ils se souviennent qu'au mois de juillet l'an dernier, lors de la visite que vous

avez daigné leur faire, vous avez parlé d'un montant de \$400.00 qu'il faudrait pour assurer au nouveau curé pour ses émoluments. Ils adoptaient sur ce point les vues de votre Grandeur et espèrent que ce montant serait suffisant pour le moment du moins. À cette somme, si on ajoute en effet Monseigneur \$100.00 que vous leur promettiez l'autre jour, \$150.00 pour ses honoraires de messes, \$75.00 pour le salaire du bedeau, environ \$10.00 pour honoraires comme secrétaire des syndicats et au moins \$50.00 de casuel ; ces sommes porteraient ses émoluments à la somme de \$785.00.

Voilà Monseigneur à quelle vues et désirs se sont arrêtés les colons de Sainte-Séraphine au sujet de leur établissement religieux et des émoluments de leur curé. Ils les soumettent très respectueusement à Votre Grandeur la priant de croire à leur entier dévouement et à leur plus filial attachement à Votre Grandeur.

Léon Gélinas, Henry Beauchemin, Alfred Vincent».

Suit la réponse affirmative de l'évêque :

«Le 11 septembre 1914

Monsieur Léon Gélinas
Saint-Albert-de-Warwick
Cher monsieur,

Je suis prêt à nommer le premier curé de Sainte-Séraphine et à vous l'envoyer pour le premier dimanche d'octobre, si vous pouvez lui trouver un logement convenable dans une bonne famille qui consentira à le recevoir et à le nourrir de même que son cheval à l'écurie à un prix raisonnable.

Il se contentera de deux appartements, un pour son oratoire, et l'autre pour lui-même. Il est à désirer que vous puissiez le loger dans le voisinage de la fromagerie afin que si possible, d'y organiser les services du dimanche pour qu'il n'en soit pas trop éloigné.

J'ai besoin d'avoir votre réponse immédiatement.

Je prie Dieu de vous bénir

Joseph Hermann, évêque de Nicolet».

La dernière pièce de cette série témoigne de la reconnaissance des paroissiens :

«Sainte-Séraphine, le 5 octobre 1914

Mgr Hermann Brunault
Évêque de Nicolet

Monseigneur,

Les frantenanciers de Sainte-Séraphine me prient de vous exprimer leur reconnaissance de ce que vous avez daigné nous envoyer un prêtre que nous avons reçu avec grande joie et nous vous prions de nous accorder l'autorisation de convertir en chapelle temporaire une maison appartenant à M. Henry Beauchemin et pour laquelle nous sommes disposés à faire le nécessaire pour la mettre convenable.

Nous croyons qu'il est préférable d'occuper cette maison, vu que c'est plus près de la résidence de notre curé et qu'il y avait certaines difficultés à se placer dans la fromagerie qui appartient à un syndicat.

Dans l'espoir d'obtenir cette permission bientôt, je demeure de Votre Grandeur le très humble et dévoué,

Léon Gélinas

Le premier curé, l'abbé Arthur Leblanc

La bonne famille suggérée dans le document n'a pas été dure à trouver. Dans cette paroisse naissante la famille croissait à un rythme régulier. Il y en avait une entre autres qui se spécialisait par le nombre de filles. La septième était arrivée ! Comme on avait prévu qu'elle serait nombreuse la maison était spacieuse et on a pensé que famille et maison seraient idéales pour loger le curé en attendant la construction de l'église et du presbytère. Cette famille qui accepta de loger le premier curé ce fût celle de Monsieur et de Madame Alfred Vincent qui l'agrèèrent avec beaucoup de joie. Nous avons vu dans le premier chapitre comment la vie s'est écoulée entre famille et curé.

Première visite aux malades

Quand M. Hubert Vincent apprit la nouvelle de la nomination du curé, il était gravement malade. Il fit dire à ses fils Joseph et Alfred qu'il désirait voir ce prêtre avant de mourir. Ils répondirent à son appel et ils amenèrent M. l'abbé Arthur Leblanc au chevet de leur père à Sainte-Perpétue. Quand le malade le vit près de son lit il fût saisi d'une grande joie et dit : « maintenant que je vois le curé fondateur de la paroisse de Ste-Séraphine je peux mourir en paix. Et vous mes enfants soyez toujours les serviteurs du prêtre qui est le médecin de vos âmes ». On peut s'imaginer que le jeune prêtre a dû lui donner l'assurance du ciel et tous ses passeports pour le grand voyage.

Ce chrétien bâtisseur de sa paroisse, fût avec son beau-père Onésime Lampron et son ami Élie Raïche tous de Ste-Perpétue le souffle, l'âme de la paroisse de Ste-Séraphine, et il sut inculquer ce feu à ses fils, bâtir une paroisse pour agrandir le territoire de Dieu.

Il s'éteignit le 27 septembre 1914 à l'âge de 64 ans quelques jours après la visite du jeune prêtre.



M. l'abbé Arthur Leblanc, premier curé.

Érection de l'église

Nous possédons aussi une série de documents concernant l'érection de l'église :

1) **Lettre de l'abbé Leblanc** : « À sa Grandeur Mgr Jos. Hermann Brunault, Évêque de Nicolet en date du 15 novembre 1914.

Monseigneur,

Le curé et marguilliers d'office soussignés dûment autorisés, à une assemblée à laquelle assista la presque totalité des frantenanciers tenue le 15 novembre courant dans la chapelle servant temporairement aux offices publics de la paroisse de Ste-Séraphine supplient respectueusement votre Grandeur de vouloir bien :

De porter en décret ordonnant la construction d'une chapelle presbytère en bois devant servir au culte et de logement pour le curé suivant les plans et devis préparés par l'architecte Louis Caron de Nicolet et approuvé par Votre Grandeur.

De permettre, à l'œuvre et fabrique de la dite paroisse à Ste-Séraphine, de faire exécuter à ses frais et dépens les susdites travaux. La paroisse de son côté s'étant obligée à lui venir en aide par une première répartition légale de la valeur de \$5,000.00 et ensuite pour une autre répartition légale qui lui permettra d'acquitter ses dettes.

Les raisons à l'appui sont : que tout est encore à faire dans cette nouvelle paroisse de Sainte-Séraphine et que le bien des âmes exige que les susdits travaux soient exécutés le plus tôt possible si votre Grandeur veut bien exaucer notre humble supplique. L'humble fabrique pourra se mettre à l'œuvre immédiatement après l'émission du décret de votre Grandeur et les poursuivre d'urgence dès le printemps prochain jusqu'au parfait parachèvement.

La paroisse de son côté selon l'engagement qu'elle a pris, s'organisant ensuite en répartition légale pour un premier montant de \$5 000.00 le tout bien humblement soumis à votre Grandeur, les fils dévoués et respectueux.

J. Arthur Leblanc, curé de Ste-Séraphine
Hercule Gélinas, marguillier d'office».

La pratique religieuse

À l'église de St-Albert : Si nous retournons au temps de l'arrivée des pionniers, nous avons vu qu'à partir de la route du 9^e rang, il n'y avait pas de chemin en remontant le 7 vers le village. Comme ils étaient pour la plupart des jeunes garçons de 16 à 20 ans et qu'ils demeuraient entre six et sept milles de distance de l'église, se privaient-ils pour autant du secours de la religion ? On peut dire qu'ils possédaient un trésor qui valait beaucoup plus que la richesse et ce trésor enviable c'était la foi. Bienheureux étaient-ils de le posséder et encore plus de le conserver. Nos pères et pionniers même jeunes avaient une faim de Dieu qui faisait qu'ils ne ménageaient pas leurs

efforts pour lui rendre hommage en assistant au Saint-sacrifice de la messe à l'église paroissiale de Saint-Albert à chaque semaine. Il est arrivé qu'on y allait à pieds ; on le faisait en trottinant. Certains attelaient un bœuf sur la voiture et il paraît qu'il trottait comme un cheval ; puis bien sûr en « boggy » (calèche). Pour eux, leur devoir primordial était « Dieu premier servi ». Ils ne s'exemptaient d'aucune cérémonie religieuse, que ce fussent les quarantes heures, les rogations, les retraites paroissiales, toutes avec messes et prédications trois jours d'affilés sans compter le premier vendredi du mois toujours dans l'avant-midi. C'est avec une ardeur renouvelée qu'ils reprenaient la hache ou tout autre travail à leur retour, sauf le dimanche bien entendu. Combien d'années ont-ils été à l'église de St-Albert ? Dépendant de leur arrivée, que ce fut 1888 pour les Gélinas où 1898-1899 pour les Vincent, les Gaudet, les Raïche et les Lampron où 1902 pour Henry Beauchemin où quelques fussent les années pour d'autres colons jusqu'à la première messe le 11 octobre 1914. Ce qui veut dire que tous les enfants des pionniers de cette époque ont été baptisés, firent leur communion solennelle, furent confirmés à St-Albert et aussi inhumés pour ceux qui sont décédés avant la mise en place du cimetière de Ste-Séraphine.

2) Document énonçant le décret d'érection de l'église de Sainte-Séraphine :

« Joseph Simon Hermann Brunault
Par la grâce de Dieu et du Saint-Siège
Apostolique, Évêque de Nicolet.

À tous ceux que les présentes verront faisons que... ». Ici, l'évêque résume les dernières résolutions reçus, et affirme « que le coût probable des travaux projetés ne dépassera pas huit mille dollars.

« En conséquence par le présent décret nous avons approuvé et approuvons toutes et chacune des résolutions adoptées par l'assemblée générale de paroisse du 15 novembre courant.

Nous avons permis et permettons dans la dite paroisse de Sainte-Séraphine qu'y soit construit une chapelle-presbytère en bois devant servir pour le culte et aussi pour le logement du curé suivant les susdits plans et devis par nous déjà approuvés.

Nous avons permis et permettons à la dite œuvre et fabrique de faire exécuter elle-même les susdits travaux et de les recevoir.

Nous avons approuvé et approuvons que la dite œuvre et fabrique pour couvrir et rencontrer les frais d'exécution des susdits travaux et lui permettre d'attendre le prélèvement et le paiement des susdites répartitions légales fassent dès maintenant et en son nom les emprunts nécessaires.

De plus, nous avons réglé et réglons ce qui suit : La dite chapelle-presbytère aura environ 78 pieds de longueur par 40 pieds de largeur et 22 pieds de hauteur prise du solage à la couverture. Les dites dimensions seront prises à l'extérieur et à mesure anglaise.

Sera notre présent décret lu et publiée, au prône de la dite paroisse de Sainte-Séraphine, le premier dimanche après sa réception.

Donné à l'évêché de Nicolet sous le seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de notre sous-secrétaire le 20^e jour du mois de novembre 1914.

J.S. Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

3) Requête touchant la construction d'un presbytère séparé :

«Sainte-Séraphine, le 12 août 1915.

À sa Grandeur Mgr Brunault,
Évêché de Nicolet.

Monseigneur,

Les soussignés frantenanciers de la paroisse de Sainte-Séraphine prenant la liberté de soumettre à votre Grandeur le désir que tous ont d'avoir un presbytère séparé de l'église, et voici les raisons qu'ils croient devoir apporter à l'appui de leur demande.

Tous nous avons visité les travaux commencés déjà depuis quinze jours, lesquels travaux sont exécutés à la satisfaction de tous, mais nous remarquons que la nef n'ayant que 30 par 40, avant qu'il ne soit un an notre église sera trop petite pour contenir la population si elle continue à s'accroître comme depuis six mois.

En décembre dernier, la population était de 142 âmes, et en juillet 1915, elle était de 203 âmes, soit 61 d'augmentation en six mois. Les lots semblent vouloir s'établir rapidement et avant le printemps prochain, nous aurons probablement 30 familles de plus à ajouter, à cela, six familles de Sainte-Clothilde qui actuellement sont à préparer une requête afin de demander à votre Grandeur leur annexion à Sainte-Séraphine.

Toutes ces raisons considérées, nous croyons qu'il serait de l'intérêt de la paroisse de prendre les mesures nécessaires à l'effet de construire une église suffisamment grande pour faire face à cette augmentation prévue.

Nous supplions votre Grandeur de vouloir bien prendre en considération leur humble requête et nous vous prions de croire que nous nous soumettrons à votre décision et vos humbles requérants ne cessent de prier.

Ont signé : Joseph Vincent, Alfred Vincent, Léon Gélinais, Georges Lampron, Trefflé Desruisseaux, Henry Beauchemin, Adélarde Lampron, Hormidas Hamel, Évariste Beauchemin, Arthur Gélinais, Philias Hamel, Héménégilde Hamel, Omeril Boucher, Philippe Ducharme, Henry Lampron, Alfred Lampron, Richard Gélinais, Ovilla Gélinais, Isidore Mc Carthey, Adélarde Desfossés, Jean Raïche, Émile Gélinais». (22 personnes)

4) Note de l'évêque sur la précédente requête en date du 15 août 1915 et adressée aux marguilliers :

«J'espère que l'église sera construite et que la paroisse sera contente :
J.S. Hermann Brunault, évêque de Nicolet».

L'évêque n'a rien changé aux plans et devis originaux. Notons aussi que l'évaluation des propriétés de Sainte-Séraphine en date du mois d'octobre 1915 s'élève à \$96 171.00.

Fin des archives.

Fait digne de mention, quand tout le monde commença à élever sa famille, on amenait les petits-enfants chez une même gardienne le dimanche pour permettre aux mamans d'aller à la grand'messe plus souvent. La maman gardienne devait en plus préparer le dîner pour ses parents qui étaient pour la plupart, frères et beaux-frères, sœurs ou belles-sœurs. Ils revenaient tard car une courte grand'messe durait au minimum une heure et trente. Puis bavarder un peu avant d'atteler le cheval, s'en venir et faire les six milles dans des chemins plus souvent mauvais qu'autrement. On ne se faisait jamais accroire qu'on avait veillé tard et qu'on était « ben fatigué ». Au retour tout le monde dînait en famille et on fraternisait en fumant la pipe pendant que les mamans faisaient la vaisselle et voyaient à leurs marmots avant de s'asseoir. Le dimanche suivant, c'était une autre qui recevait, et ainsi de suite à tour de rôle. C'est de cette façon qu'on cultivait l'amitié et qu'on prit racine à Ste-Séraphine tout en conservant le bon souvenir de la paroisse mère Ste-Perpétue.

Quand le premier curé M. l'abbé Arthur Leblanc fût arrivé chez Alfred Vincent ce fût toute une transformation. D'abord on avait la messe dans son rang presque à sa porte. Ceux qui venaient de loin dételaièrent là chez Alfred. On était tellement heureux qu'on sentait que c'était une nouvelle vie qui commençait et on louait le Seigneur avec beaucoup de ferveur de ce grand bienfait. Les murs de la petite chapelle vibraient par l'enthousiasme des prières et des chants des fidèles qui la remplissaient.

Le dimanche après-midi c'est chez Alfred Vincent avec le curé Leblanc qu'on se réunissait dans le climat le plus amical qu'il puisse être donné de vivre et cela pendant les seize mois que demeura le prêtre dans cette famille.

La première chapelle

C'est dans un climat familial et chaleureux que le premier curé de Sainte-Séraphine. M. l'abbé Arthur Leblanc vécut ses premières expériences pastorales et il en éprouva un grand bonheur.

Une maison désaffectée qui avait servi comme première école, les trois années précédentes, située presque en face de la résidence-presbytère de Alfred Vincent (aujourd'hui Jacques Raïche) servit de chapelle pour débiter.

Sur le toit on avait installé une cloche dont la charpente simple pour la soutenir était surmontée d'une croix. Cette cloche qui avait été donnée par la paroisse de Ste-Clothilde avait servi pour la première chapelle de cette paroisse.

Le chauffage était assuré pour l'hiver et les jours froids par un « box-stove » (communément appelé « truie ») assez imposant pour que les gens se trouvent confortables.

Parmi les bancs de la chapelle, nous en avons encore une relique. Ceux qui, actuellement, sont dans le cœur de chant en 1980 sont les bancs qui ont servi dans la première chapelle !

Le cœur des vieilles paroisses environnantes s'était ouvert à cette occasion et on bénéficia de différents dons. Ainsi, l'autel que nous retrouvons dans la sacristie actuellement est celui qui a servi pour les tout premiers services religieux. Le chemin de croix de la dite chapelle fut fixé aux murs de la sacristie de l'église pendant plusieurs années. Des ornements sacerdotaux, quoique usagés ont aussi été donnés et se sont avérés très utiles. Les paroisses donnatrices ne sont pas identifiées, leur noms se sont perdus dans la mémoire du temps.

Près du chemin et de l'entrée, une belle croix blanche, décorée en bleu qu'avait fabriqué le menuisier du temps le père Onésime Lampron aidé de son fils Georges dans la cour de celui-ci, se dressait fièrement pour indiquer aux fidèles que l'humble maison de Dieu se trouvait là et qu'elle était prête à les accueillir.

La première messe à la chapelle

Le bonheur d'avoir la messe dans leur chapelle fut grand pour les paroissiens quand le premier curé l'abbé Arthur Leblanc richement vêtu dans ses beaux ornements sacerdotaux fit son entrée dans une chapelle remplie de fidèles dont le cœur éclatait de joie. Enfin, ils avaient devant eux leur curé, ils avaient la messe chez eux. Ils récoltaient les premiers fruits de leur travail, de leur persévérance dans la foi. Ils avaient leur Dieu et leur prêtre chez-eux dans leur paroisse.



Qui pouvait mieux comprendre et mesurer la valeur de cette richesse qu'eux-mêmes et dont ils se voyaient bénéficiaire à ce moment ! Comment imaginer que leur allégresse ne s'est pas élevée jusqu'au ciel pour rendre grâce à Dieu qu'ils souhaitaient bien servir de toute leur âme.

Dans cet atmosphère de grande fête, madame Joseph Vincent joua une marche entraînante, à l'entrée, qui donnait un ton de réjouissance. Une grand'messe solennelle fut chantée et on peut imaginer que le premier sermon du prédicateur excellent qu'était M. le curé Leblanc a dû remuer toute l'assistance.

La cérémonie se termina par un chant d'action de grâces dont les notes ajoutaient un bonheur déjà intense dans cette assistance, qui était plus près du ciel que de la terre en ce jour de grâce du 11 octobre 1914.

La construction de l'église

Après avoir lu les archives, on peut se faire une idée de l'importance que pouvait avoir l'église pour nos pionniers, qui furent nos parents pour plusieurs d'entre nous. L'église c'était la maison de Dieu et Dieu c'était le centre de leur vie. En lisant l'histoire des paroisses, toujours nous voyons l'objectif des pionniers ; dès qu'une communauté prenait corps, les premières démarches étaient de faire pression auprès de l'évêque du lieu pour obtenir un prêtre et la construction d'une chapelle d'abord, puis d'une église ensuite. Ce n'était pas toujours facile car l'évêque y allait le plus souvent avec prudence. Même pour lui, c'était toujours un grand bonheur d'avoir à ériger une nouvelle paroisse, y envoyer un prêtre et autoriser la construction d'une église parce que c'est le champ de Dieu qui s'agrandit et ceci entre dans le plan du fondateur de l'Église, Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'évêque attend que la paroisse en formation soit assez nombreuse pour subvenir aux obligations que cela impose et si elle désire vraiment le temple où ils auront à nourrir leur âme et alimenter leur foi.

Les archives nous donnent en détails toutes les démarches de longue haleine qu'il fallut pour obtenir un prêtre et l'autorisation pour construire l'église. On se rappellera que Hubert Vincent avait offert à l'évêque quarante arpents de terre plus cent dollars et une rente à vie de \$25 00 par année au curé si l'église était bâtit sur son territoire, c'est-à-dire dans le 7^e rang. Ça c'était en 1900, deux ans après l'achat des terres, il ne voulait pas être en retard. L'évêque décida de placer l'église au centre du territoire, plutôt qu'au centre de la population qui était, dans le 7^e rang exclusivement.

C'est dans l'hiver de 1914 qu'on bûcha le bois en corvée pour la construction de l'église. Tout le bois de charpente fut pris chez Alfred Vincent et le complément nécessaire chez Joseph Vincent. Les aînés des pionniers qui survivent et qui ont plus de quatre-vingt ans présumant que ce furent des dons. Faudrait-il s'en étonner si on

regarde l'offre qu'avait fait Hubert leur père. Tout le bois pour la construction de l'église a été scié au moulin chez Albert Baril dans le 7^e rang de St-Albert. Il était impressionnant paraît-il de voir tous les « spans » (couple) de chevaux attelés sur les « bobs sleighs » ; leurs voyages se suivirent à la longue file indienne, se rendant au moulin à scie. La même chose se fit mais probablement en voiture pour revenir. Tout ce bois fut bûché et charroyé bénévolement.

Toujours dans les archives nous voyons que la construction de l'église débuta en juillet 1915 et que M. Louis Caron de Nicolet en était l'architecte. Un monsieur Nadeau des Trois-Rivières était employé comme ouvrier. Cependant, tous les paroissiens qui ont participé à sa construction, l'ont fait en corvée et bénévolement. Leur curé M. l'abbé Arthur Leblanc était sur les chantiers et les travailleurs étaient bien heureux. Ce qui est intéressant de savoir, c'est que le dîner se prenait chez M. Joseph Faucher (aujourd'hui Oscar Turcotte) et madame Victorin Desfossés 86 ans (née Rosina Brault, de Ste-Élisabeth) amie des Faucher, était invitée à venir les aider, ce qu'elle faisait avec plaisir. Soit dit en passant, l'une des filles de Joseph Faucher (aujourd'hui madame Herman Fontaine résidant à St-Félix de Kingsey, âgée de 82 ans), suivit le curé comme ménagère lorsque celui-ci fut déplacé à Ste-Élisabeth. Elle raconte que les paroissiens fournissaient les victuailles et que madame Faucher faisait le reste avec ses deux filles. Elles étaient quatre pour servir. Les travaux marchèrent rondement car en janvier 1916 ils étaient terminés. Il est intéressant de noter que l'église de St-Albert incendiée le 29 mai 1915 fut reconstruite en même temps que la nôtre à partir de juillet 1915.

Saura-t-on jamais le coût réel de la construction ? Le livre des délibérations des minutes ayant été égaré au cours des années nous n'avons que les délibérations de la fabrique débutant en 1933. Dans les archives on prévoyait \$8 000 00 au maximum avec le presbytère pour une construction de 78 pieds de longueur par 40 pieds de largeur et 22 pieds de hauteur prise du solage et de la couverture. On ne vivait pas l'inflation à cette époque ! Nous savons qu'il y eût beaucoup de dons. **La cloche de l'église nous fut donnée par la paroisse de Sainte-Brigitte-des-Saults** et elle fut en quelque sorte la messagère annonciatrice des nouvelles familles et colons qu'elle nous envoya par la suite. Les autels, les statues, le chemin de croix, les ornements sacerdotaux furent des dons dont plusieurs vinrent de Victoriaville.

La population augmenta rapidement jusqu'au temps de la construction de l'église. Elle augmenta faiblement par la suite et compte tenu des départs et des arrivés elle se stabilisa autour de 60 familles et de 350 à 400 de population de sorte que les fidèles la remplissaient mais ne l'ont jamais débordé. Lorsqu'on avait demandé à l'évêque la permission de construire un presbytère à part craignant le manque d'espace à brève échéance, le pasteur leur avait répondu : « Votre église sera toujours assez grande ». Sa vision de l'avenir devait s'avérer juste.

La motivation de nos pionniers d'avoir un prêtre et une église pour mieux servir et honorer leur Dieu, les sacrifices qu'ils se sont imposés



Début des chantiers de construction de l'église de Ste-Séraphine, photographiée le 11 août 1915. La petite maison est celle de M. Joseph Faucher, en 1981 chez M. Oscar Turcotte. À remarquer les « arrachis », le boisé et l'automobile à droite.



M. l'abbé Alcide Lemaire, ancien curé, prononçant le sermon de circonstance, (lors de la transplantation de la croix).

Intérieur de l'église de Ste-Séraphine.



pour la maintenir, payer les redevances, si on ajoute en plus l'assistance à la messe à tous les dimanches, en voiture pour s'y rendre, quelque fut la température hiver comme été et à tous les autres offices qu'il y avait dans l'année, cette motivation pourrait-elle nous réveiller un peu de notre engourdissement actuel, dans notre grand confort pour nous faire comprendre que nous aussi nous avons les mêmes devoirs envers le même Dieu mais avec combien plus de facilité. Sinon, pourquoi un prêtre ? pourquoi une église ? pourquoi les sacrifices des pionniers ? Où est le sens de notre vie d'aujourd'hui ?

*La première messe à l'église **

C'était le 23 janvier 1916 et il faisait un froid sibérien. Déjà une file de voitures était en attente le long du chemin et dans la cour de la chapelle. Il y en avait des paroisses environnantes de St-Albert et Ste-Perpétue. À 8 heures et 45 a.m. le curé M. Arthur Leblanc s'amena dans une cariole seul avec Alfred Vincent qui le conduisait ; comme ça faisait seize mois qu'il assurait le service religieux à cette petite paroisse si sympathique, déjà la mélancolie pour ne pas dire la peine se mélangeait à la joie d'un grand jour dont personne sauf le Seigneur pouvait en mesure l'ampleur avec l'espérance que les chrétiens maintiendraient le flambeau de leur héritage de génération en génération.

Le jeune prêtre se rendit dans la chapelle pour aller chercher les saintes espèces et les vases sacrés pendant que Nestor Raïche, à son service, entonna le Magnificat à la sortie, que de grand cœur la foule chanta. Le cortège s'ébranla vers l'église, le curé et son charretier en tête, suivi des pionniers dans l'ordre de leur arrivée, et les visiteurs ensuite pour escorter en triomphe le bon Dieu dans sa nouvelle demeure où ils entrèrent en procession ; c'était un jour de gloire !

À cause de l'hiver et de la distance, l'évêque n'était pas présent. Cependant, le curé de Ste-Perpétue M. l'abbé Ludger Tourigny y était. Si la présence de nombreux prêtres n'est pas signalée, c'est que le dimanche, ils avaient à dire leur messe dans leur paroisse respective et ils ne pouvaient se libérer ; par contre l'église était remplie à pleine capacité. On signalait la présence du maire de St-Albert et des notables tels Albert Baril et ses frères accompagnés d'une bonne délégation qui remettaient la politesse d'avoir fréquenté leur église et leur paroisse de nombreuses années. Le chœur de chant était rempli et la chorale avait le support de celle de St-Albert avec Wilfrid Boisvert en tête, une partie de celle de la paroisse-mère Ste-Perpétue dont Walter et Roméo Raïche, Albany et Albert Beauchemin, Fernando Poirier et Walter Côté. Avec ses chantres, Urbain Raïche, Alfred Vincent, Wilfred et Henry Lampron et possiblement d'autres, Nestor Raïche dirigeait les

* M. Roméo Raïche 88 ans, de Ste-Perpétue présent et chantre à cette messe nous a fourni les précieux renseignements.

trois chorales et son épouse Léonie Beauchemin faisait la musique. On chanta la messe « Bordelaise » très majestueuse avec un brio remarquable que l'assistance savoura particulièrement.

M. Le curé Leblanc avec éloquence et émotion fit un sermon qui réchauffa le cœur de toute l'assistance et il était autorisé à donner une bénédiction spéciale à cette occasion. Cette première messe dans notre coquette petite église fut d'une beauté exhaltante et les survivants en ont gardé un heureux souvenir.

La transplantation de la croix

Après la construction de l'église, la croix près de la chapelle n'avait plus le même attrait. Elle fut abandonnée à son sort en subissant la détérioration du temps. Georges Lampron, qui l'avait fabriquée avec son père Onésime, ému de cette indifférence conçut le désir de la récupérer et de la rénover. Il en demanda la permission au curé et aux gens du rang, ce qui lui fut accordé et on lui aida à la transporter chez lui. Il lui fit une toilette, une belle peinture fraîche, lui fabriqua une niche pour y insérer, avec des fleurs, la statue de la mère de Dieu en qui il avait une dévotion particulière, la planta près de sa maison sur son terrain, l'entoura d'une clôture décoratrice, son épouse, Anney Provencher, s'occupait du parterre et des fleurs.

À la mesure de sa foi, il voulait une cérémonie solennelle pour son inauguration en demandant au curé du temps, M. l'abbé Alphonse Jolicoeur de bien vouloir la bénir publiquement ; demande qui fut bien agréée. C'était par un beau dimanche après-midi du 29 juin 1930 (donc 50 ans en 1980) la foule des fidèles et le curé étaient arrivés sur les lieux. Tout-à-fait par hasard, le prédécesseur de M. le curé Jolicoeur, M. l'abbé Alcide Lemaire s'est adonné à passer et s'est arrêté. Il fut invité à donner le sermon de circonstance et comme il était un excellent prédicateur, il n'eût pas de difficulté à trouver un sujet sur mesure lequel dans les circonstances était « La croix ». Il s'en est bien tiré et les fidèles, heureux de revoir et d'entendre leur ancien pasteur ; ils en ont gardé un excellent souvenir.

Cette croix, Edmond Lampron, le fils de Georges, s'est toujours fait un devoir de bien l'entretenir et c'est maintenant au tour de son fils, Denis la troisième génération, sur le terrain duquel elle est actuellement, qui la conserve pieusement comme ses pères dans un esprit de foi exemplaire. Elle rappelle aux chrétiens d'aujourd'hui comme à ceux d'hier, qu'elle est et demeure toujours le signe de notre salut.



Le 29 juin 1930, M. l'abbé Alphonse Jolicœur bénissait la croix du chemin, et cinquante ans plus tard, le 23 novembre 1980 c'est le Rév. Père Antonio Massé, Père-curé de la paroisse qui cette fois bénissait la nouvelle route en asphalte.



La chorale de Ste-Séraphine en 1981. De gauche à droite, Mesdames Fernande Lampron, Rose-Hélène Vincent, Julienne Lupien, Nicole Gosselin, Marcelle Thérien, Messieurs Michel Vincent, Yvon Lampron, Martial Vincent, Jean-Pierre Raïche, Marcel Lampron. Organiste, Mario Campagna. Maître-Chantre, (de dos) Émile Vincent. (Absents : René Vincent et Lucien Deschamps).

Au fil des années

Les paroissiens de Sainte-Séraphine étaient en général de grands dévots et c'est ainsi qu'ils ont conservé la foi, car la prière est l'essence indispensable pour l'alimenter. Ils fréquentaient en masse les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Qui ne se souvient de la longue file de pénitents à chaque premier vendredi du mois où chacun attendait son tour pour entrer au confessionnal, recevoir le sacrement du pardon. Ils ont toujours secondé leurs prêtres qu'ils respectaient et qu'ils aimaient en dépit de leurs faiblesses, car ils voyaient en lui le représentant de Dieu et le ministre de Notre-Seigneur. Leur église si chère, c'est assidûment qu'ils l'ont fréquentée car la présence de Dieu dans sa maison était l'âme de leur existence.

Épreuves — Les épreuves ne leur ont pas manquées; entre autres, la pauvreté qui fut un boulet difficile à traîner. Signalons que les années noires 1925-26 se sont répercutées douloureusement dans l'église, car les nombreuses familles qui ont émigré, l'ont vidé partiellement. Alors le poids du paiement des dettes, de son entretien et de celle du curé s'est allourdi sur celles qui sont demeurés et qui étaient déjà pauvres; ces familles étaient moins nombreuses pour subvenir à ces obligations.

Les anges et les bergers — La tradition d'une bonne chorale à Ste-Séraphine s'est toujours maintenue et les grandes fêtes ont toujours été marquées au coin de la solennité. Que ce fut la fête de Pâques, de la Toussaint, de l'Immaculée Conception, des services ou des mariages, toutes recevaient une attention spéciale. Mais de tous les temps, celle qui reçut une attention particulière, c'est bien la fête de Noël.

Dès les premières années de l'église paroissiale, la cérémonie à la messe de minuit avec des anges et des bergers bien costumés frappait par sa splendeur. Les anges avec des ailes et du brillant, vêtus de belles robes longues souvent de soie, et les bergers vêtus aussi en robes longues mais plus modestes. Ils chantaient nos beaux cantiques de Noël en alternance avec la chorale qui donnait un cachet de toute beauté. Au début, ce sont des hommes qui faisaient les bergers. Quand arrivait le temps de l'avent, les maîtresses d'écoles étaient chargées d'exercer les anges et les bergers et tous étaient heureux.

Avec le temps on a changé de modalité. Par exemple, plutôt que de faire le tour de l'église en chantant «ça bergers» en alternance avec les anges qui les appelaient, ces bergers remplissent le chœur avec les anges, chantent ensemble s'accompagnant de gestes gracieux nos beaux cantiques toujours nouveaux à Noël.

Il est arrivé certaines années et avec certains prêtres plus modestes que cette cérémonie ne fut pas autorisée. Dans l'esprit des fidèles et particulièrement des enfants, c'était une messe de minuit manquée. À l'arrivée d'un nouveau prêtre, on tentait de profiter de ses bonnes grâces pour faire revivre cette coutume très estimée. C'est pourquoi de nos jours encore nous avons conservé ce cachet de solennité qu'on ne retrouve qu'à Ste-Séraphine et qui fait le bonheur de toute l'assistance.



Les anges et les bergers pendant la messe de minuit.



Au temps des reposoirs le jour de la Fête-Dieu. Les anges étaient aussi en vogue, et les fillettes d'écoles étaient toutes désignées pour les personnifier.



À Noël 1980, c'est M. et Mme Fernand Allard et leur bébé qui ont personnifiés Joseph, Marie et Jésus à la crèche.

C'est une jeune dame dévouée, madame Michel Lampron (Thérèse Vincent), qui se charge de l'exercice de nos jours.

Depuis quelques années c'est un authentique tableau vivant qui s'est rajouté à la crèche avec un couple bien costumé et leur bébé couché sur la paille qui personnifient Joseph, Marie et l'enfant Jésus ; c'est une coutume très appréciée qui devrait se continuer bien longtemps, qui contribue à vivifier notre foi et nous raviver notre âme d'enfant en donnant l'image vivante de la sainte famille à la crèche.

Les visites pastorales

Les visites pastorales de l'évêque suscitaient un intérêt profond. Elles duraient deux jours et pour bien marquer cette solennité on hissait le drapeau au mat, qui dans le temps, était le tricolore de la France pour souligner notre âme française. Il faut voir là un symbole d'appartenance qui ferait peut-être scandale aujourd'hui. Elles étaient une occasion de cérémonies particulières à l'église pour les fidèles qui s'y rendaient en masse. Pour l'évêque c'était l'occasion de tâter le pouls des fidèles, puis la vie démographique, économique et religieuse de leur paroisse. Comme un père de famille, il faisait les remarques et les recommandations d'usage.

Ainsi pour la dernière visite que Mgr Brunault fit les 7 et 8 juillet 1937, on y lit dans le procès verbal : « Population en 1934 - 423. Population en 1937 - 442. Communiant 330. Non communicants 112. Familles 72. Familles qui cultivent 64. Familles emplacements 8. Écoles primaires cinq institutrices, 52 garçons et 50 filles. Visite du curé, trois fois l'an. Confirmés 35 ».

« Devoir pascal, tous. Moralité bonne. Vice particulier le blasphème. Une personne ne vient pas à l'église. Abstinence et jeûne - bien. Dernière retraite paroissiale, 1936. Fréquentation des sacrements, 4850. Hosties moyenne, 45 communions pour chaque communicant. Désordre, les danses. Aucune œuvre sociale. Sept abonnés au journal *L'Action Catholique*. Grand concours de piété à l'occasion de la visite pastorale aux offices et à la Sainte-Table. Ste-Séraphine le 8 juillet 1937. J.S. Hermann Brunault, Évêque de Nicolet. »

Comme les temps ont changées !

Donnons le procès-verbal de la deuxième visite de Mgr Albini Lafortune les 22-23 mai 1943 : « La population de la paroisse à sensiblement diminué depuis notre visite en 1940. Elle était de 450 habitants réparties en 76 familles. Elle n'est plus que de 343 habitants repartis en 60 familles. Il y a 52 familles de cultivateurs et 8 d'emplacements.

Dans les écoles, il y a 64 enfants dont 31 garçons et 33 filles. Quatre institutrices sont chargées de l'enseignement et reçoivent le salaire normal de \$400.00 par année. À souligner les nombreuses visites du curé aux écoles : toutes les semaines au village, tous les mois à la campagne.

La situation financière est de beaucoup meilleure qu'il y a trois ans. La dette alors dépassait les cinq milles dollars et chaque année il fallait accuser un déficit de plusieurs centaines de dollars. Le curé actuel M. l'abbé Hector Joyal arrivé en cette paroisse en octobre 1940, s'est attelé à la besogne. Bien secondé par les paroissiens, il a fait voter une répartition administrée par des syndics. Débarrassée de son passif la fabrique saura nous l'espérons faire honneur à ses affaires. Depuis trois ans, son revenu moyen a été de \$1,256.75 contre une dépense ordinaire de \$1,364.00. D'où déficit annuel de \$107.33 qui disparaîtra du fait que la fabrique n'aura plus d'intérêt à payer.

En dépit de l'éloignement de l'église, les fidèles communient souvent. Deux mille communions ont été distribuées l'an dernier ; soit une bonne moyenne de 38 par communiant. C'est remarquable pour une paroisse où il n'existe pas de couvent à proximité de l'église.

Les Dames de Ste-Anne, la ligue du Sacré-Cœur, un cercle de l'U.C.C. (21 membres) une caisse populaire... etc favorisent la vie chrétienne et économique. L'Action Catholique compte 16 abonnés et la Terre de Chez-nous, 19.

L'esprit chrétien, l'attachement à l'église et au curé la générosité devant les sacrifices à accepter caractérise les chers paroissiens de Ste-Séraphine. La Providence les a bien récompensé de tout cela en leur envoyant un curé qui sait les comprendre, les aimer, se faire tout à tous pour les gagner tous au Christ.

À celui-ci comme à ceux-là, nos hommages, nos vœux et l'assurance de notre paternelle bénédiction.

Albini Lafortune, évêque de Nicolet. ».

Si le père commun des fidèles du diocèse était content de ses ouailles, il est bien logique de penser que le Père du ciel le fût aussi.

À noter la diminution de la population correspond avec la cessation du moulin à scie de Aimé Allard qui a provoqué cette baisse. Notons aussi qu'en janvier 1981 la population est de 356 âmes, 91 foyers dont 82 familles ; c'est-à-dire beaucoup moins de personnes par famille.

Biographies résumées des curés de Ste-Séraphine



«Je suis prêtre O mon Dieu Médiateur sur terre, pour t'offrir en tous lieux, l'hommage des mortels et leurs humbles prières, en leur montrant les cieus»
(Je suis prêtre au mon Dieu)

Premier curé (17 septembre 1914 au 23 février 1916) :

M. Arthur Leblanc

Né à Arthabaska le 11 avril 1878 de Calixte Leblanc, maître de postes et de Élizabeth Bergeron.

Étude classiques au Séminaire de Nicolet (1892-1900) et théologiques au même Séminaire.

Ordonné prêtre le 25 juillet 1903 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par son Exc. Mgr Elphège Gravel, évêque de Nicolet. Vicaire de différentes paroisses de 1903 à 1914.

Curé fondateur de Saint-Séraphine où il a bâti une église avec presbytère (17 septembre 1914 au 23 février 1916).

Curé de différentes paroisses dont Warwick (27 août 1938 au 29 septembre 1955).

Décédé à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska le 4 octobre 1959. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Une belle pièce d'archive nous permet un coup d'œil particulier sur notre paroisse, il s'agit du livre souvenir du jubilé d'or sacerdotal du curé devenu le Chanoine Arthur Leblanc, Warwick, 25-26 juillet 1953 :

«La première cure
Ste-Séraphine, 17 septembre 1914.

En septembre 1914, l'Évêque de Nicolet érigeait une nouvelle paroisse pour assurer plus facilement le service religieux aux courageux colons qui venaient se fixer en pleine forêt sur les limites du comté d'Arthabaska. S. Exc. Mgr Brunault baptisa la mission naissante du nom de Ste-Séraphine en mémoire de sa vieille mère, et désignant l'abbé ARTHUR LEBLANC comme curé-fondateur.

Obéissant à la voix de son Évêque, le jeune curé s'enfonça courageusement dans la forêt pour y planter la croix et montrer à ses ouailles le chemin du ciel. C'est avec une profonde reconnaissance que les fidèles de Sainte-Séraphine accueillirent le ministre de Dieu ; car la présence du curé au milieu d'eux leur fut un précieux réconfort et un secours qui marqua le point de départ du vrai progrès tant spirituel que temporel. Désormais, ils n'eurent plus à se transporter à l'étranger à faire de longs et pénibles voyages pour les divers besoins religieux. Chaque dimanche, ils pouvaient assister aux offices divins, entendre la parole de Dieu, se réunir près de leur modeste chapelle, se voir, se parler, s'encourager et se consoler.

Le CURÉ LEBLANC ne ménagea ni ses peines ni ses fatigues, ni ses travaux quand il s'agissait du bien des âmes et même des intérêts matériels de sa mission. Toujours jovial, il sut se mettre à la portée de tous ; il s'ouvrait les cœurs et les âmes par l'intérêt qu'il portait au moindre de ses paroissiens.

Après avoir défriché péniblement le terrain, il construisit la chapelle-presbytère et mit sur pieds les principales organisations paroissiales et scolaires. Les humbles colons surent apprécier à pleine mesure les bienfaits d'avoir à leur tête, un ami et un père, et tous sont unanimes à proclamer que leur premier curé fut un pasteur zélé et un travailleur acharné à qui ils doivent beaucoup».

Il est à noter que l'évêque le nomma curé de Ste-Élisabeth le 23 février 1916 exactement un mois après la première messe qu'il célébra dans l'église paroissiale qu'il venait de construire à Ste-Séraphine.

Deuxième curé (23 février 1916-3 juillet 1920) :



« Dans le champ du Seigneur il va, l'âme joyeuse semant à pleine main l'espoir dans les sillons ; sous un soleil ardent, la grâce radieuse rapporte cent pour un au feu de ses rayons »

(Le Saint ministère du jeune prêtre)

M. Pierre Allard

Né à la Baie-du-Febvre, le 19 septembre 1878, de Calixte Allard, cultivateur et de Catherine Lafond. Études classiques (1892-1900) au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 14 août 1904 dans la chapelle des Sœurs de l'Assomption à Nicolet par Son Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (23 février 1916 au 3 juillet 1920).

Décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal le 14 juin 1948. Inhumé dans le cimetière paroissial de St-David.

Troisième curé (9 juillet 1920-22 août 1922)



« Il donne sans compter ses talents, sa jeunesse aux âmes qu'il dirige au sentier des vertus, pour gagner à Jésus des multitudes d'âmes. »

(Le Saint Ministère du jeune prêtre)

M. Émile Bibeau

Né à Pierreville, le 17 novembre 1881 de Godefroi Bibeau, charpentier et de Emma Traversy. Études classiques (1895-1903) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 7 juillet 1907 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par Son Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (9 juillet 1920-22 août 1922).
Décédé à l'Hôpital St-Charles de St-Hyacinthe le 18 septembre 1943. Inhumé dans le cimetière de Pierreville.

Quatrième curé (27 septembre 1922-1^{er} octobre 1924)



« Je suis prêtre, O mon Dieu, chaque jour à la messe je dirai : ceci est mon corps, et le pain deviendra miracle de tendresse, le pain des forts »
(Le saint ministère du jeune prêtre)

M. Victor Despins

Chanoine honoraire, Vicaire Forain. Né à Pierreville le 22 décembre 1882 de Téléphore Despins cultivateur et de Georgianna Cartier.

A fait son cours classique au Séminaire de Nicolet (1898-1906) et théologie au même Séminaire. Ordonné prêtre le 7 novembre 1909 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par Son Exc. Mgr Hermann Brunault.

Curé de Sainte-Séraphine (27 septembre 1922 au 1^{er} octobre 1924).

Décédé à Pierreville le 21 septembre 1970. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Cinquième curé (30 août 1924 au 31 octobre 1928)



« Nouveau Christ par l'action comme le Christ Prêtre. Je veux à l'avenir pour Dieu pour le prochain dépenser tout mon être jusqu'au dernier soupir »
(Le saint ministère du jeune prêtre)

M. Alcide Lemaire

Né à Saint-Elphège, le 28 décembre 1888 de Calixte Lemaire cultivateur et de Olive Duguay. Études classiques (1901-1909) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 5 janvier 1913 dans la chapelle des Sœurs de l'Assomption de Nicolet par S. Exc. Mgr Hermann Brunault évêque de Nicolet.

Curé de Sainte-Séraphine (30 août 1924-31 octobre 1928).

Décédé à Drummondville le 21 février 1955. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Sixième prêtre (3 novembre 1928-7 novembre 1936)



« Pour l'homme de ton culte et de ton nom, O Maître, mon rêve est de fournir à ton Église un prêtre. Les biens que j'ai reçus de ta main, je veux te les offrir dans un don divin ! »
(Mon prêtre)

M. Alphonse Jolicoeur

Né à Tingwick, le 10 janvier 1885, de Louis Jolicoeur, sellier et de Marie Montambault. Études classiques (1904-1911) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 20 décembre 1914 dans l'église de Warwick par S. Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Sainte-Séraphine (3 novembre 1928-7 novembre 1936).

Décédé à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska le 5 novembre 1949. Inhumation au cimetière de Warwick.

Septième curé (1^{er} novembre 1936-16 octobre 1940)



« Heureux celui qui sème et celui qui moissonne, mais combien plus heureux le cœur aimant qui donne, au plus petit des tiens une part de son or ! Qui fait la charité, centuple son trésor. »
(Mon prêtre)

M. Charles-Édouard Brassard

Né à Saint-Grégoire le 28 février 1896, de Cléomène Brassard cultivateur, et de Corinne Lafond. Études classiques (1910-1917) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 26 juin 1921 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par S. Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Sainte-Séraphine (1^{er} novembre 1936-16 octobre 1940).

Décédé à l'hôpital du Christ-Roi de Nicolet le 15 décembre 1973. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Huitième curé (3 octobre 1940-28 août 1944)



« Heureux qui reconnaît l'ambassadeur du Maître, car l'Éternel un jour, saura le reconnaître, et l'exalter parmi les princes de sa cour ; heureux qui donne à Dieu son or et son amour ! »
(Mon prêtre)

M. Hector Joyal

Né à St-Cyrille, le 18 octobre 1895, de Aimé Joyal cultivateur et de Angélique Joyal. Études classiques (1911-1919) et théologiques au

Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 11 mars 1923 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par S. Exc. Mgr Guillaume Forbes évêque de Joliette.

Curé de Ste-Séraphine (3 octobre 1940-28 août 1944).

Décédé à l'Hôpital Ste-Croix de Drummondville le 21 novembre 1980 à l'âge de 85 ans.

Neuvième curé (26 septembre 1944-27 juin 1946)



«Qui nourrit l'envoyé de Dieu, reçoit sa grâce. Son nom vit au delà du temps et de l'espace; le ciel entier bénit son geste généreux; le gardien de l'apôtre est mille fois heureux.»
(Mon prêtre)

M. Arthur Bergeron

Né à St-Grégoire le 4 mars 1898 de Édouard Bergeron cultivateur et commerçant et de Alvinia Rouleau. Études classiques (1913-1921) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 24 mai 1925 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par S. Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (26 septembre 1944-27 juin 1946).

Décédé le 29 mars 1978 au Centre Hospitalier des Bois-Francis de Victoriaville. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Dixième curé (27 juin 1946-14 septembre 1948)



«Le prêtre c'est un autre Christ, mon esprit se perd en ce miracle qui donne à l'homme la puissance divine.»
(Sublimité du Sacerdoce)

M. Arsène Joyal

Né à Yamaska le 20 mai 1899 de Michel Joyal, cultivateur et de Rosilda Parenteau. Études classiques (1914-1922) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre, le 25 avril 1926 dans la cathédrale de Nicolet par S. Exc. Mgr Hermann Brunault, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (27 juin 1946-14 septembre 1948)

Décédé à l'Hôpital du Christ-Roi de Nicolet, le 2 septembre 1975. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Onzième curé (14 septembre 1948-8 août 1954)



«Le prêtre, c'est un autre Christ comme Jésus, il prodigue à nos âmes le pain sacré des paroles de vie ; près de lui tous viennent s'instruire : grands et petits, savants et ignorants»
(Sublimité du Sacerdoce)

M. Joseph-Denis Laforêt

Né à St-Cyrille, le 7 octobre 1900 de Hercule Laforêt cultivateur et de Catherine Joinville. Études classiques (1916-1925) et théologiques au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre, le 7 juillet 1929 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par S. Exc. Mgr Hermann Brunault.

Curé de Sainte-Séraphine (14 septembre 1948-8 août 1954).

Décédé à Drummondville le 18 octobre 1971. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire.

Douzième curé (17 mars 1954-22 septembre 1959)



«La main du prêtre, main bénie, main visible du Tout-Puissant baptisé absout et communie ! Par elle, en nous le ciel descend.»
(La main du prêtre)

M. Alfred Camiré

Né à Ste-Hélène, le 27 avril 1911, de Pierre Camiré, cultivateur et de Marie-Anne Binette. Commence ses études classiques 1926-1931 chez les Pères de Montfort à Papineauville et continue au Séminaire de Nicolet (1931-1934) théologique aussi au Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 7 août 1938 dans la chapelle du Séminaire de Nicolet par S. Exc. Mgr Albini Lafortune, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (17 mars 1954-22 septembre 1959).

Décédé à l'Hôtel-Dieu d'Arthabaska le 11 avril 1962. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Treizième curé (22 septembre 1959-3 février 1966)



«Elle soutient, elle pardonne, elle affirme la vérité comme elle reçoit elle donne : c'est la main de la Charité.»
(La main du prêtre)

M. Paul Thibodeau

Né à Manchester N.W. États-Unis, le 28 mars 1917 de Hilaire Thibodeau, tisserand, et de Marie Roy. Études classiques (1929-1937) et

théologiques (1937-1941) au séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 29 juin 1941 au congrès Eucharistique de Drummondville par S. Exc. Mgr Idelbrando Antonicetti, délégué apostolique au Canada. Au Séminaire : professeur d'anglais en éléments « A » et « B » en Syntaxe et Méthode (1941-1943). Professeur d'anglais en Syntaxe et Méthode (1943-1947).

Curé de Ste-Séraphine (22 septembre 1959 - 3 février 1966).

Curé de St-Félix-de-Kingsey depuis le 13 octobre 1976.

Quatorzième curé (5 février 1966 - 2 septembre 1975)



«La main du prêtre, qu'elle est belle ! Quand elle appuie un front contrit quand elle courbe un front rebelle au joug léger de Jésus-Christ !»

(La main du prêtre)

M. Gracien Gouin

Né à La Baie-du-Febvre le 13 février 1923, de Rosaire Gouin, cultivateur, et de Berthe Lemire. Études classiques (1940-1946) à Papi-neauville chez les Monfortains et (1946-1948) au séminaire de Nicolet (1949-1951) et (1951-1952) au Grand Séminaire de Nicolet. Ordonné prêtre le 8 mars 1952 dans la cathédrale de Nicolet par S. Exc. Mgr Albertus Martin, évêque de Nicolet.

Curé de Ste-Séraphine (5 février 1966 - 2 septembre 1975).

Décédé subitement à St-Pierre-les-Becquets le 30 avril 1976. Inhumé dans le cimetière du Grand Séminaire de Nicolet.

Quinzième curé (25 septembre 1975 - 24 août 1980)



«La main du prêtre, qu'elle est douce ! Elle aide, elle enseigne à souffrir. Jamais sa main ne repousse une douleur qui veut guérir.»

(La main du prêtre)

M. Alphonse Verville

Né à St-Rémi-de-Tingwick comté d'Arthabaska, le 18 mars 1919, de Alphonse Verville, cultivateur-menuisier, et de Justine Pépin. Études classiques (1933-1941) au Séminaire de Nicolet. Études Théologiques au Grand Séminaire de Québec (1941-1946). Ordonné prêtre le 27 mai 1945 dans l'église de St-Sylvère de Nicolet par S. Exc. Mgr Albini Lafortune évêque de Nicolet.

Vicaire économe à Ste-Séraphine (25 septembre 1975 - 24 août 1980).

Seizième curé, depuis le 25 août 1980



« La main du prêtre, qu'elle est forte ! L'enfer tremble sous cette main qui du ciel nous ouvre la porte, comme elle en ouvre le chemin ».

(La main du prêtre)

Le Révérend Père Antonio Massé

Né à St-Hubert, comté de Rivière-du-Loup, le 3 mars 1910, fils de Élisée Massé, menuisier, et de Victoria Michaud. Études chez les Pères du St-Esprit au Collège St-Alexandre de Limbour sur la Gatineau. Entré au noviciat des PP. du St-Esprit à Orly (France) le 8 septembre 1930. Ordonné prêtre à Chevilly (Paris) le 3 octobre 1937 par S. Exc. Mgr Le Hunsec, Sup. Gén. des PP. du St-Esprit.

1938 : professeur au Collège de Limbour.

1945 : fondateur de la paroisse de St-Alexandre de Limbour.

1955 : prédicateur de retraites.

1958 : missionnaire en Afrique, au Nigéria, pendant 18 ans.

25 août 1980 : vicaire économe de Ste-Séraphine.

Prêtres natifs de Sainte-Séraphine



« La vie du prêtre, c'est vivre au milieu du monde sans désirer ses plaisirs ; c'est être membre de toutes les familles et n'appartenir à aucune ; c'est partager toutes les souffrances ; pénétrer tous les secrets ; guérir toutes les blessures ; c'est aller des hommes à Dieu pour Lui offrir leurs prières ; revenir de Dieu vers les hommes apportant espoir et pardon ; avoir un cœur de feu pour tous ; c'est enseigner, absoudre, consoler et bénir sans cesse ; mon Dieu ! quelle vie sublime... et c'est la tienne, ô prêtre du Christ... »

(Réflexion de Lacordaire)

J'ai longtemps médité sur ce texte et il a été important dans le choix de ma vocation, car il éveillait en moi un idéal à la grandeur de l'âme que Dieu m'a donnée.

Jean-Paul Allard, ptre
le 14 mars 81

M. Jean-Paul Allard

Né à Sainte-Séraphine (Arthabaska) le 21 juillet 1938, de Albert Allard, cultivateur, et de Hélène Plante. Études classiques au Petit Séminaire de Nicolet (1953-1960). Études théologiques au Grand Séminaire de Nicolet (1960-1964). Ordonné prêtre le 23 mai 1964 à la Cathédrale de Nicolet par Son Exc. Mgr Albertus Martin, évêque de Nicolet.

Membre du personnel du Petit Séminaire (8 juin 1964-8 juillet 1965). Directeur diocésain de l'enseignement catéchétique du cours primaire et secrétaire du conseil diocésain de la Pastorale (8 juillet 1965 au 23 août 1967). Directeur pour l'élémentaire de catéchèse et de Pastorale à la Régionale St-François (23 août 1967 au 30 juin 1969). Directeur de Pastorale et conseiller pédagogique en enseignement religieux à la commission scolaire de Drummondville (1^{er} juillet 1969 au 30 juin 1975).

En année sabbatique, cours de théologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières (1^{er} septembre 1975 à juillet 1976). Responsable du renouveau charismatique dans la région de Drummondville depuis le 1^{er} juillet 1976. Animateur de pastorale scolaire au collège St-Bernard et au collège Ellis depuis septembre 1976.



« Le prêtre, c'est un autre Christ : Quand sur notre âme coupable et repentante, il a prononcé les paroles du pardon, le sang de Jésus lave toutes nos fautes et nous rend notre beauté première. »
(Sublimité du Sacerdoce)

M. Germain Allard

Né à Ste-Séraphine (Arthabaska) le 6 avril 1940, de Bruno Allard, cultivateur et de Marie-Ange Proulx. Études classiques au Séminaire de Nicolet (1954-1962) études théologiques au Grand Séminaire de Nicolet (1962-1966). Ordonné prêtre le 11 juin 1966 à la cathédrale de Nicolet par S. Exc. Mgr Albertus Martin, évêque de Nicolet.

Vicaire à Saint-Charles Boromée de Drummondville (27 juin 1966 au 12 septembre 1967). Vicaire à St-Pie X de Drummondville (12 septembre 1967 au 20 août 1970). Vicaire à St-Pierre et Paul de Drummondville (20 août 1970 au 1^{er} août 1979).

Curé de Saint-Bonaventure depuis le 1^{er} avril 1979.

Influence marquante de certains curés

Même revêtus de leur sacerdoce, les prêtres sont des humains avec des talents et des qualités qui varient selon leur personne et selon l'éducation qu'ils ont reçue au foyer. La paroisse de Sainte-Séraphine a eu le privilège d'avoir de bons prêtres et même de saints prêtres, qui se sont plus chez-nous malgré notre isolement dans la forêt, une population peu nombreuse et notre pauvreté. Ce qui frappe, c'est que la plupart pour ne pas dire tous, ont eu un immense chagrin à leur départ, et cela jusqu'au dernier ; c'est donc qu'ils aimaient leur paroisse même petite et en dépit de tous ces inconvénients. Il y avait une chaleur entre le prêtre et les fidèles qui faisait que tout le monde était heureux. D'autre part, le prêtre qui arrivait à Ste-Séraphine en était toujours à sa première cure ; enfin libre après de nombreuses années de vicariat, il

volait de ses propres ailes. C'était pour lui, comme ses premières amours. Et qui oublie son premier amour ?

C'est donc dire que nos curés ont tous marqué notre paroisse, certains plus spirituellement, d'autres matériellement ou encore économiquement. Il est très délicat de faire des mentions honorables car aucune balance n'est parfaite ici-bas. Cependant comme certains ont laissé leur marque particulière, il est juste que l'histoire la fasse ressortir.

M. L'abbé Arthur Leblanc — Parmi ceux qui ont laissé leur marque, le premier en tête de liste est sans aucun doute, le curé fondateur, M. l'abbé Arthur Leblanc. Pour nous, de la deuxième génération, nous en avons entendu parler par nos parents souventes fois dans les réunions de famille ou dans l'intimité du foyer avec un sentiment de grande amitié et de respect comme celui qui a imprégné un souvenir ineffaçable.

De même, messieurs **Pierre Allard** et **Émile Bibeaud** furent secrétaire de la commission scolaire durant leurs années de cure et ils ont laissé leur empreinte de bonté.

Monsieur Victor Despins a laissé une réputation de grand dévôt, d'un bon prédicateur et d'un dévouement édifiant pour les malades.

M. Alphonse Jolicoeur fut l'un des plus dévoués. Le témoignage suivant d'un paroissien actuel, M. Albert Allard qui l'a bien connu est éloquent : « Il invitait les gens à se rendre à l'église les premiers vendredis du mois et dans le temps, la messe était le matin et à huit heures. Il nous disait : Venez, c'est pas du temps perdu. Ne regardez pas de donner deux heures à Dieu. C'est le Grand Maître, c'est rentable.

Dans le fond c'est vrai que ce n'est pas du temps perdu et qu'on arrivait pareil dans notre ouvrage. Il avait le tour de faire comprendre, il y avait du monde, l'église était pleine.

Pour la communion, il était « smat » et toujours disponible. Il faut savoir que dans le temps il fallait être à jeun depuis minuit pour communier. Les gens s'y présentaient avant la messe. Le curé Jolicoeur venait sans tarder leur donner la communion et la confession au besoin aussi souvent que nécessaire, quand même ça ne faisait que quelques minutes ; s'il en arrivait d'autres, il revenait tout de suite. Il était toujours disponible et ça faisait bien l'affaire des gens. Celui qui avait fait sa besogne et tout son train le matin, il voulait bien manger un peu avant la grand'messe qui était fort longue car il y avait au surplus les vêpres et le salut du Saint-Sacrement tout d'un bout. La plupart s'achetait des biscuits secs au magasin pour déjeuner.

Après son départ, ça n'a pas été pareil.

La communion se donnait aux demi-heures seulement. Si une personne entrait dans l'église et que le prêtre venait juste de donner la communion, il fallait que le fidèle se résigne à attendre une demi-heure. Le patient ne la trouvait pas toujours drôle si l'on considère qu'après avoir fait sa besogne et sa toilette, attelé le cheval, etc... et tout ça à jeun, ç'eut, pour effet, de diminuer la fréquence des communions qui

entraîna une baisse de la ferveur. Aujourd'hui les gens sont débrouillards et ne se gênent pas pour le dire. Le curé Charles-Édouard Brassard construisit la salle paroissiale en 1938.

Le curé Hector Joyal était considéré comme un saint prêtre, car il se sacrifiait beaucoup. Il faisait de longues marches ; son ministère, ses visites aux malades ou paroissiales c'est à pied qu'ils les faisaient. Il refusait toutes les politesses de ses paroissiens qui le croisaient sur leur route et continuait sa route d'un pas dévorant.

Il marqua la paroisse à tous les points de vue. Il commença ses réalisations par une retraite paroissiale de quatre jours du 25 au 28 mai 1941. Il insuffla du nouveau dans la chorale en passant du Plain-chant au chant grégorien qu'il enseigna. Il fonda les mouvements religieux telles la ligue du Sacré-Cœur et les Dames de Ste-Anne et des mouvements paroissiaux comme la caisse populaire et le cercle de l'U.C.C. Il fit la toilette du clocher et de la couverture de l'église en les faisant peindre pour \$439.28. Il organisa des soirées à la salle paroissiale sur les recommandations de l'évêque qui accorda un montant égal aux revenus de ces dites soirées pour y intéresser les paroissiens. Il sortit la fabrique de l'ornière de ses dettes et quand il partit en 1944, pour la première fois de son histoire, ce corps public avait un compte d'épargne très appréciable de plus de \$1500.00. Bref, le curé Hector Joyal a insufflé une vie nouvelle en tous points dans notre paroisse ; nous bénéficions encore aujourd'hui de ses fruits.

M. Arsène Joyal fit le revêtement de la couverture de l'église en bardeau d'amiante pour \$1200.00 en 1947.

Le curé Arthur Bergeron a à son crédit l'agrandissement et la rénovation du cimetière.

Mr J.D. Laforêt fit faire le fini de l'intérieur de l'église tel que nous le voyons aujourd'hui pour \$3050.00 en 1952.

M. Alfred Camiré fit le stationnement, la galerie couverte du presbytère, le perron de l'église, le trottoir et fit planter des arbres et arbustes décoratifs entre 1955 et 1959.

M. Paul Thibodeau fit installer un système de chauffage à l'huile, peindre l'intérieur de l'église, institua le souper aux fèves au lard en 1961 dont le premier rapporta \$464.00 et le deuxième \$1554.00. Il fit poser le prélat « linoléum » dans l'église pour \$1225.00 en 1961, puis une installation électrique neuve, la réfection entière de la salle paroissiale pour \$5143.16, l'embellissement de l'entrée de la salle en y faisant planter 32 érables de chaque côté en 1964. Il fit peindre l'extérieur de l'église et le clocher en 1965 pour \$2134.92.

Il renouvella le chœur de chant en 1965 et suivant la nouvelle loi de la fabrique qui permettait aux dames d'être marguillères au 1^{er} janvier 1966. Mesdames Lionel Allard et Léo Allard furent les premières à assumer cette responsabilité.

M. Gratien Gouin acheta un orgue en août 1966 pour \$1665.00. Le souper aux beans de cette année-là avait rapporté \$1700.00. Il institua l'épluchette de blé d'inde en 1966. Il fit peindre l'extérieur de l'église

en 1973 pour \$3450.00 renouvela la croix de cimetière la même année et peignit l'intérieur de l'église en 1974 pour \$3145.00.

La bonhomie de ce curé n'avait d'égal que sa simplicité. S'il aimait s'abreuver à l'eau vive, ses courtes homélies se résumaient en un seul mot : charité. Il y revenait sans cesse et la pratiquait jour après jour. Maintes fois il visitait ses paroissiens sur les lieux de leurs travaux dans les champs se rendant avec son bicycle à gaz et que de fois ne fût-il pas témoin de problèmes de machineries brisé et de l'humeur survoltée du travailleur qu'il tempérait. Il participait à toutes les fêtes paroissiales : shower, noces, baptêmes, réceptions funéraires, etc... Il ne laissa jamais envenimer un conflit paroissial. Il se rendait chez les patients, en bicycle pour les amadouer qui, par reconnaissance le « désaltérait » souvent à satiété. Qui ne se souvient de la « gouttelette » ! Durant les neuf ans et demie qu'il fut notre curé il travailla continuellement pour que le Lac des Cyprès et la paroisse ne fassent qu'un seul corps. Il réussit tout le temps qu'il en fût le gardien spirituel. Il aima Ste-Séraphine comme un fou. Il mourut subitement en disant sa messe, huit mois après qu'il fut rendu dans sa nouvelle paroisse, St-Pierre-les-Becquets. La veille de sa mort c'est avec nostalgie qu'il parlait de Sainte-Séraphine. On sera intéressé de lire sa dernière homélie qu'il fit avant de nous quitter. En voici le texte intégral :



M. l'abbé Alfred Camiré s'informant à M. Bruno Raïche de la programmation des travaux. À l'arrière, M. Bruno Allard.

«Je vous dis au revoir et merci pour les neuf années de bonheur avec vous incluant les évènements tragiques.

Je veux même m'excuser pour les moments où la dignité n'était pas invitée.

Ne voulant oublier personne, je remercie tout le monde.

Vos qualités simples et vraies vous rendent dignes d'un successeur dans ma fonction. Je vous le souhaite de tout cœur et je l'espère sans le connaître.

La fidélité à votre foi profonde et sincère vous donne une richesse d'âme enviable.

L'éclat et la piété de vos cérémonies rehaussent votre valeur vers Dieu. La richesse de votre chorale fait l'envie de plusieurs.

Votre respect du prêtre même s'il est intime dénote la profondeur de votre foi. Votre générosité et votre charité égalent votre bon cœur.

Le cadeau que vous me faites représentera dans ma nouvelle paroisse le miroir de vos vertus et je vous en remercie.

Je demande à Dieu de vous bénir et à la Sainte-Vierge de vous protéger.

C'est court mais c'est complet. Il touche à tout, c'était la longueur moyenne de ses homélies à chacun des dimanches. Si «la dignité n'était pas toujours invitée», nous savions qu'il était notre curé, nous le respections et nous l'aimions.

M. Alphonse Verville ne fut pas curé résident. Il fut nommé «vicaire économe» pour quelques semaines, il le demeura cinq ans. Demeurant à Nicolet il ne venait qu'aux fins de semaine pour les messes du samedi et du dimanche, pour les premiers vendredis du mois et au besoin pour les malades, les sépultures et les fêtes particulières de l'année. Son ministère peut se résumer en trois mots : dévouement, délicatesse et expert financier.

Il vendit la salle paroissiale non pour ce qu'elle rapporta mais par l'économie qui en résulta. Il fit réparer le perron de l'église pour \$2000.00, repeindre la couverture de l'église en 1977, poser du tapis dans le chœur en 1979.

Son œuvre capitale et qui lui tenait à cœur ce fut le comité d'aide aux réfugiés. Il fallait un montant minimum d'environ \$6000.00 pour faire venir une famille et la souscription le dépassa largement rapportant la somme rondelette de \$7500.00 en quelques semaines.

Nos réfugiés, des sino-cambodgiens, un couple et un enfant, Yip Ching Chao, son épouse Sound Sou Keang et leur fils de trois ans Yip Kuo Yoeun nous arrivèrent le 13 mai 1980 et demeurèrent avec nous durant leurs mois d'intégration à la culture québécoise.

M. l'abbé Alphonse Verville qui était d'une grande discrétion, était prêtre dans la force du mot et le signe de son ordination sacerdotale était visible par son collet romain qu'un grand nombre de paroissiens appréciait. Si la fabrique avait une caisse sèche à son arrivée c'est avec plus de \$7,500.00 qu'il la laissa à son départ.

Le père Antonio Massé appartient à la communauté religieuse des pères du Saint-Esprit.

Il nous est arrivé le 25 août 1980 et nous avons le très grand avantage qu'il soit prêtre résident. Âgé de 70 ans, il se sentait trop jeune pour être un retraité. En effet, il a l'agileté d'un bon «jeune» de cinquante ans ! Comme il a fait de la prédication plusieurs années, le Père Massé, est un excellent prédicateur. Comme il a enseigné en France et à Paris plusieurs années, il manie la langue française à la perfection. Il a été missionnaire en Afrique dix-huit ans, ce qui lui confère une ouverture d'esprit appréciable c'est un prêtre à l'âme trempée ; en plus de son col romain, il revêt sa soutane pour sa messe quotidienne et l'administration des sacrements. Ce qui ne l'empêche pas de voir aux intérêts économiques : récemment il faisait un don substantiel à notre fabrique

Que le Seigneur soit béni du grand bienfait qu'il nous fait de ce bon prêtre résidant qu'il nous accorde et que tous les paroissiens de Sainte-Séraphine lui en soient reconnaissants et lui en rendent grâces.



Quand le curé de la paroisse, en l'occurrence le Rév. Père Antonio Massé P.S. SP., est reçu Chevalier de Colomb, les 4^e degré de ce mouvement avec leur costume d'apparat donnent un éclat flamboyant à la cérémonie. Messe du 14 février 1981, célébrée par le Père à cette occasion.

Musiciens de Ste-Séraphine

Nestor Raïche	1914-1945
Bruno Raïche	1945-1965
Germain Vincent	1965-1979
Mario Campagna	1979-

Prêtres nés à Ste-Séraphine

L'abbé Jean-Paul Allard
L'abbé Germain Allard

Religieux nés à Ste-Séraphine

Frères Gérard Allard, E.C.
André Allard, O.M.I.
Henri Gélinas, S.C.

Religieuses nées à Ste-Séraphine

Soeurs Marie-Flore Vincent, sr du Bon Pasteur
Madeleine Vincent, sr St-Joseph
Yvette Allard, soeur Grise
Laurette Allard, soeur Grise
Rose-Hélène Allard, soeur Grise
Lucille Allard, soeur Grise
Alice Allard, sr St-Paul
Germaine Allard, sr St-Paul
Lucille Lampron, soeur Grise

Maîtres chantres de Ste-Séraphine

Nestor Raïche	1914-1945
Alphonse Bellavance	1945-1957
Réal Raïche	1957-1965
Émile Vincent	1965-

1^{er} baptême : À la chapelle 1914

Joseph Walter Dionne, né le 7 décembre 1914, baptisé le 8 décembre 1914, fils de Éphrem Dionne, de la paroisse de St-Albert, et de Mary Benoit.

Parrain : Walter Dubé ; Marraine : Edwidge Benoit

1^{er} baptême des gens de la paroisse, à la chapelle : 1915

Marie-Ange Juliette Beauchemin, née le 5 février 1915, fille de Henry Beauchemin, cultivateur, et de Armanda Vincent, baptisée le 6 février par l'abbé J. Arthur Leblanc.

Parrain : Joseph Beauchemin ; Marraine : son épouse Odile Cloutier

1^{er} mariage ; à la chapelle, le 24 mai 1915

Léonidas Hamel, fils de Herménégilde Hamel de cette paroisse, et de feu Herméline Gélinas, et Ida Gélinas, fille mineure de William Gélinas de Ste-Clothilde, et de feu Clara Gosselin.

1^{ère} sépulture : enfant ; le 6 août 1915

Joseph Arthur Lampron, fils de Georges Lampron et de Anny Provencher

1^{ère} sépulture : adulte ;

Jessé Brassard, époux de Dina Beauchêne, service à la chapelle ; sépulture le 6 novembre 1915.

Liste des marguillers de la paroisse Ste-Séraphine

Le premier livre de délibération des minutes de la fabrique ayant été égaré nous ne pouvons connaître le nom des marguillers qu'à partir de 1931. Cependant nous savons qu'à l'élection du premier conseil, Joseph Vincent fut nommé marguiller sortant et Hercule Gélinas marguiller en charge.

Voici la liste des marguillers depuis 1931 :

1931	Fernando Arsenault	1953	Antoni Descoteaux
1932	Philippe Ducharme	1954	Gérard Vincent
1933	Urbain Raïche	1955	Isidore Champagne
1934	Lucien Jutras	1956	Léon Lyonnais
1935	Évariste Vincent	1957	Arthème Lemire
1936	Édouard Ducharme	1958	Henri-Paul Allard
1937	Alphonse Houle	1959	Maurice Champagne
1938	Henri Lampron	1960	Viateur Lupien
1939	Raoul Ducharme	1961	Émile Levasseur
1940	Eddy Lamontagne	1962	Lucien Verville
1941	Omer Allard	1963	Émile Vincent
1942	Rodolphe Lupien	1964	Almanzor Blanchette
1943	Pierre Houde	1965	Mme Lionel Allard
1944	Raoul Bourgeois		Mme Léo Allard
1945	Donat Nault	1966	Armand Lampron
1946	Albert Allard		Isidore Champagne
1947	Bruno Raïche	1967	Jean-Paul Vincent
1948	Edmond Lampron		Fernand Tessier
1949	Sauveur Plante	1968	Camille Lampron
1950	Armand Vincent		Mme René St-Louis
1951	Réal Raïche	1969	Mme Émile Vincent
1952	Henri Plante		Armand Allard

- | | | | |
|------|--|------|--|
| 1970 | André Kirouac
Germain Vincent | 1976 | Jean-Guy Vincent
Mme Nicole Houde |
| 1971 | Jean-Pierre Raïche
Mme Fernand Allard | 1977 | Michel Lampron
Mme Fernande Blanchette |
| 1972 | Mme Camille Lampron
Lionel Allard | 1978 | Charles Guillemette
Mme Nicole Verville |
| 1973 | Mme Réal Raïche
Edmond Lampron | 1979 | Mme Mariette Lampron
Denis Lampron |
| 1974 | Mme Paul-Émile Lampron
Armand Lampron | 1980 | Mme Thérèse Allard
Martial Vincent |
| 1975 | Léo Douville
Jean-Guy Spénard | | |

CHAPITRE VI :

*ARCHIVES MUNICIPALES **

Par le fait que c'est le 50^e anniversaire de la fondation de la municipalité comme telle que l'on fêtera en 1981, il est tout à fait normal que le chapitre consacré à cette dernière soit bien développé. Cependant il ne saurait être question de raconter toute l'histoire contenue dans les pages des archives de la municipalité. Le domaine est trop vaste pour les limites d'un livre-souvenir. Je me suis contenté des notes recueillies (500 pages) par Émile Vincent qui a lu l'ensemble des volumes couvrant les minutes transcrites par les secrétaires de la municipalité. Il a débuté à la première page du premier livre et il s'est arrêté à la fin de l'année 1980. En relevant tout au long de cette lecture les principaux points qui ont façonné l'histoire du Conseil de notre municipalité j'ai pu arriver à regrouper en deux sections distinctes, d'une part les traits qui ont marqué la vie courante de la vie politique locale et, d'autre part, une liste des principaux événements qui ont contribué à faire évoluer et se transformer notre territoire. Mais auparavant j'aimerais citer quelques documents qui concernent l'origine ou encore la préhistoire de Ste-Séraphine d'Arthabaska. Après je passerai aux sections consacrées à la vie courante et aux événements d'importance.

I - Préhistoire :

On apprend vite que, comme toute vie qui se respecte, notre municipalité fut enfantée douloureusement.

Un prêtre au cœur de feu, M. l'abbé Éphrem Lemire, curé de Ste-Élizabeth, a joué un rôle de premier plan à la tête des paroissiens auprès de l'évêque de Nicolet, Monseigneur H. Brunault, pour obtenir de celui-ci l'autorisation de construire une chapelle-presbytère ou bien sûr l'obtention d'un curé résident, démarches qui furent couronnées de

* Chapitre rédigé par Claude Gagnon en collaboration avec Émile Vincent

succès. Il avait débuté à la fin de l'an 1913 l'entreprise de décrocher auprès du gouvernement provincial l'autorisation d'ériger en municipalité la paroisse de Ste-Séraphine. L'affaire avait bien débuté et semblait devoir se réaliser sans obstacle. Mais voici que l'intérêt d'une personne influente proche du gouvernement fédéral fit avorter le projet au moment où il allait se réaliser.

Le curé Lemire qui semblait avoir un caractère très violent, était furieux de s'être fait passer un tel «sapin» par l'intermédiaire d'un politicien. Il ne lui ménagea pas ses expressions parfois colorées pour lui dire sa façon de penser. Il est intéressant de lire dans les archives ce qui s'est conservé sur le sujet. Nous réalisons ainsi que ce projet avorté par des pressions politiques a eu pour effet de retarder l'érection de notre municipalité pour plusieurs années, c'est-à-dire de 1913 à ...1931 !

Voici quelques documents conservés aux archives du Séminaire de Nicolet :

1. Sainte-Élizabeth-de-Warwick, le 29 décembre 1913 ;

À sa Grandeur Mgr Jos. Hermann Brunault, Évêque de Nicolet,

Monseigneur. Comme vous pouvez le constater par la lettre ci-jointe de l'honorable Allard et par le petit entrefilet marqué en rouge du rapport des débats avant l'argument de la chambre le 6 janvier prochain, le bill public sera présenté à la Législature pour l'érection municipale de Ste-Séraphine.

Le bill est préparé. L'opposition qui pouvait surgir est réduite au silence et monsieur Tourigny, le député, m'assure qu'il ne lâchera pas. Si donc comme je l'espère, le nouveau conseil est formé en février prochain, il pourra nommer ses évaluateurs et alors une répartition équitable de coût de territoire pourra être faite de cette évaluation. La situation des paroissiens actuelle de Ste-Séraphine va se trouver de ce point notablement plus avantageuse en vue des dépenses qu'ils désirent faire pour fins religieuses et civiles. Dans quelques semaines je pourrai vous remettre un rapport de la décision prise par la législature sur notre projet de loi.

Espérant non seulement être par là agréable à votre Grandeur, en même temps pouvoir lui fournir des renseignements utiles, le fils soumis et dévoué. J. Ephrem Lemire, prêtre curé.

2. Cabinet du ministre, Québec, le 22 décembre 1913 ;

Au Révérend J.E. Lemire, prêtre curé, Ste-Élizabeth de Warwick,

Mon cher monsieur le curé. Avis de présentation du Bill pour constituer en municipalité rurale la nouvelle paroisse de Ste-Séraphine a été donné le jour de l'ajournement et il sera présenté le 6 janvier prochain. Si monsieur Tourigny est absent, je verrai à le faire remplacer par un autre député. Je n'ai pu faire donner l'avis plus tôt, vu que le travail de description par un arpenteur de mon département a été très long.

Agréez M. le curé l'expression de mes sentiments les meilleurs. Jules Allard.

3. Un entrefilet de journal, non-daté, (probablement l'exemplaire posté par le curé Lemire à son évêque) ;

«Monsieur Paul Tourigny, député d'Arthabaska a donné avis qu'il présentera un Bill, à l'effet d'annexer certains lots du township de Kingsey, comté de Drummond au comté d'Arthabaska pour fin électorale et municipale et d'ériger la paroisse Sainte-Séraphine en municipalité.»

4. Sainte-Élizabeth de Warwick, le 26 janvier 1914 ;

À monsieur Ovide Brouillard, Drummondville,

Monsieur le Député. Le Bill présenté à la législature pour l'érection municipale de Ste-Séraphine ne devait pas avoir le mauvais sort qu'il a eu, et il méritait de passer au Conseil Législatif comme il avait passé à l'Assemblée.

Premièrement, il avait pour parrains messieurs Tourigny et Allard, agissant conjointement à cet effet.

Deuxièmement, je l'avais présenté à la Législature pour répondre à un désir pressant de mon évêque.

Troisièmement, il était d'un ordre supérieur à l'intéressé monsieur Trudeau votre protégé, puisqu'il tendait à former avec les trentes familles de Ste-Séraphine, un groupement de colons impossible à effectuer autrement.

Quatrièmement, il devait empêcher l'ouverture de ces terrains par des routes donnant sur les villages voisins lesquelles routes seront inutiles lorsque l'église sera bâtie au centre. Et que dire des ponts ?

Cinquièmement, il devait en créant cette municipalité nouvelle, favoriser la colonisation par le centre du territoire plutôt que par les limites du territoire de la municipalité voisine. Ce mode de colonisation est plus rationnel, vous en convenez sans doute, et de beaucoup plus rapide.

En est-ce assez pour démontrer la haute valeur de notre projet de loi et me justifier à vos yeux de venir vous poser quelques questions à ce sujet.

Je sais monsieur le député que c'est vous qui l'avez tué au Conseil Législatif. M. Allard qui m'avait pourtant promis son appui jusqu'au bout n'a fait que l'abandonner à son sort. Après la séance, M. Allard vient me dire que sans l'opposition qui fut faite, notre Bill aurait certainement passé. Beaucoup de paroisses, ajoutait le ministre, ont été formés en municipalité par un Bill semblable au nôtre, telle la municipalité de St-Joachim-de-Courval, de la Visitation, etc.



M. l'abbé Éphrem Larrive.

Je suis certain que ce n'est pas l'opposition de monsieur Trudeau qui aurait pu faire obstacle à notre projet. M. Allard me l'avait formellement déclaré auparavant lorsque je lui désignais les lots des 10^e et 11^e rangs comme lui appartenant.

Je ne veux pas qualifier l'acte d'un député qui agit comme vous venez de la faire. Je suis prêtre, et je ne voudrais pas blesser vos sentiments. Il n'est pas moins évident que votre devoir était de sacrifier l'intérêt d'un spéculateur qui n'est seulement pas de votre comté, spécialement celui de ce groupe de colons, vos commettants, dont vous êtes par fils de protecteur.

L'échec que nous avons subi a été pénible pour eux et pour moi, vous pouvez m'en croire. Aussi, je désire savoir quand est-ce que vous cesserez de vous opposer. Si nous devons attendre l'agrément de M. Trudeau et lui donner le temps de battre monnaie, aussi longtemps qu'il lui plaira pour la municipalité de Kingsey-Falls.

Je voudrais savoir aussi si vous paierez les dommages causés par votre opposition injuste à ce bill. J'estime en effet et en bonne justice que vous me devrez la somme de cent dollars. Cinquante piastres au notaire Lemieux d'Arthabaska pour ses services, vingt-cinq piastres à l'avocat Saint-Laurent pour la défense de notre bill, vingt-cinq dollars pour mes frais à moi-même. À ces questions, j'attendrai votre réponse d'ici au 7 du mois prochain.

Votre bien humble serviteur, J. Lemire prêtre curé.

P.S. Veuillez croire que je connais le fait que votre opposition à notre bill de source absolument certaine, et que je puis en témoigner par la lettre même d'un député à la Législature.

Nous comprenons ce qui s'est passé. Le curé Lemire aide les paroissiens de Ste-Séraphine à présenter un bill demandant l'érection de la municipalité. Le curé l'annonce joyeusement à son évêque en lui joignant un entrefilet de journal énonçant l'appui du bill par les députés. Malheureusement le bill est bloqué, le curé en apprend la cause et rédige la lettre ci-dessus à celui qu'il croit responsable de cette faillite. Hélas nous n'avons pas la réponse du député Brouillard. Mais nous pouvons deviner l'orientation générale de celle-ci par le contenu de la contre-réponse que le curé Lemire adresse à Brouillard moins d'un mois après sa première lettre de protestation.

5. Ste-Élizabeth de Warwick, le 19 février 1914 ;

Monsieur Ovide Brouillard, Drummondville,

Monsieur le Député. Vous finissez votre lettre par ces mots : « En attendant votre réponse ». Vraiment ! Mais que voulez-vous que je réponde quand vous ne me demandez rien ? Voulez-vous savoir de moi si j'aurai contre vous le témoignage d'un microphone ou celui d'un détective quelconque. À part cela, peut-être si vous avez réussi à m'intimider par votre lettre, je vous préviens de ne pas trop compter la-dessus pour le moment, ni pour plus tard. Croyez-moi, les rapports de M. Trudeau sur l'issue fâcheuse de notre bill, tout exacts qu'ils soient, ne peuvent révéler tout au plus que la conséquence de votre opposition.

Nous avons en effet assisté aux funérailles de notre bill, assez pompeuses du reste, mais cette cérémonie qui eut lieu un soir au Comité du Conseil Législatif n'avait d'autres objets réels que de débarrasser le Conseil d'un cadavre qui sentait déjà mauvais depuis quelques jours au nez de vos amis de Québec Allard et autres.

Mais qui l'avait tué ce bill ? En d'autres termes quelle opposition déterminait le Conseil Législatif à le référer au Comité de législation ? Cette opposition : c'est la vôtre ! Je persiste à vous le dire malgré toutes les dénégations et tous les faux-fuyants que y mettez. Lisez cette lettre et essayez de nier encore : (*) « Cher Monsieur. Je suis informé par l'hon. Jules Allard que votre bill va avoir de l'opposition au Conseil par M. Brouillard. Par conséquent... ».

Pour la signature vous le saurez en temps et lieu. Je me contente de vous dire pour le moment qu'elle est celle d'un député bien renseigné puisqu'il appartient au parti ministériel. Il me l'a écrite, cette lettre, me disait-il ensuite, parce qu'il désapprouvait entièrement votre conduite en cette occurrence, et aussi celle de M. Allard en se pliant à vos désirs.

La lettre de ce député et le témoignage de sympathie qu'il y joint en faveur des opprimés contre un député oppresseur dans les circonstances me sont bien précieux, et je tiens à m'en servir pour appuyer ma plainte et la réclamation que je ne cesse de croire juste.

Tout propriétaire de terrain avait bien droit de s'opposer à notre bill ainsi que les municipalités démembrées. Mais vous, votre devoir comme député eût été de promouvoir vous-même, au moins de l'aider à passer.

Mais voilà que votre agent M. Trudeau n'a même pas voulu estimer les dommages que notre bill pouvait vous faire, et nous débarrasser ainsi de votre opposition en me permettant de vous rembourser. C'est qu'il a voulu suivre jusqu'à la fin les ordres que vous lui aviez données de nous écraser.

Vous me répondez que Monseigneur Brunault, mon évêque, aura une copie de ma lettre et que vous êtes prêt à vous présenter devant son tribunal ou devant n'importe lequel autre.

C'est bien ! Nous verrons comment vous y tiendrez ! En attendant, laissez-moi choisir le tribunal qui me conviendra le mieux. C'est moi qui porte plainte et qui réclame, n'est-ce pas ? Si vous voulez tout nier et refusez de payer, c'est votre droit de plaider coupable ou non coupable, mais laissez-moi celui que j'ai de choisir mon tribunal.

J'ai bien voulu par déférence pour les sentiments de mon évêque, attendre qu'il m'écrivit sa manière de voir les choses, en réponse à la copie de ma lettre que vous me dites lui avoir envoyée. Mais je n'ai rien reçu encore et j'estime d'ailleurs que Monseigneur sera comme toujours, partisan du plus complet « fair-play ».

Enfin, m. le député, malgré tout le désir que j'ai de vous envoyer la réponse la moins fière et la plus complète possible, je ne vois pas bien qu'est-ce que je pourrais bien vous écrire encore de mes intentions. Mais je crois que vous les devinez un peu. Pour les justifier en tout cas devant vous, moi non plus je ne veux pas faire de plaidoyer. Elles ne sont peut-être pas aussi pacifiques que les vôtres, maintenant que vous avez fait le coup de venir d'Ottawa tuer notre bill, vous éprouvez le besoin de vous reposer. Mais pour moi, je veux éprouver ce bonheur que le jour où j'aurai obtenu justice complète pour moi et les autres intéressés à ce bill, même pour le pauvre Conseil de Kingsey-Falls, qui était comme moi sur pied pour le défendre de toutes ses forces.

* Le curé parle d'une lettre qu'il a reçue, datée du 16 janvier. Il donne un extrait de cette lettre reçue. Malheureusement l'extrait est très court et l'original est perdu. On ignore l'identité du signataire de cette lettre de dénonciation envoyée le 16 janvier au curé Lemire.

Et quand M. Trudeau qui vous sert de muraille de défense derrière laquelle vous cherchez à vous dérober à vos électeurs indignés, quand ce M. Trudeau sera réduit à parler uniquement pour lui-même et qu'il vous fera prendre la part des responsabilités encourues par vous dans l'opposition faite à notre bill, quand enfin le masque de vos dénégations et de votre confiance en votre titre de député aura tombé, nous verrons mieux lequel de vous ou de moi avait le droit ou raison d'écrire des lettres sur un ton fier et pas trop sévère à notre avis.

Envoyez tant que vous voudrez mes lettres à mon évêque, j'y consens volontiers mais tant que vous n'aurez pas décidé de me payer la somme totale de ma réclamation et de me faire la promesse écrite que je vous demandais, inutile de continuer plus longtemps les écritures sur le sujet en question. Ou, du moins, veuillez ne plus demander d'autres réponses.

Votre humble et respectueux serviteur, J. Éphrem Lemire, curé.

Les mois passent. Le dernier document de cette affaire est une lettre que le curé Lemire adresse au mois de juillet de la même année à son évêque. Le ton de celle-ci masque à peine le désespoir de son auteur face au projet d'ériger Ste-Séraphine en municipalité.

6). Ste-Élizabeth de Warwick, le 17 juillet, 1914.

À sa Grandeur Mgr. J. Hermann Brunault, évêque de Nicolet,

Monseigneur. Voulez-vous me permettre d'ajouter ces quelques lignes au sujet des affaires de Ste-Séraphine dont votre Grandeur daignait m'entretenir hier soir. Elles pourraient peut-être vous être d'utiles renseignements, du moins je me plais à le croire, et servir en même temps les intérêts de la future église.

Je serai bref. Je dois d'abord prévenir votre Grandeur ce que j'oubliai de faire hier. Les paroissiens de Ste-Séraphine pensent comme moi de M. Trudeau et n'entretiennent à son endroit que des sentiments de défiance.

Il a, voyez-vous, toujours paru hostile à leur projet, et pour obtenir la reconnaissance civile et récemment l'érection scolaire, il a fallu le prendre par surprise.

Grâce à Dieu, ce qu'il nous a fait manquer, l'érection municipale est d'importance plutôt secondaire et n'affectent aucunement les fins religieuses auxquelles nous avons donné le meilleur de notre attention.

Pour les fins électorales municipales et l'enregistrement auquel il nous reste à pourvoir, soyez sûr que les paroissiens de Ste-Séraphine seront prêts à accorder, et gratuitement, le délai que pourrait demander M. Trudeau.

Mais le point est acquis que M. Trudeau comme la plupart d'ailleurs des spéculateurs comme lui, sur le terrain de la colonisation, n'est pas aimé des paroissiens de Ste-Séraphine non plus que de votre humble serviteur. Au surplus, je tiens à vous le déclarer dès maintenant et en toute franchise, je leur ai recommandé la défiance à l'égard de M. Trudeau et de ses offres d'argent pour leur église où pour toute autre chose estimant qu'il faut craindre les hommes de son espèce, ce que je n'ai jamais voulu faire ni pour M. Rousseau, ni pour aucun autre, vu que ceux-ci ont eu la générosité de ne jamais s'opposer à nos projets et qu'ils nous ont même donné du secours.

Ces gens d'ailleurs le savent bien Monseigneur, car je leur ai encore dit que la reconnaissance civile du décret canonique leur donne les droits qu'ils désirent obtenir, droits strictement légaux et aucunement injustes

avec personne et que M. Trudeau non plus, ni aucun autre, ne peut être mis légitimement à s'en plaindre. Que votre Grandeur juge maintenant opportun et plus loyal de ne pas opposer à ces grands propriétaires une défense trop considérable. J'ai la confiance, et les bons paroissiens de Ste-Séraphine aussi, que agira comme toujours avec sagesse, non moins qu'avec bonté, permettez-moi d'observer qu'il y a ici danger d'obliger à construire à ces premiers colons, en bénéfice et sans le concours des spéculateurs. Je pense que cette offre, je ne veux pas le dire à d'autres qu'à vous même Monseigneur, ainsi en est-il d'ailleurs pour tant d'autres choses que je n'ai pas voulu dire, ni le suggérer à ces bonnes gens en question, pour vous conserver la liberté d'action parfaite à laquelle vous avez droit et l'autorité absolue qu'il vous faut pour régler définitivement ces questions si délicates parfois.

Je vous prie donc de croire à ma discrétion et à mon entier dévouement comme toujours. Comme garantie de l'un et de l'autre, je consens malgré qu'il m'en coûte à aller dimanche vous rencontrer à Victoriaville. Mais d'ici à ce temps, je ne verrai pas les gens de Ste-Séraphine et n'irai pas avec avec eux pour éviter de passer ainsi pour l'inspirateur de leurs désirs, et conserver ainsi Monseigneur, et c'est ici l'une de mes plus chères espérances, votre confiance et l'estime dont vous avez toujours bien voulu me donner.

Je suis de votre Grandeur, Monseigneur, le fils humble et soumis. Jos. Ephrem Lemire, prêtre curé.

Que se passa-t-il à la rencontre de Victoriaville ? Qui réussit à faire taire le curé Lemire, nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit cette dernière lettre de soumission datée de 1914 est aussi la dernière pièce conservée dans le dossier de l'origine de la municipalité. Il faut attendre ensuite jusqu'en 1931, soit 17 années plus tard, pour voir enfin le document proclamant l'érection de la municipalité. Cette proclamation figure en tête des archives conservées au secrétariat de la municipalité.

7. Municipalité de la paroisse Ste-Séraphine, Co. Arthabaska, P.Q. Proclamation, Charles Lanctôt, Assistant-Procureur général.

Attendu qu'une requête nous a été présentée, demandant de détacher des paroisses de St-Albert de Warwick, Ste-Élisabeth-de-Warwick, Ste-Clothilde-de-Horton et Saint-Aimé de Kingsey Falls, dans le comté d'Arthabaska, le territoire ci-après décrit, et de l'ériger en municipalité distincte sous le nom de La municipalité de la paroisse de Ste-Séraphine, dans le même comté.

Attendu que toutes les prescriptions du Code Municipal à cet égard ont été remplies, que le dit territoire est dans les conditions érigées par la loi pour former une municipalité, et qu'il restera à la municipalité desquelles il est détaché, après cette érection une population de plus de trois cents âmes.

À ces causes du consentement et de l'avis de notre Conseil Exécutif, exprimés conformément aux dispositions du Code Municipal de notre Province de Québec, dans un décret en date du 7 février 1931. Nous déclarons par les présentes que le territoire suivant savoir : Le territoire ayant les mêmes bornes et limites que la paroisse canonique de Sainte-Séraphine, dont les plans et descriptions sont conservés aux archives du

département des terres et forêts, lesquelles bornes sont les suivantes : (crr. l'érection canonique des archives paroissiales).

En foi de quoi, nous avons fait rendre nos présentes lettres patentes et sur icelles fait apposer le Grand Sceau de Notre Province de Québec. Témoin : Notre très fidèle et bien aimé l'Honorable Henry Georges Carroll, lieutenant-gouverneur de Notre Province de Québec.

En l'Hôtel du Gouvernement en notre cité de Québec de Notre Province de Québec, ce vingt-cinquième jour de février en l'année mil neuf cent trente-et-un. (25-2-1931 de l'ère chrétienne, de Notre Règne la vingt-et-unième année).

Par ordre, le sous-secrétaire de la Province, Alexandre Desmeules.

Fin des archives

Après 17 années de mystérieuses gestations notre municipalité vient de naître !

II - Histoire de la vie courante:

C'est en lisant les livres consacrés aux minutes des assemblées du Conseil que j'ai cru bon de diviser l'histoire de notre communauté selon la vie courante d'une part puis selon les principales décisions qui marquèrent l'évolution et l'amélioration des conditions de vie de même que l'intervention de la municipalité sur la scène politique d'autre part.

Il ne s'agit pas ici de parler de chacune des quelques 600 réunions ordinaires du Conseil depuis la fondation de la municipalité en 1931. Chacun peut assister aux réunions mensuelles du Conseil, réunions qui sont toujours publiques mises à part quelques rarissimes exceptions. Chacun peut aussi venir au bureau municipal consulter les livres de minutes des mois et années passés.

Par ailleurs, les séances du Conseil se ressemblent toutes : prière, présences, lecture des minutes de la dernière réunion, paiement des comptes, propositions multiples qui concernent surtout trois domaines : l'aménagement du territoire (ponts et cours d'eau), les pressions à faire auprès du gouvernement pour les subventions à l'aménagement et les règlements d'emprunt.

Il y a aussi des thèmes autres que ceux qu'on vient d'énumérer et qui sont plus originaux. Par exemple, on s'aperçoit que tout au long de la vie du Conseil, au tout début et encore tout dernièrement, il y a toujours des contribuables qui négligent de payer leurs taxes. Aussi, bien sûr, la lente mais sûre augmentation des salaires ; aussi bien les salaires des officiers municipaux que ceux des entrepreneurs et employés engagés par la municipalité.

Je ne donnerai donc ici, pour les besoins du pittoresque, que la toute première assermentation du Conseil de même que la version intégrale de sa toute première séance.

Assermentation du premier Conseil :

Assermentation du maire et des conseillers de la municipalité de Ste-Séraphine Comté d'Arthabaska, Province de Québec.

Nous, monsieur Aimé Allard, maire, messieurs Adjutor Turcotte, Alfred Douville, Bruno Allard, Antonio Saint-Louis, Lucien Duval, Achille Gélinas, conseillers de la paroisse de Ste-Séraphine, jurons solennellement que nous remplirons avec honnêteté et fidélité les devoirs de ces charges au meilleur de notre jugement et de notre capacité.

Ainsi que Dieu nous soit en aide.

Assermenté devant moi à Sainte-Séraphine le 20^e jour du mois de juillet 1931.

Signé : Édouard Hébert, Président d'élection.

Première séance du Conseil :

« Province de Québec, municipalité de la paroisse de Ste-Séraphine, comté d'Arthabaska.

À une assemblée qui eût lieu en date du 20 juillet 1931, sur un avis public donné par le président Édouard Hébert, sous la présidence de : Monsieur Aimé Allard, maire, et les conseillers Adjutor Turcotte, Alfred Douville, Achille Gélinas, Antonio Saint-Louis, Bruno Allard, Lucien Duval, formant quorum sous la présidence de Monsieur Aimé Allard, maire.

Plusieurs contribuables sont présents.

Le secrétaire (*) fait lecture des comtes de monsieur Nestor Raïche pour réparation du pont de la rivière à Pat 1931 au montant de \$221.33.

Compte Nestor Raïche pour gravelage dans le 12^e rang Simpson au montant de \$495.90 et grav. \$30.

Prop. par Antonio Saint-Louis sec. par Alfred Douville que les comptes ci-haut désignés soient acceptés et envoyés au département de qui de droit pour en obtenir les octrois. Adp.

Prop. par Alfred Douville, sec. par Adjutor Turcotte que monsieur Édouard Hébert soit engagé secrétaire trésorier de cette municipalité au prix de 10% sur le montant total des recettes ordinaires perçues par ce dit conseil pour le temps qu'il lui sera bon à disposer et le prix est seulement pour les ouvrages ordinaires soit : les séances et la perception des taxes, tous ses voyages en plus. Adap.

Le secrétaire fait lecture de l'avis public et du certificat d'avis de l'élection des conseillers élus en date du 12 juillet 1931.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Lucien Duval que monsieur le maire et monsieur le secrétaire soient autorisés à acheter la papeterie nécessaire pour la tenue des livres de ce dit Conseil et aussi un code municipal de la Province de Québec et un à chaque conseiller. Adp.

Prop. par Antonio Saint-Louis sec. par Adjutor Turcotte que monsieur Urbain Raïche soit nommé inspecteur de voirie pour l'arrondissement partant de la route allant de Ste-Clothilde devant chez Rodolphe Lupien jusqu'à l'équerre et continuer toute la route Lacerte ainsi que le cordon entre le 8^e 9^e rang jusqu'à l'école du 8^e rang. Adp.

Prop. par Antonio Saint-Louis sec. par Bruno Allard que monsieur Domino Champoux soit nommé inspecteur de voirie pour l'arrondisse-

1. Il s'agit de celui que l'on a nommé « président » un peu plus haut, c'est-à-dire Édouard Hébert.

ment partant de la limite de Ste-Clothilde dans le 12^e rang jusqu'au village et tout le village jusqu'à la fromagerie au coin du 12^e 13^e rang de Kingsey. Adop.

Prop. par Antonio Saint-Louis sec. par Adjutor Turcotte que monsieur Eddy Lamontagne soit nommé inspecteur de voirie pour l'arrondissement du cordon 12^e 13^e rang de Kingsey et pour la route du côté nord-est du village allant à St-Albert jusqu'à la route Lacerte. Adp.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Achille Gélinas que monsieur Rodolphe Lupien soit nommé inspecteur de voirie pour la partie du cordon 7^e 8^e rang des limites de St-Albert à la route de Ste-Clothilde et toute la dite route jusqu'aux limites de Ste-Clothilde. Adp.

Prop. par Antonio Saint-Louis sec. par Bruno Allard que monsieur Alphonse Houle soit nommé inspecteur de voirie pour la route partant du village allant vers St-Lucien jusqu'au 10^e 11^e rang de Kingsey et aussi pour le cordon du 9^e 10^e rang Simpson. Adp.

Prop. par Alfred Douville sec. par Antonio Saint-Louis que monsieur Léo Forest soit nommé inspecteur de voirie pour la route partant des limites de Saint-Lucien jusqu'au cordon du 10^e 11^e rang de Kingsey et pour le dit cordon. Adp.

Prop. par Alfred Douville sec. par Antonio Saint-Louis que monsieur Nestor Raïche soit nommé inspecteur général des chemins pour la municipalité de Ste-Séraphine. Adp.

Prop. par Alfred Douville sec. par Bruno Allard que monsieur Alfred Giguère soit nommé inspecteur agraire pour tout le côté nord-est du village. Adp.

Prop. par Lucien Duval sec. par Alfred Douville que monsieur Henri Blanchette soit nommé inspecteur agraire pour tout le côté sud-ouest du village. Adp.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Achille Gélinas que monsieur Évariste Vincent soit nommé gardien d'enclos public pour toute la municipalité. Adp.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Bruno Allard que les gages donnés aux inspecteurs de voirie soient de 20^c de l'heure pour un homme partant de 18 ans et de 10^c de l'heure par chevaux additionnels et le temps commencera seulement que lorsque la personne sera rendue sur les lieux de son ouvrage. Adp.

Prop. par Alfred Douville sec. par Achille Gélinas que les séances du Conseil soient faites à l'avenir dans le magasin de monsieur Aimé Allard et à sept heures de l'après-midi jusqu'à nouvel ordre et le secrétaire devra donner les avis publics en conséquence. Adp.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Bruno Allard que le maire et le secrétaire soient autorisés à signer les chèques conjointement au nom et pour le besoin de la dite municipalité de Ste-Séraphine. Adp.

Prop. par Alfred Douville sec. par Antonio Saint-Louis que la date de l'érection soit incrit au livre de délibération sur la première page du livre de cette municipalité pour anniversaire. Adp.

Prop. par Adjutor Turcotte sec. par Alfred Douville que monsieur le maire et monsieur Antonio Saint-Louis soient autorisés à aller en délégation à Ste-Clothilde au conseil général du mois d'août pour demander au dit conseil de Ste-Clothilde quel montant il réclame à la dite municipalité de Séraphine pour se trouver déchargé d'eux pour l'avenir. Adp.

Prop. par Lucien Duval sec. par Bruno Allard que monsieur Achille Gélinas et monsieur Adjudor Turcotte soient autorisés à aller en délégation à St-Albert au conseil général du mois d'août pour demander au dit conseil de St-Albert quels sont les arrangements voulus qui leur conviennent pour faire la séparation de cette municipalité avec celle de Ste-Séraphine. Adp.

Prop. par Bruno Allard sec par Antonio St-Louis que monsieur Alfred Douville et monsieur Lucien Duval soient autorisés à aller en délégation à Kingsey Falls à la séance générale du mois d'août pour prendre les arrangements voulus pour faire la séparation de la dite municipalité avec celle de Ste-Séraphine. Adp.

Prop. par Bruno Allard sec. par Lucien Duval que monsieur Ed. Hébert et Alfred Giguère soient autorisés à aller en délégation à Ste-Élisabeth pour le conseil général du mois d'août pour demander quels sont les arrangements voulus pour faire la séparation entre les deux municipalités. Adp.

Prop. par Lucien Duval sec. par Alfred Douville que l'assemblée soit levée. Signé : Aimé Allard, maire et Ed. Hébert sec. trés.

Cette première assemblée appelle une brève analyse. Deux phénomènes sautent d'abord aux yeux : il s'agit des montants des prix et salaires et du nombre d'inspecteurs de voirie. Pour ce qui est des montants ils sont devenus, pour notre monde inflationniste d'aujourd'hui, totalement désuets : \$230. pour la construction d'un pont, 20¢ de l'heure pour un travail d'homme, 10¢ pour un cheval, etc. Ces tarifs s'amplifieront graduellement à mesure que le temps s'écoulera. Et mis à part le taux de la taxe municipale qui constitue la seule exception, aucun prix ou salaire ne subira une baisse durant les cinquante ans de vie de la municipalité.

Le coût de la vie de ce temps-là est, bien sûr, incomparable à celui d'aujourd'hui. À titres d'exemples, le 9 novembre 1931, le Conseil paye les comptes suivants : «Compte Domino Champoux pour travaux dans le cordon du 12^e rang Simpson 1931. Chemin de M. Thomas Lemire \$16 ; chemin de M. Léon Roy \$21 ; chemin de M. Nestor Lavigne \$27 ; chemin de M. Elph. Gouin \$4.40 ; chemin de M. Joseph Landry 80¢ ; chemin de M. Lucien Jutras \$1.80.(...) Pour entretien d'hiver 1930-31 du cordon des lots 27 et 28 du 12^e rang Simpson \$7.62. etc...»

L'autre fait surprenant est la grande quantité d'inspecteur de voirie. Aujourd'hui il en va tout autrement et nous n'avons qu'un seul inspecteur de voirie pour toute la paroisse (il s'agit actuellement de monsieur Gérard Vincent), mais pendant longtemps cette tâche faisait l'objet d'une répartition du territoire entre plusieurs individus. Encore en 1951 il y a 5 inspecteurs de voirie, 2 inspecteurs agraires, 1 gardien d'enclos, 5 inspecteurs pour le bureau de santé, 1 inspecteur de mauvaises herbes (fonction déterminée dès 1940), 8 inspecteurs de cours d'eau et 3 évaluateurs. Ce qui fait un total de 25 nominations sans compter les 6 conseillers, le secrétaire et le maire.

Mais il y a d'autres faits qui retiennent notre attention dans cette première séance. La décision majeure de cette dernière est sans doute

l'ensemble des délégations envoyées aux diverses municipalités desquelles on a extrait une partie du territoire pour faire ce qu'on nomme dans les documents comme étant la « séparation » de Ste-Séraphine ou encore « l'érection de Ste-Séraphine en corps séparé ».

Ste-Séraphine — municipalité fut donc constituée à même le territoire de 4 municipalités frontalières : Ste-Élizabeth, Ste-Clothilde, St-Albert et Kingsey Falls. Les différentes délégations revinrent avec les chiffres suivants : Ste-Élizabeth se contenta de réclamer « les taxes dues à cette municipalité » (séance du 10 août 1931), St-Albert réclama « \$452.64 pour faire la séparation des deux municipalités » (Idem), Ste-Clothilde et Kingsey Falls réclamèrent respectivement \$577. et \$202.79 (séance du 2 février 1932).

D'autres détails de cette première assemblée recèlent un côté pittoresque. Par exemple, cette décision de faire les futures assemblés du conseil à « sept heures de l'après-midi ». Dans ce temps-là le soir vient à la noirceur et pas avant. C'est sans doute cette façon de voir les choses qui peut expliquer en partie le fait qu'on changeait périodiquement l'heure des assemblées du conseil, passant de l'après-midi proprement dite au début de la soirée pendant l'été. Ce qui ammenait un autre problème indirectement du fait du décret de l'heure avancé par le gouvernement, décret qui fit l'objet de multiples discussions dans les milieux ruraux du Québec d'alors.

C'est à sa séance du 5 avril 1937 que le Conseil décida d'uniformiser l'heure des réunions et de les tenir toujours peu importe la saison à 7 heures du soir. Pour ce qui est de l'heure avancée, les années de la guerre 39-45 avait ammené l'heure avancée obligatoire pour tous. À la fin de la guerre, le gouvernement laissa les municipalités libres d'adopter le régime qui leur plaisait. Avant la guerre, seules les villes prenaient l'heure avancée ; les campagnes demeuraient à l'heure solaire toute l'année. Le régime alternatif d'heures solaires et avancées constitua donc pour le milieu rural une rupture dans une habitude qui conditionnait profondément toute la vie quotidienne de ceux qui vivaient davantage dans la nature que les habitants des villes. On dut attendre, dans certains milieux, de nombreuses années avant d'adopter le nouveau régime alternatif. À Ste-Séraphine le nouveau régime alternatif fut adopté par le Conseil à la séance du 6 mai 1946. La proposition fut adoptée cependant sur division (deux conseillers contre) ; ce qui montre le caractère aigu de l'importance que devait avoir une telle question à l'époque. Encore 20 ans après l'adoption, soit en 1965, la question de l'heure avancée est débattu au Conseil de Ste-Séraphine (séance du 5 avril).

Une dernière remarque sur cette première séance : on y note une proposition pour que « la date de l'érection soit inscrit au livre de délibérations sur la première page du livre I de cette municipalité pour anniversaire ». Sans croire que ces pionniers de notre corporation civique ont alors pensé au cinquantième anniversaire que nous nous apprêtons à fêter, on voit cependant avec évidence qu'ils ont pensé au futur et qu'ils savaient qu'ils étaient entrain de bâtir l'histoire. Et

aussi qu'ils étaient déjà fiers ; le mot « anniversaire » ne témoigne-t-il pas, ici, d'un espoir de fêter un jour la fondation de cette municipalité surgie des cantons de Simpson et Kingsey.

Quand nous parcourons la suite des différentes séances nous sommes en mesure de relever plusieurs points marquant la vie quotidienne de la municipalité. Bien sûr les événements en causes ne sont vus, à l'intérieur des minutes du Conseil, que par la bande, diagonalement pourrait-on dire. Mais si nous tenons compte que la majorité des personnes et organismes ne tenaient aucune archive, ou autre système de mémoire à cette période, l'apparition d'un fait à la table du Conseil, si elle n'indique pas la date précise de l'événement, du moins indique-t-elle le moment où cet événement acquit suffisamment d'importance pour être mentionné dans les délibérations de l'organisme responsable des destinées de la communauté.

Qui dit campagne, dit chemin. L'importance d'entretenir le chemin, de l'améliorer et de l'ouvrir l'hiver. Trois préoccupations qui, à elles seules, regroupent une bonne partie des délibérations du Conseil. Celui-ci prit possession de ses chemins dès que le processus de séparation fut mis en branle. À sa séance du mois d'octobre de 1931, le Conseil prit en charge tous les chemins de la nouvelle municipalité en mandatant son maire pour aller négocier les arrangements avec les municipalités-mères, et en définissant une procédure d'offre pour l'entretien : « Proposé par Alfred Douville, secondé par Bruno Allard que les routes appartenant à la paroisse Ste-Séraphine soient pour les entretiens d'hiver à l'avenir vendues à la porte de l'église paroissiale ». L'entretien des routes était réparti entre plusieurs entrepreneurs. D'où peut-être l'une des raisons du grand nombre d'inspecteur de voirie. Encore en 1943 plusieurs entrepreneurs se répartissaient les chemins d'hiver et il fallait payer ceux-ci pour avoir le droit de passer. Ce n'est qu'en 1952 que la politique de l'entretien d'hiver sera modifiée par la municipalité. À l'assemblée du 4 décembre 1952 on adopte un règlement pour les chemins d'hiver « pour les véhicules automobiles ». Et le contrat est donné lors d'une assemblée spéciale le 23 décembre suivant (deux jours avant Noël) à l'entrepreneur Léon Lyonnais. Pour son premier hiver monsieur Lyonnais recevait un octroi de \$100 du mille. Cela ne l'empêcha pas, selon les témoignages, de faire une excellente besogne ; assez en tout cas pour conserver sa fonction des années durant (jusqu'en 1961).

D'ailleurs toutes les tâches décidées lors des premières années du Conseil municipal concernent l'aménagement des routes « c'est-à-dire le chemin, les deux fossés et les deux clôtures appartenant aux dites routes » (définition de la séance du 5 oct. 31) et l'aménagement des cours d'eau. Et le Conseil a vu à ce que les contribuables vivant au fronteau de ces chemins fassent leur part, c'est-à-dire le « débarras » : « Proposé par Adjutor Turcotte que le secrétaire envoie un avis à chaque propriétaire du 13^e rang pour leur demander de faire un débarras de 15 pieds du chemin pour faciliter l'entretien du chemin et de la ligne téléphonique et aussi d'avertir l'inspecteur du dit rang de faire l'ou-

vrage si les propriétaires ne le font pas sous huit jours d'avis» (3 octobre 1932).

Dès septembre 1931 on demande au gouvernement un octroi de 40% pour les travaux de débarras dans le cours d'eau Desfossés (sur 65 arpents de long). On demande de multiples octrois pour réparer les routes. Dès l'été 1932 on obtient un premier octroi pour creuser à la pelle mécanique, un événement à l'époque, la rivière à Pat.

Le creusage de la rivière à Pat

La terre faite s'agrandissait d'année en année, et on travaillait dans l'espérance d'en venir à récolter pour se suffire à soi-même et augmenter le revenu qui se faisait toujours attendre. En plus d'être pauvre et acide, la terre souffrait d'un mauvais égouttement causé par la rivière à Pat, appelée ainsi parce qu'au temps des compagnies un dénommé Patrick l'utilisait pour faire la drave. Comme il portait le surnom de « Pat », diminutif de Patrick, il a laissé ce nom à la rivière. Avec les usages le nom s'est déformé et plusieurs cartes géographiques officielles transcrivent l'usage fautif de « rivière à patate ». Celle-ci est le principal cours d'eau de la paroisse serpentant langoureusement à travers les terres sur tout son parcours et qui débordait au moindre déversement de la nature. Elle ne reprenait son lit qu'avec lenteur conservant ainsi un niveau d'eau élevé, laissant un terrain détrempé en quasi-permanence ; ce qui ne favorisait pas la croissance du foin, des légumineuses et rendait très difficile la fenaison.

On en souffrait beaucoup et on se demandait comment résoudre le problème, et qui pourrait venir en aide ? Le député du Comté M. Jos. Édouard Perreault qui était aussi ministre de la voirie ayant la réputation d'être dévoué pour ses électeurs pourrait bien trouver une solution à ces problèmes épineux. C'est donc avec confiance qu'une délégation (dont Joseph Vincent, Nestor Raiche) avec d'autres s'y rendit pour exposer la situation. C'est avec sympathie qu'il entendit leur supplique et les assura qu'ils auraient bientôt une pelle mécanique qui creuserait cette rivière leur causant tant de méfaits. Comme ils ne voulaient pas se montrer exigeants, ils n'ont demandé le creusage que sur une partie de sa longueur et le député a hésité pour le leur accorder tout au long. Ils ont toujours regretté de ne pas avoir saisi cette balle au vol.

Le voyage des intéressés ne fut pas inutile car dès l'année suivante au début de l'été 1932, à la grande satisfaction de toute une population, on vit une pelle mécanique imposante qu'on appelait « pelle à steam » cheniller lentement vers l'endroit désigné pour débiter les travaux dans la tête de la rivière sur le lot 930, chez Antonio Sénécal (aujourd'hui chez Jean-Guy Vincent), continuer tout le long jusque dans les embranchements Fafard et Martin de Sainte-Élizabeth pour les creuser d'un bout à l'autre. Ce fut un événement extraordinaire et mémorable dans le temps. On accourait de partout pour voir ce phénomène merveilleux (la pelle) travailler par les premiers soirs de ce bel été de juillet 1932. Il y avait foule. Un vieux et sa vieille avaient même

fait plusieurs milles avec leur «spam» (attelage) de chien, ébahis de voir l'évènement du siècle. Tout le monde était émerveillé de voir exécuter, avec autant de puissance des travaux aussi imposant par cette formidable machine, qui d'un cours d'eau ordinaire, laissait derrière elle une rivière large et profonde aux lignes redressées dont les mules de terre imposantes donnaient à penser qu'il y en aurait amplement pour remplir les trous et les remous du vieux sillonnement qui apparaissait bénin en comparaison de la nouvelle excavation.

Le creusage de la rivière à Pat et de ses embranchements a été fait entièrement aux frais du gouvernement et ce fut la première aide concrète substantielle gouvernementale depuis le début de la paroisse.

Les gens d'ici ont prouvé leur reconnaissance en accentuant l'appui qu'ils avaient toujours accordé à ce gouvernement alors au pouvoir depuis plus de 35 ans.

L'année suivante on construisit un pont couvert sur cette rivière. Donc, on constate que dès les débuts de l'organisation municipale on concentre l'énergie sur l'aménagement du territoire et l'amélioration des voies de communications par un entretien soutenu et supervisé au maximum. Et ce travail d'aménagement ne cessera jamais. C'est peut-être le point majeur qui ressort de la lecture des archives : la préoccupation constante, sans aucun moment de relâche, pour cet aspect si fondamental de la vie quotidienne. Avant tout création de ministère de l'environnement, avant toute planification fonctionnaire de l'ensemble du pays, les gens d'ici avait constamment à l'œil chacun des chemins, chacun des cours d'eau de leur environnement immédiat.



La pelle à «steam» qui creusa la rivière à «Pat» en 1932.



À la bénédiction du pont couvert en juillet 1933.
Au premier plan, M. Achille Gélinas

Déjà en 1935 le Conseil demande à la voirie des signaux pour certains chemins de Ste-Séraphine. On ne cessera de demander, quinze années durant, un octroi, qu'on obtiendra finalement, pour creuser le cours d'eau Gélinas. En 1946, on fait une première demande pour l'embellissement global du village : « Proposé par Réal Raïche et secondé par Bruno Raïche qu'un octroi de \$200 soit demandé à notre député aux Communes M. Armand Cloutier pour l'embellissement du village soit pour améliorer le terrain et l'entrée conduisant à l'église, de même pour le chemin conduisant à la salle paroissiale. Si la paroisse le mérite, que le chemin dans le village soit fini en goudron ainsi que sur les grandes lignes » (3 juin 1946). Ce goudron bien sûr, prendra du temps à se répandre hors des limites du village puisqu'il faudra la création d'un comité spécial dans les années 70 et pas moins de 34 ans de lutte pour arriver à obtenir un seule sortie en asphalte. Pourtant quand on feuillette des diverses années de fonctionnement du Conseil, on constate une permanence tenace dans la demande. Que s'est-il passé ? On sait que c'est en 1963 que la municipalité fit la première demande formelle pour asphaltage du rang 7. Promis par Albert Morissette à l'élection de 1960, la demande de la part de la municipalité 3 ans plus tard ne réussit qu'à faire produire un mille d'asphalte en partant de St-Albert. Le député provincial Roch Gardner en fait faire un autre mille (et quelques grenailles) lors d'une autre élection en 1969. Ce n'est qu'après l'envoi, par courrier recommandé, d'un télégramme spécial posté au premier ministre, à plusieurs ministres et fonctionnaires durant février 75 que le député Yvon Vallières prépare le projet d'asphaltage complet, projet qui s'est finalisé dans un appel d'offres aux entrepreneurs durant août 79. C'est cela qui s'est passé : l'asphalte était entachée du goudron de la politique. Pendant tout ce temps-là ce ne sont pas les politiciens mais bien les résidents de la paroisse qui eurent à subir les multiples désavantages d'une route non asphaltée (transport difficile des moulées, des machineries et du lait).

Un autre trait majeur de la vie courante de la municipalité réside dans le fait que le Conseil a dû à plusieurs reprises pourvoir à l'indigence de plusieurs de ses résidents. Non seulement le Conseil consentit à signer de nombreuses cartes permettant aux plus démunis d'obtenir une assistance financière, ce qui est une tâche des plus délicates. La preuve en est que le Conseil se vit souvent dans l'obligation morale de ne pas recommander au maire de signer des demandes qui leur paraissaient non justifiées. Mais le Conseil dut absorber à plusieurs reprises les frais médicaux de plusieurs hospitalisés qui pouvaient difficilement se payer les soins qui coûtaient très chers avant l'implantation du régime de l'assurance-maladie.

Jouant le rôle d'un véritable chien de garde du bon sens et de la mesure, les Conseils de cette époque eurent, tout au long de leur vie courante, à intervenir dans plusieurs domaines. Surveillance des boisés de la communauté qui s'envolaient en fumée ou en papier sous les bûcheurs non-autorisés qui venaient piller effrontément, surveillance des limites, lignes et clôtures des propriétés privées, décisions à prendre

face à de fréquents arriérages de taxes ; tous ces devoirs nécessitaient une lucidité et un courage qui peuvent encore nous servir de modèle.

Tout ce quotidien n'empêcha pas les habitants de Ste-Séraphine de se créer une véritable tradition de principes. On le voit aussi bien dans les liens d'amitiés qui existèrent très tôt entre les familles les plus nombreuses de la paroisse (solidarité entre les Raïche, les Vincent et les Lampron composant presque à eux seul le Conseil de 1947), que dans le respect des décisions passées par les récents élus. Par exemple, le récent règlement sur la taxe concernant les chiens respecte encore les critères de la taxe sur les chiens promulguée en 1941.

Une dernière image, impliquant tout autant la vie de la paroisse que celle de la municipalité, nous donnera une petite idée du style de vie, modeste mais sympathique, qui régna longtemps au sein des personnes chargées de prendre les décisions. On apprend qu'en 1951 le curé Lafôrêt était payé \$5 par hiver pour chauffer le poêle pendant les séances du Conseil. Et sur la même voie, on apprend qu'en 1957 c'était le secrétaire qui devait chauffer le poêle au prix de \$4 pour l'hiver. Pas grande évolution au cours des années pourrait-on dire. Mais on pourrait ajouter, que semblable à la suite des prises de décisions des nombreux conseils qui se succédèrent, le feu très matériel dont ils avaient besoin pour délibérer était à leur image, c'est-à-dire la constance dans l'évaluation de la tâche et de l'importance des problèmes humains.

III - Histoire événementielle :

Ste-Séraphine a depuis toujours participé à l'événement de sa société. Non pas seulement à son propre développement social mais aussi au développement de tout le pays. Une liste partielle de quelques interventions des Conseils de Ste-Séraphine convaincra facilement.

Les lettres de remerciement aux bienfaiteurs (à Wilfrid Labbé, grand administrateur de patronage puis député) et aux autorités politiques ne sont pas les seuls gestes de diplomatie utilisés. Ste-Séraphine se prononce pour l'abolition du péage sur le pont Victoria de Montréal (7 mai 1935) ; Ste-Séraphine demande une augmentation de prime sur le beurre et le fromage et envoie des copies de sa demande à La Presse de Montréal et L'Action Catholique de Québec (7 février 1938) ; Ste-Séraphine se prononce pour la loi du cadenas dans une doléance qu'elle adresse à Ottawa (4 avril 1938) et demande aux deux niveaux de gouvernement la prohibition de toute annonce sur la boisson (6 mars 1939). Ste-Séraphine se prononce publiquement contre la conscription en 1941 et expose ses raisons. Le texte à cet effet conservé dans les minutes mérite d'être cité. On a ici un exemple précis de la qualité de la

lecture politique, et non plus seulement politicienne, des événements : nous sommes à la salle du Conseil le 1 juin 1942...

«Le secrétaire donne lecture d'une formule pour la défense du Canada. Proposé par Édouard Ducharme, secondé par Raoul Bourgeois 1^e de réitérer sa ferme détermination de ne jamais accepter la conscription pour outre-mer, ni aucune mesure qu'y mène, ou rend son application possible, 2^e de demander au gouvernement de ne pas amender l'article 3 de la loi de mobilisation, 3^e de rappeler au gouvernement que l'adoption de quelque mesure que ce soit de conscription, compromettrait à jamais l'unité canadienne ; qu'elle amènerait les canadiens-français à douter de la justesse des buts de guerre des alliés parce que le gouvernement prendrait une attitude contraire à celle définie dans la Charte de l'Atlantique par Roosevelt et Churchill, 4^e d'adresser copie de cette résolution dûment signée au Premier Ministre du Canada, au Premier Ministre de la province de Québec et à notre député fédéral ainsi qu'à la Ligue pour la défense du Canada.
Adopté unanimement».

Je ne sais si toutes les municipalités du Canada devaient expédier cette formule. Quoiqu'il en soit, cela fut fait à Ste-Séraphine. Et unanimement.

Ça continue. Demande d'abolition des entraves sur les matériaux de construction (mars 1947), intervention, dès 1950, concernant le tracé de la route Trans-Canada, intervention en mai 1955 pour que le nouvel hôtel construit à Montréal par le C.N. ne soit pas nommé «Quenn Elizabeth» mais bien «Château Maisonneuve», interventions répétées (en 55, en 62) auprès du fédéral pour une augmentation des allocations et pensions sans augmentation de taxes. Encore d'autres interventions de niveau national et supra-national : demande de mouiller à Gaspé le vaisseau de Jacques Cartier reconstitué à l'Expo 67 (novembre 66), intervention dans le dossier d'un éventuel aéroport international (décembre 68), participation dynamique au schéma d'aménagement du comté d'Arthabaska (septembre 79), etc.

Tous ces faits, et d'autres pourraient s'ajouter (demande d'un pont entre Trois-Rivières et Ste-Angèle en 1945, intervention dans le dossier de l'autoroute 55 en 65), tous ces faits, dis-je, prouvent que Ste-Séraphine n'a jamais été en dehors de la carte. Et que les officiers de sa corporation ont su, en temps voulu, déborder les problèmes locaux pour intervenir dans l'actualité plus globale que constituent le pays et la patrie.

Toutes ces interventions, jointes à ses propres demandes pour ses besoins immédiats firent que la municipalité se développa et se consolida au cours des années. En 1958 la municipalité achète une pompe-réservoir contre le feu, il s'agit d'un achat relativement important si on replace les chiffres des prix et ceux des revenus de nos contribuables à l'époque. Puis quelques années plus tard, la salle paroissiale qui abritait depuis plusieurs années les séances du Conseil prend feu le 13 janvier 1964. La salle est heureusement sauvée et c'est la municipalité qui défraie la réfection. Finalement la Fabrique cèdera la salle à la

municipalité en juin 76 pour un prix d'ami (\$1.) : ce qui montre encore une fois la relative harmonie qui a existé entre les marguilliers de conseil paroissial et les conseillers du pouvoir municipal.

En 1959, dans un autre domaine, la municipalité avait mis en branle une première révision du rôle d'évaluation (homologuée en 1961) ; en 1966, le Conseil décide d'engager une seconde révision globale. Les égoûts du village sont posés en 67 ; en cette même année, la municipalité fait évaluer le Lac des Cyprès dans l'intérêt du patrimoine naturel de la communauté. En 68, on fait aménager l'eau du Lac ; en 73 on achète un terrain au dit Lac. Cet aménagement servira et sert encore à la municipalité sous plusieurs aspects : car en plus de protéger un bien naturel local, la municipalité, en opérant le Lac sans buts lucratifs, produit plusieurs emplois et obtient des gains qui lui permettent de donner d'autres services dans les domaines sociaux et culturels.

Ces dernières années la municipalité a davantage développé le secteur de ses services. Elle a acquis une réserve d'eau et modifié en profondeur son règlement sur le feu en 75. En 76 elle a fondé une bibliothèque, en 77, un journal hebdomadaire nommé l'«Écho Paroissial». Et lorsque la loi de protection du territoire agricole est arrivé, elle a vu à se pourvoir de tous ses droits (acceptation du zonage définitif en décembre 79).

Étant fière de son passé et pleine d'espoir pour son futur, c'est avec la même fierté que la municipalité pense déjà à fêter son cinquantième. Voilà pourquoi le 17 juillet dernier (1980), le maire, les conseillers et une quarantaine d'organiseurs responsables de mouvements divers se réunissaient à la salle municipale pour un souper de travail en vue de préparer les fêtes de commémoration.

Bien sûr, tout n'a pas toujours été aussi bien que cela peut paraître ici. Mais la permanence dans la dynamique sociale et la possibilité encore actuelle d'un bénévolat partagé permettent de croire que cette petite municipalité a plus que survécu. Elle a progressé. Et elle continue de s'affirmer davantage à chaque premier lundi de chaque mois.

L'évolution de la taxe municipale¹

L'évolution de la taxe municipale est un domaine où l'ambiguïté règne encore de nos jours. Car le taux de la taxe n'a qu'un rapport minime avec l'évaluation foncière. Par exemple, un changement de .05 cent le \$100 dollars voulait dire, en fait, une augmentation d'environ un dollar par contribuable.

1. Texte du maire actuel de Ste-Séraphine, Raymond Page.

La fluctuation que l'on constate dans le tableau de l'évolution de la taxe est due à différents facteurs faciles à déterminer et à expliquer. Dans le passé, une mentalité était établie que les affaires publiques ne pouvaient faire d'argent et ne devaient pas posséder un gros coussin d'opération. Alors, à chaque fois que des améliorations étaient faites, on voyait un changement dans le cours de la taxe.

Dans notre histoire municipale, le taux a atteint à deux reprises le sommet de \$2 dollars le \$100 dollars d'évaluation, et ce fait est arrivé chaque fois par des mesures du gouvernement provincial. J'explique.

À la fin des années cinquante, une réforme de la fiscalité municipale fut amorcée par une loi sur l'évaluation municipale. Les membres du conseil municipal du temps voulant être à l'avant-garde, ont procédé à une évaluation scientifique. N'ayant pas pris toutes les précautions nécessaires, le nouveau rôle d'évaluation fut contesté. Les dépenses étant faites, elles durent être payées, mais cela suivant l'ancien rôle d'évaluation. Donc, même si l'on voit une diminution de \$1.10 le \$100 dollars entre 1960 et 61, le contribuable n'a pas connu de baisse dans le montant à payer à la corporation.

Le deuxième sommet de \$2.00 le \$100 dollars d'évaluation fut atteint en 1980, soit 20 ans plus tard, et encore une fois par une loi provinciale dite « loi sur la réforme fiscale ». Mais cette fois-ci, si le taux a atteint ce niveau c'est que nos élus municipaux ont réagi trop lentement. Le montant total payé en taxe foncière ne fut pas plus élevé qu'en 1979, même si le taux fut doublé. Et le montant payé par les contribuables en 1981 est plus élevé qu'en 80 même si le taux du \$1.00 dollars est moins élevé.

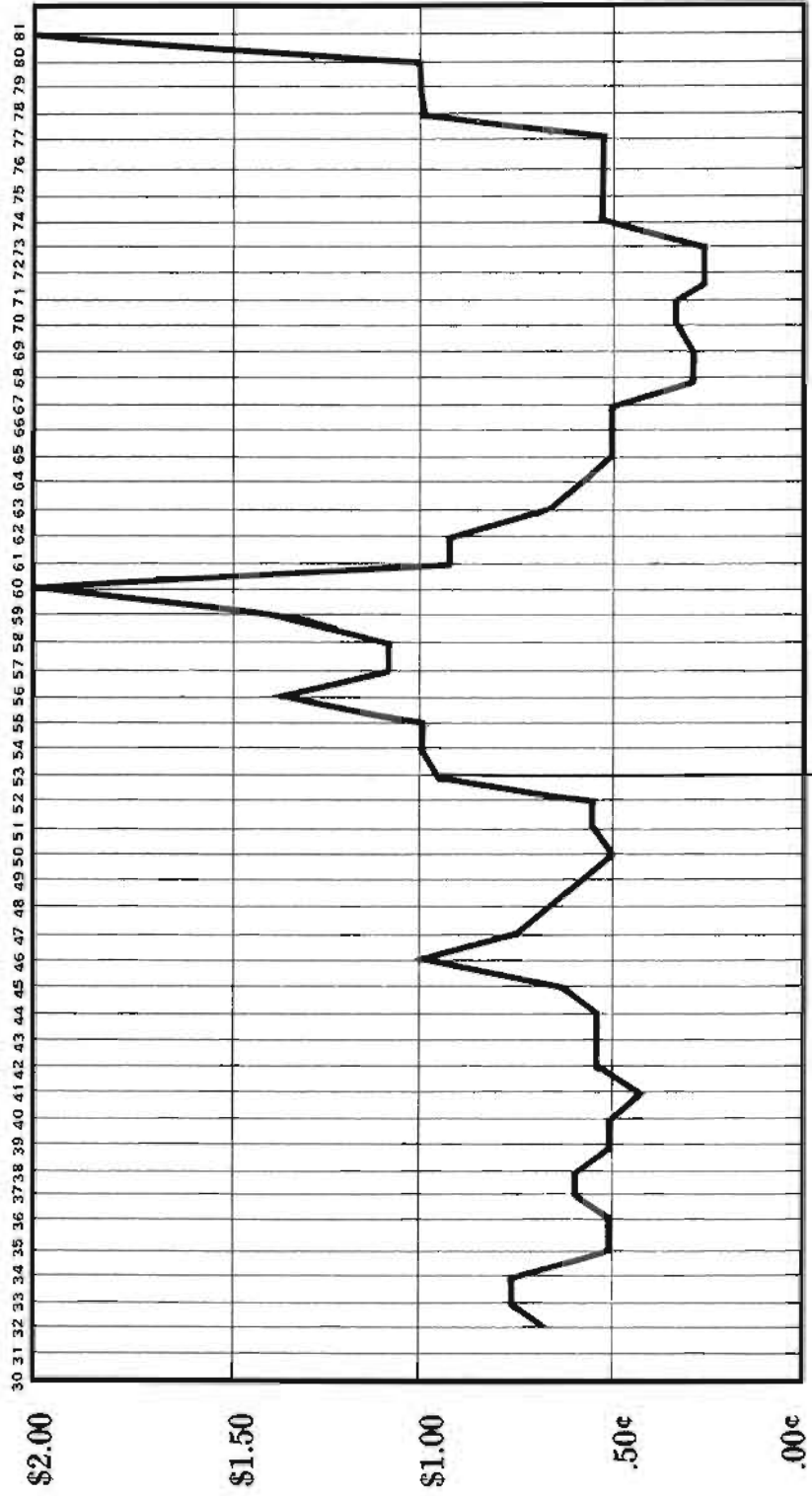
Nous pouvons faire beaucoup de commentaires et d'analyses sur ce qui était fait par nos ancêtres, mais il demeure que l'important était la répartition des dépenses entre les contribuables suivant une base d'évaluation. Même si des erreurs étaient possibles, il n'est pas sûr qu'elles étaient plus importantes que celles qui peuvent exister aujourd'hui.

Il faut dire aussi qu'avec les années, plusieurs services sont venus s'ajouter : l'ouverture des chemins d'hiver à la circulation-automobile, le service d'enfouissement des déchets et, plus tard, la cueillette des déchets, une entente intermunicipale pour le service d'incendie, etc, sont autant de facteurs qui ont contribué à la variation de la taxe foncière.

Si on comparait le tableau du taux de la taxe et le tableau du montant payé par le contribuable moyen, on se rendrait compte que le taux de la taxe n'avait que d'infimes effets sur le montant payé, comme je l'ai énoncé au début. On peut remarquer que de 1961 à 1976, le montant payé en taxe fut presque stable, et que ces cinq dernières années, on a connu une augmentation constante.

Même si nous ne possédons pas de moyenne payée par les contribuables en taxes foncières pour les 30 premières années d'existence de notre municipalité, on peut donc facilement imaginer une stabilité remarquable.

ÉVOLUTION DE LA TAXE MUNICIPALE :



Début de taxe spéciale pour chemin d'hiver

L'histoire nous démontre que les contribuables de Ste-Séraphine ont eu de tous temps une stabilité dans la continuité des services qu'ils se sont donnés et une persévérance digne de mention dans la recherche de la qualité de la vie qu'ils ont bien voulu se donner.

Regards sur certains maires

En analysant brièvement les mandats de quelques uns des treize maires de notre municipalité, nous voyons que M. Bruno Allard fut celui qui présida aux destinées de notre paroisse le plus grand nombre d'années, quatorze ans.

Que son successeur M. Urbain Raïche eût le mandat le plus court, quatre mois.

Que M. Henry Lampron a obtenu la construction de la ligne électrique en 1948.

Que M. Isidore Champagne éprouva le premier, le feu électoral avec la gloire de la victoire.

Que M. Bruno Raïche fut celui qui **commanda** au député du temps M. Wilfrid Labbé d'asphalter le « parking » de l'église, le village et d'étirer l'asphalte sur une dizaine d'arpents de longueur dans le 13^e rang jusque chez Évariste Vincent et la même distance dans le 12^e rang jusque dépassé chez Henry Lampron. Cela en 1956 au sortir d'une élection provinciale après qu'on eût voté majoritairement contre ce député. Ça c'est de l'histoire typique !

Que M. Irénée Talbot fut le deuxième à passer au feu d'une élection victorieuse !

Que M. Viateur Lupien tout en faisant des améliorations comme les égouts du village trouva le moyen de baisser les taxes municipales.

Que M. Raymond Page qui en est à sa dixième année consécutive est celui dont la durée se rapproche le plus de M. Bruno Allard, mais avec la différence qu'il traversa le brasier électoral à deux reprises et victorieusement !

Sans analyser toutes ses années d'administration, disons que c'est avec fermeté qu'il cumule sa fonction de maire. Soulignons tout de même le travail imposant qui nécessita l'obtention de la forme de chemin et de son pavage en asphalte. C'est un véritable combat qu'il dut livrer pour niveller des préjugés tenaces que ces améliorations n'étaient ni urgentes ni prioritaires aux yeux de certaines grosses légumes « fonctionnelles ! ».

Que tous les maires firent leur possible pour administrer consciencieusement et faire progresser la paroisse avec l'évolution du temps.

Liste des maires



M. Aimé Allard, premier maire de 1931 à 1933.



M. Bruno Allard, 1935-47, retour, 1959-61.



M. Rodolphe Lupien, 1933-35



M. Urbain Raïche, 1947-4 mois.



M. Henry Lampron, 1947-49.



M. Alphonse Bellavance, 1949-52.



M. Isidore Champagne, 1952-55.



M. Bruno Raiche, 1955-59.



M. Léo Douville, 1963-67.



M. Irénée Talbot, 1961-63.



M. Viateur Lupien, 1967-71.



M. Raymond Page, 1971-
Maire actuel



Le Conseil Municipal 1981. De gauche à droite, Messieurs, Jean-Guy Vincent, Michel Allard, Laurent Plante, Mme Francine Page, Secrétaire Municipal, Raymond Page, Maire, Gilles Giguère, Jean-Paul Vincent et Lionel Allard.

Liste des secrétaires-trésoriers



1^{er} secrétaire, M. Édouard Hébert et son épouse, (1931-33).



M. Alcide Lampron, sec., 1935-66 et son épouse.



M. Jacques Houde, sec., 1966-73.



M. Germain G. Lampron, sec., 1973-74.



M. Édouard Ducharme sec., 1933-35. Debouts, de gauche à droite, Jean-Benoît et Édouard Ducharme, fils et père. Assise, Mme Philippe Ducharme, mère de Édouard et Fernand Ducharme, fille de Jean-Benoît.



Mme Francine Page, 1974-secrétaire actuelle.

**Liste des conseillers municipaux
du 20 juillet 1931 au 19 octobre 1980**

Les premiers conseillers sont : Adjutor Turcotte, Achille Gélinas, Antonio St-Louis, Bruno Allard, Alfred Douville et Lucien Duval, Aimé Allard, Maire, Ed. Hébert, sec-trés.

Conseillers

- | | | | |
|------|---|----------------|--|
| 1932 | Achille Gélinas, réélu
Bruno Allard, réélu
Lucien Duval, réélu | 1944 | Raoul Bourgeois, réélu
Nestor Raïche, élu
Donat Nault, élu |
| 1933 | Rodolphe Lupien, maire
Alfred Douville, réélu
Nestor Raïche, élu
Domino Champoux, élu | 1945 | Bruno Allard, maire, réélu
Réal Raïche, réélu
Albert Allard, élu
Gérard Vincent, élu |
| 1934 | Alphonse Houle, élu
Henri Daigle, élu | 1946 | Donat Nault, réélu
Henry Lampron, élu
Bruno Raïche, élu |
| 1935 | Bruno Allard, maire
Philippe Brunelle, élu | 1947 | Urbain Raïche, maire
Réal Raïche, réélu
Gérard Vincent, réélu
Sauveur Plante, élu |
| 1936 | Eddy Lamontagne, élu
Henri Blanchette, élu
Arthur Gélinas, élu | Le 5 mai | |
| 1937 | Bruno Allard, maire
Alfred Douville, réélu
Omer Allard, élu
Joseph St-Louis, élu | 1947 | Henry Lampron, maire
M. Urbain Raïche
ayant quitté la paroisse |
| 1938 | Arthur Gélinas, réélu
Eddy Lamontagne, réélu | 1948 | Évariste Vincent, élu
Jean Page, élu
Irénee Talbot, élu |
| 1939 | Bruno Allard, maire, réélu
Alfred Douville, réélu
Joseph Plante, élu
Rolland Picard, élu | 1949 | Alphonse Bellevance, maire
Edmond Lampron, élu
Viateur Lupien, élu
Henri Plante, élu |
| 1940 | Raoul Bourgeois, élu
Adélar Marcotte, élu
Pierre Houde, élu | 1950 | Évariste Vincent, réélu
Irénee Talbot, réélu
Jimmy Dubé, élu |
| 1941 | Bruno Allard, maire, réélu
Lucien Jutras, élu
Adélar Raymond, élu
Joseph Houde, élu | 1951 | Alphonse Bellevance, maire
Oscar Turcotte, élu
Émile Vincent, élu
Edwin Marcotte, élu |
| 1942 | Édouard Ducharme, élu
Adélar Marcotte, réélu
Raoul Bourgeois, réélu | 1952 | Jean-Marie Dumont, élu
Antoni Descoteaux, élu
Isidore Champagne, élu |
| 1943 | Bruno Allard, maire, réélu
Lucien Jutras, réélu
Réal Raïche, élu
Georges Paquin, élu | Le 14 mai 1952 | Isidore Champagne,
maire remplaçant de
Alphonse Bellevance, démissionnaire |

- 1953 Isidore Champagne, maire
Viateur Lupien, élu
Omer Allard, élu
Émile Vincent, réélu
- 1954 Antoni Descoteaux, réélu
Almanzor Blanchette, élu
Maurice Champagne, élu
- 1955 Bruno Raïche, maire
Omer Allard, réélu
Viateur Lupien, réélu
Arthème Lemire, élu
- 1956 Almanzor Blanchette, réélu
Armand Vincent, élu
Irnée Talbot, élu
- 1957 Bruno Raïche, maire
Arthème Lemire, réélu
Camille Lampron, élu
Armand Allard, élu
- 1958 Lucien Verville, élu
André Therrien, élu
Émile Levasseur, élu
- 1959 Bruno Allard, maire
Arthème Lemire, réélu
Camille Lampron, réélu
Lucien Desfossés, réélu
- 1960 Lucien Verville, réélu
Jean-Paul Vincent, élu
Arthur Mercier, élu
- 1961 Irnée Talbot, maire
Lucien Desfossés, réélu
Edmond Lampron, élu
Onil Turcotte, élu
- 1962 Léo Douville, élu
Jean-Paul Vincent, réélu
Arthur Mercier, réélu
- 1963 Léo Allard, élu
Armand Lampron, élu
Raymond Page, élu
Le 25 janvier 1963
démission du maire Irnée Talbot
Le 30 janvier 1963
Léo Douville est nommé maire
- 1964 Lucien Verville, réélu
Jean-Paul Vincent, réélu
Arthur Mercier, réélu
- 1965 Léo Douville, maire, réélu
Armand Lampron, réélu
Raymond Page, réélu
Paul-Émile Lampron, élu
Le 20 septembre 1965
démission de Raymond
Page, conseiller
- 1966 Lucien Verville, réélu
Rock Dubé, élu
Henri-Paul Allard, élu
- 1967 Viateur Lupien, maire
Armand Lampron, réélu
Paul-Émile Lampron, réélu
Jean-Louis Jutras, élu
- 1968 Lucien Verville, réélu
Rock Dubé, réélu
Henri-Paul Allard, réélu
- Nov
1969 Viateur Lupien, maire
Armand Lampron, réélu
Jean-Louis Jutras, réélu
Germain Lampron, élu
- Oct
1970 Lucien Verville, réélu
Henri-Paul Allard, réélu
Moïse Tessier, élu
- Oct
1971 Raymond Page, maire
Armand Allard, élu
Germain Vincent, élu
Jean-Pierre Raïche, élu
- 1972 Léo Douville, élu
Maurice Vincent, élu
André Plante, élu
- 1973 Raymond Page, maire
Jean-Pierre Raïche, réélu
Armand Allard, réélu
Jean-Paul Vincent, élu
- 1974 Maurice Vincent, réélu
Fernand Allard, élu
André Rouleau, élu
- 1975 Raymond page, maire
Armand Allard, réélu
Jean-Paul Vincent, réélu
Jean-Pierre Raïche, réélu

1976 Maurice Vincent, réélu
Bertrand Allard, élu
Claude Gagnon, élu

1977 Raymond Page, maire
Jean-Pierre Raiche, réélu
Laurent Plante, élu
Michel Allard, élu

1978 Bertrand Allard, réélu
Claude Gagnon, réélu
Alphonse Lampron, élu

1979 Raymond page, maire
Laurent Plante, réélu
Michel Allard, réélu
Jean-Guy Vincent, élu

1980 Jean-Paul Vincent, élu
Lionel Allard, élu
Gilles Giguère, élu

CHAPITRE VII :

VIE SOCIALE ET CULTURELLE

La commission scolaire

En jetant un regard sur l'histoire de la commission scolaire nous voyons qu'en 1911, c'est-à-dire trois ans avant sa fondation, on ouvrit une école dans la maison habitée dans le temps par Abraham Lampron et qui devait servir de chapelle en octobre 1914. Serait-on intéressé de savoir les noms des élèves qui étaient les aînés de nos pionniers. Comme il n'y a pas de registre, ils sont cités de mémoire, donc il peut y avoir des oublis. Ce sont : Wilfrid et Marie-Reine Lampron, Lydia, Donald, et Rosa Lampron, Marie-Flore Vincent, Annette Vincent, Lucien Beauchemin, Lorenzo Raïche, Rose-Blanche et Antonio Gaudet, Evelina et Dorilla Mc Carthey, Elphège et Félicien Gélinas, Hervé Turcotte tous du 7^e rang puis Edgar Gélinas du 9^e rang, soit environ 17 élèves. Leur première institutrice fut Mlle Cécile Béliveau de St-Grégoire qui fut cueillie par Évariste Beauchemin qui l'épousa comme ce fut le même « sort » pour de nombreuses institutrices qui lui succédèrent. L'année suivante ce fut sa sœur Juliette Béliveau qui enseigna.

La commission scolaire naquit apparemment sans douleur, tout bonnement, comme l'aboutissement d'une chose normale. Les premiers mots inscrits dans les archives sont : « Avis de convocation pour élire le premier corps à la commission scolaire à Sainte-Séraphine, comté d'Arthabaska ».

« Avis est par les présentes donné que le lundi le 6^e jour de juillet 1914 à dix heures du matin à la fromagerie de la société de fabrication de beurre et fromage de Ste-Séraphine, il se tiendra une assemblée des propriétaires de biens de fonds de cette municipalité inscrits comme tels au rôle d'évaluation et ayant acquittés toutes leurs taxes et autres contributions scolaires pour procéder à l'élection d'un corps de commissaires d'écoles. Donné à Ste-Séraphine ce 27^e jour de juin 1914, Richard Gélinas, Arthur Gélinas, Ovila Gélinas ».

Élection des premiers commissaires le 6 juillet 1914

« À une assemblée des propriétaires des biens de fonds payant cotisation dans cette municipalité, dûment convoquée par avis public et tenu ce sixième jour de juillet 1914 à dix heures du matin au lieu mentionné dans l'avis, conformément à la loi pour procéder à l'élection d'un corps de commissaires d'écoles pour cette municipalité.

Différentes propositions furent faites pour élire ces premiers commissaires. M. Léon Gélinas fut élu président de l'assemblée qu'il ouvrit à dix heures et vingt minutes de l'avant-midi. Messieurs Georges Gaudet, Georges Lampron, Arthur Gélinas, Adjutor Turcotte et Henry Beauchemin furent élus commissaires d'écoles par propositions.

À onze heures de l'avant-midi, comme il n'y eut que cinq commissaires de proposés, le président les proclama élus. Donnée à Ste-Séraphine le 6 juillet 1914, Léon Gélinas, président d'élection».

Première session de la commission scolaire

« Assemblée tenue à la fromagerie jeudi le 9 juillet 1914 à sept heures de l'après-midi.

Mr. Georges Gaudet est élu le premier président ; il a été proposé par Henry Beauchemin et secondé par Arthur Gélinas.

Mr. Léon Gélinas est engagé secrétaire pour cette municipalité scolaire pour faire la collection des taxes, donner les avis publics de sessions des commissaires, tenir les registres de ces sessions ainsi que tout le travail se rapportant à la tenue des comptes et ce pour le prix et somme de \$50 00 par année. Plusieurs propositions sont adoptées savoir :

Que Léon Gélinas soit autorisé à faire le recensement des enfants d'âge de fréquenter l'école dans cette municipalité et en faire rapport à M. Le surintendant de l'Instruction publique avant le 15 juillet courant.

Que Messieurs Nestor Raïche, Joseph Vincent et Adélaré Lampron soient nommés évaluateurs pour faire le rôle d'évaluation de cette municipalité scolaire, accompagné de notre secrétaire.

Que notre secrétaire soit autorisé à se procurer les copies des rôles d'évaluation de toutes les municipalités intéressées dans la formation de la municipalité scolaire de Ste-Séraphine.

Que M. Georges Gaudet soit autorisé à engager une institutrice pour enseigner dans l'arrondissement n° 1 de cette municipalité (c'est-à-dire dans le 7^e rang) et qu'il soit autorisé à acheter et payer tous les livres nécessaires pour tenir les comptes et registres et faire les rôles de cette municipalité.

Que le montant de \$150.00 soit le plus haut payé pour notre institutrice.

Que soit collecté le prix de quarante centins (sic) de rétribution mensuelle pour chaque enfant résidents dans cette municipalité et qui sont d'âge de fréquenter l'école.

Que le président M. Georges Gaudet soit autorisé à échanger le poêle de notre école pour un autre bon poêle.

Que le président Georges Gaudet et le secrétaire Léon Gélinas soient autorisés à s'occuper de régler avec les municipalités intéressées au fur et à mesure que l'occasion se présentera.

Adopté unanimement, la session est close. Georges Gaudet, président, Léon Gélinas, sec. trés.».

En ayant fait grâce du proposeur et du secondeur, les commissaires étaient tous présents, cette première session de la première commission scolaire est le modèle des autres réunions qui se tenaient parfois à la fromagerie, d'autres dans la résidence des commissaires, au presbytère, chez le secrétaire, pour aboutir à la salle paroissiale quand celle-ci fut bâtie. Mr. le curé Leblanc assistait assez régulièrement aux assemblées de la C.S. et il proposait même des résolutions très à point.

À la réunion suivante, on nomma M. Roméo Gaudet, le premier responsable pour chauffer l'école et on spécifie que le bois devrait être de première qualité et ce à \$11.50 pour l'hiver, fournir son bois plus \$3.00 pour allumer le poêle de l'école. On ajoute que le secrétaire est autorisé à le payer au mois de juin 1915.

La vie courante de la Commission Scolaire à chaque année

On attribuait le chauffage des écoles au plus bas soumissionnaire. Les prix variaient suivant les années. Ainsi en 1923, le chauffage de l'école n° 1 fut attribué à \$34.00, l'école n° 2 \$29.00 et l'école n° 3 \$19.00 ; en 1933, l'école n° 1 fut chauffé pour \$16.00, l'école n° 3 du village pour \$18.50, l'école n° 4 du 12 pour \$13.00 et la n° 5 du 10 pour \$11.50. C'était, comme on le voit, la déflation plutôt que l'inflation.

Au 16 juin 1915, le montant du rôle de perception était de \$54,700.00 et la taxe générale de .70 cents par \$100.00 ce qui rapportait un revenu de \$382.90 Le secrétaire avait collecté un total de \$271.63 et la balance redevable était de \$111.82 dont \$74.52 par un seul propriétaire d'immenses étendues de terrain.

Les arrérages de taxes furent un boulet difficile à traîner tout au long de l'existence de la commission scolaire. Dans le livre de délibération des minutes et des comptes à payer de la C.S. de juin 1915 le chiffre \$70.00 apparaît comme redevance à Éva Poisson institutrice. C'est ainsi qu'on apprend que ce fut la première inscrite après la fondation de la commission scolaire.

Une pratique douteuse qu'on adopta la première année et que l'on conserva précieusement, ce fut de « notifier » (congédier) automatiquement les maîtresses d'école à la fin de chaque année scolaire. On était libre d'en engager d'autres et d'économiser sur le salaire malgré qu'elles avaient de bonnes notes et parfois les recommandations de l'inspecteur d'écoles de les réengager. Malgré cela, toujours, on les notifiait quand venait le temps de l'engagement, on spécifiait toujours dans les résolutions « au plus bas prix possible ». Il est remarquable qu'avec une telle pratique économique discutable on a quand même pu avoir un enseignement de qualité. La valeur peu commune de ces femmes qui travaillèrent dans ces conditions difficiles y est pour beaucoup.

Les salaires des institutrices

Les salaires des institutrices ne fut pas toujours inflationniste, loin de là. Ainsi en 1914, on la paya \$150.00. L'année suivante on lui accorda une augmentation de \$25.00, geste qui mérita des félicitations

de la part de l'inspecteur. Ce niveau de salaire fut stable jusqu'en 1921 où on le porta à \$200.00. On fila jusqu'en 1928 où il monta de \$200 à \$225. En 1932, on autorise le secrétaire à engager les institutrices à \$100.00 si possible : Il s'agit d'une chute de plus de 100%. Mais on les engagea à \$150.00, il s'agissait alors d'un recul de 18 ans pour en arriver au même salaire que celui de 1914. Et on était pas rendu au plus creux car en 1933 on descenda aussi bas que \$125.00 pour trois années de suite. Il fallut attendre 1936 pour qu'il remonte à \$150.00. En 1937, on avait un nouveau gouvernement à Québec depuis un an et il avait adopté une loi concernant le salaire des institutrices. L'inspecteur d'école donna des explications au sujet des octrois accordés ayant pour effet de doubler les dits-salaires à \$300.00. Cette annonce eut l'effet d'une bombe ! Séance tenante, tout le corps de la commission scolaire démissionna en bloc comme régisseurs d'écoles en signe de protestation. L'instruction, on le voit, n'était pas une valeur à la mode. Cependant, la loi suivit son cours et par la suite le salaire des institutrices continua à monter selon le rite de l'évolution.

La construction des écoles de rang

L'école n° 1 du 7^e rang — Il y aurait beaucoup à dire sur l'histoire des écoles et leur construction. Il apparaît que l'école de l'arrondissement n° 1 du 7^e rang fut construite en 1914.

Le nombre d'élèves augmentait rapidement car à l'assemblée du 26 juillet 1917 on donna l'autorisation de faire des réparations à l'école n° 1 pour loger une soixantaine d'élèves et deux maîtresses d'écoles. On divisa l'école en deux classes et on fit un loyer dans le haut pour les institutrices, qui servit surtout les premières années, mais en général elles préféraient coucher ou pensionner dans les voisinages. Ces doubles classes furent utilisées près d'une dizaine d'années. On construisit une nouvelle école en briques en 1952 pour \$9200.00 et on revint à la double classe en 1957, pendant quelques années. Trente années s'étant écoulées avant que le 1^{er} cycle ne revienne. Cette première école avait opéré pendant 55 ans.

L'école n° 2 du 9^e rang — Pour l'arrondissement n° 2 du 9^e rang, c'est le 3 mars 1918 qu'on accorda aux propriétaires « de pouvoir se faire une école ». On fit l'achat d'une maison au prix de \$200.00 qu'on traîna à un endroit central pour \$300.00 presque en face de la petite route Lacerte. Mlle Aurore Gauthier (aujourd'hui Mme Jimmy Dubé 82 ans) enseigna la 1^e année de septembre 1919 à juin 1920. Mlle Germaine Cloutier (aujourd'hui Mme Omer Allard de cette paroisse) enseigna de septembre 1922 à juin 1923).

Comme plusieurs familles de ce rang partaient mais que de nouvelles familles les remplaçaient, l'école en subissait les contre-coups par le nombre insuffisants d'élèves. Ainsi, après treize ans d'opération, on la ferma en 1931 et on alloua \$30.00 à M. Livain Provencher, pour transporter ses enfants à l'école n° 1 du 7^e rang cette année-là. On la réouvrit le 30 août 1933 pour la refermer en 1935 et définitivement, car

on l'annexa à l'arrondissement n° 1 du 7. La vente de cette école fut autorisée à la session du 12 novembre 1939. On ne parle pas du prix, ni de l'acheteur, mais on sait que c'est M. Robert Fortier de la « Grande Ligne » qui l'acheta et la fit traîner. Elle fait aujourd'hui l'orgueil de M. André Rouleau de notre paroisse qui l'a renouée.

L'école n° 3 du village — C'est le 31 mars 1921 qu'une proposition est faite pour demander l'autorisation au conseil de l'instruction publique d'ouvrir une classe au village. Puis le 31 juillet 1921, on accorde \$3.00 par mois à M. Alphonse Daigle pour le loyer de l'école du village. On ne donne pas d'autres explications, mais de mémoire nous savons que la première institutrice en 1921-22 fut Mlle Annette St-Pierre de Notre-Dame-du-Bon-Conseil et l'année suivante en 1922-23 ce fut Mlle Aurore Gauthier, aujourd'hui Mme Jimmy Dubé de notre paroisse.

Après cela ce fut le silence jusqu'en 1928 où l'inspecteur d'écoles M. Armand Desjarlais dans son rapport du 27 octobre notait : « L'arrondissement n° 3 (du village) est sans école depuis une couple d'années, l'école ayant été brûlée vers cette date ; (fromagerie Alphonse Daigle le 13 mai 1926) et je crois que messieurs les commissaires devraient songer à construire une école dans cet arrondissement ».

Nous savons que vers 1928 deux enfants du village Marie-Blanche et Henri Allard vinrent à l'école n° 1 du 7^e rang souvent à pieds.

Le 5 septembre 1929, on délimita l'arrondissement du village et on le désigna sous le numéro 3. Puis une résolution est adoptée pour que M. Nestor Raïche fournisse le local pour l'école du village, le chauffage et l'institutrice pour la somme de \$225.00. Cette institutrice ce fut sa fille, Mlle Cécile Raïche.

À partir de janvier 1930 on commence les démarches en vue d'obtenir l'autorisation et les octrois pour la construction de l'école.

Le 2 avril 1930 on ne dit pas quel est le montant obtenu en octroi, mais le contrat est accordé à M. Aimé Allard pour construire la dite école pour le montant de \$1600.00. Ce ne fut pas long qu'on se plaignit que l'école était trop petite. Dans son rapport du 13 novembre 1933 l'inspecteur d'écoles Albert Morissette le signalait. Il en reparla de temps à autre, mais en 1937 il revint à charge et nota : « L'école du village est trop petite, il faut songer soit à agrandir, ou à reconstruire à neuf ».

Le 19 février 1938, on fit la demande au département de l'instruction publique afin d'obtenir une somme de \$1500.00 pour défrayer le coût d'une nouvelle construction. Le 9 juin 1938, le contrat pour la construction d'une annexe à l'école du village est accordé à M. Aimé Allard pour le prix de \$1700.00 y incluant toutes les clauses.

L'école n° 4 du rang 12 — Le livre de délibération des minutes au sujet de cet arrondissement nous dit qu'une résolution fut adoptée à l'effet de détacher de l'arrondissement n° 3 un territoire pour former un nouvel arrondissement, le numéro 4 du 12^e rang, à la session du 1^{er} août 1927. Mais par le souvenir de ceux qui vivaient à cette époque, nous apprenons que la première classe se fit dans un appartement de la mai-

son d'un monsieur Sauveur Plante vers 1923 et que la première institutrice fut Mlle Léonide Bélanger.

Il fut décidé que l'école soit placée sur le terrain de M. Léon Plante. «Ce dernier s'engage à vendre et signer un contrat pour un demi arpent de terre sur un arpent de profondeur et un demi de largeur pour y construire cette école à raison de \$5.00 pour le terrain». Il fut aussi résolu «que l'école temporaire soit tenue dans la maison de M. Léon Plante, et que ce dernier ne chargera rien de loyer pour le temps que se tiendra la classe dans sa maison moyennant que la commission scolaire fasse les réparations nécessaires à rendre l'école acceptable au département de l'Instruction Publique».

Le 9 décembre 1927, on formule une demande d'octroi de \$1200.00. Le 10 septembre 1928 on adopte une résolution pour autoriser le président et le secrétaire à signer un billet de \$1208.00 en faveur de Aimé Allard pour la construction d'une école. Le 27 novembre 1928 on adopte les comptes pour le temps de plusieurs hommes «pour l'ouvrage fait à la construction ou à l'emplacement de l'école à \$0.20 cent l'heure pour un homme et \$0.10 cent l'heure pour un cheval».

Cette école fut au service de cet arrondissement pendant 36 ans et fut vendue à M. Norbert Levasseur, le 18 juillet 1964, qui s'en fit un logement. C'est Claudette Meilleur la fille de Roméo Provost qui l'acheta et la renova. Cette école du 12 repose donc aujourd'hui au 10.

L'école n° 5 du 10^e rang — On peut dire que cette école a une histoire tourmentée. Une proposition en date du 5 septembre 1929 dit : «Que l'arrondissement du village et du 10^e rang soit divisé par chacun leur numéro respectif et que celle-ci soit désigné sous le n° 5». On engagea la première institutrice, Rachel Côté, au prix de \$200.00 qui fit l'école dans un local privé.

À l'assemblée du 26 janvier 1930, on s'intéressa pour obtenir l'autorisation et un octroi pour bâtir l'école.

À celle du 2 avril 1930 les offres de construction de Aimé Allard sont acceptées pour le montant de \$1200.00

Comme les familles n'étaient pas nombreuses et le nombre d'enfants très souvent insuffisant, elle eût à subir des perturbations de la commission scolaire provoquées par les recommandations des inspecteurs d'écoles. Par exemple, dans le rapport de l'inspecteur Albert Morissette du 18 novembre 1940, il écrit : «À l'école n° 5, il y a quinze élèves inscrits et sept seulement étaient présents. Que peut faire une institutrice quand les élèves manquent ainsi la classe». Dans celui du 3 mai 1941, il écrit : «les élèves de l'école n° 5 ont manqué beaucoup de classe et il n'y en avait que cinq (5) présents à l'examen. Les succès sont impossibles quand les enfants n'assistent plus régulièrement à l'école».

Les enfants : trois ans à la maison et sans école !

La commission scolaire ferma la classe à la suite de ces rapports. En dépit qu'on ait décidé un transport pour ces élèves à l'école du vil-

lage, on garda les enfants à la maison pendant les trois années que cette école fut fermée. C'est un fait digne de mention que les parents luttèrent envers et contre tous pour garder leur école de rang ouverte ou pour la faire réouvrir. Qui ne se souvient des luttes menées par le vieux lutteur qu'était le «père Douville»: lui qui avait été chercher l'octroi, chez son député le ministre Perreault, pour la bâtir. Que dire de celles du commissaire Irénée Talbot, qui, seul, avait voté contre la fermeture de son école en juillet 1951, la commission scolaire sur la recommandation de l'inspecteur d'écoles d'alors M. Léo Turgeon l'avait même annexée à celle du village car il n'y avait que cinq élèves. Ce courageux commissaire qui lui non plus ne voulut jamais démissionné présenta un document à l'assemblée du mois suivant, provenant du département de l'Instruction publique, confirmé par l'Honorable Surintendant de l'Instruction publique. «Que si les commissaires d'écoles ouvrent l'école n° 5, la subvention sera accordée à la dite commission scolaire». La dite commission scolaire est revenue sur sa décision et décida la réouverture de cette école controversée. Or, pour la connaissance de l'histoire voici les dates typiques d'ouverture et de fermeture de cette école.

Ouverture de la première école	septembre	1929
première fermeture	septembre	1941
ouverture	septembre	1944
fermée	25 juillet	1951
ouverte	15 août	1951
fermée	5 août	1953
ouverte	3 août	1954
fermée	9 avril	1959
ouverte	13 juillet	1959
fermée définitivement	4 août	1960

Ceci égale cinq ouvertures et cinq fermetures. Elle fut vendue le 11 octobre 1962. Dans ses 31 ans d'existence, cette école opéra 27 ans.

Le transport — Avec l'évolution du temps, on s'achemina vers la centralisation des écoles qui débuta partiellement en 1959. Pour décongestionner les écoles n° 1 du 7 et n° 4 du 12 et amener une partie de ces élèves environ 25 au village, on établit un transport d'élèves qui fut confié à M. Bruno Raïche pour \$1200.00 pour l'année et il lui fallut prendre une police d'assurance de \$100.00 sur ce montant. C'est ainsi qu'on établit le premier transport d'élèves par autobus scolaire qui s'est toujours continué depuis en s'améliorant.

Quelques institutrices de Ste-Séraphine

Durant les 58 années d'existence des écoles et de la commission scolaire, il est passé au-dessus de deux cent institutrices, si on recompte celles qui revenaient l'année ou les années suivantes. Si la commission scolaire fut inflexible sur le congédiement annuel des institutrices elle montra plus de souplesse envers les premières nées à Ste-

Séraphine qui furent les deux sœurs Lampron Donalda et Rosa. Tout en les remerciant de leurs services elles furent parmi les premières à être réengagées l'année suivante. Ces institutrices Donalda et Rosa Lampron se sont montrées à la hauteur, car elles ont donné un enseignement qui a marqué profondément leurs nombreux élèves à tous les points de vue, travail, étude, instruction, éducation religieuse, civisme, etc...

Donalda et Rosa Lampron — Donalda et Rosa Lampron débutèrent toutes les deux la même année en septembre 1922, Donalda à l'école n° 1 du 7^e rang et Rosa à l'école n° 3 du village, dans le haut de la fromagerie du temps. Si nous regardons le rapport de l'inspecteur, Donalda commença sa carrière sous le signe de l'excellence et si celle de Rosa fut moins spectaculaire pour commencer, c'est selon ce qu'elle nous affirme : « Je me préparais pour aller au couvent et j'ai été demandée pour enseigner à l'école du village. J'ai demandé à mon père d'y aller pour gagner mes études, c'est ce que j'ai fait tout en continuant à étudier seule et je me suis présentée pour avoir mon diplôme avec succès l'année qui suivit en même temps que Donalda et Germaine Cloutier. J'aurais aimé aller au couvent et à l'école normale, car j'aimais l'étude, mais durant ce temps-là nos parents n'avaient pas d'argent. Plutôt que de leur faire des dépenses, je leur ai aidé.

L'année suivante en 1923 Donalda et Rosa firent la classe dans la même école double de leur rang, le 7, pendant trois années consécutives, après quoi, on en ferma une à cause du tourbillon noir économique qui avait dispersé les familles à cet époque. En 1926, Donalda enseigna seule au 7 jusqu'en juin 1930, puis elle enseigna deux ans au village pour se marier en 1932, et elle ne revint à l'école n° 1 du 7 qu'en septembre 1949.

Donalda Lampron (devenue madame Adélarde Marcotte) enseigna 24 ans dont 11 ans à Ste-Séraphine et ses rapports d'inspecteur se situent dans l'excellence c'est-à-dire de 95% à 100%. En 1962, le département de l'instruction publique la décora de l'ordre du mérite scolaire ; comme elle n'a pu se rendre à la réunion à cause d'un persistant malaise qui la fit longuement souffrir, les autorités allèrent lui remettre à son domicile à cause de son mérite exceptionnel.

Quel était le climat et de quelle façon ont-elles travaillé ? Il est intéressant de laisser la parole à Donalda qui nous dit : « On respectait les élèves et ceux-ci nous respectaient. Ce n'était pas plus dur de dire «vous» que «tu». Quand la maîtresse enseignait aux grands, ils disaient «vous» à la maîtresse et ainsi on la distinguait d'avec les élèves. On avait la visite de l'inspecteur deux fois par année. Il y avait un examen sur le français, une dictée, de la grammaire, une analyse, un problème d'arithmétique, des fois deux, de l'histoire du Canada ; on y a goûté comme ça nous autres. Les enfants étaient bien préparés, le vendredi c'était la récapitulation et il y avait un concours chaque mois.

Je corrigeais les concours à la récréation et le soir, je m'en apportais à la maison et ça durait jusqu'à 10 heures, 11 heures. Quand on pense à ça, combien on a travaillé. On collait des étoiles, des anges, on



Le premier autobus scolaire en 1959, dont le transport fut confié à M. Bruno Raiche.



M. et Mme Adélar Marcotte, (née Donald Lampron).



Mlle Rosa Lampron, qui enseigna pendant 32 ans, et un ami du temps, M. Albert Gosselin.

donnait des récompenses. On préparait les élèves pour leur communion solennelle, c'était notre ouvrage toute l'année. Quand on dit qu'il y en avait qui ne savaient même pas faire leur signe de croix, il fallait leur montrer. Pourtant dire qu'on aimait pas ça, serait mentir car nous aimions beaucoup faire l'école et Rosa fit la même chose que moi».

Une journée d'absence en 7 ans

Rosa, pour sa part, a commencé à enseigner à l'âge de seize (16) ans et elle le fit onze années consécutives avant de se marier à Edwin Marcotte après quoi elle fut neuf ans sans faire l'école au temps où elle éleva sa famille. Elle demeurait dans le 12 dans la maison d'été de Claude Poiré. Quand elle la reprit, ce fut pour 21 autres années consécutives. Elle enseigna 32 ans en tout dont 22 à Ste-Séraphine. Elle fit le tour des écoles de la paroisse, sauf celle du 10, suivant les besoins. C'est surtout au village et au 12 qu'elle enseigna, elle raconte : «Quand j'ai repris l'école dans le 12, c'est moi qui allumait mon poêle, je n'ai manqué, en sept ans, qu'une seule journée d'école causée par la tempête. Mon mari s'était essayé pour venir me reconduire et il avait reviré en chemin. Les enfants du loin apportaient leur dîner et ceux du proche allaient chez eux, l'été souvent j'étais seule à l'école pour dîner. J'ai toujours enseigné de la première à la septième année inclusivement. J'ai enseigné avec 42 élèves au village au début mais la moyenne était d'une trentaine. J'ai aussi enseigné la 8^e année, deux ans, à Fleurette Lyonnais, ce dont je suis fière».

Dans ses nombreuses années d'enseignement au temps où les inspecteurs d'école donnaient les pourcentages dans leurs rapports, ceux de Rosa se situaient généralement dans les 90%, et parfois excellent. Elle recevait des primes pour la qualité de son enseignement. Il serait très intéressant de connaître certains détails de ces rapports où nous retrouvons ceci par exemple : «Pour la classe n° 4 de madame Marcotte, les travaux de la maîtresse comme ceux des élèves d'ailleurs dénotent beaucoup d'application, une activité intense et un soin particulier apporté à l'étude de la langue maternelle, la distinction, la politesse et le savoir-faire sont à l'honneur».

Dans un autre rapport, une autre année, il écrit : «Les élèves de l'école n° 4 de madame Marcotte se sont signalés par un bon résultat d'ensemble à l'examen ainsi que par l'excellence de leurs travaux écrits qui reflètent l'application, la propreté, la méthode». À la suite de ce rapport elle eut le classement «Excellent».

Dans un autre rapport un nouvel inspecteur écrit : «Sans doute, Mme Marcotte continuera-t-elle son excellent travail au village. D'après le classement, elle paraît avoir cinq divisions. En réalité, elle en a au moins sept puisque les élèves venant des autres écoles ne peuvent pas facilement suivre la classe et nécessitent des soins particuliers : on avait commencé le regroupement des classes. Dans un autre rapport, on lit : «Madame Marcotte continue de se dévouer admirablement et de connaître de beaux succès». Son classement, 95%. Ainsi de suite.

Si le cours de la vie amène parfois des nuages qui peuvent apparaître une injustice souveraine envers quelqu'un qui méritait beaucoup mieux, le temps peut faire son œuvre de réparation. Si certains rapports des inspecteurs ont été relatés c'est justement pour que l'histoire de ce livre fasse amende honorable à cette institutrice remarquable. Madame Rose L. Marcotte qui fut toujours dévouée en donnant cent pour cent du meilleur d'elle-même pour aboutir généralement à d'excellents résultats avec ses classes.

De nouvelles lois qui ont brisé la tradition de notifier les institutrices à la fin de chaque année avec la liberté de les réengager peut expliquer certains événements qui firent de douloureuses victimes.

D'autres institutrices

Des institutrices de Ste-Séraphine nous en avons eu des excellentes. Si nous ne pouvons souligner le mérite de chacune d'elles nous nous attarderons un peu chez quelques unes. Madame Fernande Blanchette en fut une que le succès couronna les efforts. Voici comment l'inspecteur décrivit un jour l'appréciation de son travail.

«J'ai été à même d'apprécier le travail remarquable de mme Blanchette à l'école n° 4 (du 12). Elle reçoit ses élèves à l'école à partir de huit heures du matin pour leur permettre une bonne heure d'études dans des conditions favorables. Sa classe est préparée jusque dans les détails. Aussi, ses 28 élèves répartis en sept divisions sont-ils les mieux lancés cette année. Ils remporteront de beaux succès».

Annette Turcotte de Ste-Séraphine connut de très bons points dans ses deux années d'enseignement et voici comment l'inspecteur d'écoles écrit ses observations : «Mlle Annette Turcotte connaît un très bon début à l'école n° 3 du village et vous fera une bonne institutrice. Les élèves étudient bien leurs leçons et ont obtenu de bons résultats en arithmétique. Elle devra apporter une attention particulière à l'enseignement du français».

Cécile Allard de Ste-Séraphine retient aussi l'attention. Voici ce qu'écrivit l'inspecteur : «Mlle Cécile Allard a accompli de l'excellente besogne à l'école n° 4 (du 12) depuis ma visite d'automne, elle a fait progresser d'une façon appréciable ses élèves de 1^{re}, 2^e et 3^e année. Il importerait de surveiller le bon langage et la bonne prononciation des élèves. Mlle Allard manifeste des aptitudes pour varier l'enseignement et devrait devenir une bonne institutrice». Aussi : «Madame Irénée Talbot dirige une classe éveillée qui progresse d'une façon fort encourageante. Mlle Gilberte Provencher (aujourd'hui mme Gilles Vincent) est une débutante qui a de la bonne volonté et qui se dévoue beaucoup pour sa classe».

Serait-il agréable pour ces anciennes institutrices de se remémorer ces quelques observations que les inspecteurs d'écoles faisaient à leur sujet et pour ceux qui s'intéressent à l'éducation de se souvenir ou d'apprendre dans quelles conditions nos institutrices ont travaillé...

Regards sur certaines remarques des inspecteurs

Il y eut plusieurs autres institutrices de Ste-Séraphine qui ont apporté un dévouement exemplaire pour donner à leurs élèves une empreinte qui en firent plus tard de bons citoyens. Les inspecteurs d'écoles leur servaient de stimulant qui les aidait à se motiver et ils ne craignaient pas de souligner les points faibles comme les points forts. Une chose sur laquelle ils appuyaient souvent c'était la discipline. À ce sujet voici quelques unes des remarques des différents inspecteurs : « L'ordre est bien établie dans vos écoles ; comme vous le savez c'est **une condition de succès : point de travail sérieux sans une bonne discipline.**

À l'école n° 1 **la discipline n'est pas assez ferme.** Aussi on constate un fléchissement dans les résultats pédagogiques et la tenue des élèves.

Les titulaires des écoles n° 3 et 4 semblent avoir une autorité ou la bonté et la sévérité ont leur juste part. Sur l'autorité et la discipline, le bon ordre semble régner dans toutes vos classes».

Institutrices non diplômées

Une des pratiques persévérantes de la commission scolaire, c'était d'engager des institutrices non diplômées qui faisait le désespoir des inspecteurs. Voici quelques-unes de leurs réflexions sur le sujet : « La classe n° 1 nombreuse et comptant tous les degrés du cours primaire ne bénéficie encore que des services d'une maîtresse non diplômée et sans expérience. Depuis de nombreuses années les élèves de cet arrondissement sont dépourvus d'une organisation pédagogique adéquate et si personne n'en est surpris il serait temps que les responsables s'en inquiètent, surtout que les victimes n'y peuvent pratiquement rien». Aussi, « **Une seule de vos maîtresses est légalement qualifiée.** Heureusement qu'elles se prêtent volontiers au service intense d'entraide professionnelle dont a besoin le reste de votre personnel enseignant». Enfin, « Madame.... est porteuse d'un diplôme supérieur d'institut familial qui lui donne le droit d'enseigner dans les écoles **l'art culinaire et la couture** et non celui de prendre la direction d'une classe régulière... »

C'est ainsi que nous avons pu voir en résumé les activités scolaires de notre paroisse avec ses grandeurs, ses misères et ses valeurs.

La commission scolaire de Ste-Séraphine fut regroupée à la commission scolaire régionale de Warwick en 1970 pour entreprendre une nouvelle vie en septembre de la même année. Mr Jean-Paul Vincent en fut le premier commissaire de 1970 à 1972, et depuis cette date c'est madame Georgette Vincent qui remplit fidèlement la tâche et dont le troisième mandat se termine en juin 1981.

Liste des institutrices et de leurs numéros d'écoles de 1912 à 1970

Nous remarquerons que les écoles sont identifiées par des numéros. La première école qui fut en opération est celle du 7^e rang et elle porte le n° 1. La deuxième fut celle du 9^e rang et elle porte le n° 2. La troisième fut celle du village et elle porte le n° 3. La quatrième fut celle du 12 et elle porte le n° 4. La cinquième fut celle du 10 et elle porte le n° 5. Les années sont inscrites et comme aujourd'hui, elles commencent en septembre pour se terminer en juin de l'année suivante.

1911-12	École n° 1,	Cécile Béliveau
1912-13	École n° 1,	Juliette Béliveau
1913-14	École n° 1,	?
1914-15	École n° 1,	Eva Poisson, première inscrite
1915-16	École n° 1,	Marthe Lavoie
1916-17	École n° 1,	Berthe Ling
1917-18	École n° 1,	première année de la double classe, Béatrice Parenteau et Diana Parenteau
1918-19	École n° 1,	Lucienne Parenteau et Corinne Méthot ouverture de l'école n° 2 du 9 ^e rang première institutrice Aurore Gauthier (Mme Jimmy Dubé)
1919-20	École n° 1,	Rachelle Poulin De Courval et Berthe P. De Courval
	n° 2,	Aurore Gauthier
1920-21	École n° 1,	Rachelle et Berthe P. De Courval
	n° 2,	?
1921-22	École n° 1,	Rachelle et Berthe P. De Courval
	n° 2,	? n° 3, Aurore Gauthier
1922-23	École n° 1,	Donalda Lampron et Estelle Desfossés
	n° 2,	Germaine Cloutier (Madame Omer Allard)
	n° 3,	Rosa Lampron
1923-24	École n° 1,	Donalda et Rosa Lampron
	n° 2,	Jeannette Talbot
	n° 3,	Antoinette Labarre
	n° 4,	Léonide Bélanger
1924-25	École n° 1,	Donalda et Rosa Lampron
	n° 2,	Blairanda Provencher
	n° 3,	Régina Marcotte
1925-26	École n° 1,	Donalda et Rosa Lampron
	n° 2,	? n° 3, ?
1926-27	École n° 1,	Donalda Lampron, l'autre fermée
	n° 2,	Rosa Lampron
	n° 3,	brûlée
1927-28	École n° 1,	Donalda Lampron
	n° 2,	?
1928-29	École n° 1,	Donalda Lampron
	n° 2,	Clothilde Girard
1929-30	École n° 1,	Donalda Lampron
	n° 2,	Rita Vincent
	n° 3,	Cécile Raïche
	n° 4,	?

1930-31	École	n° 5, Rachelle Côté (1 ^{re} institutrice) n° 1, Mary Duval n° 2, Régina Camirand n° 3, Donalda Lampron n° 4, Liliane Bergeron n° 5, Cécile Plante
1931-32	École	n° 1, ? n° 2, fermée n° 3, Donalda Lampron n° 4, ? n° 5 Germaine Godin
1932-33	École	n° 1, Jeanne Bernier n° 2, fermée n° 3, Marie-Ange Turcotte (Madame Edmond Lampron) n° 4, Lucienne Godin n° 5, Germaine Godin
1933-34	École	n° 1, Clothilde Beauchemin n° 2, Marie-Ange Turcotte n° 3, Rosa Lampron n° 4, Marcelle Laforêt n° 5, Germaine Champagne
1934-35	École	n° 1, Françoise Cloutier n° 2, Marcelle Laforêt n° 3, Rosa Lampron n° 4, Alice Landry n° 5, Alice Cloutier
1935-36	École	n° 1, Dolorès Lupien n° 2, fermée définitivement n° 3, Marie-Anne Arsenault et Rosa Lampron n° 4, Alice Landry n° 5, Marie Houde
1936-37	École	n° 1, Dolorès Lupien n° 3, Rosa Lampron n° 4, Juliette Houde n° 5, Marie Houde
1937-38	École	n° 1, Juliette Houde n° 3, Clothilde Lacerte et Alice Landry n° 4, Dolorès Lupien n° 5, Marie Houde
1938-39	École	n° 1, Juliette Houde n° 3, ? n° 4, ? n° 5, ?
1939-40	École	n° 1, Laurette Benoit n° 3, Pauline Lafond n° 4, Yvonne Arsenault n° 5, Bertha Douville
1940-41	École	n° 1, Laurette Benoit n° 3, Jacqueline Proulx et Marie-Blanche Allard n° 4, Cécile St-Louis n° 5, Berthe Douville
1941-42	École	n° 1, Laurette Benoit n° 3, Marie-Blanche Allard et Bernadette Houde n° 4, Cécile St-Louis n° 5, Bertha Douville

- 1942-43 École n° 1, Laurette Benoit au début et Dolorès Massé à la fin
n° 3, Marie-Blanche Allard et Lucille Gélinas
n° 4, Aurore Martin
- 1943-44 École n° 1, Bernadette Houde
n° 3, Thérèse Sarrasin et Clara Bergeron
n° 4, Lucille Lampron
- 1944-45 École n° 1, Berthe-Alice Vincent
n° 3, Angèle Sarrasin
n° 4, Mme Jimmy Dubé (Aurore Gauthier)
n° 5, Fernande Lalancette (Mme Almanzor Blanchette)
- 1945-46 École n° 1, Thérèse Lalancette
n° 3, Angèle Sarrasin-Beaupré
n° 4, Céline Dubé
n° 5, Fernande Lalancette
- 1946-47 École n° 1, Lucie Dumont
n° 3, Angèle S. Beaupré
n° 4, Céline Dubé
n° 5, Fernande Lalancette
- 1947-48 École n° 1, Rita Bergeron
n° 3, Alice Leblanc et Estelle Therrien
n° 4, Mme Edwin Marcotte (Rosa Lampron)
n° 5, Thérèse Lalancette
- 1948-49 École n° 1, Mme Adélarde Marcotte (Donalda Lampron)
n° 3, Mme Aurore Dubé
n° 4, Mme Rose L. Marcotte (Rosa)
n° 5, Mme Fernande Blanchette (Fernande Lalancette)
- 1949-50 École n° 1, Yolande Talbot
n° 3, Denise Leclerc
n° 4, Mme Rose L. Marcotte
n° 5, Mme Fernande L. Blanchette
- 1950-51 École n° 1, ? n° 3, ? n° 4, ?
n° 5, Mme Fernande L. Blanchette
- 1951-52 École n° 1, ? n° 3, ?
n° 4, Mme Rose L. Marcotte
n° 5, fermée
- 1952-53 École n° 1, Mme Rose L. Marcotte
n° 3, Alice Giguère
n° 4, Mme Pauline Fortier Langlois
n° 5, Mme Fernande L. Blanchette
- 1953-54 École n° 1, Colette Bédard
n° 3, Marielle Fortier
n° 4, Pierrette Fortier
n° 5, fermée
- 1954-55 École n° 1, Jacqueline Brault
n° 3, Thérèse Bergeron
n° 4, Marcelle Dupuis
n° 5, Mme Fernande Lalancette-Blanchette
- 1955-56 École n° 1, Jacqueline Brault
n° 3, Mme Aurore G. Dubé

		n° 4, Mme Rose L. Marcotte
		n° 5, Mme Fernande L. Blanchette
1956-57	École	n° 1, Thérèse Allard
		n° 3, Mme Aurore G. Dubé
		n° 4, Mme Rose L. Marcotte
		n° 5, Mme Gérard Rivard
1957-58	École	n° 1, Jocelyne Richard et Mme Maurice Lacerte
		n° 3, Mme Gabrielle Parenteau
		n° 4, Mme Fernande L. Blanchette
		n° 5, Mme Gérard Rivard
1958-59	École	n° 1, Mme Irénée Talbot (Bertha Douville) et Louisette Martel
		n° 3, Mme Rose L. Marcotte
		n° 4, Mme Fernande L. Blanchette
		n° 5, Monique Raïche
1959-60	École	n° 1, Mme Irénée Talbot
		n° 3, Mme Rose L. Marcotte et Mme Yvette Morin (André Houde)
		n° 4, Estelle Lampron
		n° 5, Mme Aurore G. Dubé
1960-61	École	n° 1, du 7, Mme Irénée Talbot
		n° 3, du village, Annette Turcotte et Mme Rosa L. Marcotte
		n° 4, du 12, Gilberte Provencher
		n° 5, du 10, fermée
1961-62	École	n° 1, Mme Irénée Talbot
		n° 3, Mme Rosa L. Marcotte et Annette Turcotte
		n° 4, Mme Madeleine Lainesse
1962-63	École	n° 1, Mme Irénée Talbot
		n° 3, Mme Rosa L. Marcotte et Annette Turcotte
		n° 4, Cécile Allard
1963-64	École	n° 1, Mme Irénée Talbot
		n° 3, Mme Rosa L. Marcotte et Mme Yvonne Proulx
		n° 4, Cécile Allard
1964-65	École	n° 1, Claire Désilets
		n° 3, Lucille Désilets et Cécile Allard
		n° 4, fermée
1965-66	École	n° 1, Pierrette Lamarche
		n° 3, Jocelyne Proulx et Cécile Allard
1966-67	École	n° 1, Pierrette Lamarche
		n° 3, Jocelyne Proulx et Fleurette Lyonnais
1967-68	École	n° 1, Fleurette Lyonnais
		n° 3, Denise Arsenault et Jocelyne Proulx
1968-69	École	n° 1, fermée
		n° 3, Fleurette Lyonnais et Mme Denise Arsenault
1969-70	École	n° 3, du village, Mme Paul-Émile Morin et Denise Arsenault, dernières institutrices.

Inspecteurs d'écoles

- 1^{er} Thomas Warren, 9 ans
du 27 mars 1915 au 3 avril 1924
- 2^e Armand Desjarlais, 1 an et 4 mois
du 27 octobre 1928 au 3 mars 1930
- 3^e Albert Morissette, 16 ans et demie
du 18 mars 1931 au 14 octobre 1947
- 4^e Louis-de-Gonzague Benoît, 2 ans
du 20 mai 1948 au 3 mai 1950
- 5^e Léo Turgeon, 2 ans
du 2 octobre 1950 au 22 décembre 1952
- 6^e Georges Tousignant, 4 ans
du 9 mai 1953 au 14 juin 1957
- 7^e Lionel Guillemette, 2 ans
du 6 novembre 1957 au 22 septembre 1959
- 8^e Lucien Grandmont, 3 ans
du 25 février 1961 à novembre 1963

Les dates sont celles où les inspecteurs ont rédigés leurs rapports.
Les inspecteurs ont normalement pris charge avant la date inscrite et
terminé après.

Liste des Commissaire d'écoles du 9 juillet 1914 au 2 juin 1969

Premiers commissaires de la première commission scolaire élu le 9
juillet 1914 : Georges Gaudet, Georges Lampron, Arthur Gélinas,
Adjutor Turcotte, Henry Beauchemin, Georges Gaudet, président,
Léon Gélinas, sec. trés.

- | | | |
|-------|------------|---|
| 1915- | 5 avril | Nestor Raïche, remplace Georges Gaudet |
| | 5 juillet | Arthur Gélinas, (réélu)
Georges Lampron, (réélu) |
| 1916- | 3 juillet | Jean Raïche remplace Nestor Raïche
Philippe Ducharme remplace Henry Beauchemin |
| | 8 juillet | Démission de Léon Gélinas comme secrétaire
Engagement de Omerille Boucher comme secrétaire |
| | 18 juillet | Démission de Jean Raïche comme commissaire
Joseph Vincent remplace Jean Raïche par élection
entre commissaires
Léon Gélinas est réengagé, proposé par Jos. Vincent |
| | 29 juillet | Démission de Joseph Vincent
L'abbé Pierre Allard remplace Joseph Vincent
comme commissaire |
| 1917- | 9 juillet | Omerille Boucher remplace Adjutor Turcotte
Urbain Raïche remplace Adjutor Turcotte
Il y a une élection ouverte on vote en écrivant son
nom dans le livre des minutes Urbain Raïche = 9
votes, Omerille Boucher = 0
Urbain Raïche élu remplace Adjutor Turcotte |
| | 17 juillet | Démission de l'abbé Pierre Allard comme commis-
saire. Olivier Larocque remplace le curé
Démission de Léon Gélinas comme secrétaire
L'abbé Pierre Allard le remplace comme secrétaire |

1918- 8 juillet Alfred Vincent
 Ovila Gélinas
 1919- 7 juillet (lundi) Achille Gélinas
 Antonio St-Louis
 1920- 5 juillet (lundi) Joseph Vincent
 1921- 4 juillet Richard Gélinas
 Adélaré Lampron
 1922- 3 juillet Hector Gouin
 Jean Raïche
 1923- 2 juillet Alfred Lampron
 1924- 14 juillet Léo Forêt
 Rosco Kane
 1925- 13 juillet Bruno Allard
 Alcide Lampron
 Henri Lampron
 1926- 19 juillet Henri Lampron, réélu
 1927- 11 juillet Rodolphe Lupien
 Joseph Faucher
 1928- 9 juillet Alfred Douville
 Arthur Gélinas
 1929- 8 juillet Pierre Houde
 1930- 21 juillet Évariste Vincent
 Léon Plante
 Domino Champoux
 1931- 20 juillet Lucien Duval
 Antonio Sénécal
 1932- 18 juillet Urbain Raïche
 1933- 3 juillet Joseph St-Louis
 Lucien Jutras
 1934- 9 juillet Henri Blanchette
 Antonio St-Louis
 1935- 17 juillet Rodolphe Lupien
 1936- 6 juillet Arthur Gélinas
 Joseph St-Louis, réélu
 1937- 8 juillet Georges Paquin
 Lucien Pothier
 1938- 11 juillet Édouard Ducharme
 1939- 3 juillet Urbain Raïche
 Adélaré Marcotte
 1940- 8 juillet Albert Allard
 Alphonse Houle
 1941- 7 juillet Eddy Lamontagne
 1942- 6 juillet Henri Lampron
 Urbain Raïche, réélu
 1943- Isidore Champagne
 Henri Blanchette
 1944- 3 juillet Armand Vincent
 1945- Alphonse Bellavance
 Edmond Lampron
 1946- 8 juillet Isidore Champagne, réélu
 Irénée Talbot
 1947- 7 juillet Jean Page

1948-	5 juillet	Bruno Raïche Edmond Lampron, réélu
1949-	4 juillet	Isidore Champagne, réélu Irénee Talbot, réélu
1950-	3 juillet	Jean Page, réélu
1951-	9 juillet	Réal Raïche Armand Vincent
1952-	2 juillet	Irénee Talbot, réélu Sauveur Plante
1953-	6 juillet	Jean Page, réélu
1954-	26 juin	Léon Lyonnais Arthème Lemire
1955-	4 juillet	Omer Allard Irénee Talbot, réélu
1956-	9 juillet	Gérard Vincent
1957-	8 juillet	Oscar Turcotte Léon Lyonnais, réélu
1958-	7 juillet	Lucien Verville Henri Plante
1959-	6 juillet	Camille Lampron
1960-	4 juillet	Viateur Lupien André Therrien
1961-	3 juillet	Léo Douville Almanzor Blanchette
1962-	4 juin	Camille Lampron, réélu
1962-	6 sept	Émile Ducharme
1963-		Émile Ducahrme, réélu Jean-Paul Vincent Raymond Page
1964-	1 juin	Léo Douville, réélu Armand Allard
1965-	7 juin	Émile Vincent
1966-	6 juin	Jean-Paul Vincent, réélu
1967-	5 juin	Léo Douville, réélu Armand Allard, réélu
1968-	3 juin	Fernand Tessier
1969-		Jean-Paul Vincent réélu Raymond Page, réélu

108 commissaires

Secrétaires trésoriers de la commission scolaire

- 1- Léon Gélinas du 9 juillet 1914 au 8 juillet 1916
- 2- Omerille Boucher du 8 juillet 1916 au 18 juillet 1916
- 3- Léon Gélinas du 18 juillet 1916 au 17 juillet 1917
- 4- L'abbé Pierre Allard du 17 juillet 1917 au 7 août 1920
- 5- L'abbé Émile Bibaud du 23 septembre 1920 au 30 août 1922
- 6- Alphonse Daigle du 12 octobre 1922 au 2 juillet 1923
- 7- Aimé Allard du 11 juillet 1923 au 15 octobre 1928
- 8- Hormidas Côté du 15 octobre 1928 au 30 mars 1930
- 9- Aimé Allard du 2 avril 1930 au 10 avril 1933
- 10- Alcide Lampron du 10 avril 1933 au 17 février 1964
- 11- Jacques Houde du 5 mars 1964 au 25 juin 1970

*Le cercle des Fermières**

Notre cercle des fermières compte 40 ans d'existence au 9 juillet 1980. Pour célébrer cet anniversaire, quoi de mieux qu'une visite à Gaudetbourg le 8 juillet 1980.

Fondation

Sous l'habile assistance de M. le curé Brassard, Mlle Champoux visiteuse officielle des cercles des Fermières, a posé les premiers piliers du cercle en 1940. 18 dames s'inscrivent en donnant \$1.00 pour contribution :

Madame Henri Lampron, présidente, Hotel Dieu d'Arthabaska
Madame Alfred Douville, vice-présidente, décédée
Madame Fernande Arsenault, bibliothécaire lect., décédée
Madame Aimé Allard, 1^e conseillère, Drummondville
Madame Alphonse Bellavance, 2^e conseillère, St-Charles de Dr'ville
Madame Édouard Ducharme, 3^e conseillère, décédée
Madame Eddy Lamontagne, décédée
Madame Rosaire Giguère, Tingwick
Madame J. Marie Mercier, Montréal
Madame Albert Lampron, décédée
Madame Omer Laplante, décédée
Madame Alfred Giguère, décédée
Madame Adélarde Raymond, Ste-Séraphine
Mlle Thérèse Therrien, Ottawa
Mlle Angèle Raïche, St-Albert
Mlle Yvette Allard, Sr Grises de Nicolet
Mlle Germaine Blanchette, St-Edmond
Mlle Marie-Flore Jutras, secrétaire-trésorière et cons. provinciale, elle était la ménagère de M. le curé Brassard, qui était aumônier du cercle.
L'agronome conseiller était : M. Hector Béliveau.

Vie du mouvement

Ce petit regroupement social voulait sûrement relever un défi, celui de briser l'isolement, partager un savoir-faire, apprendre du nouveau et vivre une charité réciproque. Il est édifiant de lire dans les notes de 1940, que ces dames avaient offert 125 boîtes de conserve à la croix-rouge.

Notre cercle s'est procuré des métiers dès les premières années. Ah ! si ces outils étaient enchantés et avaient la magie de la parole que d'anecdotes ne nous raconteraient-ils pas ? Peut-être qu'ils demanderaient d'être échangés ou d'avoir de nouveaux compagnons. En 1944 Mme Henri Lampron sema environ un arpent de lin. Lorsque la récolte arriva, on s'installa dans la cour pour les opérations du roussage et du brayage sous les judicieux conseils de Mme Georges Lampron. Dans le 10^e rang Mme Blanchette fit de même aidée de Mme Douville.

* Écrit par Fernande Lalencette Blanchette.

Nos techniciennes d'alors méritent des bravos. Elles se succédaient pour donner à ces dames, remplies de talents insoupçonnés, tous les cours diversifiés. On ne peut passer sous silence les cours d'art culinaire qui avaient la faveur populaire. Nos mères, ce n'est un secret pour personne, avec des petits budgets, savaient faire de petits miracles pour servir des repas nutritifs et appétissants. Elles étaient conscientes que les liens familiaux se resserrent souvent autour d'une bonne table. Et... ce n'est pas trop prétentieux de dire qu'au Cercle des Fermières, on contribue à léguer à nos filles cette richesse inestimable.

Nous avons été heureuse d'avoir à nos côtés deux agronomes dévoués : M. Hector Béliveau et M. Albert Côté furent des conseillers remarquables. Il y eût une année, 1950, où les efforts se sont concertés sur une exposition des jardins. Ce fut d'un grand stimulant du côté culture et avons appris à mieux apprécier les légumes dans notre alimentation.

À chaque scéance il y avait et il y a encore des doigts agiles qui s'agitent pour démontrer des choses superbes et utiles. On est toujours étonné, mais ces travaux sont d'une émulation pour l'esprit créateur de ces dames. C'était et c'est très réconfortant d'entendre ces échanges de petits trucs pour le mieux être quotidien, on fait des merveilles avec souvent de petits riens.

Il y a quelques années, notre cercle a passé par une crise assez difficile, mais il y a trois ans quelques énergies ont relevé de nouveau le défi et on peut dire merci à Mme Alexandrine Raymond pour ses efforts et son dynamisme.

Comme on sait que la survie d'un mouvement dépend de l'enthousiasme, du dévouement et de la participation de ses membres, nous espérons que la motivation de la relève ne s'éteindra pas.

Ce bref résumé ne peut rendre justice à nos pionnières artisannes chevronnées. Le tour d'horizon a été rapide et c'est toujours ingrat de faire des mentions spéciales. Mais, je crois que sans préjudice à qui que ce soit, il est bon de souligner le travail courageux et ininterrompu de deux braves dames Mme Henri Lampron et Alfred Douville pionnières des premières heures. Mme Alexandrine Raymond (seule survivante des années 40 encore chez nous) présidente actuelle, mérite notre admiration.

Beaucoup de discussions sérieuses, chaleureuses peut-être, même passionnées ont été entendues et surtout une grande quantité de beaux travaux ont été exécutés avec art, fierté et amour !

La fromagerie

On avait commencé par aller mener son lait à Saint-Albert, à la fromagerie qui était située près du moulin de Bariil. Comme la petite colonie grossissait et que la nécessité pour se suffire à soi-même s'affermis-sait, on jugea que la construction d'une fromagerie s'imposait. Après études, on décida de former une corporation à raison de \$250.00 par membre. Tous ne prirent pas de parts mais il en eût assez pour en per-mettre la construction qui se fit en 1912, en corvée comme il se devait, sous la conduite d'un ouvrier de Ste-Perpétue, «Ti Brâme» (Abraham) Pépin. On la situa au centre, au coin 9^e et 7^e rang.

Les premiers fromagers vinrent de l'extérieur puis on engagea un jeune homme d'environ 17 ans mais sérieux, Théo Raïche, frère de Nes-tor et Urbain Raïche. Après quelques années, comme il s'est avéré compétent, on lui a offert de lui vendre la fromagerie pour la balance des parts qui restait à payer, \$2700.00, les membres acceptant de sacrifier la partie qu'ils avaient remboursés. Ce marché fut conclu, c'était en 1919. On était heureux d'avoir son fromager et sa fromagerie dans son rang.

Déménagement de la fromagerie

Le crash de 1925 a eu aussi ses réactions néfastes sur cette entre-prise parce que plusieurs patrons étaient partis de la paroisse, et le volume de lait avait considérablement diminué. Une bâtisse en ciment qui était située au coin du village et du 13^e rang (à l'endroit du garage à Germain Vincent) qui avait servi pour le premier magasin de la paroisse tenu par Léon Gélinas, servait de fromagerie lors de son incen-die en 1926 ; donc ceux qui menait leur lait là, étaient obligés d'aller ail-leurs. Un inspecteur de fromagerie suggéra que si celle-ci était située



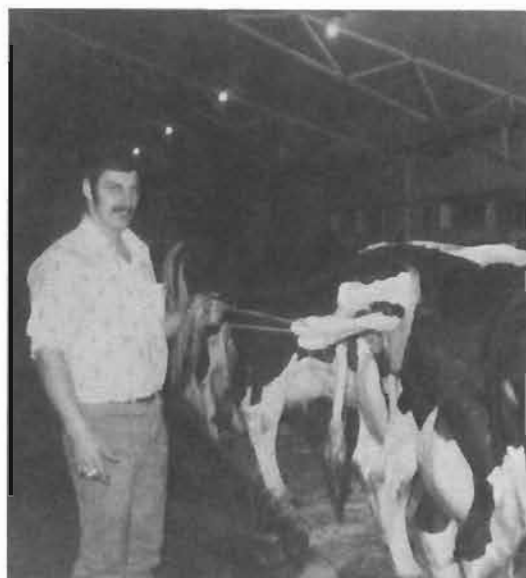
La fromagerie construite au 7^e rang, qui fut déménagée au village.

au village, ce serait préférable pour tout le monde, que le gouvernement encourageait ce transfert et qu'il octroierait un montant de \$1,000.00 à cette fin. Tant et si bien qu'on décida de la «mouber» (déplacer) au village à travers les champs. Ce fut M. Paul Baril de St-Albert qui fut chargé de l'entreprise. On la plaça sur des rouleaux et elle était tirée par des chevaux. Le départ allait bien mais un malheureux incident se produisit : on l'échappa dans la rivière à Pat à la traversée de celle-ci, ce qui eût pour effet de retarder l'opération de plusieurs jours, voir des semaines. Cette entreprise peu ordinaire prit un bon mois à s'exécuter, soit du 28 octobre au 27 novembre 1928, pour la placer à l'endroit de celle qui était brûlée.

Le village s'est avéré un endroit idéal pour la fromagerie et Théo Raïche un fabricant efficace, car il fut gratifié d'une mention honorable dans le **Journal de l'Agriculture de Québec**. Il a été au service des cultivateurs pendant environ dix-huit ans, et il le fit avec dévouement et affabilité. Il vendit en 1933, alors qu'un revenu plus rémunérateur s'offrait à lui dans la même profession.

Jean-Marie Mercier — En 1934, nous est arrivé de Weedon comme fromager un jeune homme de 20 ans, fier, distingué et d'une propreté impeccable : Jean-Marie Mercier. Cela s'est reflété dans son travail car il exigea la même propreté de ses patrons et les effets n'ont pas tardé. Il s'est classé premier dans la province avec la qualité 100% numéro 1 pour le beurre pendant cinq années consécutives, de 1937 à 1942. Puis en 1943, ce fut le tour du fromage, il dépassa le numéro 1 qui était 92%, pour atteindre le numéro 1 spécial qui était à 93% et numéro 1 extra spécial à 94%, classement atteint par peu de fromagers. Tout le monde était heureux de cette progression vertigineuse, mais comme il arrive parfois, les événements en changent le cours. C'était le temps de la guerre et notre homme fut demandé pour l'entraînement militaire. Après neuf années de service, il vendit en 1943 à M. Fernand Beaupré de Ste-Clothilde, qui la revendit en 1945 à un jeune homme de Saint-Albert, M. Jean-Marie Dumont qui fit aussi sa marque dans la qualité des produits laitiers. Il fut à notre service pendant douze ans et ce fut notre dernier fromager qui s'est aussi classé dans la catégorie des bons fabricants.

La fromagerie cessa ses opérations quand fut arrivée l'ère de la centralisation. Pour Ste-Séraphine ce fut en 1957, alors que le gros des cultivateurs optèrent pour la Coopérative Agricole de Granby dont M. Émile Levasseur fut le premier camionneur à ramasser les bidons, et l'autre groupe de cultivateurs choisirent la compagnie Carnation de Sherbrooke. En 1980, ces deux transformateurs nous desservent encore et il y a en plus, le lait nature (de consommation). Tout ce lait est ramassé par des camions citernes en vrac à tous les deux jours.

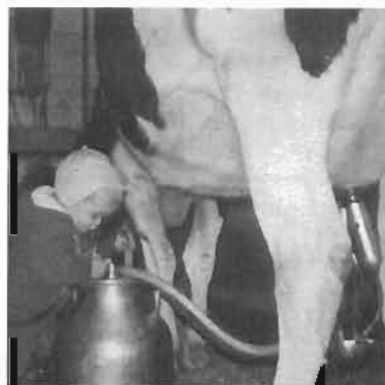


Ce veau ne se doute pas que sa naissance passera à l'histoire. La mère ne semble pas trop mal en point, et le propriétaire, Pierre-Paul Vincent, apparaît heureux de l'événement sachant que bientôt le volume de lait s'en ressentira avantageusement.

Nos jeunes et vaillantes épouses de cultivateurs participent activement à la traite des vaches. C'est joyeusement que Ginette Vincent s'acquitte de sa tâche sous l'œil rassuré de Véronique.



Véronique (assise) et Mélanie Vincent feront-elles des femmes «d'habitants»? On peut dire qu'elles vont apprendre jeune comment fonctionne la besogne de papa et maman.



Stéphane Vincent fera-t-il un cultivateur? On voit qu'il s'intéresse bien vite à la traite des vaches. Maintenant, le «pipeline» (lactoduc) à remplacé la trayeuse.

Le téléphone

Le téléphone de Sainte-Séraphine a été fondé en 1917 par des actionnaires et l'initiateur fut M. Léon Gélinas chez qui a été installé le premier central, déménagé chez Liboire Duguay pour finir chez Urbain Raïche. Madame Urbain et ses filles rendirent de très bons services à la population de 1927 à 1945.

Cette société a connu elle aussi des jours sombres car elle dû faire cession le 30 août 1926 en faveur de trois créanciers : Céline Lavoie, Godefroi Bibeau, et Napoléon Poisson qui s'étaient désignés M. l'abbé Pierre Allard procureur. Quatre ans plus tard, le 6 août 1930, l'abbé Allard comme procureur vend le réseau à M. Aimé Allard marchand de Ste-Séraphine pour le prix de \$1200.00.

En 1945, M. Robert Laforêt de Ste-Clothilde, propriétaire du téléphone Lauzon s'en rend acquéreur et unit les lignes au central de Ste-Clothilde faisant disparaître le central de Ste-Séraphine qui n'était pas rentable. Il reconstruisit entièrement la ligne et il l'étendit au 12^e et 10^e rang qui n'avaient pas encore ce service.

En 1951, c'est M. Ronaldo Guévremont de Notre-Dame-du-Bon-Conseil qui en devient le propriétaire, et en 1962 on forma une compagnie qui se nomma : « Le Téléphone Bon Conseil enregistré ». L'amélioration s'est continuée et le cadran a remplacé les boîtes primitives en 1967.

En 1976, le fils de Ronaldo, Jean-Marie Guévremont acheta les actions de son père pour devenir le principal actionnaire de la compagnie et lui succéder à la présidence, tandis que son père Ronaldo Guévremont en est devenu le secrétaire. L'amélioration à noter, c'est l'enfouissement sous terre de la ligne en 1979 et qui dû être recommencée en 1980 à cause de la construction de la forme de chemin qui en maintes endroits endommagea le câble qui venait tout juste d'être posé.

Suite à cette modernisation, on nous dota du système « SA1 », c'est-à-dire un central numérique par ordinateur, système informatisé qui débuta pour notre service vendredi le 12 décembre 1980 à 7 heures du matin, à la très grande satisfaction de tous les abonnés.

Il est important de souligner ici l'existence de notre compagnie de téléphone qui regroupe 3 villages. Trop de citadins croient que le téléphone, c'est partout la même grosse compagnie. Trop peu de citadins ignorent aussi que chez nous, comme dans beaucoup de campagne, on a une ligne partagée avec 2 ou 3 voisins et qu'accidentellement pour ne pas dire inévitablement, les nouvelles circulent plus rapidement que dans les villes et banlieues.

Les dames chrétiennes

Le décret pour ériger la Congrégation des Dames De Sainte-Anne fut émis le 25 juillet 1939 par Son Exc. Mgr Albini Lafortune. Il y eut 43 dames d'admisses ; Madame Georges Lampron fut la première prési-

dente et madame Adélarde Marcotte la première secrétaire. On était fidèle aux exercices de piété aux réunions de chaque mois après la grande messe et les sermons faits par le curé, donnaient un bon éclairage envers leurs responsabilités de mères et d'épouses.

La Congrégation est devenue le Mouvement des dames chrétiennes en 1967 pour cheminer au ralenti et cesser ses activités en 1978.

Les Chevaliers de Colomb

Les Chevaliers de Colomb de Ste-Séraphine font partie du conseil 2868 de Warwick et Germain Vincent en est le chancelier. Un comité de paroisse est formé ; nous avons une vingtaine de membres en règle et c'est Yvon Lampron qui en est le président.

Les Chevaliers poursuivent leurs activités de bienfaisance en épaulant l'Église dans certains besoins. C'est sous leur patronage que le comité de l'aide aux réfugiés fut formé. Une innovation fut faite en 1980, on précéda le curé dans sa visite paroissiale pour collecter la dîme. Les Chevaliers s'occupent aussi de la crèche à l'église et ils organisent un dépouillement d'arbre de Noël pour donner des cadeaux aux enfants. Pour se faire des revenus ils organisent certaines soirées comme un bingo-dinde, une soirée aux huîtres pour soutenir leur œuvres etc... Ainsi, le beau tapis rouge dans le chœur et le chœur de chant, le système de son à l'église et les livres de chant pour tous les fidèles sont leur gracieuseté.

Si une personne décède, les Chevaliers de Colomb sont là. Si une autre est dans l'épreuve, les Chevaliers sont à la rescousse. Un jour, les bâtiments d'un paroissien brûlèrent, on organise une aide de main-d'œuvre planifiée tout en conservant la bonne vieille méthode de la corvée. Bref, les Chevaliers remplissent efficacement leur rôle dans la charité, l'unité, le patriotisme et la charité.

La caisse populaire de Ste-Séraphine

C'est l'abbé Hector Joyal, alors curé de la paroisse qui inculqua l'idée à ses paroissiens qu'une caisse populaire leur rendrait de bons services. Un pince-sans-rire affirma que nous n'aurions que des emprunteurs ! Mais cela ne l'empêcha pas de s'inscrire comme premier membre. M. l'abbé Hector Joyal a le mérite d'être le fondateur de la caisse populaire de Ste-Séraphine et la déclaration de fondation est datée du 27 octobre 1941.

Les premiers membres inscrits sont : Mrs. J. Hector Joyal, ptre curé, Henry Lampron, Pierre Houde, Rodolphe Lupien, Urbain Raïche, Joseph Vincent, Adélarde Marcotte, Jean-Marie Mercier, Edmond et Alcide Lampron, Lucien Jutras, Maurice Champagne, Arthur Gélinas, Nestor Raïche, Alfred et Rosaire Giguère, Adélarde Raymond, Bruno et Albert

Allard, Fernando Arsenault, Mme Eva Allard Jutras, Hector Duguay, Eddy Lamontagne, Maurice Raïche, Armand Lampron, Camille Lampron, Jean-Marie Raïche, Marcel Bellavance, Henri-Paul Marcotte, Marie-Anne Leblanc, Raoul Bourgeois, Donat Nault, Edwin Marcotte, Alphonse Bellavance.

Ceci fait 38 membres au départ dont deux dames et dix jeunes. De ce nombre au 4 février 1981, il n'y a que 13 survivants dont Mme Éva Allard Jutras, 82 ans, (épouse de feu Aimé Allard).

Le premier conseil d'administration se composait de : Messieurs Rodolphe Lupien, président, Nestor Raïche, Henry Lampron, Alfred Giguère. Le secrétaire gérant, Alcide Lampron.

La commission de crédit : M. Arthur Gélinas, Bruno Allard, Lucien Jutras.

Le conseil de surveillance : M. l'abbé Hector Joyal, Adélar Marcotte et Jean-Marie Mercier.

Dans le premier rapport datant du 31 octobre 1942, il y avait 45 sociétaires, un total de déboursés de \$10,726.18, un montant en caisse de \$4,205.63 pour un chiffre d'affaires total de \$14,931.81.

À l'assemblée annuelle du 27 janvier 1981, le rapport en date du 31 octobre 1980 se lisait comme suit : conseil d'administration : Michel Allard, prés., Michel Lampron, vice-président, Mme Marie-Rose Vincent, secrétaire-directeur (aujourd'hui Mlle Micheline Bourgeois), Jean-Pierre Raïche, Rock Dubé.

Conseil de surveillance : Marcel Lampron, prés., Martial Vincent secrétaire, Léo Allard, surveillant.

Commission de crédit : Lionel Allard, prés., Jean-Paul Vincent et Gérard Vincent, commissaires.

La caisse populaire compte 250 membres pour un chiffre d'affaires de \$402,696.00 comparativement à \$372,277.00 pour 1979.

Si petit poisson est devenu grand, maintenant notre caisse est en mesure de nous offrir les mêmes services que nous retrouvons ailleurs, il y a de la place pour qu'il se développe davantage pour le bénéfice de tous ses membres.

Le syndicat de l'U.C.C.

Le syndicat de l'U.C.C. a été fondé vers 1942, sous l'instigation du curé Hector Joyal. Les premières archives ayant été égarées, il n'est possible de donner les noms du bureau de directeur que lorsque la formation du syndicat a été autorisée par le secrétaire de la Province le 4 mars 1946 tel que publié dans la Gazette officielle du Québec.

Les premiers directeurs de ce syndicat étaient : président Bruno Raïche, vice-président Évariste Vincent, secrétaire-trésorier, Émile Vincent, directeurs, Edmond Lampron, Isidore Champagne, Arthur Giguère, Henry Lampron, Bruno Allard.

L'U.C.C. qui est devenu L'U.P.A. fait partie du secteur de St-Félix dont M. Jacques Lachapelle de St-Félix-de-Kingsey est le président, Madame Nicole Lampron de Ste-Séraphine, la secrétaire et M. Michel Lampron et Pierre-Paul Vincent parmi les directeurs.

Histoire de la route en asphalte

La paroisse de Ste-Séraphine a fini par obtenir une route en asphalte mais pour y parvenir, combien le chemin fut long et difficile. Dans un article intitulé, Une longue histoire qui finit bien. L'auteur publia le texte suivant :*

«Après une gestation qui a duré 24 ans, nous voici enfin reliés au reste du monde par une magnifique sortie en asphalte qui s'est fait attendre infiniment et désirer de toute l'ardeur de nos êtres depuis surtout une quinzaine d'années.

Cette histoire, car c'est vraiment une histoire, commença en 1956 à l'occasion d'une élection provinciale alors que le candidat libéral et du parti de l'opposition du temps, M. Albert Morissette, se scandalisait de ce que nous vivions dans des nuages de poussière et pour bien imprimer son avancé dans l'esprit de ses auditeurs, il secouait la poussière de son pantalon causée par la poussière de nos routes avec un air qui ne laissait pas de doute sur l'état de nos chemins. Bien sûr qu'il joignit la parole à l'acte et il affirma que la période de la poussière et de la vase serait révolue s'il était élu député. «Toutes les paroisses du comté devraient être reliées entre elles via la ville de Victoriaville par une sortie en asphalte. C'est ce que je m'appliquerai à réaliser dès que je serai rendu à Québec» affirmait-il. Mais il n'en eut pas l'occasion immédiatement.

Il lui a fallu attendre jusqu'en 1960 pour réaliser son rêve de devenir député. Il répéta avec force qu'il était temps que ça change ; changer la poussière pour de l'asphalte. On le prit au sérieux en l'élisant député et membre du parti ministériel de M. Jean Lesage et c'est là que pour nous, prit naissance l'idée d'avoir une sortie en asphalte.

Mais les trémolos de son indignation sur le sort de nos routes se sont envolés assez vite car il fallut attendre trois ans avant que ne débute la réalisation d'une partie de sa promesse. Le premier mille de forme se fit en novembre 1963 dans le 7^e rang de St-Albert, à partir de la route de Warwick vers Ste-Séraphine. Dans son mandat de six ans, c'est tout ce qu'il fit.

Puis ce fut le tour du député Roch Gardner, de l'Union nationale. Sous son mandat, il se fit 1.2 mille de forme en 1968 et 1969 à la suite du maire mille fait cinq ans auparavant.

En 1970, nous changions à nouveau de gouvernement et de député. C'est M. Gilles Massé de l'imposant ministère des Richesse naturelles qui nous arriva sous le régime libéral de M. Robert Bourassa. On espérait qu'avec un puissant ministre, enfin les choses bougeraient et les travaux de forme marcheraient au rythme d'au moins un mille par année. Désillusion, désenchantement. Au contraire, on semblait «ronner» sur les «brakes». À la toute veille de l'hiver 1971, on recouvrit d'asphalte, les 2.2 milles de forme commencé en 1963 et il n'y eut rien d'autre, ce fut le grand silence.

En 1973, on nous greffa au comté de Richmond pour les élections du 29 octobre et nous en éprouvions du regret malgré tout. Nous nous sommes retrouvés avec un jeune et simple député dans la vingtaine, travailleur et dynamique, Yvon Vallières, membre du gouvernement libéral de M.

* Par Émile Vincent. *La Tribune*, mardi le 2 décembre 1980, L'Union des Cantons de l'Est, mardi 26 novembre 1980.



Construction
de la forme de chemin en 1980.

Avec le Père-curé
Antonio Massé, de Ste-Séraphine
en tête, la foule s'avance pour la
bénédiction et l'inauguration
de la nouvelle route,
le 23 novembre 1980.



Inauguration de la nouvelle route, le 23 novembre 1980. De gauche à droite, première et deuxième rangée : Le Maire Raymond Page, Jean-Guy Vincent, Marcel Lampron (avec casquette), le député péquiste d'Arthabaska Jacques Baril, représentant le gouvernement, coupant le ruban, Émile Vincent (à l'arrière), le député Union-Nationale de Richmond Yvon Brochu, (tenant le ruban) Jean-Pierre Raïche, Yvon Vallières (gilet blanc), ancien député Libéral de Richmond, Jean-Paul Vincent et Germain Vincent (tuque), président ds fêtes du cinquantenaire.

Robert Bourassa. Il était ouvert aux besoins de son comté et il ne souhaitait pas autre chose que d'y travailler et nous lui en avons fourni l'occasion. Ici, nous avons trouvé une collaboration franche et entière et une volonté d'en arriver à un objectif. Sous les différents gouvernements, nous avons eu souvent des ministres avec de gros portefeuilles comme député qui se sont avérés presque nuls. Il est vrai de dire que le petit député Yvon Vallières a été plus efficace que tous ces ministres à gros ministères réunis ! C'est lui qui fit bouger le ministère des Transports pour déclencher en 1975 le mécanisme pour faire le plan de forme de la route d'un bout à l'autre de St-Albert, au village de Ste-Séraphine. La réaction des paroissiens ne se fit pas attendre ; à l'élection du 15 novembre 1976, sa majorité déborda largement le vote accordé aux trois autres candidats réunis.

À cette élection de 1976, nous héritons du gouvernement péquiste, ni bleu ni rouge, de M. René Lévesque et un nouveau député, M. Yvon Brochu de l'Union nationale, membre de la deuxième opposition.

Nous nous interrogeons et nous étions inquiets au sujet de l'exécution de cette route mais heureusement, tout se déroula normalement. La construction du mille de forme dont le contrat avait été accordé à l'automne 1976 fut faite à l'été 1977 toujours dans St-Albert puis on la couvrit d'asphalte en 1978 suivant le rituel bureaucratique prévu par la loi, tant et si bien que des appels d'offre pour des soumissions furent demandées au mois d'août 1979. Les soumissions furent accordées à «Les Entreprises Brorest Inc», en septembre suivant. Les travaux de forme commencèrent au début d'octobre 1979 pour se continuer à l'été 1980 et aboutir à la pose de l'asphalte par la compagnie Sintra du 29 octobre au 6 novembre 1980 sur une longueur de quatre milles jusqu'au village de Ste-Séraphine.

De plus, toutes nos routes ont été recouvertes d'une épaisse couche de concassé l'hiver dernier ; puis cet été, on a continué le travail entrepris l'année précédente d'égoutter ces routes en faisant de bons fossés à la pelle mécanique.

Détail intéressant, ce n'est certes pas par le nombre de votes donnés au gouvernement que ces réalisations se firent car nous n'en avons accordé que 10 à l'élection de 1976. Peut-être ont-ils jugé que c'était suffisamment de «justes» pour nous délivrer de la poussière et de la boue.

S'il y avait une tradition suivant laquelle un comté, par conséquent les paroisses, devait payer pour leur «péché » de s'être placé dans l'opposition, il est juste de dire qu'en plus d'avoir brisé cette tradition discutable et nous avoir donné «l'absolution», aucun gouvernement ne nous a aussi bien servi que celui-ci jusqu'à ce jour.

Ce 6 novembre 1980, restera dans nos annales, un jour mémorable et historique puisque après tant et tant de demandes, de requêtes, de pressions, ce n'est plus un rêve, ce n'est plus une aspiration et une interrogation profonde : À quand l'asphalte ? C'est maintenant une réalité existante.

Nous en sommes très fiers, contents et très reconnaissants envers les autorités gouvernementales et nous disons merci à tous ceux qui de près ou de loin, sans oublier ceux de notre paroisse, ont contribué à obtenir ce grand bienfait. Merci.

Émile Vincent ».

L'inauguration et la bénédiction de cette route fut faite le dimanche 23 novembre 1980 en présence de plusieurs notables dont le père curé de Ste-Séraphine le R.P. Antonio Massé, le député d'Arthabaska M. Jacques Baril, représentant le gouvernement du parti québécois qui coupa le ruban, M. Yvon Brochu député Union Nationale de Richmond et M. Yvon Vallières ancien député libéral du même comté, le maire de la paroisse Raymond Page, et une foule de paroissiens.

L'inauguration se fit entre chez Armand Lampron et Jacques Raïche et le journal local, l'Union des Cantons de l'Est titra : « **Maintenant « reliés » au reste du monde par une route en asphalte, les citoyens de Ste-Séraphine exultent.** »

Le père curé aspergea l'eau bénite en tout sens et récita cette prière qu'il composa : « Seigneur ! Vos frères de Ste-Séraphine vous prient de bénir cette voie nouvelle qui est nôtre afin qu'elle soit toujours profitable à vos amis. Qu'un esprit de modération anime tous ceux et celles qui l'utiliseront afin qu'ils aient le temps de voir et d'apprécier ce que vous avez fait pour eux, et de vous dire un merci reconnaissant.

Faites, Seigneur, que nous soyons tous raisonnables sur nos routes, nous vous le demandons par le Christ Notre-Seigneur et notre Roi qui a dit de lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie ! » Amen ! »

*Bibliothèque **

Nous allons donner quelques détails sur la fondation de ce service étant donné l'importance d'une telle institution dans la vie culturelle d'une communauté. Notre bibliothèque locale est rattaché, comme 147 autres bibliothèques locales de la région, à la Bibliothèque Centrale de Prêt de la Mauricie fondée en 1962.

C'est le 6 décembre 1976 que les Dames Chrétiennes firent déposer un avis de motion au Conseil municipal pour la fondation d'une bibliothèque locale. C'est Georgette Vincent et Claude Gagnon qui en furent respectivement les premiers responsable et délégué (adoption du projet : 20 décembre, nominations 20 mars 1977).

La bibliothèque ouvrit ses portes dans la salle municipale le samedi 14 mai 1977 et l'hiver suivant (18 février 1978) la municipalité fit une ouverture officielle lors de laquelle les directeurs de la Bibliothèque centrale remirent à la municipalité via la responsable la plaque-souvenir commémorant l'ouverture et les noms des fondateurs (le maire Raymond Page, le curé Alphonse Verville, Georgette Vincent et Claude Gagnon).

Après plus d'une année d'opération, les Dames Chrétiennes cédèrent la gérance à une nouvelle équipe de responsables dirigées par Monique Dubé. Depuis lors, cette dernière s'occupe de renouveler périodiquement les collaboratrices ; madame Dubé raconte avec humour

* Par Claude Gagnon en collaboration avec Monique Dubé

comment un jour elle dût remplacer presque toutes ses collaboratrices 3 sur 4 d'entre elles étant enceintes.

La bibliothèque comptait au 25 août 1979, soit après 2 ans d'opérations, 75 abonnés actifs. La nouvelle équipe a mis aussi en place une activité intitulé «café causerie». Ces réunions annuelles se tiennent à la salle municipale après la messe du dimanche matin. On y invite un conférencier (médecin, fleuriste, etc.) qui vient s'entretenir avec la population sur un sujet de portée domestique ou sociale.

Au printemps 1980, suite à l'obtention d'une subvention socioculturelle, Francine Gagnon et Nicole Bellemare implantait une ludothèque adjacente à la bibliothèque. La ludothèque (joujouthèque et jeux adultes) ouvrit ses portes au mois de septembre 80. Il faut noter que c'est lors de cette implantation que Francine et Nicole donnèrent une série de cours en arts plastiques aux enfants, et que c'est lors d'un de ces cours que fut exécutée la murale que l'on voit au verso du présent livre.

Soirée canadienne

Pour la deuxième fois de son histoire, la paroisse de Ste-Séraphine passa à l'émission populaire «Soirée Canadienne» de télé 7 de Sherbrooke samedi le 4 février 1981, comme la précédente du 22 mars 1968, elle fut une réussite spectaculaire. Que ce fussent les chansons, les giges, les danses, le conteur d'histoire, les interviews avec les dignitaires et les doyens, ou la musique, tout fut très bien réussi.

Voici le texte composé par l'auteur que lu M. Louis Bilodeau au déroulement du film de la paroisse.

Ste-Séraphine est avec sa population de 339 personnes, une des plus petites paroisses de la province de Québec. Avec son étendue de 10 kilomètres de front sur 12 kilomètres de profondeur, elle se compare avantageusement à beaucoup de ses voisines.

C'est de Ste-Perpétue de Nicolet, que les premiers colons sont venus à la fin du siècle dernier plus précisément en 1898.

La petite église construite en 1915 à l'aspect d'une chapelle accueillante ou l'on aime se recueillir, et où d'ailleurs les fidèles d'aujourd'hui continuent de prier.

La paroisse est essentiellement agricole; l'industrie laitière y prédomine. De grandes étendues de terrain considérées comme incultes sont devenues par le travail de ses habitants de belles terres bien égouttées, productives et rentables grâce à la technique moderne, à la collaboration des agronomes et des techniciens agricoles. On compte de nombreuses fermes de 40, 50, 60 et même 100 têtes de bétail et plus, dont la production per capita est des plus élevée dans la province.

L'esprit de coopération et de collaboration doublée d'une fierté paroissiale peu commune sont les caractéristiques de ces cultivateurs d'un dynamisme entraînant et dont la moyenne d'âge pour les 26 producteurs laitiers se situent à moins de 40 ans.



M. Germain Vincent, président, ouvrant les fêtes du cinquantenaire.



Pour bien réussir une émission pourquoi ne pas demander l'assistance du Seigneur ? Photo du groupe de «Soirée Canadienne», dans l'église avant le départ.



France Lampron (16 ans), 2^e championne de la gigue au Québec, meilleuré champ gauche pour la balle molle du Canada, ce qui ne l'empêche pas d'être bonne écolière et de traire ses vaches, en compagnie de ses frères et sœurs, matins et soirs. Un exemple pour la jeunesse du Québec.



Le groupe de «Soirée Canadienne» à Télé 7. Performance paroissiale organisée par Mme Thérèse Vincent Lampron, (assise près de son mari Michel à droite de la table).



Cette église que nos pionniers nous ont bâtie, regardons-la avec Amour et fréquentons-la assidûment. Soyons fidèles à la pratique religieuse, condition indispensable pour conserver le flambeau de la foi bien vivant chez-nous.

De son côté l'industrie porcine s'est développée à un rythme phénoménal ces dernières années. Depuis 1978, il s'est construit neuf nouvelles porcheries pour un total de 12 dont 6 nouveaux producteurs. Fait digne de mention, des jeunes qui avaient de bonnes professions en ville ont préféré quitter leur emploi pour s'établir dans leur paroisse natale et vivre de cette production agricole.

Depuis quelques années, l'industrie touristique s'est surtout développé autour du Lac-des-Cyprés. Ce qui avait toujours été une étendue d'eau aux confins des terres du 12^e rang, entouré d'un coteau de sable et perdu dans les prés, a été tiré de l'oubli en 1957 par deux paroissiens très dynamiques qui n'ont cessé depuis le début de travailler sans relâche et d'investir constamment pour aménager un des plus beaux lacs de la province. On peut y admirer une magnifique plage, partie en sable, partie en pelouse agrémentée d'arbustes et de cyprés encadré d'une haie de rosiers qui donnent un coup d'œil merveilleux.

Si le réseau routier n'a jamais été ce que souhaitaient les paroissiens, il est présentement en voie d'un développement sans précédent et bientôt la paroisse sera relié avec l'extérieur par des routes asphaltées.

Au niveau culturel, des bénévoles ont fondé il y a quelques années une bibliothèques locale et un journal hebdomadaire nommé l'écho paroissial.

Au niveau religieux, on note un originalité tout simplement remarquable et louable. À tous les Noël à la messe de minuit, il est de tradition à Ste-Séraphine de construire une crèche à échelle humaine pour qu'un couple de la paroisse avec leur enfant nouveau-né puisse remémorer l'évènement de la naissance de Jésus.

D'autres enfants, filles et garçons costumés en anges et bergers chantent les plus beaux cantiques en alternance avec la chorale, ce qui donne un cachet de toute beauté qu'on ne retrouve qu'à Ste-Séraphine.

Les Séraphinois sont profondément fiers de leur paroisse qui a l'allure d'une Grande Dame et sont toujours heureux d'accueillir visiteurs et touristes pour participer à leur joie de vivre.»

Le cinquantenaire

Le cinquantenaire de la municipalité sera célébré d'une façon grandiose dans le cours de l'année 1981. L'ampleur des fêtes prévues est dans la mesure du dynamisme des paroissiens et particulièrement du comité organisateur dont la fierté pour leur paroisse n'a d'égal que l'amour qu'ils ont pour leur patelin.

Ce comité qui a travaillé inlassablement en multipliant les réunions d'étude depuis plusieurs mois pour bâtir le programme est composé de :

Germain Vincent, président, Laurent Plante, vice-président, Mme Marie-Rose Vincent, secrétaire, Jean-Pierre Raïche, Léo Allard, Gilles Giguère, Michel Lampron et Mme Fernande Lampron, directeurs.

L'écusson choisi pour les fêtes est celui-ci. Et voici le programme qu'ils nous ont préparé :

PROGRAMME DES FÊTES DU 50^e ANNIVERSAIRE DE STE-SÉRAPHINE

— 1931 - 1981 —



SAMEDI, 14 FÉVRIER

20 h 00 - Salle municipale :
Ouverture officielle des Fêtes
Soirée dansante avec orchestre à l'occasion de la
St-Valentin
(Laurent Plante, responsable : 336-5496)

SAMEDI, 28 MARS

20 h 00 - Salle municipale :
Bal Masqué de la Mi-Carême - avec orchestre
Trophée décerné pour le plus beau costume
(Laurent Plante, responsable : 336-5496)

DIMANCHE, 12 AVRIL

Midj :
Cabane à sucre Paul-Émile Lampron
Fête de la Tire - dîner chaud (jambon, œufs, grillades)
Orchestre sous le chapiteau
(Laurent Plante, responsable : 336-5496)
(Jean-Pierre Raïche, responsable : 336-5528)

DIMANCHE, 24 MAI

Fêtes des Maires de la Municipalité
10 h 00 :
Messe à la Croix - chez Edmond Lampron
12 h 00 :
Dîner à la salle municipale
14 h 00 :
Remise des plaques-souvenir
(Pierrette Lyonnais, responsable : 336-3027)
(Marie-Rose Vincent, responsable : 336-3027)

SAMEDI, 27 JUIN

20 h 00 :
Soirée bavaroise sous le chapiteau (près du village)
Orchestre bavarois
Chopes de bière fournies à l'entrée
(Germain Vincent, responsable : 336-5433)
(Jean-Pierre Raïche, responsable : 336-5528)
(Michel Lampron, responsable : 336-5448)

DIMANCHE, 28 JUIN

Fête de la St-Jean-Baptiste
10 h 00 :
Messe célébrée par Mgr. Albertus Martin
Dîner libre
13 h 30 :
Parade des chars allégoriques
16 h 00 :
Concours d'adresse sur tracteur
17 h 30 :
Souper sous le chapiteau

20 h 30 :

Spectacle sous le chapiteau avec
Jeanne-Mance Cormier
(Michel Lampron, responsable des chars : 336-5448)
(Léo Allard, responsable des Fêtes : 336-5582)
(Germain Vincent - 336-5433)

DIMANCHE, 5 JUILLET

17 h 30 :
Souper aux fèves au lard
Lac des Cyprès

17, 18 et 19 JUILLET

Festival « Les Échos du Western »
20 h 30 - Tous les soirs
Les meilleurs artistes du Québec avec André Breton
comme maître de cérémonie.
(Germain Vincent - 336-5433 et Marie-Rose Vincent
336-3027 responsables)

DIMANCHE, 19 JUILLET

Concours amateur dans la chanson Western
12 h 00 : Inscription des participants
13 h 00 à 17 h 00 : Concours amateur - orchestre
Albert Babin

DIMANCHE, 19 JUILLET

20 h 00 :
Remise des trophées
(Germain Vincent - 336-5433 et Fernande Lampron
-336-5527, responsables)

24 - 25 et 26 JUILLET

20 h 00 - sous le chapiteau :
Bingo monstre tous les soirs
\$1,500.00 en prix
15 rondes gratuites sur carte d'entrée
15 rondes moitié-moitié
(Marie-Rose Vincent - 336-3027 et Germain Vincent
336-5433)

DIMANCHE, 9 AOÛT

Épluchette de blé-d'inde - Lac Des Cyprès

DIMANCHE, 6 SEPTEMBRE

20 h 00 :
Soirée-Cloture des Fêtes du 50^e anniversaire
Salle municipale :
« Soirée amicale offerte à tous les responsables des
Fêtes ».
Marie-Rose Vincent - 336-3027 et Germain Vincent
336-5433, responsables)

Chant du cinquantenaire

REFRAIN

Paroles : Émile Vincent

Musique : Renaat Van Hove

The image shows a musical score for a four-part setting of the refrain. It consists of four systems of staves, each with a vocal line (Soprano, Alto, Tenor, Bass) and a piano accompaniment. The lyrics are written below the vocal lines. The music is in a simple, homophonic style with a clear harmonic structure.

Quin-quante ans se sont pas-sés courant 'au-ni-ci-pa-li-té
Cet an-ni-ver-saire fê-tons et joy-eux chan-tons gaie-ment !
À la fin du siè-cle der-nier, nos pion-niers sont ar-ri-vés
À la re-cherche d'une con-trée et d'fo-rêts à dé-boi-ser.

CINQUANTE ANS

I

À la fin du siècle dernier,
Nos pionniers sont arrivés
À la recherche d'une contrée
Et des forêts à déboiser.

II

Des gars de Sainte-Perpetue
Et d'Sainte-Brigitte nous sont venus :
Raïche, Lampron, Vincent, Beauchemin,
Desfossés, et les Allard.

III

De Saint'-Clothilde, les Gélinas ;
De Saint-Albert, les Turcotte et les Ducharme ;
D'autres familles nous sont venues :
Toutes, elles étaient bienvenues !

IV

Notre paroisse, ils ont bâtie
Pour agrandir not'beau pays ;
Ces travailleurs pleins de courage
Nous donnèrent ce bel héritage.

V

Saint'-Séraphine grandit toujours
En prospérant de jour en jour.
De nos ancêtres, gardons le vœu,
Conservons la Foi en Dieu !

par Émile Vincent
ce 12 juillet 1980

Conclusion

Cette histoire de la paroisse de Ste-Séraphine, je l'ai voulu aussi complète et aussi impartiale que possible. Je n'ai certainement pas tout récupéré mais il était grand temps que cette œuvre se fasse car depuis que j'ai débuté la première journée de travail dans les recherches des archives, le 25 février 1977, sept des doyens ou aînés des pionniers que j'ai interviewés ou qui ont écrit quelque chose sont décédés.

Écrire l'histoire de sa paroisse c'est passionnant car on en apprend beaucoup de choses mais c'est aussi très exigeant. J'ai commencé assidument le 17 novembre 1979 compte tenu de certains intervalles pour les travaux saisonniers de la ferme ou autres exigences. Je me suis attelé à la tâche à la façon de nos défricheurs, sauf que ce n'était pas le travail des bras. Toute heure du jour, du soir, de la nuit ou du matin était bonne ! C'était selon les dispositions des idées et aussi de la somme de travail à accomplir que je termine aujourd'hui le 4 février 1981.

Je suis heureux de laisser à ma paroisse, à ceux des paroisses environnantes qui seront intéressés, aux générations de demain, une histoire qui ne dit pas tout mais qui en dit suffisamment pour avoir une idée du début jusqu'à 1981 comment Ste-Séraphine a commencé, ce qu'ont fait nos pionniers et leurs successeurs, ce qu'ils ont eu à souffrir et ce qu'ils ont développé. Et puisse le témoignage d'un de nos pionniers M. Urbain Raïche sur la fin de sa vie, servir de motivation et d'idéal à la génération présente et celle de l'avenir.

À ceux qui lui reprochait d'être venu s'établir sur une terre de misère au sol inculte à Ste-Séraphine, indigné le vieux répondit : « C'est nous autres qui a apporté le bon Dieu à Ste-Séraphine. S'il y a une église, s'il y a un prêtre et une messe à tous les matins, c'est parce qu'on est venu fondé Ste-Séraphine. On a fait des sacrifices, ça été dur c'est vrai mais on était « hûreux » parce qu'on savait qu'en ouvrant une paroisse nouvelle on « plantait » le bon Dieu dans cette paroisse là ».

Cette église, qu'ils nous ont bâti, regardons là avec amour et fréquentons là assidûment. S'il nous arrivait parfois de trouver que le prêtre est trop humain, souvenons-nous que ce sont des hommes, les apôtres, que le Christ choisi pour fonder son Église et que c'est à eux qu'il leur donna la mission de continuer son œuvre et non à des anges. Si le Seigneur connaissait leur faiblesse, il connaissait aussi la nôtre et il savait que nous aurions besoin des ministres qu'il nous donna pour nous transmettre son enseignement et nous accorder la grâce du pardon. Aimons nos prêtres, aimons notre Église, aimons notre paroisse et que la flamme de la foi ardente de ce bon pionnier Urbain Raïche et des autres pionniers de Sainte-Séraphine puisse toujours demeurer et se transmettre afin que nos paroissiens d'aujourd'hui et de demain, à l'exemple de nos illustres fondateurs soient sinon des « planteurs », du moins des serviteurs de Dieu.

*Personnes inhumées dans le cimetière
de Sainte-Séraphine*

NOM	époux(se)	
1915		
Brassard, Jessé	Dina Beauchêne	6 novembre 1915
Un enfant		
1916		
cinq enfants		
1917		
Dupont, Éléonore	Joseph Levasseur	5 juin 1917
cinq enfants		
1918		
Béliveau, Cécile	Évariste Beauchemin	20 octobre 1918
Vincent, Amanda	Henri Beauchemin	21 octobre 1918
huit enfants du 19 octobre au 10 décembre		
1919		
un enfant		
1920		
deux enfants		
1921		
Martel, Délia	Alfred Guay	19 octobre 1921
quatre enfants		
1922		
trois enfants		
1923		
Therrien, Laura	Joseph Landry	23 mars 1923
Charpentier, Moïse	Mathilde Blanchette	11 mai 1923
neuf enfants		
Kelly, Rose-Anna	Léon Plante	10 décembre 1923
1924		
Côté, Appolinaire	Albertine Tremblay	30 juin 1924
trois enfants		
1925		
Paquette, Lydia	Frs.-Xavier Paquette	5 février 1925
quatre enfants		
1926		
Daigle Florence	Alphonse Daigle	13 mai 1926
Charpentier, Rosanna	Narcisse Jutras	24 juin 1926
Lampron, Alexina	Liboire Duguay	5 août 1926
1927		
trois enfants		
1928		
trois enfants		
1929		
Côté, Sophie	Edmond Côté	25 avril 1929
Houle, François	Aniva Blanchette	26 mars 1929
Raymond, Laura	Richard Arsenault	24 août 1929
1930		
six enfants		
1931		
six enfants		
1932		
Girard, Rita	Alcide Lampron	31 mars 1932

Charpentier, Ernestine Duval, Napoléon trois enfants 1933	Joseph Faucher Georgine Bélaire	9 avril 1932 22 octobre 1932
Desroches, François Xavier trois enfants 1934	Adélia Provencher	21 janvier 1933
Désilets, Laura Raymond, Béatrice trois enfants 1935	Adélarde Lampron Fernando Arsenault	24 janvier 1934 30 novembre 1934
Champagne, Ida un enfant 1936	Joseph Faucher	18 novembre 1935
Champoux, Abraham Ducharme, Philippe un enfant 1937	Henriette Dumoulin Clara Pouliot	20 avril 1936 7 juillet 1936
Champoux, M. Jeanne quatre enfants 1938 deux enfants 1939	Rodolphe Desfossés	3 juillet 1937
Kirouac, Paul-Émile trois enfants 1940	Rosianne Turcotte	17 mars 1939
Paquin, Régina Houle, Armand Massey, Albertine un enfant Proulx, Diana 1941	Philippe Brunelle célibataire Pierre Houde	30 janvier 1940 20 février 1940 7 mars 1940
St-Louis Yvonne deux enfants 1942	Alcide Lampron	28 mai 1940
Beauchemin, Léonie Blanchette, Aniva cinq enfants 1943	Omer Allard	31 mars 1941
Lampron, Georges Bernier, Delphine un enfant 1944	Nestor Raïche François Houde	20 juin 1942 31 août 1942
Ducharme, Maurice Deux enfants St-Louis, Armand 1945	Année Provencher Pierre Durand	4 février 1943 30 juillet 1943
Gélinas, Arthur Raïche, Nestor un enfant 1946	célibataire (père Louis) célibataire (père Antonio)	1944 1944
Blanchette, Arthur	Lucinda Dufresne Irène Nadeau	1 ^e avril 1945 7 décembre 1945
	Denise Champoux	20 novembre 1946

un enfant		
1947		
un enfant		
1948		
trois enfants		
1949		
un enfant		
1950		
Desfossés, Adélar	Alphonsine Turcotte	1 ^o mai 1950
1951		
trois enfants		
1952		
Provencher, Année	Georges Lampron	18 juin 1952
Demers, Irénée	Gertrude Houde	15 novembre 1952
Bourgeois, Raoul	Alice Béliveau	6 novembre 1952
deux enfants		
1953		
Sarrasin, Délisca	Adjutor Turcotte	24 mars 1953
Mercier, Thomas	Adéa Favreau	6 juillet 1953
Turcotte, Alice (mlle)	(Oscar) célibataire	5 novembre 1953
Vincent, Joseph	Amanda Beauchemin	30 décembre 1953
un enfant		
1954		
Tessier, Gustave	Marie-Reine Lampron	13 août 1954
deux enfants		
1955		
deux enfants		
1956		
Raïche, Laurier	Laurette Beauchêne	16 janvier 1956
Pouliot, Clara	Philippe Ducharme	9 avril 1956
Boulé, Telesphore	célibataire	22 décembre 1956
un enfant		
1957		
un enfant		
Marcotte, Georges	célibataire(Edwin père)	12 juin 1957
1958		
Vincent, Armand	Laurette Hébert	18 décembre 1958
quatre enfants		
1959		
un enfant		
1960		
un enfant		
1961		
Lampron, Adélar	Laura Désilets	17 juillet 1961
Therrien, Lucien	Cécile Dupont	18 avril 1961
1962		
Raïche, Alphonse	célibataire (père Nestor)	16 août 1962
un enfant		
1963		
Abel, Albéric	Rachelle Grève	18 décembre 1963
Beauchemin, Amanda	Joseph Vincent	10 juin 1963
Desfossés, Claudette	célibataire (père Robert)	9 février 1963
Jutras, Lucien	Anna Allard	9 février 1963

Provencher, Adéla	F.X. Desroches	5 août 1963
Therrien, Estelle	célibataire (père Victor)	6 février 1963
deux enfants		
1964		
Lampron, Hortance	Maurice Beauchemin	29 octobre 1964
Plante, Léon	Rose-Anna Kelly	24 février 1964
deux enfants		
1965		
Marcotte, Aurore	Édouard Ducharme	19 mars 1965
1966		
Aucun		
1967		
Arsenault, Fernando	Béatrice Raymond	19 septembre 1967
un enfant		
1968		
Desfossés, Robert	Rachelle Desfossés	8 avril 1968
Turcotte, Adjutor	Déliska Sarrazin	23 janvier 1968
1969		
Lemire, Armande	Émile Ducharme	12 juin 1969
1970		
Deschamps, Huguette	Raymond Page	5 février 1970
Lampron, Alcide	Florina Gagnière	6 mai 1970
Lampron, Henri	Annette Proulx	17 octobre 1970
1971		
Germain, Lauren-		
tienne	Germain Vincent	28 janvier 1971
un enfant		
1972		
Turcotte, Alphonsine	Adélard Desfossés	10 mars 1972
un enfant		
1973		
Proulx, Marie-Ange	Bruno Allard	6 juin 1973
Marcotte, Edwin	Rose Lampron	6 juin 1973
Dupont, Cécile	Lucien Therrien	1 ^e novembre 1973
Allard, Bruno	Marie-Ange Proulx	17 novembre 1973
Côté, Emilia	Bruno Raïche	5 décembre 1973
Blanchette, Henri	Rose Lafleur	19 décembre 1973
Verville, Pierre	célibataire	17 novembre 1973
1974		
Hébert, Laurette	Armand Vincent	18 juin 1974
Lafleur, Rose	Henri Blanchette	31 août 1974
Lampron, Camille	Rose-Aimée Giguère	15 avril 1974
Lyonnais, Léon	Annie Champagne	10 août 1974
Raymond, Adélard	Alexandrine Fluet	16 juillet 1974
1975		
Lampron, Marie-Reine	Gustave Tessier	8 mars 1975
Verville, Lucien	Rita Henaire	11 mai 1975
Beauchemin, Rolland	Marie Leclerc	29 décembre 1975
1976		
Ducharme, J.Édouard	Aurore Marcotte	14 février 1976
Champagne, Annie	Léon Lyonnais	14 février 1976
Lampron, Réjean	(père Germain)	17 juin 1976

1977		
Lyonnais, Jacques	Pierrette Lampron	26 juin 1977
1978		
Lampron, Germain	Louise Rousseau	12 octobre 1978
1979		
Favreau, Aldéa	Thomas Mercier	3 décembre 1979
Lampron, Edmond	Marie-Ange Turcotte	29 octobre 1979
1980		
Dubé, Jimmy	Aurore Gauthier	6 mai 1980
Turcotte, Hervé	célibataire (Adjutor père)	7 janvier 1980
Vincent, Évariste	Yvonne Beauchemin	1 ^e juillet 1980
Brochu, Ernest	Simone Boislard	23 septembre 1980
un enfant		
Plante Hélène	Albert Allard	12 mars 1981

TABLE DES MATIÈRES

Préfaces	7
Introduction	13
Chapitre I : Les découvreurs	15
Hercule Gélinas	16
A - Les Colonisateurs	
1 - Leur milieu d'origine	17
2 - Leur milieu d'adoption	18
3 - Les familles Gélinas	19
B - Le Colon-fondateur	
1 - La première nuit à la belle étoile	21
2 - Joseph Vincent	23
C - Arrivée des pionniers	
1 - Georges Gaudet	27
2 - Isidore Mc Carthey	30
3 - Nestor Raïche	30
4 - Georges Lampron	36
5 - Adélarde Lampron	40
6 - Alfred Vincent	41
7 - Urbain Raïche	42
8 - Adjutor Turcotte	44
9 - Henri Beauchemin	47
10 - Alfred Lampron	49
11 - Jean Raïche	49
12 - Rodolphe Lupien	49
13 - Adélarde Desfossés	50
14 - Évariste Beauchemin	51
15 - Henri Lampron	51
16 - Phillippe Ducharme	57
17 - Édouard Ducharme	59
Chapitre II : La vie quotidienne des premiers colons.	
Le Petit Ste-Perpétue	60
La nourriture	62
Les loisirs	62

Les soins médicaux	63
Un cas typique	63
Les revenus	64
Les chevreuils	64
Les routes	65
Le Pont de fer	67
Un moulin à scie dans le 7 ^e rang	68
Les tours	68
Chapitre III : Les faillites et la Dispersion	
I - Les Faillites	70
« Laissez-leur leurs terres! »	71
La couvée de poulets	72
La tourmente	72
Les encans	73
II - La Dispersion	
A - Alfred Vincent	73
B - Le Colon-fondateur, Joseph Vincent	74
À salaire sur sa propre ferme	75
Le retour	76
Colon à 64 ans	77
Au village	77
La guerre aux branches	78
Paul-Émile et Germain Lampron	79
La colonisation continue	79
Jean-Paul Vincent	79
La maladie	81
Visite du curé-fondateur	82
Noces d'or	82
La fin	83
C - Nestor Raiche	84
III - Souvenirs	86
Chapitre IV : Ouverture des autres rangs	
Le Rang 9 du Canton de Warwick	
Les premiers propriétaires	88
Les Page	89
Le caveau à patates	89
Un aurore nouveau	90
Les estivants	92
Le Rang 13 de Kingsey	
Les premiers propriétaires du 13 ^e et 10 ^e rangs	93
Édouard Charpentier	93
Joseph Faucher	94

Les Kane	94
Les Therrien	94
Apolinaire Côté	96
Jimmy Dubé	96
Arthur Giguère	96
Raoul Bourgeois	97
Évariste Vincent	98
Le Village	
Le pionnier Léon Gélinas	104
Le feu pendant le service	105
Le pionnier Albert Daneau	105
Le pionnier Arthur Gélinas	112
Le magasin général	112
Le pionnier Alcide Lampron	113
Le pionnier Olivier Larocque	114
Aimé Allard	115
Le Rang 10 du Canton de Kingsey	
«Le Petit Ste-Brigitte»	120
Les pionniers	120
La vie au 10	120
Un nouveau rang	121
Alphonse et Joseph Houle	123
Henri Blanchette	123
Alfred Douville	124
Napoléon Duval	125
Elzéar Provost	125
La Grande-Ligne	
Le pionnier Euclide Larocque	131
Fernando Arsenault	131
Le pionnier Richard Arsenault	132
La Rivière Nicolet	
Le pionnier Étienne Houde	134
Le Chemin des Gouffres	135
Le Rang 12 de Simpson	
À qui appartenait ce territoire ?	135
Hector Gouin, le premier pionnier	136
Abraham Champoux	136
Antonio St-Louis	137
Alcide Raymond	139
Adélarde Raymond	140
Isidore Champagne	142

Un cyclone	144
Les Plante	146
Le pionnier Léon Plante	146
Les Allard	151
Historique peu commune du lot 25	151
Comment ont travaillé les Allard ?	154
Omer Allard	154
Albert Allard	155
Bruno Allard	158
Conclusion	169
Le Lac-des-Cyprès	
Rosaire Desfossés	170
Jean-Marie Mercier	174
Le parking	175
Les Oubliés du 7 ^e rang ; les 2 ^e et 3 ^e génération	
« Hommage à Edmond Lampron »	177
Les noces	183
Chapitre V : Archives Paroissiales	
Coup d'œil sur les documents	196
Érection canonique de la paroisse	198
Première demande pour une chapelle	200
Première visite aux malades	204
La pratique religieuse	205
La première chapelle	208
La première messe à la chapelle	209
La construction de l'église	210
La première messe à l'église	213
La transplantation de la croix	214
Au fil des années	216
Les visites pastorales	218
Biographies résumées des curées de Ste-Séraphine	220
Prêtres natifs de Sainte-Séraphine	227
Influence marquante de certains curés	228
Chapitre VI : Archives municipales	
I- Préhistoire :	237
II- Histoire de la vie courante	244
III- Histoire événementielle	253
IV- Graphique de l'évolution de la taxe municipale	257
V- L'évolution de la taxe municipale	255
VI- Regards sur certains maires	258
VII- Listes des maires et des secrétaires	259
VIII- Listes des conseillers municipaux	263

Chapitre VII : Vie sociale et culturelle	
La commission scolaire	266
Liste des intitutrices	278
Liste des inspecteurs d'écoles	282
Liste des commissaires d'écoles	282
Liste des secrétaires trésoriers	284
Le cercle des Fermières	285
La fromagerie	287
Le téléphone	290
Les dames chrétiennes	290
Les Chevaliers de Colomb	291
La caisse populaire de Ste-Séraphine	291
Le syndicat de l'U.C.C.	292
Histoire de la route en asphalte	293
Bibliothèque	296
Soirée Canadienne	297
Conclusion	303
Liste des personnes inhumées	304



Entrée du village Ste-Séraphine
venant de St-Albert, par le 7^e rang.



Une partie du village vue du clocher de l'église.
Au loin à gauche, nous distinguons le 7^e rang.



Du clocher de l'église, quelques maisons du village, et vue du 13^e rang
allant vers Ste-Élisabeth et Kingsey-Falls.



Vue de l'église et de la Salle paroissiale du côté sud-ouest.
Juste à droite de la salle, se trouve le cimetière.



Une autre partie du village vue du clocher de l'église. Nous voyons la Grande Ligne vers St-Lucien, et à droite le coin du 12^e rang allant vers Ste-Clothilde via le Lac-des-Cyprès.



Entrée du village par la Grande Ligne venant de St-Lucien.



IMPRIMÉ PAR S.T.M. CORP
4020 Côte Vertu Montreal Que.



En 1981, cette municipalité des Cantons de l'Est fête son 50 ième anniversaire. Pour cette occasion, Emile Vincent a écrit une étude qui englobe l'histoire des archives municipales et celle des archives paroissiales et scolaires. Il a recueilli aussi plusieurs documents et témoignages sur la vie des premiers pionniers. Un choix de photographies anciennes vient compléter l'information sur cette toute petite paroisse de la région des Bois Francs.



Emile Vincent est cultivateur de Sainte-Séraphine. Fils du colon-fondateur de la paroisse, il a activement participé, de façons diverses, à la vie communautaire de la municipalité.

Ci-haut. Village de Sainte-Séraphine vu par ses enfants. Murale exécutée et exposée à la salle municipale (hiver 80).